



**HAL**  
open science

**Les italiens dans le var de 1850 à nos jours :  
démographie, impacts économiques et parcours  
migratoires**

Cindy Doneda

► **To cite this version:**

Cindy Doneda. Les italiens dans le var de 1850 à nos jours : démographie, impacts économiques et parcours migratoires. Littératures. Université de Toulon, 2014. Français. NNT : 2014TOUL3002 . tel-01206015

**HAL Id: tel-01206015**

**<https://theses.hal.science/tel-01206015>**

Submitted on 28 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE N°509 EN SHS CIVILISATIONS ET SOCIÉTÉS EURO-  
MÉDITERRANÉENNES ET COMPARÉES

LABORATOIRE BABEL

THÈSE présentée par  
Cindy DONEDA

Soutenue le : 10 juillet 2014

Pour obtenir le grade de Docteur en Langues Littératures et Civilisation

Spécialité : Civilisations Contemporaines et Comparées

**Les Italiens dans le Var de 1850 à nos jours :  
démographie, impacts économiques et parcours  
migratoires**

THÈSE dirigée par :

Madame Isabelle Felici, Professeure des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III

JURY :

Madame Isabelle Felici, Professeure des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III

Madame Silvia Marzagalli, Professeure des Universités, Université de Nice Sophia-Antipolis

Madame Michèle Monte, Professeure des Universités, Université de Toulon

Monsieur Jean-Charles Vegliante, Professeur des Universités, Université de la Sorbonne  
nouvelle, Paris III



**ÉCOLE DOCTORALE N°509 EN SHS CIVILISATIONS ET SOCIÉTÉS  
EURO-MÉDITERRANÉENNES ET COMPARÉES**

**LABORATOIRE BABEL**

**THÈSE** présentée par

**Cindy DONEDA**

Soutenue le : 10 juillet 2014

Pour obtenir le grade de Docteur en Langues Littératures et Civilisation

Spécialité : Civilisations Contemporaines et Comparées

**Les Italiens dans le Var de 1850 à nos jours :  
démographie, impacts économiques et parcours  
migratoires**

THÈSE dirigée par :

Madame Isabelle Felici, Professeure des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III

JURY :

Madame Isabelle Felici, Professeure des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III

Madame Silvia Marzagalli, Professeure des Universités, Université de Nice Sophia-Antipolis

Madame Michèle Monte, Professeure des Universités, Université de Toulon

Monsieur Jean-Charles Vegliante, Professeur des Universités, Université de la Sorbonne nouvelle, Paris III

# Remerciements

Je tiens à adresser mes sincères remerciements à Madame Isabelle Felici qui a encadré mon travail de thèse durant ces six dernières années. Je lui suis infiniment reconnaissante pour son soutien constant, sa disponibilité et ses précieux conseils. Au-delà du cadre strictement professionnel, Isabelle Felici m'a également soutenue humainement, notamment durant mon expérience dans l'enseignement, avec tout ce que cela peut impliquer ...

Je remercie les membres du jury, Madame Silvia Marzagalli, Madame Michèle Monte et Monsieur Jean-Charles Vegliante pour le temps qu'ils vont consacrer à la lecture de mon travail et pour les ultimes conseils qui permettront son amélioration.

Merci à Monsieur Tony Perez, service Géomatique observatoire de la Mairie de Toulon, grâce auquel mon travail sur la répartition géographique des Italiens de Toulon a pu être valorisé.

Merci également à mon ami Marc Delmonte, qui m'a mise en relation avec Monsieur Tony Perez.

Enfin, je remercie ma famille pour son soutien inaltérable et pour avoir toujours cru en moi. Tout d'abord mon compagnon, Jérémy, pour tout l'amour et le soutien dont il a toujours fait preuve. Merci à mes parents pour l'amour et l'admiration qu'ils m'ont portés tout au long de ces années de thèse et bien avant. Merci également pour la relecture de centaines de pages de mon travail, leurs nombreux encouragements... Merci aux membres de ma famille et aux amis qui ont été un vrai soutien moral durant ce travail de longue haleine, qui se sont toujours intéressés à l'avancement de ma thèse, à mon moral. Merci à tous pour les merveilleux moments passés ensemble qui ont égayé mon quotidien !

Merci à mes grand-pères, malheureusement disparus depuis peu, sans qui cette thèse n'aurait jamais vu le jour. C'est votre histoire qui m'a conduite sur le chemin de l'immigration italienne : l'histoire d'un trisaïeul paternel, originaire de Bergame, qui a dû quitter définitivement son pays au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec femme et enfants, car il ne fournissait plus l'emploi nécessaire à la survie de sa population ; puis, celle d'un grand-père maternel palermitain qui s'est établi dans le sud de la France à la fin de la Seconde Guerre

mondiale. C'est ce parcours familial qui m'a naturellement portée vers mon sujet de thèse et qui a été ma première source de motivation et de persévérance.

Mon travail est un hommage aux miens et à tous ceux dont les ancêtres ont vécu l'aventure de la « Grande Immigration ».



**Photographie 1** : Mon trisaieul Achille Doneda, sa femme Filomena Berta et leurs enfants  
(archives personnelles)

## Table des matières

Remerciements.....	2
Table des matières.....	4
Introduction.....	8
<i>PREMIÈRE PARTIE : L'APPORT DÉMOGRAPHIQUE DE LA POPULATION ITALIENNE DANS LE DÉPARTEMENT DU VAR</i> .....	16
1. LE PROFIL DÉMOGRAPHIQUE DES ITALIENS DANS LE DÉPARTEMENT DU VAR.....	17
1. A. UNE RÉALITÉ DÉMOGRAPHIQUE DIFFICILE À DÉFINIR .....	17
1. A. a. Les lois sur l'immigration, les institutions et les mouvements clandestins.....	17
1. A. b. L'émigration temporaire et les mouvements interdépartementaux .....	22
1. A. c. La nationalité et les naturalisations .....	25
1. B. LES DIFFÉRENTS FLUX MIGRATOIRES ITALIENS.....	30
1. B. a. Les débuts d'un exode massif : 1851-1914 .....	31
1. B. b. Les mouvements migratoires italiens de l'Entre-deux-guerres .....	38
1. B. c. Les Italiens dans le Var après la Seconde Guerre mondiale.....	42
1. C. LES ITALIENS DANS LE VAR : PROFIL ET RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE .....	46
1. C. a. Origines géographiques .....	47
1. C. b. Une communauté plutôt jeune et masculine.....	52
1. C. c. L'évolution de la répartition de la population italienne dans le département... 58	
2. LES ITALIENS A TOULON .....	64
2. A. LA SPÉCIFICITÉ DU PHÉNOMÈNE MIGRATOIRE DANS LA CAPITALE DU DÉPARTEMENT .....	65
2. A. a. Une économie locale fructueuse et attrayante .....	65
2. A. b. L'évolution de la démographie italienne.....	69

2. A. c. La diversité des origines .....	77
2. B. LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ITALIENS DE TOULON.....	84
2. B. a. Le centre ancien : une « petite Italie » .....	86
2. B. b. La concentration italienne du Pont du Las .....	94
2. B. c. Les quartiers de Saint-Jean du Var et du Mourillon : une présence non négligeable.....	98
3. L'IMMIGRATION ITALIENNE À LA SEYNE-SUR-MER ET BRIGNOLES .....	108
3. A. LA SEYNE-SUR-MER : UNE FORTE CONCENTRATION D'IMMIGRÉS ITALIENS .....	108
3. A. a. Évolution économique et démographique de la commune.....	108
3. A. b. Constitution et provenance de la communauté transalpine de La Seyne-sur-Mer.....	118
3. A. c. Les quartiers d'accueil des Italiens de La Seyne-sur-Mer.....	121
3. B. BRIGNOLES : UN EXEMPLE D'IMMIGRATION RURALE .....	126
3. B. a. La démographie italienne de Brignoles .....	126
3. B. b. Les régions d'origine des Italiens de Brignoles.....	133
3. B. c. Une concentration italienne au centre ville.....	136
<i>DEUXIÈME PARTIE : LES ITALIENS DANS L'ÉCONOMIE VAROISE.....</i>	<i>147</i>
1. LES ACTIVITÉS DES ITALIENS DU DÉPARTEMENT .....	148
1. A. LE RÔLE DES ITALIENS DANS L'AGRICULTURE VAROISE.....	150
1. A. a. Les Italiens dans les métiers agricoles (fin XIX <sup>e</sup> -début XX <sup>e</sup> ) .....	150
1. A. b. La colonisation agricole .....	155
1. B. LE BÂTIMENT .....	160
1. B. a. Un secteur pourvoyeur d'emplois pour la population transalpine .....	160
1. B. b. Les Italiens et descendants d'Italiens dans le bâtiment aujourd'hui .....	166
1. C. LE RÔLE DES ITALIENS DANS LES AUTRES SECTEURS D'ACTIVITÉ... ..	179
1. C. a. Des exemples emblématiques au tournant des XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> siècles.....	179

1. C. b. Les activités des Italiens dans le département à partir de l'entre-deux-guerres.....	187
2. DEUX CAS PARTICULIERS : TOULON ET LA SEYNE-SUR-MER.....	191
2. A. LES MÉTIERS DES ITALIENS À TOULON.....	191
2. A. a. Les métiers des Italiens au début de l'exode (deuxième moitié du XIX <sup>e</sup> siècle).....	191
2. A. b. L'évolution des activités et des statuts (XX <sup>e</sup> siècle) .....	198
2. B. LA SEYNE-SUR-MER : CHANTIERS NAVALS ET AUTRES EMPLOYEURS .....	204
2. B. a. L'essor de l'industrie navale et la place des Italiens dans ce secteur .....	205
2. B. b. Les autres activités des Italiens à La Seyne-sur-Mer .....	217
<i>TROISIÈME PARTIE : LE PARCOURS MIGRATOIRE DES ITALIENS DU VAR À TRAVERS LES TÉMOIGNAGES : DÉPART, ADAPTATION, ACCUEIL ET TRANSMISSION.....</i>	<i>227</i>
1. ENTRE LE VAR ET L'ITALIE, LE CŒUR DES IMMIGRÉS BALANCE.....	230
1. A. LE CHOIX DES UNS FAIT LE MALHEUR DES AUTRES .....	230
1. A. a. Des ressentis divergents face au déracinement.....	230
1. A. b. La Terre-Mère : souvenir ou destination future .....	238
1. B. LES CONTROVERSES DE L'ADAPTATION : ENTRE INTÉGRATION ET ENTRETIEN DE LA CULTURE D'ORIGINE.....	243
1. B. a. La langue.....	244
1. B. b. La naturalisation et l'enracinement .....	253
2. LA SITUATION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES ITALIENS DU VAR.....	257
2. A. LES IDÉES REÇUES SUR LES ÉCHANGES.....	257
2. A. a. Les relations entre Italiens et autochtones .....	257
2. A. b. Les rapports entre compatriotes .....	266
2. B. LES CONDITIONS DE VIE ET DE TRAVAIL DES ITALIENS DU VAR.....	270
2. B. a. Les conditions de travail et les salaires des actifs italiens du département : justesse ou inégalités ?.....	270
2. B. b. Les conditions de vie en fonction du statut économique.....	278

3. L'HÉRITAGE DE L'IMMIGRATION CHEZ LES DESCENDANTS D'ITALIENS .....	281
3. A. L'IMPORTANCE OU L'OUBLI DES RACINES .....	282
3. A. a. La revendication des origines par la reconstitution de la mémoire .....	282
3. A. b. L'attachement au pays d'origine et l'entretien des liens .....	288
3. B. LA TRANSMISSION DE LA LANGUE D'ORIGINE .....	293
3. B. a. L'italien : langue familière ou étrangère ? .....	293
3. B. b. Les problématiques linguistiques dans la reconstitution de la mémoire .....	296
Conclusion .....	302
Bibliographie et sources .....	307
Documents annexes .....	323
Table des illustrations .....	354
Table des tableaux .....	355
Table des graphiques .....	358
Table des cartes .....	360
Résumé .....	361

## Introduction

La recherche scientifique ne laisse habituellement que peu de place à l'expression des ressentis personnels. C'est pourtant l'amour familial qui est à l'origine de mon travail de thèse. Tout a commencé lorsque j'ai découvert le recueil de témoignages *Racines Italiennes* publié par le laboratoire Babel de l'Université de Toulon, dans lequel chercheurs, enseignants et étudiants racontent l'histoire de leurs ancêtres. La lecture de cet ouvrage m'a immédiatement encouragée à explorer mon passé, à mieux connaître le parcours de mes aïeux d'origine italienne. J'avais toujours considéré avec fierté mes origines, je rendais visite à ma famille en Italie, je parlais la langue italienne avec plus ou moins de maîtrise en fonction de mon âge et de ma scolarité, mais beaucoup de questions restaient en suspens. Pourquoi vivons-nous dans le Var aujourd'hui ? Pourquoi mon trisaïeul paternel a-t-il quitté l'Italie avec femme et enfants ? Quand et comment ? Pourquoi mon grand-père maternel a-t-il abandonné sa Sicile natale ? Pourquoi sa fratrie est-elle restée de l'autre côté de la frontière ? Beaucoup de questions auxquelles j'ai souhaité répondre. L'occasion m'en a été donnée lors de la publication du second recueil *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous*<sup>1</sup> ?

Cette histoire familiale m'a donné envie de connaître le phénomène migratoire italien dans son ensemble puis, naturellement, son impact dans le département du Var. Il ne s'agissait pas de satisfaire un besoin personnel déjà assouvi par de nombreuses recherches et par la chance qui m'a été donnée de raconter mon histoire dans le recueil déjà cité. En revanche, j'ai souhaité partager avec les nombreux descendants d'immigrés qui vivent aujourd'hui dans le département ou ailleurs une histoire riche, étendue, qui fait partie intégrante de la construction démographique, économique mais aussi culturelle du département du Var. Ces quelques lignes définissent ma place et informent le lecteur du point de vue où je me situe. Elles montrent également combien il m'a parfois été difficile de sortir des clichés qui flattent la population italienne et d'analyser la situation avec le recul nécessaire à la recherche scientifique. Une véritable auto-thérapie s'impose alors pour grandir loin des idées reçues en gardant secrètement dans son cœur beaucoup d'admiration pour ces gens-là...

---

<sup>1</sup> Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?* Université du Sud Toulon-Var, Université de la Sorbonne Nouvelle- Paris 3, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009.

La question de l'immigration italienne est vaste, compte tenu des nombreuses destinations qu'ont choisies les Transalpins, qu'il s'agisse de fuir une économie instable et peu fructueuse ou un régime fasciste mutilateur. On sait que les Italiens ont été nombreux à rejoindre la France, le pays de la liberté, notamment le sud-est qui a fait l'objet de nombreuses et importantes études. Citons pour exemples les ouvrages et travaux d'Émile Témime, d'Anne-Marie Faidutti-Rudolph, de Pierre Milza, de Ralph Schor, d'Anne Sportiello ou encore ceux du groupe de recherche du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges (CIRCE), qui s'intéressent particulièrement à la ville de Marseille pour certains et au département des Alpes-Maritimes pour d'autres. Ce travail de thèse concerne le phénomène migratoire italien dans le Var, territoire qui a toute sa place parmi les principaux départements d'accueil, mais n'a pas suscité le même intérêt que ses voisins chez la majorité des historiens de l'immigration.

Les travaux de recherche sont donc assez rares et les documents recueillis concernent des aspects précis du phénomène migratoire italien dans le Var, souvent en parallèle avec d'autres sujets comme l'étude d'Anne-Marie Faidutti-Rudolph qui porte sur l'immigration italienne dans le sud-est de la France<sup>2</sup>, ou la thèse de Jacques Girault intitulée *Les Varois et le socialisme*<sup>3</sup>. Citons également le travail de Daniel Costamagna qui a pour titre *L'activité des étrangers dans le Var de 1919 à 1939*<sup>4</sup> et la thèse d'Yves Rinaudo qui concerne les paysans du Var de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. L'ensemble des travaux récoltés ne dévoilent alors que certains aspects du processus migratoire italien dans le département et ne proposent que des bribes, difficilement comparables. Ces documents ont cependant été exploités dans la mesure du possible.

---

<sup>2</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France, Études et Travaux de « Méditerranée »*, Revue Géographique des Pays Méditerranéens, Éditions Ophrys, Gap, 1964, 2 volumes, 401 pages, + cartes 227 pages.

<sup>3</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, Thèse pour le Doctorat d'État ès-Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris I, sous la direction de M. Agulhon, 1989, Tome 1 à 10.

<sup>4</sup> Daniel Costamagna, *L'activité des Étrangers dans le Var de 1919 à 1939*, Mémoire de Maîtrise sous la direction de M. André Nouschi, Université de Nice, 1974, 169 pages.

<sup>5</sup> Yves Rinaudo *Les paysans du Var (Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)*, Thèse de Doctorat d'État, sous la direction de M. Pierre Guiral, rapporteur de thèse M. Émile Temime, Université de Provence, 1978, 4 tomes, 1013 pages. Document disponible à l'Université de Toulon.

Les sources de première main ont alors joué un rôle primordial dans l'élaboration de ce travail, notamment le dépouillement des registres de recensement de quelques communes varoises dans les Archives Départementales du Var et les archives municipales. En effet, les Italiens présents à Toulon et à Brignoles par exemple, ainsi que les métiers qu'ils exerçaient et les rues et/ou quartiers dans lesquels ils étaient majoritairement établis, ont été recensés. Le même travail ayant été effectué au préalable pour la ville de La Garde, dans le cadre du Mémoire de Master, la commune est régulièrement évoquée à titre de comparaison. Ces sources ont été essentielles à la réalisation des première et seconde grandes parties de ce travail. Cette étude s'appuie également sur la reconstitution de la mémoire par les descendants d'Italiens, notamment sur l'œuvre de fiction écrite par Alexandre Briano, intitulée *La vie est un éclat de rire*<sup>6</sup>, sur l'ouvrage de Francis Pieraccini, *Ces Toscans-là, en Toscane et ailleurs*<sup>7</sup>... et sur les quelques témoignages issus des recueils *Racines Italiennes*<sup>8</sup> et *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, déjà évoqués. Ces récits, qui retracent le parcours migratoire de familles italiennes qui ont immigré dans le département du Var, offrent des points de vue pertinents et autorisent la comparaison avec les quelques travaux scientifiques récoltés.

Ce travail tente de proposer un point de vue des plus concrets sur l'aspect démographique, socio-économique, culturel et mémoriel du phénomène migratoire italien, des années 1850 à nos jours, en remettant les clichés trop souvent associés à l'ensemble des immigrés transalpins à leur juste place. L'analyse et la confrontation des différents types de sources recueillies, sachant qu'elles révèlent des aspects bien différents du phénomène migratoire et reposent également sur des points de vue divergents, mènent aux démonstrations les plus justes et balayent les clichés. L'objectif est aussi de donner une idée plus ample du mouvement migratoire des Transalpins, tant concernant le territoire qui est étudié dans son ensemble, que la période.

---

<sup>6</sup> Alexandre Briano, *La vie est un éclat de rire*, Tome I, Éditions Les Presses du Midi, 2005, Tome II, Éditions Les Presses du Midi, 2006, Tome III, Éditions Les Presses du Midi, 2007.

<sup>7</sup> Francis Pieraccini, *Ces Toscans-là, en Toscane et ailleurs...*, Géhess Éditions, collection témoin(s), Toulon, 2008.

<sup>8</sup> Isabelle Felici, *Racines italiennes*, Université du Sud Toulon-Var, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Laboratoire Babel, 2006.

Dans un premier temps, on s'est penché sur la démographie italienne, sur le profil des immigrés du département et sur la répartition géographique de ces derniers sur le territoire varois. Toutefois, définir la réalité démographique italienne n'est pas simple et les raisons législatives, économiques et sociales qui entravent le décompte des immigrés ont été déterminées. Malgré ces obstacles, on a pu définir les principaux mouvements migratoires et leur ampleur. En effet, grâce au dépouillement des registres de recensement et aux travaux portant sur l'immigration italienne dans le Var, on a pu constater que le département, territoire limitrophe des Bouches-du-Rhône et des Alpes-Maritimes, a accueilli un nombre important d'immigrés d'outremont depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle officiellement<sup>9</sup> et jusqu'à l'après-guerre, avec des périodes durant lesquelles le flux migratoire est plus marquant. Les régions d'origine des Italiens installés dans le Var ont également été définies. On a pu identifier la principale communauté italienne et montrer que les régions de provenance des immigrés transalpins se diversifient au cours des décennies. L'étude du profil des Italiens du département met en exergue le genre et l'âge des migrants. Elle montre notamment les différences quantitatives entre hommes et femmes et tente de les expliquer. On a ensuite examiné la répartition géographique de la population transalpine sur le territoire varois et défini les principales zones d'installation des immigrés d'outremont et les raisons qui ont incité la communauté italienne à s'y établir.

Dans le cadre de cette étude démographique, la situation italienne dans trois communes varoises qui sont la ville de Toulon, capitale du département et véritable puits économique et industriel, la commune de La Seyne-sur-Mer, où l'essor de l'industrie navale a attiré de nombreux Italiens et la ville de Brignoles, comme exemple de l'immigration italienne en milieu rural, a été analysée avec précision. En effet, Toulon est une agglomération idéalement située sur la côte et l'activité engendrée par le port et par le développement des moyens de communication fait de la commune le centre économique du département. La ville offre alors de nombreuses opportunités d'emploi dans tous les secteurs pour les travailleurs italiens. Contrairement à certains travaux, comme ceux de Jacques Girault ou d'Anne-Marie Faidutti-Rudolph, qui sous-estiment la place de Toulon comme ville d'accueil de la population transalpine, car ils considèrent le nombre d'Italiens par rapport à la population toulonnaise

---

<sup>9</sup> On reconnaît toutefois la présence antérieure d'Italiens dans le département.

totale, il nous a semblé important de montrer que la commune joue malgré tout un rôle essentiel dans l'hébergement des Italiens du département. La particularité de Toulon réside également dans le cosmopolitisme régional des Italiens qu'elle reçoit, qui repose majoritairement sur la diversité des métiers qu'offre la ville. Enfin, on a défini les principaux quartiers d'accueil des immigrés transalpins de Toulon selon le dépouillement des registres de recensement des Archives Départementales du Var et on a mis en évidence ces zones de concentration italienne sur les planches cadastrales de la commune, réalisées avec l'aide du service Géomatique observatoire de la mairie de Toulon.

Comme la ville de Toulon, la commune de La Seyne-sur-Mer jouit d'un développement économique et industriel important, notamment grâce au développement des chantiers navals, dès les années 1850, qui nécessite de faire appel à la main d'œuvre étrangère, essentiellement italienne. On a montré que l'essor de cette grande industrie est l'élément clé de la venue massive de Transalpins à La Seyne-sur-Mer et que ces derniers participent ainsi à l'évolution démographique seynoïse. La comparaison entre les villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer a été utile pour mettre en évidence leurs similitudes, notamment leur position littorale, le caractère fructueux de leur économie, la variété de l'emploi et les origines régionales diversifiées de la population italienne qui y réside, mais aussi les différences qui existent entre ces deux communes, concernant par exemple la proportion des Transalpins par rapport à la population totale, qui est importante à La Seyne-sur-Mer par rapport à Toulon, ou encore le profil des Transalpins.

La ville de Brignoles donne l'exemple de l'immigration italienne en milieu rural. Incomparable aux villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer auxquelles nous l'avons confrontée, cette commune agricole accueille pourtant un nombre d'Italiens non négligeable par rapport à sa population totale. Le phénomène migratoire italien à Brignoles a donc été défini en comparaison aux villes littorales étudiées, mais aussi en confrontant la situation de Brignoles à celle de La Garde, puisque toutes deux présentent des similitudes démographiques et économiques. Pour cela, on s'est penché sur les régions de provenance des Italiens de Brignoles et sur leur installation sur le territoire. Les spécificités de la commune, notamment la particularité du profil des Transalpins et la venue parfois provisoire des immigrés embauchés pour des activités saisonnières, ont également été mises en évidence

C'est généralement l'emploi qui pousse les Italiens à s'installer dans une commune plutôt qu'une autre. Dans le Var, ils représentent la première population active étrangère durant le grand exode. Leur présence, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, participe de manière significative au développement économique varois. La deuxième partie de ce travail porte sur le rôle de ces immigrés dans l'économie du département. On a repéré les secteurs d'activité et les métiers dans lesquels les Transalpins sont majoritairement recrutés. Les raisons du manque de main d'œuvre au niveau local ont également été identifiées. Une attention particulière a été portée au secteur agricole, l'agriculture ayant une importance capitale dans le département du Var durant les nombreuses décennies de l'immigration italienne massive. On a montré que les Transalpins ont joué un rôle majeur dans le maintien des activités agraires du département, qu'il s'agisse d'emplois saisonniers ou permanents.

Le secteur de la construction a aussi fait l'objet d'une étude approfondie, dans un premier temps concernant la place des Italiens dans le bâtiment à l'époque de l'immigration massive, place essentielle au développement économique varois puis, on a étudié leur présence dans ce secteur aujourd'hui. En d'autres termes, la place des Italiens et de leurs descendants dans les métiers du bâtiment en 2013 a été définie, en comparaison à celle d'immigrés dont l'arrivée est plus récente et par rapport aux entrepreneurs d'origine française. Les Transalpins et leurs descendants restent-ils majoritaires dans le secteur de la construction ? Dans quels métiers sont-ils le plus impliqués ? Une évolution des professions s'est-elle opérée ? Voilà les questions auxquelles on a pu répondre. Le rôle des Transalpins dans les autres secteurs d'activité a également été étudié, qu'il s'agisse de l'extraction, de l'artisanat, de la petite industrie ou de la domesticité pour les femmes. L'examen des registres de recensement de la ville de Brignoles et le relevé des métiers exercés dans la commune ont été l'un des fondements de cette étude. Par exemple, on a pu constater que l'activité de journalier, très fréquente dans les recensements, peut appartenir à divers secteurs. Enfin, la question de l'évolution des Italiens dans chaque branche de métiers ou vers de nouvelles professions a été traitée et on a vu que la situation diverge en fonction du sexe.

Le développement économique et industriel particulièrement prospère des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer, qui ont été examinées individuellement, fait de ces communes des sources d'emplois divers et variés, comme le révèle le dépouillement des registres de recensement. À partir de ces sources de première main, on a pu déterminer les

principaux métiers exercés par les Italiens à Toulon et démontrer l'évolution progressive de certains de ces immigrés. À La Seyne-sur-Mer, on a souligné l'importance de l'industrie navale pour l'embauche de la population active italienne masculine, mais aussi la place des Transalpins dans les autres métiers. Pour ces deux communes littorales, la situation féminine a aussi fait l'objet d'une étude approfondie et nous avons montré que les conditions économiques des Italiennes actives diffèrent sur bien des points de celles des actifs masculins. Les spécificités du travail des Italiens à Toulon et à La Seyne-sur-Mer, par rapport à l'ensemble du département, ont également été examinées.

Comme l'emploi, qui présente des aspects particuliers selon la ville d'accueil des immigrés, leur origine et leurs motivations et qualifications professionnelles, le parcours migratoire des Italiens, qui ne peut être dissocié des aspects démographiques et économiques de l'immigration, est souvent traité d'un point de vue collectif par les chercheurs de tous horizons, et donc soumis aux stéréotypes. Or, il est en réalité très différent, opposé parfois, selon les individus. C'est pourquoi on s'est appliqué à définir le cheminement des Transalpins établis dans le département du Var de façon individuelle, dans un souci d'authenticité et dans le but de rétablir les clichés trop souvent associés aux immigrés. Sans minimiser la complexité du parcours migratoire et les difficultés qui s'y rattachent, par exemple en termes de déracinement, d'adaptation, de discrimination ou encore de conditions de vie et de travail, difficultés que l'on a pas manqué de souligner, on a aussi souhaité montrer le versant positif de l'immigration, généralement dissimulé derrière des notions telles que le déchirement, la souffrance ou la pénibilité.

Pour cela, on s'est intéressé à la reconstitution du parcours migratoire collectif, qui livre tout de même des éléments intéressants, bien que généraux, et représente le point de vue « externe » de l'itinéraire des Italiens de France, mais aussi et surtout à la reconstitution de la mémoire par les descendants d'Italiens. En effet, la mémoire de l'immigration est aujourd'hui un véritable sujet de société qui suscite de plus en plus d'intérêt et donne lieu à la publication de témoignages, de récits, qui sont une source complémentaire riche et constitue le point de vue interne du parcours migratoire. En comparant ces différents types de sources, on a tenté de livrer, avec le plus d'exactitude possible, la réalité du parcours migratoire italien dans le Var, dont la dernière étape, la transmission, apparaît presque essentiellement à travers les témoignages et constitue un élément précieux car porté vers l'avenir. Cette étape, comme les

autres, diffère en fonction des individus et de leur attachement aux racines et son importance réside dans la perpétuation, ou non, de la mémoire des Italiens du monde, de France et du Var.

***PREMIÈRE PARTIE***

***L'APPORT DÉMOGRAPHIQUE DE LA  
POPULATION ITALIENNE DANS LE  
DÉPARTEMENT DU VAR***

Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le département du Var est l'une des principales terres d'accueil en France pour la population transalpine. C'est ce que montrent les données quantitatives que nous avons pu recueillir, malgré les difficultés législatives, économiques et sociales qui empêchent parfois le recensement précis des Italiens du Var. Les régions de provenance des immigrés ont également été déterminées et nous avons situé la communauté transalpine sur le territoire varois. Après avoir examiné l'ensemble du département, l'accent a été mis sur les villes de Toulon, La Seyne-sur-Mer et Brignoles, destinations privilégiées du flux migratoire qui présentent chacune des particularités, notamment à l'aide du recensement que nous avons minutieusement effectué dans les registres des Archives Départementales du Var. On a ainsi pu déterminer et comparer la présence italienne dans ces villes en termes quantitatifs dans un premier temps. Il a aussi été question de définir les régions de provenance des Transalpins et de montrer qu'elles varient en fonction de la commune d'accueil. Nous avons également situé géographiquement ces Italiens et, pour la ville de Toulon par exemple, les résultats ont été exposés sur les plans cadastraux originaux de la ville.

## 1. LE PROFIL DÉMOGRAPHIQUE DES ITALIENS DANS LE DÉPARTEMENT DU VAR

### 1. A. UNE RÉALITÉ DÉMOGRAPHIQUE DIFFICILE À DÉFINIR

Le dénombrement de la population étrangère la plus importante numériquement dans le département est difficile à établir de façon précise. Cette approximation peut être expliquée par des raisons législatives, économiques et sociales que nous avons identifiées.

#### 1. A. a. Les lois sur l'immigration, les institutions et les mouvements clandestins

Sur le plan législatif, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'immigration n'est pas contrôlée. En effet, aucune loi n'oblige les étrangers à déclarer leur présence sur le territoire<sup>10</sup>. Aussi de la

---

<sup>10</sup> Bertrand Blancheton, Jérôme Scarabello, « L'immigration italienne en France entre 1870 et 1914 », *Cahiers du GREThA 2010-13*, p. 6-7, [en ligne] : <http://cahiersdugretha.u-bordeaux4.fr/2010/2010-13.pdf> ; Guillaume Pierre,

deuxième moitié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il est difficile de comptabiliser précisément la population italienne, très nombreuse.

Dès 1893, une loi sur le séjour des étrangers en France et la protection du travail national oblige les immigrés à se présenter à la mairie de la commune dans laquelle ils souhaitent travailler, dans les huit jours suivant leur arrivée, afin de déclarer leur présence et la nature de leur activité<sup>11</sup>. Un registre d'immatriculation, dont nous donnons un exemple en annexe, leur permet d'obtenir une autorisation officielle de résidence sur le territoire<sup>12</sup>.

À l'origine, cette loi semble pouvoir faciliter le dénombrement des populations étrangères, mais la réalité est tout autre car certains l'enfreignent et ne déclarent ni leur présence, ni la nature de leur activité. De plus, elle ne permet pas le dénombrement des enfants de nationalité étrangère. La comparaison des données quantitatives italiennes et françaises montrent aussi une certaine confusion. Voici les propos de l'ambassadeur d'Italie à Paris en mars 1902 :

Je ne saurais pas d'où, en août 1891, le vice-consul du Roi à Toulon, a tiré le chiffre bas de quelque 13 900 Italiens qu'il donne pour l'ensemble du département du Var alors que le recensement de cette même année indiquait que nos compatriotes étaient 25 894 dans ce même département. Comme me semble aussi douteux le compte fait par l'actuel vice-consul dans son récent rapport, et qui en compte 43 000. Ceux-ci étaient, comme je l'ai dit, quelque 26 000 en 1891 ; ils seront quelque 32 000 en 1896 et, pour en compter 43 000 aujourd'hui, il aurait fallu que, dans les quinze dernières années, se soit produit un accroissement de 11 000 individus. On ne peut accepter une telle progression sans émettre des réserves, avant que les chiffres du dernier recensement, encore inconnus aujourd'hui, l'aient vérifié<sup>13</sup>.

---

« Du bon usage des immigrés en temps de crise et de guerre, 1932-1940 », in *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n°7, juillet-septembre 1985, p. 117, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs\\_0294-1759\\_1985\\_num\\_7\\_1\\_1186](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1985_num_7_1_1186).

<sup>11</sup> Guillaume Pierre, *art. cit.*, p. 117 ; Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », in *Revue de géographie alpine*, 1952, Tome 40 n°4, p. 643-667, p. 644, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga\\_0035-1121\\_1952\\_num\\_40\\_4\\_1073](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga_0035-1121_1952_num_40_4_1073).

<sup>12</sup> Guillaume Pierre, *art. cit.*, p. 117 ; Janine Ponty, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 2. Voir annexe 1, exemple d'un registre d'immatriculation datant de 1893, p. 324.

<sup>13</sup> Comte Tornielli, ambassadeur d'Italie en France : *La Francia e l'emigrazione italiana*, 1902, in *Emigrazione e colonie*, Rome, Min. Affaires Étrangères, 1903, p. 55, cité par Romain H. Rainero dans « Les débuts de l'immigration italienne à Toulon », *Bulletin de l'académie du Var*, séance publique du 16 mai 2001, 2002, p. 82.

De plus, Renata Allio explique : « On le sait, les données quantitatives sur l'émigration fournies par les statistiques officielles italiennes pour la période précédant la première guerre mondiale sont tirées des registres des passeports, c'est pourquoi elles ne sont pas du tout fiables. En effet, de nombreux émigrants quittaient l'Italie sans se munir d'aucun papier d'identité, et ce surtout lorsqu'ils se réfugiaient dans d'autres pays européens »<sup>14</sup>.

D'après les statistiques générales de la France<sup>15</sup>, le recensement de 1906 compte 40 519 Italiens dans le département du Var, soit une augmentation de presque 8 000 individus par rapport au recensement de 1896. Ce chiffre est inférieur à celui présumé par le vice-consul de Toulon au début du XX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, si l'on prend en compte le déplacement clandestin de certains immigrés, il semblerait que les résultats soient en deçà de la réalité, qu'ils proviennent de la péninsule ou de l'hexagone.

Au fil des décennies, les lois sur l'immigration en France ne cessent d'évoluer. Le 2 avril 1917, un décret instaure une carte de séjour obligatoire pour les résidents étrangers de plus de 15 ans<sup>16</sup>. En 1924, le recrutement de travailleurs étrangers est organisé par la Société Générale d'Immigration<sup>17</sup> et dès 1932, avec la crise économique qui sévit déjà depuis quelques années, le gouvernement instaure une législation en faveur des travailleurs français. Une autorisation ministérielle est alors obligatoire pour tout immigré souhaitant travailler en France<sup>18</sup>.

Malgré la promulgation de lois visant à maîtriser l'entrée des immigrés sur le territoire

---

<sup>14</sup> Renata Allio, *Da Roccabruna a Grasse, Contributo per una storia dell'emigrazione cuneese nel Sud-Est della Francia*, Bonacci Editore, Roma, 1984, p. 9.

<sup>15</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1906, *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*. Tome I. Appel d'offres ACSÉ : Programme d'études 2005-2008, in *Histoire et mémoires des immigrations en régions et dans les départements d'outre-mer*. Marché n°2006 33 DED 02 : lot n°15.

<sup>16</sup> Jeanne Singer-Kerel, « "Protection" de la main-d'œuvre en temps de crise », in *Revue européenne de migrations internationales*, 1989, Vol. 5, n° 5-2, p. 10, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remi\\_0765-0752\\_1989\\_num\\_5\\_2\\_1016](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remi_0765-0752_1989_num_5_2_1016).

<sup>17</sup> Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Histoire de l'immigration, « L'État recruteur : 1914-1931 », [en ligne] : <http://www.histoire-immigration.fr/dix-themes-pour-connaître-deux-siècles-d-histoire-de-l-immigration/face-a-l-etat/l-etat-recruteur-1914-1931>.

<sup>18</sup> Jeanne Singer-Kerel, *art. cit.*, p. 7-9.

français et malgré la rigidité des contrôles, le décompte de la population étrangère, composée de 90% d'Italiens dans le département du Var<sup>19</sup>, reste difficile du fait de la recrudescence des mouvements clandestins. Certains étrangers acceptent des emplois illégaux, d'où l'absence d'informations sur les activités exercées par ces immigrés<sup>20</sup>. Le passage de travailleurs clandestins dans le département est très souvent facilité par certains employeurs varois, désireux d'acquérir une main-d'œuvre étrangère parfois sous-payée, voire par les autorités italiennes elles-mêmes. Des agences situées dans les grandes villes de France et d'Europe exercent également un trafic de main d'œuvre et réalisent des profits illégaux sur le compte d'immigrants en quête d'un emploi et souhaitant pénétrer, par tous les moyens, dans le département<sup>21</sup>.

Voici l'exemple d'une lettre trouvée en possession d'un ouvrier italien qui essayait d'entrer illégalement dans le département du Var en 1930. Un certain Monsieur Tourvier, responsable du recrutement aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne, lui avait écrit :

Après visite faite à M. le Vice Consul d'Italie à Toulon, j'ai été prié par lui de vous écrire pour vous dire que vous n'avez qu'à aller à la préfecture demander un passeport pour venir en France. À votre passage à la frontière Française, faire attention de dire aux autorités que vous venez en France pour promener ou pour voir des parents à La Seyne. À votre arrivée aux chantiers de La Seyne, je vous établis un contrat et vous certifie que, deux ou trois jours après, vous avez en main un contrat de travail de 6 mois et un permis de séjour en France<sup>22</sup>...

De plus, le manque de précision dans la législation et le manque de rigueur des autorités profitent également aux immigrés désireux de s'installer dans le département. En effet, la loi interdit l'embauche d'un travailleur étranger ne possédant pas de carte d'identité, mais elle permet à un immigré souhaitant créer sa propre entreprise sur le territoire français d'y entrer sans documents : la carte d'identité lui est ensuite délivrée sur place. Ainsi, le soi-disant entrepreneur peut s'établir dans le département en toute légalité et se rendre chez un

---

<sup>19</sup> Daniel Costamagna, *L'activité des étrangers dans le Var de 1919 à 1939* Mémoire de Maîtrise sous la direction de M. André Nouschi, Université de Nice, 1974, p. 8.

<sup>20</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 81.

<sup>21</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 76.

<sup>22</sup> Archives départementales du Var (ADV), Espionnage, rapports administratifs et contrôle d'identité, 7M 9-2, document cité par Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 78.

employeur pour être recruté<sup>23</sup>. Force est de constater qu'aucune vérification n'est faite quant aux créations d'entreprises.

Au-delà de l'emploi, le problème du logement ne semble pas non plus faciliter le dénombrement de la population italienne, puisque certains Transalpins se regroupent dans des logements destinés à accueillir une seule personne, ou une famille uniquement. Cela concerne particulièrement les immigrants des premières vagues<sup>24</sup>. Il est également probable, au vu des agissements illégaux pratiqués par les divers acteurs du département quant au travail, que de nombreux logements ont pu être procurés aux immigrants sans déclaration, chacun agissant dans son propre intérêt.

Le consulat italien a lui aussi bien du mal à définir avec précision le nombre d'immigrés présents sur le territoire français. Bien que la loi impose aux étrangers leur inscription auprès des autorités consulaires, ces derniers, pour la plupart, refusent de se soumettre à cette formalité onéreuse qui ne leur apporte presque aucun avantage :

Les consuls sont des éléments lointains des exigences des émigrés, car, très souvent, ils apparaissent avoir des égards seulement envers les Italiens établis et nantis, les pauvres sont laissés de côté sauf pour un minimum d'assistance, voire d'aumône, pour retourner en Italie ou à l'occasion d'événements graves (grève, incidents, arrestations, condamnations)<sup>25</sup>.

Jusque dans les années 1930, le dénombrement de la population italienne du Var est problématique, comme le constate Jacques Girault :

Dénombrer des étrangers pose problème comme en témoignent les décalages entre listes nominatives de recensements et données établies par les services préfectoraux. L'administration surestime le nombre d'étrangers dans les années 1920. À la fin des années 1930, elle enregistre une baisse du total des étrangers. Jusque dans les années 1930, les élus, les administrateurs, les Varois ignorent le niveau exact de la présence étrangère et sa répartition géographique<sup>26</sup>.

Nous avons vu que ces lois sur l'immigration et les recensements des institutions

---

<sup>23</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 76-78.

<sup>24</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 81.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>26</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », in *L'intégration italienne en France*, Bruxelles, Edition Complexe, 1995, p. 251-252.

françaises et italiennes compromettent le dénombrement précis de la population italienne du Var. On a pu constater que les données sont différentes d'un pays à l'autre et que les sources françaises s'opposent parfois entre elles. Bon nombre d'immigrés outrepassent les lois de l'immigration, du travail et du logement, souvent avec l'aide de personnalités locales. Certains Transalpins échappent à l'enregistrement auprès des autorités consulaires italiennes et des institutions françaises. On parle alors d'immigration clandestine, immigration qui tient sans aucun doute une place importante dans l'exode italien et qui est renforcée par l'exercice d'activités saisonnières et par les déplacements à l'intérieur du département.

### 1. A. b. L'émigration temporaire et les mouvements interdépartementaux

L'émigration saisonnière représente une part importante de l'exode transalpin vers le département du Var. La proximité géographique du département facilite les mouvements en provenance d'Italie. Nous l'avons vu, les étrangers n'ont pas l'obligation de déclarer leur présence ni la nature de leurs activités jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les allers et retours effectués par les immigrants italiens pour exercer des travaux temporaires ne sont souvent pas communiqués aux autorités locales.

Durant plusieurs décennies, le Var est un département majoritairement agricole. L'agriculture se développant considérablement à partir de 1894<sup>27</sup>, les diverses cultures nécessitent l'embauche de main d'œuvre supplémentaire. De plus, le secteur est peu à peu délaissé par la population varoise qui aspire à une vie professionnelle plus confortable, notamment après la Grande Guerre, période durant laquelle se développent des métiers liés au tourisme, à l'immobilier ou à l'automobile. Alors que dans d'autres régions françaises, notamment dans le nord, les mouvements saisonniers s'articulent autour de deux périodes bien précises, le printemps et l'automne, saisons qui correspondent à la cueillette des fleurs et des fruits, le département du Var, comme tout le midi méditerranéen, reçoit l'aide des travailleurs saisonniers italiens durant toute l'année, du fait de la diversité de ses cultures qui

---

<sup>27</sup> Raymond Bernardi, *Les métiers d'autrefois dans le département du Var*, les Éditions du Cabri, Breil-sur-Roya, 2004, p. 78.

s'échelonnent en toutes saisons : cueillette des fleurs, récolte des primeurs, activités oléicoles et vinicoles, activités forestières, moisson, repiquage des fleurs<sup>28</sup>.

Ces multiples activités saisonnières attirent non seulement la population italienne masculine, mais également les femmes et les enfants, à même d'exercer certaines tâches agricoles. Nombre de ces travailleurs décident de prolonger leur séjour dans le département au-delà de la durée de leur contrat de travail et souvent, choisissent de s'y installer définitivement. On parle alors de colonisation agricole, sujet qui sera abordé en seconde partie<sup>29</sup>. D'autres secteurs comme celui du bâtiment ou encore de l'hôtellerie et de la restauration entraînent la venue de travailleurs saisonniers étrangers, du fait de la pénibilité des tâches et de la variation des besoins dans ces branches. Dans les registres de recensement des Archives Départementales du Var, de nombreux Transalpins sont recensés comme « journaliers », terme qui montre le caractère provisoire des métiers exercés.

Comme le travail temporaire, les migrations de transit compliquent le recensement des Italiens du Var. Certains passent par le département pour ensuite se rendre dans les départements méditerranéens alentour comme celui des Bouches-du-Rhône, dont le rôle est fondamental en termes d'accueil de la population italienne, ou encore ceux du sud-ouest comme l'Hérault<sup>30</sup>. Le Var est également le lieu de transit des immigrés souhaitant rejoindre le nord de la France, comme la ville du Havre par exemple.

En effet, bien qu'il soit géographiquement très éloigné du département du Var, le Havre est, durant plusieurs siècles, un territoire attractif pour la population étrangère, notamment du fait des activités engendrées par le port ou encore par les Tréfileries et Laminoirs du Havre<sup>31</sup>. Pour s'y rendre, les immigrants italiens font généralement halte dans le département du Var, pour ensuite rejoindre la ville de Marseille et son port, où un bateau les conduit à l'autre bout de la France. À partir du XX<sup>e</sup> siècle, la ligne ferroviaire Le Havre-Marseille facilite les

---

<sup>28</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 43.

<sup>29</sup> Cf. *infra*, II. 1. A. b., p. 155-160.

<sup>30</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>31</sup> N. C., « Little Bob Tutti Fruti », in *Havre du Monde, Portraits d'immigrés*, Éditions des Équateurs, 2005, p. 48.

déplacements des Transalpins vers la Normandie<sup>32</sup>. Nombreux sont aussi les étrangers qui choisissent le Havre pour se rendre aux États-Unis :

Avec le XIX<sup>e</sup> siècle, les mouvements de population se font beaucoup plus massifs en Europe et Le Havre devient l'un des ports privilégiés pour l'émigration vers le Nouveau Monde. Plusieurs centaines de milliers d'habitants d'Europe centrale, fuyant la pauvreté, passeront par Le Havre pour rejoindre les États-Unis, l'Argentine ou l'Uruguay<sup>33</sup>.

Tout comme le port du Havre, le port de Marseille est un important lieu de passage pour les diverses populations désireuses de quitter le continent européen, notamment pour les Italiens :

Avec l'industrialisation de l'Europe du Nord et le développement des grands courants migratoires vers le continent américain, dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, Marseille est devenue une plaque tournante essentielle de la migration méditerranéenne. Italiens, Grecs, Levantins y font escale avant de prendre le train ou de s'embarquer à destination de l'Afrique occidentale ou, plus souvent, des deux Amériques. D'autres, des Italiens surtout, Piémontais, Toscans, Napolitains vont cependant rester dans la ville, lui offrant une masse de main-d'œuvre sans cesse renouvelée<sup>34</sup>.

Rappelons également l'importance des mouvements à l'intérieur même du département. Comme le montre l'examen des registres de recensement des Archives Départementales du Var, les travailleurs italiens n'hésitent pas à se déplacer dans les différentes villes et villages afin de trouver un emploi. La diversité des territoires, des cultures et des industries dans le Var, ainsi que la durée souvent limitée des contrats de travail favorisent la mobilité interne des ouvriers. Les témoignages contiennent fréquemment des exemples de ces mouvements sur le territoire. On voit comment certaines familles s'installent, dans un premier temps, dans la ville de La Seyne-sur-Mer, au début du XX<sup>e</sup> siècle, ville que le père avait découverte seul à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il travaillait pour les chantiers navals. Après un retour en Italie, la famille rejoint définitivement le Var et s'établit à Hyères, en 1923<sup>35</sup>. Un autre immigré arrivé

---

<sup>32</sup> Gilles Fumey, « La France en diagonales », 26 octobre 2009, [en ligne] : [http://www.cafe-geo.net/article.php?id\\_article=1713](http://www.cafe-geo.net/article.php?id_article=1713).

<sup>33</sup> Dominique Aubin, « Quatre siècles de présence étrangère au Havre », in *Havre du Monde, Portraits d'immigrés*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>34</sup> Émile Temime, *Marseille transit : les passagers de Belsunce*, Éditions Autrement, Série Monde/Français d'ailleurs, peuple d'ici, H.S. n°79, 1995, p. 12.

<sup>35</sup> Emmanuelle Magliano, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 24-27.

à Toulon dans les années 1920 est rejoint par sa famille au bout de quelques mois et tous s'installent à La Seyne-sur-Mer<sup>36</sup>. Ou encore ce couple qui s'établit à La Londe-les-Maures dans un premier temps pour déménager ensuite à La Seyne-sur-Mer, puis à Six-Fours<sup>37</sup>.

Enfin, la différence entre mouvements saisonniers et immigration stable est parfois difficile à saisir car certains Transalpins, entrés sur le territoire comme saisonniers, finissent par s'y installer durablement, nous l'avons constaté pour le secteur agricole notamment. D'autres, déjà établis, décident finalement de retrouver leur pays d'origine ou de partir pour d'autres régions, pays ou continents<sup>38</sup>. Les décisions des immigrés transalpins, en termes de déplacement, ne sont généralement pas communiquées aux autorités du pays d'accueil, aux autorités locales ni aux institutions italiennes.

Pour ceux qui s'établissent durablement dans le département, la question de la nationalité et des naturalisations a aussi une influence directe sur leur recensement.

### 1. A. c. La nationalité et les naturalisations

Existence, volonté d'existence en tant que nation d'un groupe humain dont les membres sont unis par des traits ethniques, sociaux et culturels ; ce groupe humain en tant qu'il revendique le droit à exister comme nation ou qu'il aspire à former une nation<sup>39</sup>.

Ainsi peut être définie la « nationalité ». Elle est le reflet de la nation et de son devenir et permet de définir l'appartenance à un groupe, à un pays. Elle est également le résultat de l'intégration (« Phase où les éléments d'origine étrangère sont complètement assimilés au sein de la nation tant au point de vue juridique que linguistique et culturel, et forment un seul corps social<sup>40</sup>. »), voire de l'assimilation (« Processus par lequel un groupe social modifie les

---

<sup>36</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, « Les grenouilles du fleuve », in *Enfants d'Italiens...*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>37</sup> Adrien Vezzoso, « Mon *mazzolin di fiori* », in *Enfants d'Italiens...*, *op. cit.*, p. 174-175.

<sup>38</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 81.

<sup>39</sup> Trésor, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, [en ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/nationalité>.

<sup>40</sup> Trésor, [en ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/intégration>.

individus qui lui viennent de l'extérieur et les intègre à sa propre civilisation<sup>41</sup>. »), qu'elle soit sociale ou professionnelle. Les termes « intégration » et « assimilation », bien qu'ils paraissent similaires, se distinguent par la différence de points de vue. Le premier, selon la définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, semble être une volonté de la part de l'étranger de s'imprégner de la culture d'un pays, de faire partie de la société qui l'accueille. L'« assimilation » semble être, à l'inverse, une permission donnée par le pays et le peuple accueillant. Ceux-ci acceptent alors l'étranger et l'intègrent à leur « civilisation ». C'est pourquoi l'utilisation des deux termes est nécessaire lorsqu'il s'agit d'acculturation (Modifications qui se produisent dans un groupe culturel [concernant la manière d'agir, de percevoir, de juger, de travailler, de penser, de parler] par suite du contact permanent avec un groupe [généralement plus large] appartenant à une autre culture)<sup>42</sup>.

Les lois relatives à la nationalité française fixent le devenir des immigrants étrangers et permettent, ou non, leur intégration-assimilation. Notons tout d'abord la loi de 1851, année qui marque le début de la présence étrangère dans les registres de recensement français<sup>43</sup>. Alors que la France fait appel à la main-d'œuvre étrangère pour répondre aux besoins de la révolution industrielle, naît la loi du double droit du sol : « est Français à la naissance tout individu né en France d'un parent qui y est lui même né (actuel article 19-3 du code civil, ancien article 23 du code de la nationalité française)<sup>44</sup> ». Cette loi est principalement instituée afin de remédier à la faible croissance démographique française.

À partir des années 1870, suite au conflit franco-prussien durant lequel la France est vaincue, le gouvernement français souhaite augmenter sa population et ainsi le nombre de soldats, en imposant le service militaire aux enfants d'étrangers nés en France<sup>45</sup>. Est alors instituée la loi du 26 juin 1889 qui implique que « seront Français, les jeunes étrangers nés en

---

<sup>41</sup> Trésor, [en ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/assimilation>.

<sup>42</sup> Trésor, [en ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/acculturation>.

<sup>43</sup> Pierre Milza, *Voyage en Ritalie*, Éditions Payot & Rivages, 1995, p. 70.

<sup>44</sup> Direction de la population et des migrations, « Un peu d'histoire », article sur les lois relatives à la nationalité en France, janvier 1999, [en ligne] : [http://www.vie-publique.fr/documents-vp/nationalite\\_histoire.pdf](http://www.vie-publique.fr/documents-vp/nationalite_histoire.pdf), p. 2.

<sup>45</sup> Les archives contemporaines de la Justice, État des fonds d'archives de la Chancellerie, Affaires civiles et Sceau, « Nationalité », le 18 septembre 2009, [en ligne] : <http://www.archives-judiciaires.justice.gouv.fr/index.php?rubrique=10774&ssrubrique=10827&article=14900>.

France et qui à l'époque de leur majorité sont domiciliés en France à moins d'avoir décliné la nationalité française dans l'année précédant la majorité<sup>46</sup>. »

Un individu né en France obtient ainsi automatiquement la nationalité française à sa majorité, peu importe ses origines et la nationalité de ses parents. En revanche, jusqu'en 1927, il est difficile d'accéder à la nationalité française pour un individu né à l'étranger ou ayant excipé de son extranéité à vingt ans<sup>47</sup>. En effet, ne bénéficiant pas du droit du sol ou ayant refusé la nationalité française à sa majorité, ce dernier doit : « demander son admission à domicile au bout de trois ans de stage en France et sa naturalisation après dix ans de séjour en France à partir de 21 ans<sup>48</sup>. »

À partir de 1927, une nouvelle loi facilite l'obtention de la nationalité française pour un individu né à l'étranger :

Après la première guerre mondiale qui a entraîné la mort d'un million et demi d'hommes et laissé plus de deux millions d'handicapés, la France fait massivement appel à la main-d'œuvre étrangère. Afin de faciliter l'intégration de ces étrangers, la loi de 1927 prévoit un accès plus facile à la nationalité française (réduction de la durée de résidence à 3 ans)<sup>49</sup>.

La situation des femmes est également simplifiée. En effet, jusqu'en 1927, une femme de nationalité étrangère qui épouse un Français obtient automatiquement la nationalité française, tandis qu'elle acquiert la nationalité de son époux si elle est française mais épouse un étranger. Elle ne peut conserver ou récupérer la nationalité française que par demande de réintégration<sup>50</sup>. Les femmes ne sont donc pas recensées en fonction de leur nationalité

---

<sup>46</sup> Direction de la population et des migrations, *art. cit.*, p. 2.

<sup>47</sup> Exciper signifie invoquer un argument pour sa défense, fonder sa défense sur un principe de droit reconnu, faire état d'une défense ou alléguer, soulever en justice une exception créée par la loi, [en ligne] : [http://termium.com/juridic-srch?lang=fr&srchtxt=exciper&i=&letr=indx\\_catlog\\_e&cur=1&nmb=&comencsrch.x=0&comencsrch.y=0](http://termium.com/juridic-srch?lang=fr&srchtxt=exciper&i=&letr=indx_catlog_e&cur=1&nmb=&comencsrch.x=0&comencsrch.y=0). Dans ce cas, cela signifie faire valoir, utiliser son caractère étranger à vingt ans, en opposition à l'obtention automatique de la nationalité à la majorité.

<sup>48</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *Recherches régionales*, Juillet-Septembre 1995, p. 222, [en ligne] : <http://www.cg06.fr/cms/cg06/upload/decouvrir-les-am/fr/files/rr132-1995-13.pdf>.

<sup>49</sup> Direction de la population et des migrations, *art. cit.*, p. 2.

<sup>50</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 222.

d'origine. À partir de 1927, les femmes peuvent conserver leur nationalité d'origine<sup>51</sup>. De plus, celles qui étaient devenues étrangères par le mariage peuvent redevenir françaises sur simple déclaration<sup>52</sup>.

Quant aux enfants, avant 1927, ceux nés en France de parents étrangers obtiennent la nationalité française à la naissance mais peuvent exciper de leur extranéité à l'âge de vingt ans. La procédure est la même lorsque le père est naturalisé. À partir de cette date, en revanche, les enfants nés de parents étrangers naturalisés obtiennent automatiquement la nationalité française à la naissance, sans possibilité d'opter à la majorité<sup>53</sup>. Les enfants nés sur le territoire français, d'un père étranger et d'une mère française, sont automatiquement français, le droit du sang étant également appliqué aux femmes, et ils ne peuvent contester la nationalité française<sup>54</sup>.

Bien qu'elle facilite l'acquisition de la nationalité française et qu'elle soit très efficace en termes d'intégration et d'assimilation, cette loi ne simplifie pas pour autant le dénombrement de la population italienne de France. En effet, les femmes ayant reçu la nationalité étrangère par le mariage ont le droit de récupérer la nationalité française mais peuvent également conserver la nationalité de leur époux. Les enfants d'Italiens nés en France ne sont plus recensés parmi les étrangers et il en est de même pour les individus d'origine italienne qui obtiennent la naturalisation. Dans son article sur la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle-1940), Jacques Girault confirme que les naturalisations et le traitement des données ne facilitent pas le recensement des Transalpins :

Mais dans les recensements, les totaux de naturalisés constituent des données peu précises : complexité de la situation légale, déclaration même des personnes, transcription et interprétation des enquêteurs. Qui est recensé parmi les naturalisés ? Pendant combien de temps reste-t-on dans cette rubrique<sup>55</sup> ?

---

<sup>51</sup> Les archives contemporaines de la Justice, État des fonds d'archives de la Chancellerie, Affaires civiles et Sceau, « Nationalité », *art. cit.*

<sup>52</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 222.

<sup>53</sup> Les archives contemporaines de la Justice, État des fonds d'archives de la Chancellerie, Affaires civiles et Sceau, « Nationalité », *art. cit.*

<sup>54</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 222.

<sup>55</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 223.

En effet, selon les registres de recensement des Archives Départementales du Var relatifs à la population toulonnaise, les données concernant la nationalité sont parfois inexistantes. Dans les registres de la ville de Toulon en 1891<sup>56</sup>, 1901<sup>57</sup> et 1906<sup>58</sup>, pour le peu de naturalisés recensés comme tels, la nationalité d'origine n'est généralement pas indiquée. Dans certains cas, les naturalisés sont recensés comme Français, sans précision aucune, ils ne peuvent donc être comptabilisés. De plus, les tableaux récapitulatifs ne proposent pas de renseignements sur le nombre de naturalisés. Sont essentiellement indiqués le nombre de maisons, de ménages, d'individus, de Français et d'étrangers. Certains registres ne proposent pas de tableaux récapitulatifs. Ces exemples montrent la complexité et la variabilité des informations transmises dans les recensements. Celles-ci sont souvent peu nombreuses. Pourtant, depuis 1851 en France, la question de la nationalité et des naturalisations semble être associée au recensement de la population :

En 1851, l'année même où l'accès à la nationalité est modifié par l'instauration du double droit du sol, une question sur la nationalité est intégrée pour la première fois au recensement, en même temps qu'une question sur le culte. Les Français naturalisés sont distingués des autres Français, et les étrangers sont classés par nationalité. Cette innovation correspond à un besoin pour l'État de savoir qui appartient à la nation<sup>59</sup>.

Nous avons constaté pour le département du Var que ce mode de fonctionnement ne s'applique pas automatiquement, d'autant que les informations peuvent varier d'un registre à l'autre.

Aussi la réalité démographique étrangère en France est déformée et il est difficile de déterminer précisément la présence italienne et son évolution, puisque certaines périodes de fléchissement de l'immigration peuvent correspondre à une poussée des naturalisations. C'est le cas dans le département du Var puisqu'en 1921 ; il se place au troisième rang derrière les

---

<sup>56</sup> Registres 11M 2/324, 11M 2/340, Toulon, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>57</sup> Registres 11M 2/329, 11M 2/330, 11M 2/331, 11M 2/343, 11M 2/344, 11M 2/345, Toulon, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>58</sup> Registres 11M 2/346, 11M 2/347, 11M 2/348, 11M 2/349, 11M 2/350, 11M 2/351, 11M 2/352, 11M 2/353, Toulon, 1906, ADV, Draguignan.

<sup>59</sup> Olivier Monso, Thibaut de Saint Pol, « L'origine géographique des individus dans les recensements de population en France », *Courrier des statistiques* n°117-119, 2006, p. 34, [en ligne] : [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/cs117e.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/cs117e.pdf).

Alpes Maritimes et les Bouches-du-Rhône en termes d'accueil de la population transalpine. En 1936, il est rétrogradé au huitième rang parmi les territoires d'accueil. Cela s'explique par un nombre de naturalisations particulièrement élevé dans le département. Alors que la quantité de naturalisés double en France en 1936, elle est multipliée par 3,4 dans le Var<sup>60</sup>. Il n'y a donc pas de réelle diminution de la population étrangère dans le département durant cette période par rapport au reste du pays, mais un nombre croissant de naturalisations qui altère la réalité démographique du département.

Malgré tout, ces difficultés peuvent être contournées et on peut donner un ordre de grandeur de la présence numérique des Italiens dans le Var. Les différentes recherches sur la démographie italienne du département ainsi que le dépouillement des registres de recensement des archives départementales et municipales nous ont permis d'évaluer la présence italienne et les principaux mouvements migratoires<sup>61</sup>.

## 1. B. LES DIFFÉRENTS FLUX MIGRATOIRES ITALIENS

Le nombre d'Italiens qui a immigré vers le département du Var, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, est considérable. Rappelons la troisième place longtemps attribuée au département, au cours du XX<sup>e</sup> siècle notamment, pour le nombre de Transalpins recensés<sup>62</sup>. Aussi nous sommes intéressée à l'immigration d'un point de vue quantitatif et à l'évolution du nombre d'Italiens sur le territoire selon les différents mouvements migratoires. Il s'agissait de définir la réalité démographique italienne du département du Var et de déterminer les principales périodes d'accueil. Nous avons également défini les raisons des flux migratoires qui ont eu lieu durant plus d'un siècle, qu'elles soient internes, c'est-à-dire liées aux phénomènes

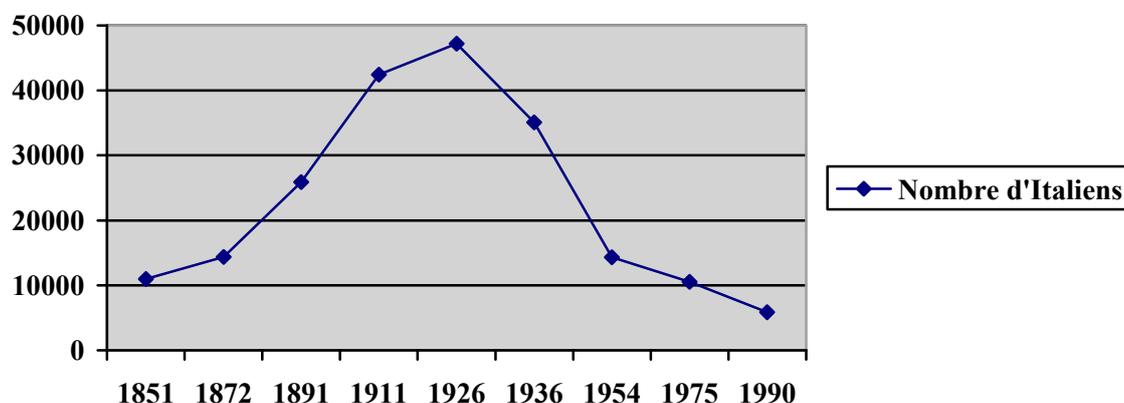
---

<sup>60</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 223.

<sup>61</sup> Rappelons également qu'un contrôle des étrangers est régulièrement effectué et qu'il favorise leur décompte. En effet, initié dans les années 1830 avec la venue des travailleurs polonais, le contrôle des populations étrangères ne cessera de se renforcer avec le temps. Voir Guillaume Valentin, « La France face à ses premiers étrangers : la grande émigration polonaise de 1831 », février 2011, [en ligne] : [www.colisee.org/article.php?id\\_article=3194](http://www.colisee.org/article.php?id_article=3194). Voir annexe 2, première page d'un registre spécial consacré au contrôle des étrangers et mentionnant les visas accordés dans le département du Var, p. 325.

<sup>62</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, vol. 2, Cartes, p. 4-6 ; Pierre Milza, *Voyage en Ritalie*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1995, p. 82-83.

économiques et politiques locaux et nationaux ou externes, autrement dit, déterminées par la situation du pays d'origine. Le graphique ci-dessous propose une vision globale de la situation démographique italienne et un graphique sera également présenté pour chaque période.



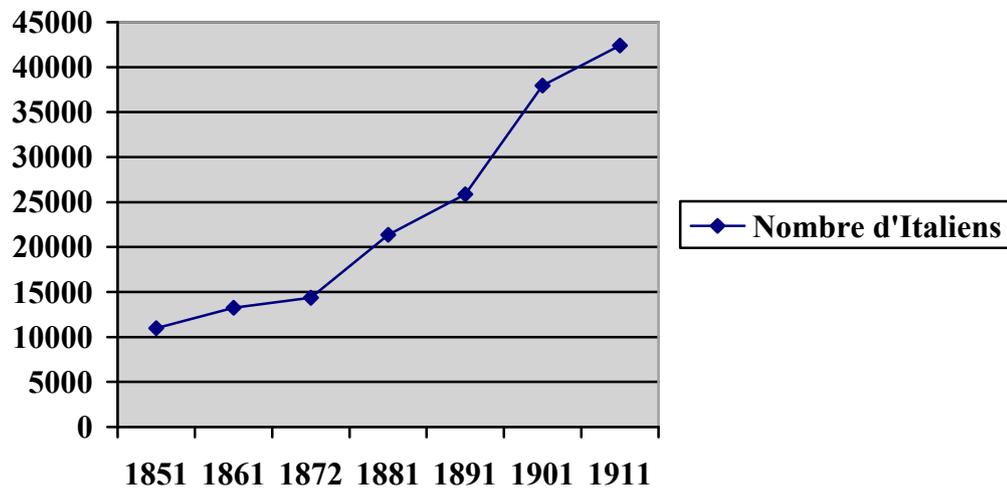
**Graphique 1** : Évolution du nombre d'Italiens dans le Var de 1851 à 1990

### 1. B. a. Les débuts d'un exode massif : 1851-1914

Bien que l'immigration des Italiens en France et dans le département du Var s'étende sur plusieurs siècles, nous avons constaté que la présence étrangère ne peut être comptabilisée qu'à partir de 1851. Les graphiques présentés dans cette partie sont basés sur les statistiques générales de la France<sup>63</sup>. Les données proposées par Anne-Marie Faidutti-Rudolph, Pierre

<sup>63</sup> Statistique de la France publiée par le ministère de l'Agriculture et du commerce et des Travaux-Publics, Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLV, Statistiques de la France, *Résultats généraux du dénombrement de 1861* – 2<sup>e</sup> série T.XIII Population, Strasbourg, imprimerie administrative de Vve Berger-Levrault, MDCCCLXIV, Statistique générale de la France, 2<sup>e</sup> série, T. XXI – population, *Résultats généraux du dénombrement de 1872*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXIII, Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du dénombrement de 1881* : France et Algérie, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXXIII, Statistique générale de la France, Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, Office du travail, *Résultats statistiques du dénombrement de 1891*, Paris, imprimerie nationale, 1894, Ministère du travail et de la prévoyance sociale, Direction du travail, Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 4 mars 1906*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCCVIII, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », idem pour 1911, documents cités dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 154, 156, 160, 164, 167, 172, 173.

Milza, Stéphane Wloceski et Jacques Girault ont également été considérées<sup>64</sup>. Pour traiter efficacement ces données, le nombre de naturalisés n'a pas été pris en compte dans la réalisation des graphiques.



**Graphique 2:** Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1851 à 1911<sup>65</sup>

<sup>64</sup> *Emigrazione e colonia*, Rome, Ministère des Affaires Étrangères, 1897, p. 201 ; Pierre Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, École Française, vol. I, 1981, p. 247 ; Stéphane Wloceski, *L'installation des Italiens en France*, Paris Alcan, 1934, p. 35-37 ; Jacques Girault, *L'intégration italienne en France*, Bruxelles, Édition Complexe, 1995, p. 251. Documents cités par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, Thèse pour le Doctorat d'État ès-Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris I, sous la direction de M. Agulhon, 1989, 10 Tomes, Tomes 1 et 9 ; Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*

<sup>65</sup> Statistique de la France publiée par le ministère de l'Agriculture et du commerce et des Travaux-Publics, Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLV, Statistiques de la France, *Résultats généraux du dénombrement de 1861 – 2<sup>e</sup> série T.XIII Population*, Strasbourg, imprimerie administrative de Vve Berger-Levrault, MDCCCLXIV, Statistique générale de la France, 2<sup>e</sup> série, T. XXI – population, *Résultats généraux du dénombrement de 1872*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXIII, Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du dénombrement de 1881 : France et Algérie*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXXIII, Statistique générale de la France, Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, Office du travail, *Résultats statistiques du dénombrement de 1891*, Paris, imprimerie nationale, 1894, Ministère du travail et de la prévoyance sociale, Direction du travail, Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 4 mars 1906*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCCVIII, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », idem pour 1911, documents cités dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 154, 156, 160, 164, 167, 172, 173 ; *Emigrazione e colonia*, *op. cit.*, p. 201 ; Pierre Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 247 ; Stéphane Wloceski, *L'installation des Italiens en France*, *op. cit.*, p. 35-37 ; Jacques Girault, *L'intégration italienne en France*, *op. cit.*, p. 251. Documents cités par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524.

De 1851 à 1911, première grande période d'immigration transalpine, la population italienne du département du Var est en augmentation. Bien que l'exode italien ne s'arrête pas en 1911, ni même au début de la Grande Guerre (il semblerait que cette dernière n'ait pas entraîné le ralentissement immédiat de l'immigration italienne vers la France)<sup>66</sup>, l'absence de recensements de population durant les conflits ne permet pas de connaître les chiffres pour l'année 1916, qui aurait dû être celle du recensement subséquent.

En 1851, 10 975 Italiens sont recensés dans le département du Var. Les 344 naturalisés dont on ne connaît pas l'origine regroupent très probablement une majorité d'Italiens, sachant que ces derniers représentent la première population étrangère du département<sup>67</sup>. De plus, les déplacements de la population transalpine dans le Var ayant débuté bien plus tôt, la présence d'Italiens déjà naturalisés en 1851 n'est pas surprenante<sup>68</sup>. En effet :

L'implantation des Italiens dans le Var n'est pas récente puisqu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les municipalités signent des "actes d'habitation" pour faire venir des groupes de colons italiens dans les villages dévastés par la peste ou le choléra<sup>69</sup>.

Lors du recensement de 1861, année de l'aboutissement du processus d'unification italienne et début de l'immigration italienne moderne, le nombre de Transalpins continue d'augmenter, on compte 13 247 Italiens dans le département sur une population totale de 315 526 individus<sup>70</sup>. Le nombre d'étrangers naturalisés est également en hausse. En 1872, 14 348 Transalpins sont présents dans le département du Var selon les statistiques générales

---

<sup>66</sup> Vito Castiglione Minischetti, Base de données Bnf, « Italiens », [en ligne] : <http://circe.univ-paris3.fr/ITALIENS-sources.pdf>.

<sup>67</sup> Statistique de la France publiée par le ministère de l'Agriculture et du commerce et des Travaux-Publics, Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLV, recensement de 1851. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 154.

<sup>68</sup> Jean Sarramea, « Les liens entre le département du Var et l'Italie », *Recherches régionales*, janvier-mars 1988, Archives Départementales des Alpes-Maritimes, p. 4-6.

<sup>69</sup> Amélie Guillet, *doc. cit.*

<sup>70</sup> Statistiques de la France, *Résultats généraux du dénombrement de 1861 – 2<sup>e</sup> série T.XIII Population*, Strasbourg, imprimerie administrative de Vve Berger-Levrault, MDCCCLXIV. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 156.

de la France<sup>71</sup>, tandis que le Ministère des Affaires Étrangères à Rome en compte 14 958 la même année<sup>72</sup>.

Lorsque l'on additionne le nombre d'individus de nationalité italienne, au nombre de naturalisés dont on ignore les origines<sup>73</sup>, on atteint le chiffre de 14 932 individus au total, soit un résultat très proche de celui proposé par le Ministère des Affaires Étrangères de Rome<sup>74</sup>. En revenant sur les différences entre les données françaises et italiennes déjà évoquées<sup>75</sup> et sachant que les sources italiennes comptabilisent certainement les individus ayant émigré et non les naturalisés français, il est probable que l'écart qui existe entre les données, puisse naître de cette divergence. Aujourd'hui encore, les recensements effectués au niveau international et européen ne respectent pas automatiquement les mêmes règles :

il existe en matière de recensement des recommandations internationales au niveau de l'Organisation des Nations Unies (ONU) et, pour ce qui concerne l'Europe, de la Communauté européenne. Mais ces recommandations portent sur les concepts du recensement, sur les informations que le recensement doit permettre de produire et sur le rythme souhaitable de cette production plus que sur l'organisation de la collecte ou les modalités de traitement des informations. Il existe en réalité, au sein de la Communauté européenne, une très grande variété dans les techniques de recensement mises en œuvre par les différents Etats membres. Parmi ces derniers, il en est même qui ne réalisent pas de recensement de la population au sens habituel du terme et qui produisent, à partir d'autres sources, les informations attendues par l'Office statistique de la Communauté européenne (Eurostat). Cette diversité des situations tient au fait que la conception et l'organisation du recensement de la population sont fortement liées à l'histoire et aux institutions de la société dans laquelle il a lieu<sup>76</sup>.

Ainsi, il est très probable qu'à l'époque de la grande immigration italienne, les recensements étaient soumis à des recommandations moins strictes que celles imposées dans les années 2000. Cela expliquerait aussi la différence entre les résultats français et italien.

---

<sup>71</sup> Statistique générale de la France, 2<sup>e</sup> série, T. XXI – population, *Résultats généraux du dénombrement de 1872*, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXIII. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>72</sup> Ministère des Affaires Étrangères à Rome, in *Emigrazione e colonia*, *op. cit.*, p. 201. Document cité dans Romain Rainero, *art. cit.* p. 82-83.

<sup>73</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1872, *op. cit.*, p. 160.

<sup>74</sup> Ministère des Affaires Étrangères à Rome, *op. cit.*, p. 201. Document cité dans Romain Rainero, *art. cit.*, p. 82-83.

<sup>75</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. a., p. 19-22.

<sup>76</sup> Alain Godinot, « Le recensement à l'étranger », Chapitre G, in *Pour comprendre le recensement de la population* [en ligne] : <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imeths01zx.pdf>.

Le nombre d'Italiens recensés dans le département pour les années successives est de 21 363 individus en 1881<sup>77</sup>, soit une augmentation d'environ 7000 Transalpins par rapport à 1872 et de 25 894 en 1891<sup>78</sup>. On remarque l'augmentation constante du nombre de Transalpins du milieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, l'Italie est dans une situation politique très instable donnant lieu aux guerres d'indépendance italiennes, le processus d'unification n'aboutissant qu'en 1861. De plus, sa fragilité économique provoque le départ de nombreux Transalpins. Le manque de minéraux freinant le développement industriel, la fertilité limitée des sols et les crises agricoles successives ne permettent pas à la population d'outremont de subvenir aux besoins individuels et familiaux<sup>79</sup>. Enfin, l'importante croissance démographique qui touche le pays renforce le phénomène migratoire<sup>80</sup>.

---

<sup>77</sup> Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du dénombrement de 1881* : France et Algérie, Paris, imprimerie nationale, MDCCCLXXXIII. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 164.

<sup>78</sup> Statistique générale de la France, Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, Office du travail, *Résultats statistiques du dénombrement de 1891*, Paris, imprimerie nationale, 1894. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 167.

<sup>79</sup> Jean-Dominique Durand, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Édition Hachette Supérieur, 1999, p. 37-41 ; Giuliano Procacci, *Histoire des Italiens*, Librairie Athème Fayard, 1998, p. 289-291 ; Antonio Canovi, « L'émigration italienne en France : représentations entre économie et politique », partie 1, Laboratorio Geostorico Tempo Presente di Reggio Emilia, [en ligne] : [http://cle.ens-lyon.fr/italien/l-emigration-italienne-en-france-representations-entre-economie-et-politique-3-57994.kjsp?RH=CDL\\_ITA100600](http://cle.ens-lyon.fr/italien/l-emigration-italienne-en-france-representations-entre-economie-et-politique-3-57994.kjsp?RH=CDL_ITA100600).

<sup>80</sup> « 1974, World Population Year, La Population de l'Italie », C.R.I.C.R.E.D Series, Viminalgrafica, Rome, [en ligne] : <http://www.cicred.org/Eng/Publications/pdf/c-c27.pdf>. A l'occasion de l'Année Mondiale de la Population proclamée par les Nations Unies, le CICRED (Comité International de Coordination des Recherches Nationales en Démographie) a pris l'initiative de publier un recueil de monographies nationales qui illustrerait synthétiquement les caractéristiques passées et actuelles et les perspectives futures de l'évolution démographique de chaque pays.

En France, le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par la naissance du Second Empire, suite au coup d'État du 2 décembre 1852, préparé par Louis Napoléon Bonaparte. Cela entraîne d'importantes retombées dans le Var. Les étrangers qui arrivent dans le département au cours des années 1850 sont confrontés à un climat politique instable. On assiste à une véritable propagande républicaine, une sorte de résistance face au Prince gouverneur<sup>81</sup> :

De tous les départements français, le Var était à la fin de 1851 un des mieux disposés pour un mouvement républicain. Grâce à leur nature ardente, amoureuse de la justice, les populations méridionales, autrefois éprises de légitimité, s'étaient bien vite converties aux idées généreuses dont le mot République est le meilleur des symboles. Aussi sur cette terre jadis classique du cléricisme, le travail de prosélytisme des associations patriotiques avait eu des conséquences inespérées. Si les élections de 1852 avaient été faites conformément aux prescriptions de la loi fondamentale du pays, nul doute que le Var - qui avait déjà envoyé Ledru-Rollin siéger à la législative - n'eût, par son vote, consolidé le gouvernement républicain auquel les destinées de la France semblaient toujours attachées<sup>82</sup>.

La nouvelle du coup d'État arrive le 3 décembre dans le Var, c'est alors que débute l'insurrection. De nombreux rassemblements républicains ont lieu et des discussions orageuses entre les républicains et les partisans de Napoléon Bonaparte ne font que renforcer l'agitation<sup>83</sup>. Puis, la répression entraîne la mort de nombreux habitants du département comme l'explique Maurice Delplace : « Il y eut tant "d'absents" dans le Var que l'on ne trouva personne pour faire des récoltes ! Les olives restèrent partout sur les arbres. La répression fut féroce<sup>84</sup>. » Ainsi, dès les années 1850, le département du Var a besoin de main d'œuvre pour subvenir notamment aux besoins de l'agriculture. La faible croissance démographique que connaît la France en cette fin de siècle est également source d'un manque de main d'œuvre ultérieur<sup>85</sup>. Le tableau suivant montre l'augmentation de la population italienne du Var en 1901 et 1911 ainsi que la variabilité des données exposées par les auteurs.

---

<sup>81</sup> Maurice Delplace, *Le Var, Histoire et histoires*, Imprimerie HÉMISUD, Toulon, 1998, p. 63-73.

<sup>82</sup> Noël Blache, *L'Insurrection du Var de 1851*, Éditions La Table Rase, Paris, 1983, p. 1.

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 9-14.

<sup>84</sup> Maurice Delplace, *Le Var, Histoire et histoires*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>85</sup> Jean-Claude Sangoï, « La Guerre de 14-18 et l'évolution démographique française, rupture ou continuité », in *Traces de 14-18, Actes du Colloque de Carcassonne*, édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 147-155, [en ligne] : [http://daniel.sangoi.perso.neuf.fr/verdun/histoire/Guerre\\_14\\_18\\_JCS.htm](http://daniel.sangoi.perso.neuf.fr/verdun/histoire/Guerre_14_18_JCS.htm) ; Georges Mauco, « Remarques sur le mouvement de la population en France depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle », *Annales de géographie*, Année 1935, Volume 44, n°250, p. 371- 384, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo\\_0003-4010\\_1935\\_num\\_44\\_250\\_11098](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1935_num_44_250_11098).

	1901		1911	
	Nombre d'Italiens dans le Var	Nombre d'Italiens naturalisés	Nombre d'Italiens dans le Var	Nombre d'Italiens naturalisés
Jacques Girault (+ statistiques de la France pour 1911)	37 350		42 403	
Stéphane Wloceski	37 976	4246	40 000	5852

**Tableau 1:** Nombre d'Italiens présents dans le Var en 1901 et 1911 selon différentes sources<sup>86</sup>

Le début du XX<sup>e</sup> siècle atteste donc d'un besoin recrudescant de main d'œuvre, puisque le nombre d'Italiens dans le département ne cesse d'augmenter. En effet, en 1901, 37 976 immigrants italiens sont présents dans le département du Var selon Stéphane Wloceski, soit une augmentation de plus de 12 000 individus par rapport à 1891, sans compter les 4246 Italiens naturalisés<sup>87</sup>. Jacques Girault en compte 37 350 la même année, naturalisés non compris, soit quelques centaines de moins<sup>88</sup>. Cette différence est très certainement le fait des difficultés de dénombrement déjà mentionnées. En 1911, 42 403 immigrants italiens sont recensés dans le département selon les statistiques générales de la France et les données proposées par Jacques Girault<sup>89</sup>, tandis que Stéphane Wloceski compte 40 000 Transalpins et 5852 naturalisés<sup>90</sup>, mais nous allons voir que la Grande Guerre a des conséquences sur le nombre de Transalpins présents dans le département.

<sup>86</sup> Stéphane Wloceski, *op. cit.*, p. 35-37, document cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524 ; Statistique générale de la France, recensement de 1911. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>87</sup> Stéphane Wloceski, *op. cit.*, p. 35-37, document cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83.

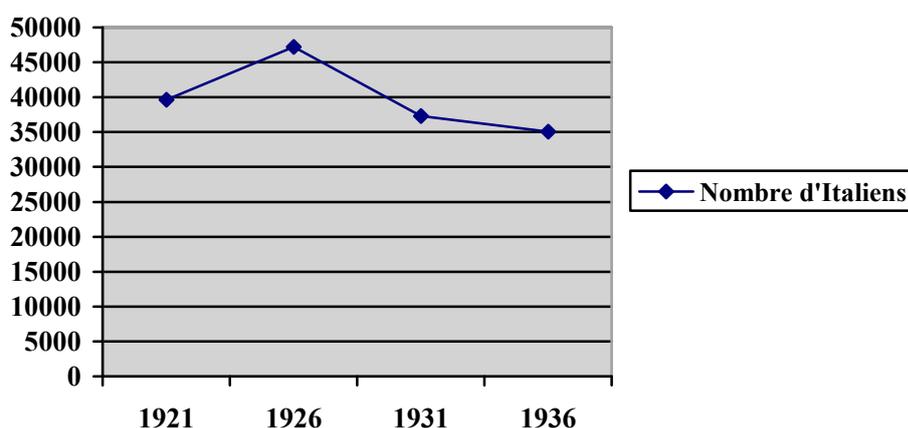
<sup>88</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524.

<sup>89</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1911. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 173 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524.

<sup>90</sup> Stéphane Wloceski, *op. cit.*, p. 35-37. Document cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83. Pour la situation jusqu'à la Grande guerre, cf. *supra*, I. 1. B. a., p. 31-36.

## 1. B. b. Les mouvements migratoires italiens de l'Entre-deux-guerres

La période de l'entre-deux-guerres représente une phase décisive en termes d'immigration italienne dans le département. Le nombre d'Italiens présents durant ces années est illustré à l'aide du graphique suivant<sup>91</sup>.



**Graphique 3:** Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1921 à 1936<sup>92</sup>

En 1921, on remarque une diminution de la population italienne du département puisque 39 627 Transalpins y sont recensés à cette date<sup>93</sup>, tandis qu'ils étaient plus de 42 000 en 1911. Cette baisse est la conséquence directe de la Première Guerre mondiale durant laquelle certains immigrés ont répondu à l'appel de leur patrie. Toutefois, nombreux sont les Italiens qui choisissent de combattre pour la France, leur pays d'accueil, d'où la faible diminution des Italiens en France et dans le département<sup>94</sup>. En revanche, en combattant sous le drapeau

<sup>91</sup> Statistique générale de la France, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », recensement de 1921 et 1926 ; *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1931 et le 8 mars 1936*, tome I, Paris, imprimerie nationale, « Étrangers dans la population présente totale ». Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 174- 178.

<sup>92</sup> Statistique générale de la France, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », recensement de 1921 et 1926 ; *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1931 et le 8 mars 1936*, tome I, Paris, imprimerie nationale, « Étrangers dans la population présente totale ». Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 174- 178.

<sup>93</sup> Statistique générale de la France, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », recensement de 1921. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA* op. cit., p. 174.

<sup>94</sup> Dans la ville de La Garde, dont le phénomène migratoire italien a été étudié dans le cadre du mémoire de Master, la tendance est même inversée puisque les Italiens sont 205 entre 1914 et 1916 contre 109 en 1912. Voir aussi

français, de nombreux étrangers ont pu rapidement acquérir la nationalité française ce qui entraîne également une baisse de la population italienne par naturalisation :

Appelé en 1915 pour combattre pour son pays natal, [Francesco Doneda] déserte et choisit la France, pays qui le nourrit depuis des années. Il décide alors de se faire naturaliser et intègre la 312<sup>e</sup> compagnie de l'armée française en tant que brancardier. Ces événements créent un véritable conflit familial. Au même moment, son frère cadet, Remo, est appelé par l'armée italienne et meurt au combat. En 1925, il reçoit à titre posthume la *Medaglia a ricordo della Guerra*<sup>95</sup>.

L'augmentation du nombre de naturalisés durant l'immédiat après guerre est confirmé par Stéphane Wlocevski qui relève la présence de 6650 Italiens naturalisés dans le Var en 1921 contre 5852 en 1911<sup>96</sup>. Jacques Girault note également la hausse du nombre de candidats à la naturalisation dans le département après la Grande Guerre, avec 2368 demandes de 1871 à 1918, contre 4636 de 1919 à 1931, soit environ le double<sup>97</sup>. Bien que Stéphane Wlocevski évoque le nombre d'Italiens déjà naturalisés et Jacques Girault le nombre de demandes enregistrées, ces chiffres démontrent une tendance générale à la hausse (plus de naturalisés et plus de demandes de naturalisations). Par contre, l'important écart qui existe entre les chiffres proposés par ces historiens suscite des interrogations. Peut-être Jacques Girault ne prend-il en compte que les demandes non satisfaites et non pas les immigrés qui ont obtenu la nationalité française. Quoiqu'il en soit, les ravages provoqués par le conflit, tant au niveau humain qu'au niveau économique, renforcent les besoins en main d'œuvre de la France et du département du Var et semblent favoriser la naturalisation de part et d'autre (volonté de l'immigré et besoin du pays d'accueil).

En 1926, 47 207 Italiens sont présents dans le département<sup>98</sup>, soit une augmentation de plus de 7000 individus par rapport à 1921. De plus, 8419 naturalisés sont recensés la même

---

annexe 3, monument au mort de La Garde relatif à la Grande Guerre sur lequel figurent quelques patronymes à consonance italienne, p. 326.

<sup>95</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », in *Enfants d'Italiens...*, *op. cit.*, p. 163. Voir annexe 4, *La Medaglia a ricordo della Guerra*, p. 327.

<sup>96</sup> Stéphane Wlocevski, *op. cit.*, p. 35-37, cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83.

<sup>97</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2563.

<sup>98</sup> Statistique générale de la France, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », recensement de 1926. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 175.

année, soit une augmentation de près de 2000 naturalisations<sup>99</sup>. Cette hausse significative résulte de la situation politique italienne, puisque c'est à partir de 1925 que Mussolini réussit à instaurer une véritable dictature fasciste. Durant cette période, toute idée politique s'opposant au fascisme est exclue de la société italienne, ce qui laisse place à un nationalisme sans limite. L'émigration est alors la seule issue pour les Italiens n'adhérant pas aux idéaux fascistes de Mussolini<sup>100</sup>. La crise financière liée à la hausse de la masse monétaire et à une méfiance générale à l'égard de la monnaie nationale, ainsi que l'instabilité économique persistante et le chômage, ne font qu'amplifier le mouvement migratoire antifasciste des années 1920. Durant cette période, les Italiens non naturalisés représentent encore 79% de la population étrangère du département<sup>101</sup>. Au même moment, la présence italienne reste essentielle pour l'économie varoise, les autochtones délaissant peu à peu les activités manuelles pour exercer de nouveaux métiers, moins pénibles. Les mines, l'agriculture, le bâtiment, les activités domestiques, ou encore les chantiers navals emploient une majorité d'étrangers durant les années 1920, surtout des Italiens, nous le verrons en seconde partie.

Le recensement de 1931 dévoile une forte diminution de la population italienne du Var : 37 319 Transalpins sont comptabilisés à cette date contre plus de 47 000 en 1926, soit une diminution de presque 10 000 individus. Cette baisse s'accroît légèrement au cours de la décennie puisqu'en 1936, on compte 35 066 Italiens dans le département<sup>102</sup>. Au vu de la forte augmentation des naturalisations, en partie due à l'évolution des lois, notamment celle de 1927, les chiffres ne traduisent pas de réelle diminution de la population italienne durant cette période :

Les chiffres relatifs aux Italiens évoluent ainsi rapidement car beaucoup d'entre eux optent pour la nationalité française ; les recensements de l'entre-deux-guerres, si l'on ne se fie qu'aux étrangers, ne donnent pas une idée complète de l'ampleur de l'immigration dans la région, car

---

<sup>99</sup> Stéphane Wloeski, *op. cit.*, p. 35-37, cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83, voir aussi Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, vol. 2, Cartes, p. 7.

<sup>100</sup> Jean-Dominique Durand, *op. cit.*, p. 84 ; Giuliano Procacci, *op. cit.*, p. 383-386.

<sup>101</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 252.

<sup>102</sup> Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1931 et le 8 mars 1936*, tome I, Paris, imprimerie nationale, « Étrangers dans la population présente totale ». Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 176, 178.

les premières générations, arrivées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou à l'orée du XX<sup>e</sup>, ont bien souvent déjà obtenu leur naturalisation<sup>103</sup>.

En effet, 22 771 Italiens naturalisés sont présents dans le département en 1936. Si l'on ajoute les 35 066 Transalpins non naturalisés, cela nous donne un total de presque 58 000 individus, amplement supérieur à celui des recensements précédents<sup>104</sup>.

Dans le département, la situation quant aux naturalisations est particulière, nous l'avons constaté. Après la nouvelle loi de 1927, le nombre de demandes de naturalisations est largement supérieur par rapport au reste de la France. Diverses raisons expliquent cette prééminence des naturalisations. Dans un premier temps, la majorité des émigrés ne souhaite pas répondre à l'appel de Mussolini qui prône le retour au pays des expatriés, tandis que l'Italie est sous l'emprise du fascisme. Cela entraîne la volonté d'intégration et d'assimilation de la population italienne. Une volonté souvent guidée par la situation politique de la péninsule, mais aussi renforcée par le caractère « familial » du département du Var, moins industrialisé et moins peuplé que les départements des Bouches-du-Rhône et des Alpes-Maritimes.

Il semblerait aussi que les Italiens soient soutenus par les acteurs politiques varois des années 1920, souvent des socialistes qui interviennent en faveur de la naturalisation<sup>105</sup>. Enfin, certains employeurs varois, intéressés par l'embauche de travailleurs étrangers parfois sous-payés, ou convaincus par l'efficacité des travailleurs italiens, les incitent à demander leur naturalisation afin de ne pas devoir s'en séparer lors des périodes de crise économique<sup>106</sup>. Les années 1930 révèlent aussi l'évolution des Transalpins dans leurs activités, nous le verrons en seconde partie. Ces derniers progressent dans divers secteurs et s'installent à leur compte. L'acquisition d'une certaine stabilité économique les incite également à demander la naturalisation et leur permet d'employer, à leur tour, certains de leurs compatriotes<sup>107</sup>. Par la suite, le conflit va de nouveau provoquer le bouleversement des flux migratoires italiens.

---

<sup>103</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 190.

<sup>104</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 82-83.

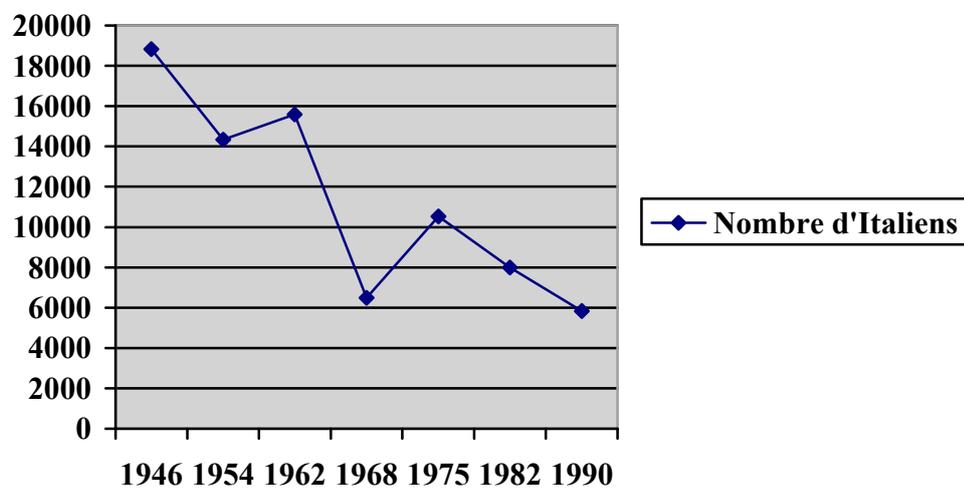
<sup>105</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var, (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 223.

<sup>106</sup> Romain H. Rainero, *op. cit.*, p. 83-84.

<sup>107</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 254-257.

### 1. B. c. Les Italiens dans le Var après la Seconde Guerre mondiale

Comme durant la Grande Guerre, de nombreux Italiens, totalement intégrés, choisissent de combattre sous le drapeau français lors de la Seconde Guerre mondiale. Cette dernière, encore plus destructrice tant au niveau humain qu'au niveau économique va entraîner la perte d'un grand nombre d'individus. Au même moment, certains Transalpins obtiennent la naturalisation en contrepartie de la solidarité nationale dont ils font preuve. Le graphique n°3, que nous présentons ci-dessous, montre l'évolution de la démographie italienne varoise de l'après-guerre aux années 1990.



**Graphique 4** : Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1946 à 1990<sup>108</sup>

À partir de 1946, année suivant la fin du conflit, le département du Var reçoit encore un certain nombre d'Italiens, le territoire ayant perdu de nombreuses âmes et devant être en partie reconstruit. Mais, la dernière grande vague d'immigration italienne vers le département du Var et la France marque tout de même la fin d'un exode massif. En effet, le recensement de 1946 révèle une forte diminution de la population italienne du département et surtout, en

<sup>108</sup> Stéphane Wloeski, *op. cit.*, p. 35-37, cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 83 ; Statistique générale de la France, « Population étrangère totale présente, suivant le sexe et la nationalité », recensement de 1946, 1954, 1962, 1968, 1975, 1982, 1990, 1999. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 180-186.

tenant compte de l'importance des naturalisations, une diminution des nouvelles arrivées. La même année, 30 837 Transalpins naturalisés par acquisition sont recensés (sans compter les 20 413 individus d'origine italienne qui ont reçu la nationalité française de par la naturalisation automatique)<sup>109</sup>. Les Italiens qui ont conservé leur nationalité ainsi que les nouveaux arrivants sont 18 833 dans le département<sup>110</sup>, une donnée amplement inférieure à celles des décennies précédentes mais largement compensée par un nombre considérable de naturalisations, bien supérieur aux chiffres de 1936 (30 837 en 1946 contre 22 771 en 1936).

Le recensement de 1954 confirme la diminution de l'immigration italienne dans le département puisque 14 340 nouveaux arrivants sont comptabilisés cette année-là<sup>111</sup>. Cette baisse de l'immigration italienne suit la tendance nationale, la France étant confrontée à d'importantes difficultés économiques. Lors du recensement de 1962, on compte 15 593 Italiens dans le département, une très légère hausse, certainement engendrée par la reprise de l'activité économique française<sup>112</sup>. Cela ne concerne que les nouveaux arrivants, puisque la plupart des Italiens recensés dans le Var en 1962 se sont installés dans le département juste après la Seconde Guerre et n'ont pas souhaité être naturalisés<sup>113</sup>. Cette décennie voit aussi arriver de nouveaux immigrés en provenance des pays du Maghreb, notamment algériens<sup>114</sup>.

À partir de 1968, on constate une nette diminution de l'immigration italienne avec seulement 6492 Transalpins présents dans le département<sup>115</sup>. Au fil des décennies, l'Italie,

---

<sup>109</sup> Stéphane Wloeski, *op. cit.*, p. 35-37, cité par Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 83. La naturalisation automatique est née avec la loi du 26 juin 1889 qui confère la nationalité française aux enfants d'étrangers nés sur le territoire français par exemple. Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 27.

<sup>110</sup> Statistique générale de la France, « Population étrangère totale présente, suivant le sexe et la nationalité », recensement de 1946. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>111</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1954. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 181.

<sup>112</sup> *Ibidem*, recensement de 1962. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 182.

<sup>113</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 150.

<sup>114</sup> Patrick Weil, *La France et ses étrangers : l'aventure d'une politique de l'immigration de 1938 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1995, p. 81-90.

<sup>115</sup> Statistique générale de la France, « Population étrangère totale, suivant le sexe et la nationalité », recensement de 1968. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 183.

qui était depuis plus d'un siècle un pays d'émigration, devient à son tour un pays d'accueil du fait de l'évolution et de la stabilisation de sa situation économique et politique. De moins en moins d'Italiens quittent leur patrie, cette dernière étant apte à leur offrir une situation plus sûre, loin des tourments du passé.

En 1975, 10 525 immigrés italiens sont comptabilisés dans le département du Var, soit une hausse de plus de 4000 individus par rapport à 1968. La reprise provisoire des mouvements italiens vers le département ne repose pas sur la nécessité de trouver un emploi à l'étranger mais sur la notion de choix, qu'il s'agisse de travailler ou de rejoindre la famille installée en France. Elle est sûrement favorisée par l'achèvement du système mis en place par l'Office National d'Immigration (ONI) de Milan. En effet, depuis 1945 l'immigration italienne vers la France est rigoureusement organisée par l'ONI qui à la fois facilite l'entrée et l'installation de nouveaux immigrés et limite considérablement leur nombre. Ces derniers sont soumis à l'étape obligatoire de la visite médicale, qui rappelle les épreuves subies par les candidats à l'immigration vers les États-Unis durant les années 1920<sup>116</sup>. Malgré cette reprise, les Transalpins sont largement devancés par l'arrivée du contingent nord-africain, en constante hausse depuis la fin des années 1960. Ainsi, 12 730 Algériens, 6695 Tunisiens et 3760 Marocains sont recensés dans le département la même année<sup>117</sup>. En 1982, alors que le nombre de Transalpins comptabilisés diminue avec 7988 individus, le nombre de « nouveaux immigrants » augmente toujours dans le Var avec la présence de 13 388 Algériens, 11 148 Tunisiens et 7 464 Marocains<sup>118</sup>. Les recensements de 1990 et 1999 confirment la tendance à la baisse et ainsi la fin de l'exode italien en France et dans le département du Var. Ils révèlent également une stagnation, voire une baisse du nombre d'immigrés nord-africains recensés, alors qu'ils sont devenus la première population étrangère du département<sup>119</sup>. Cette

---

<sup>116</sup> Yvan Gastaut, « Recruter et examiner les migrants : la mission de l'ONI de Milan d'après le médecin-chef Deberdt (1953-1963) », in Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Les Italiens en France depuis 1945*, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 55-64.

<sup>117</sup> Statistique générale de la France, « Population étrangère totale, suivant le sexe et la nationalité », recensement de 1975. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 184.

<sup>118</sup> *Ibidem*, recensement de 1982. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>119</sup> *Ibidem*, recensement de 1990. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 186.

diminution ne traduit pas le déclin de l'immigration maghrébine mais l'augmentation des naturalisations.

En résumé, le mouvement migratoire italien est remplacé par l'immigration en provenance du Maghreb. On assiste alors à l'aboutissement d'un exode massif qui aura marqué, tant par son abondance que par sa durée, le département du Var et sa population. Malgré l'augmentation d'immigrés nord-africains, l'exode italien et son caractère massif ne trouvent pas leur égal en France, notamment dans le département du Var :

L'évolution des deux colonies est claire, mais il serait abusif de conclure que les Maghrébins, d'ailleurs composés de trois nationalités contre une, ont complètement remplacé l'ancienne colonie italienne. Ils représentent le premier groupe d'immigrés mais sont loin de dominer l'ensemble de la colonie étrangère de manière écrasante, le cas des Bouches-du-Rhône demeurant toutefois une exception. Le pic de la présence des Maghrébins, en 1990, se rapproche du niveau de l'immigration italienne dans sa phase descendante, vers la fin des années 1930. De plus, l'élargissement de la palette des nationalités présentes implique qu'il est de plus en plus difficile pour une nationalité de détenir à proprement parler le monopole<sup>120</sup>.

Aujourd'hui, l'immigration transalpine vers le département est très faible. L'Italie est devenue la quatrième puissance économique européenne et la septième puissance au niveau mondial<sup>121</sup>. Pourtant, le caractère italien du département du Var n'a pas disparu, un grand nombre de Varois étant d'origine italienne. Jean Sarramea, professeur d'histoire et géographie au lycée du Golfe à Gassin démontre, à travers son étude intitulée *Les liens entre le département du Var et l'Italie*, l'importante présence de descendants d'Italiens dans le Var. En effet, selon une enquête effectuée en 1986 à partir de l'annuaire téléphonique du département, ce dernier observe qu'environ 20% des patronymes du département du Var sont italiens<sup>122</sup>.

---

<sup>120</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 195.

<sup>121</sup> Données pays, Fiche pays Italie, [en ligne] : <http://www.ubifrance.fr/naval/001B1201885A+fiche-pays-italie.html?SourceSiteMap=1385>. UBIFRANCE est l'Agence française pour le développement international des entreprises. C'est un Etablissement Public Industriel et Commercial placé sous la tutelle du ministre de l'économie et des finances, du ministre en charge du commerce extérieur et de la direction générale du Trésor. C'est un réseau multiculturel en France et dans le monde, dédié à l'accompagnement des entreprises françaises dans leur démarche à l'exportation et à l'implantation sur les marchés étrangers. Le site Ubifrance met à la disposition des internautes des « fiches pays ».

<sup>122</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 12-14.

De plus, à partir d'un questionnaire socioculturel réalisé en 1987 et distribué auprès de familles d'origine italienne habitant notamment le Golfe de Saint-Tropez, Jean Sarramea relève que parmi les bacheliers « le cinquième des lauréats ont un patronyme d'origine italienne [...] sans trop de contrastes dans toutes les filières éducatives ». Enfin, après une enquête sur les métiers d'instituteurs et directeurs d'écoles effectuée la même année, il constate que « sur 604 patronymes d'instituteurs varois, 18,5% sont d'origine italienne<sup>123</sup>. » L'auteur de l'enquête précise :

On peut objecter qu'il n'est pas facile de déterminer les noms d'origine italienne et qu'il peut y avoir des confusions, c'est pourquoi un certain nombre de précautions ont été prises : lorsqu'il y avait risque de confusion avec des patronymes d'origine ibérique, les prénoms ont en général permis de trancher ; de même pour les noms d'origine nord-africaine. Dans un tout petit nombre de cas litigieux, les noms n'ont pas été décomptés. Les risques de confusions sont plus importants avec des patronymes d'origine corse (surtout pour la région toulonnaise). D'une part les connaissances des enquêteurs sur les noms corses ont permis d'éviter trop de doubles comptes, d'autre part n'ont pas été décomptés un certain nombre de cas tangents. À l'inverse tous les noms d'origine italienne n'étant pas terminés par des voyelles, il y a eu certainement un petit nombre d'oublis qui compense les éventuels surnombres des cas particuliers cités plus haut<sup>124</sup>.

Précisons également que si une famille d'origine italienne a une descendance essentiellement féminine, lorsque celle-ci se marie, le nom italien n'est pas conservé et elle ne peut être comptabilisée. Malgré tout, ces pourcentages, qui donnent une idée de la présence actuelle d'individus d'origine italienne sur le territoire varois, attestent de l'indissoluble italianité du département et d'une intégration globalement réussie, sujet qui sera abordé dans la troisième partie de ce travail. Voyons maintenant qui sont les Italiens issus de la grande immigration et où ils sont établis dans le département.

## 1. C. LES ITALIENS DANS LE VAR : PROFIL ET RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

Si l'on sait que les Transalpins qui ont immigré dans le Var sont nombreux, nous avons également déterminé leurs régions de provenance, ainsi que le profil de la communauté

---

<sup>123</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 25.

<sup>124</sup> *Ibidem*, p. 12.

italienne, puis nous avons identifié les principales villes d'accueil du département et défini la répartition géographique de ces immigrants.

### 1. C. a. Origines géographiques

La question des origines régionales des Italiens du département<sup>125</sup> doit prendre en compte l'évolution des registres de recensement au cours des années. En effet, avant 1861, tandis que l'Italie n'est pas encore un pays unifié, les États de provenance des immigrants apparaissent presque automatiquement dans les registres. Peu à peu, cette indication est remplacée par le pays d'origine, du fait de l'évolution politique de l'Italie. Il faut également considérer l'ambiguïté de ces territoires de provenance. En effet, les Transalpins sont originaires d'États et non de régions. Un immigré recensé comme Sarde est certes issu du Royaume de Sardaigne, mais lorsque sa ville d'origine n'est pas indiquée, sa provenance exacte ne peut-être définie, ce royaume étant constitué de la Sardaigne, du Piémont et de la République de Gênes (Ligurie)<sup>126</sup>. Dans cette étude, les résultats pour la ville de Brignoles et celle de Toulon, obtenus grâce au dépouillement des registres de recensement des Archives Départementales du Var, ont été calculés selon la région. En d'autres termes, sachant que parfois la ville est indiquée et d'autres fois seule la région est renseignée, nous avons regroupé ces informations et rattaché chaque ville à sa région d'origine dans le but de présenter des résultats homogènes.

De plus, les données varient d'un registre à l'autre mais aussi à l'intérieur d'un même registre. Tandis que l'origine régionale des Italiens est indiquée durablement dans certains documents, pour les villes de Toulon et Brignoles par exemple, elle est transmise jusqu'en 1872 mais dès 1876 elle disparaît pour laisser place à la « nationalité ». Puis, les régions sont de nouveau indiquées en 1911 par exemple<sup>127</sup>. Chaque registre propose des caractéristiques différentes et les informations récoltées varient en fonction des villes, des années et même en fonction des agents administratifs qui effectuent l'enregistrement de la population. Malgré la

---

<sup>125</sup> Voir annexe 6, carte des régions de provenance des Italiens du département de 1850 à la Seconde Guerre mondiale, p. 329.

<sup>126</sup> Voir annexe 7, exemple de pages du registre de recensement de la ville de Toulon en 1851, p. 330-332.

<sup>127</sup> Registres de recensement, ADV, Draguignan.

complexité des informations recueillies dans les registres de recensement, une étude attentive de ceux-ci ainsi que la confrontation avec d'autres travaux permettent de déterminer les principales origines régionales des Italiens du département.

Dès 1851, la prépondérance des Italiens du nord, notamment Piémontais, se vérifie, excepté dans la ville de Toulon<sup>128</sup>. À cette époque, les villages de montagne italiens fournissent la majorité des immigrés du sud-est<sup>129</sup>. On peut le constater dans la ville de Brignoles par exemple puisqu'en 1851, sur 33 Italiens recensés, 27 se déclarent piémontais<sup>130</sup>. Selon les observations de Marius Autran, historien local<sup>131</sup>, la ville de La Seyne-sur-Mer regroupe également une majorité de Piémontais, mais aussi de nombreux Toscans et Ligures. Les pêcheurs napolitains, les Sardes et les Siciliens sont également présents sur le territoire seynoïse du fait de l'existence d'un port de pêche, mais les immigrés en provenance du nord de l'Italie sont les plus nombreux<sup>132</sup>.

À Toulon, le recensement de 1851 révèle la présence de 3233 Italiens (quartier est et ouest), dont 965 Piémontais, 866 Sardes et un nombre majoritaire de Ligures (1077), notamment originaire de Gênes<sup>133</sup>. Maxime Serre évoque la présence de familles génoises à Toulon dès le XVII<sup>e</sup> siècle et l'arrivée dans la commune de pêcheurs et marchands en provenance de la Riviera de Gênes dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>134</sup>. Quant au nombre élevé de

---

<sup>128</sup> Registre de recensement 11 M 2/316, Toulon Est, 11 M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>129</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 26.

<sup>130</sup> Registre 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan. Nous avons expliqué qu'ils appartiennent à l'époque au Royaume de Sardaigne et que leur provenance exacte ne peut être certifiée lorsque la ville d'origine n'est pas indiquée. Toutefois, l'ensemble des recherches montrent une large dominance piémontaise et il est peu probable que les immigrés en provenance de Sardaigne (dans le sens régional) choisissent de s'installer à Brignoles qui est une région rurale.

<sup>131</sup> Voir annexe 5, biographie de Marius Autran, p. 328.

<sup>132</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *Images de la vie seynoïse d'antan*, Tome III, 1990, p. 11-12, [en ligne] : [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

<sup>133</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>134</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.* p. 644. La présence de Génois dès le XVII<sup>e</sup> siècle à Toulon semble être une observation empirique de l'auteur. L'arrivée de pêcheurs et marchands en provenance de la Riviera de Gênes dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle a été constaté par l'auteur dans les publications statistiques de l'époque (première partie du XIX<sup>e</sup> siècle.)

Sardes, rappelons que le Royaume de Sardaigne réunit à l'époque les territoires sardes et piémontais. Sans indication précise de la commune d'origine, nous ne pouvons certifier la provenance exacte de ces immigrés. Toutefois, il n'en demeure pas moins que la ville de Toulon accueille précocement des Italiens en provenance de toutes les régions de la péninsule, de par son importance géographique, économique et démographique<sup>135</sup>.

D'un point de vue global, durant les années 1860, la venue massive des Piémontais se vérifie. Nombreux sont les agriculteurs et fermiers qui rejoignent le département pour la moisson, les vendanges ou tout autre activité agricole<sup>136</sup>. Ils remplacent souvent les Alpines, peu satisfaits des bas salaires proposés. De nombreux bûcherons des vallées alpines italiennes viennent également travailler dans les Alpes françaises et le Var<sup>137</sup>. En 1872, sur les 305 Italiens présents à Brignoles, 146 sont piémontais<sup>138</sup>. La même année à Toulon, parmi les 5042 Transalpins recensés, 1217 sont originaires de Ligurie, 938 viennent du Piémont. En revanche, le nombre de Sardes chute considérablement<sup>139</sup>. Cela montre que leur nombre en 1851 n'était probablement qu'un leurre, puisqu'on appelait sans doute « Sardes » des immigrés originaires du Royaume de Sardaigne et non de la Sardaigne au sens régional.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Italiens du nord de la péninsule sont toujours majoritaires dans le département du Var, tout particulièrement les Piémontais qui sont très nombreux dans les plateaux varois, mais aussi dans la zone littorale où l'on en compte deux tiers contre un tiers pour les Transalpins en provenance de Ligurie, de Toscane, de Lombardie et d'Émilie-Romagne<sup>140</sup>. À La Garde, l'ensemble du recensement révèle que la plupart des Italiens sont originaires du Piémont puis, suivent la Toscane, la Ligurie, la Lombardie, le Frioul-Vénétie

---

<sup>135</sup> Registres de recensement, Toulon, ADV ; Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui - Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.* p. 644.

<sup>136</sup> Les divers témoignages familiaux, écrits par des auteurs locaux, écrivains ou amateurs, confirment la venue de travailleurs de la terre, originaires du nord de l'Italie pour la plupart. Cf. *infra*, III. 2. B. a., p. 271.

<sup>137</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 23-24.

<sup>138</sup> Registre 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>139</sup> Registres 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>140</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8, Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, vol. 2, Cartes, p. 86-91.

Julienne ou encore l'Émilie-Romagne. Seuls quelques Italiens du Sud sont présents dans la commune<sup>141</sup>.

Finalement, dans l'ensemble du département, durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Piémontais représentent les trois quarts de la population italienne, suivis par les Toscans et les Ligures. L'importance de cette colonie s'explique par l'ancienneté des relations économiques et humaines entre les territoires<sup>142</sup>, par la proximité géographique, les similitudes culturelles, et le regroupement communautaire. Certaines communes font exception, leur situation géographique et économique particulière attirant les travailleurs de la mer.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle ne révèle pas de grand changement selon Romain H. Rainero. Les Piémontais représentent alors 63% des Transalpins du département (42% de Coni). Juste derrière, arrivent les Toscans (15, 4%), puis les Ligures, les Émiliens, les Lombards et quelques autres qui représentent au total 21,6%<sup>143</sup>. Les Sardes, présents à Toulon mais difficilement comptabilisables, ne représentent pas dans le Var l'une des principales populations italiennes. Ils ne sont pas évoqués par Romain H. Rainero. Les Ligures sont également très nombreux à Toulon (la première population italienne de la commune), tandis qu'ils occupent une place secondaire au niveau départemental. Durant l'entre-deux-guerres, bien que le contingent italien soit toujours majoritairement originaire du nord de l'Italie (environ la moitié), on assiste à la diversification progressive des origines régionales, notamment avec l'accroissement de la population italienne méridionale, comme le montre la carte proposée en annexe<sup>144</sup>.

Cependant, ce n'est qu'après 1945 que le département voit l'arrivée massive d'Italiens en provenance du Mezzogiorno. L'effectif méridional est principalement constitué d'ouvriers agricoles calabrais et d'employés du bâtiment siciliens, motivés par les nombreux chantiers

---

<sup>141</sup> Recensement effectué de 1866 à 1976, aux Archives Municipales de La Garde, dans le cadre du mémoire de Master intitulé : *Les Italiens à La Garde de 1850 à nos jours*, sous la direction de Madame Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, 2008.

<sup>142</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8.

<sup>143</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 84.

<sup>144</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 51.

d'après guerre (barrages, carrières et travaux du bâtiment), nécessitant une importante main d'œuvre<sup>145</sup>. Cela sans compter les pêcheurs napolitains déjà présents dans le département depuis plusieurs décennies<sup>146</sup>. Au même moment, tandis qu'un certain nombre de septentrionaux se dirige toujours vers le département, d'autres préfèrent des pays comme la Suisse ou certains pays de l'Est, dont les propositions économiques et professionnelles sont plus alléchantes<sup>147</sup>. L'arrivée d'Italiens d'origines régionales diverses se confirme durant les années 1950 et 1960 où, selon Anne-Marie Faidutti-Rudolph, les Transalpins recensés dans le Var proviennent à la fois du nord et du sud de la péninsule, avec les mêmes régions en tête<sup>148</sup>.

Les résultats de l'étude de Jean Sarramea, réalisée en 1987 auprès d'une cinquantaine de familles varoises d'origine italienne, habitant le Golfe de Saint-Tropez et la moitié orientale du département, semblent correspondre aux conclusions apportées, si l'on tient compte de la diversification qui a eu lieu après la Seconde Guerre. En effet, 28% des familles sont originaires du Piémont, 16% du sud de la péninsule, notamment de Calabre, tandis que 13% sont originaires de Lombardie, 11% du Frioul-Vénétie Julienne, 7% de Ligurie, 7% d'Émilie-Romagne, 7% d'Italie centrale, 9% des îles et 4% d'Afrique du Nord<sup>149</sup>. La colonie piémontaise, toujours en tête, est directement suivie par les méridionaux. La diversification des origines se vérifie également avec des régions de provenance très diverses.

Selon une seconde enquête réalisée en 2012 auprès d'étudiants en italien de l'Université de Toulon<sup>150</sup>, sur un échantillon de 28 descendants d'Italiens habitant le département, 15 sont originaires du sud de la péninsule, notamment de Sicile et de Campanie, 8 ont des origines septentrionales, le Piémont étant particulièrement représenté, 3 ont des origines à la fois

---

<sup>145</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 150-151 ; Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 17. Voir annexe 6, carte des régions de provenance des Italiens du département de 1850 à la Seconde Guerre mondiale, p. 329.

<sup>146</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>147</sup> Patrick Weil, *op. cit.*, p. 83, Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 150-151.

<sup>148</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 150-151, vol. 2, Cartes, p. 88-91.

<sup>149</sup> Enquête réalisée en 1987 par Jean Sarramea, Professeur d'histoire et géographie au lycée du Golf de Gassin dans le Var. Les résultats de l'étude ont été transmis dans le dossier : « Les liens entre le département du Var et l'Italie », *doc. cit.*, p. 15.

<sup>150</sup> 28 étudiants en italien et descendants d'Italiens ont accepté de répondre à ce questionnaire. Ils participaient, pour la plupart, aux travaux dirigés et aux cours magistraux que j'assurais.

méridionales et septentrionales et 2 sont originaires de Sardaigne<sup>151</sup>. L'Italie du sud est très représentée par l'échantillon car la plupart des ascendants des personnes interrogées a émigré après la Seconde Guerre. Le nombre de Piémontais reste toutefois important et cette population demeure dans tous les esprits la première communauté italienne du département : « Les Piémontais du Var constituent aujourd'hui un des noyaux de la population locale, une communauté de gens aux us et coutumes identiques, fondant le ciment de la société actuelle<sup>152</sup>. » Cette citation rappelle que la communauté italienne, et notamment piémontaise, constitue aujourd'hui une part importante de la population varoise.

### 1. C. b. Une communauté plutôt jeune et masculine

Cette communauté, qui rejoint le département dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, est majoritairement constituée d'individus de sexe masculin, comme le révèlent les statistiques de la France. Le tableau ci-dessous montre le nombre d'hommes et de femmes présents dans le Var sur l'ensemble de la période étudiée, ainsi que les pourcentages de ces deux catégories dans la population italienne totale.

---

<sup>151</sup> Cindy Doneda, « Les Italo-Varois et l'évolution du sentiment d'identité, entre discrétion et revendication », *art. cit.*

<sup>152</sup> Piémontais du Var, « Naître varois et se dire Piémontais », publié le 31/03/2010, [En ligne] : <http://nylisland.centerblog.net/25-naître-varois-et-se-dire-piemontais>.

Années	Population italienne totale	Nombre d'hommes	% des hommes dans la population italienne totale	Nombre de femmes	% des femmes dans la population italienne totale
1861	13 247	8166	61,1	5081	38,3
1872	14 348	8064	56,2	6284	43,8
1881	21 363	11 991	56,1	9372	43,9
1891	25 894	14 543	56,2	11 351	43,8
1906	40 519	21 596	53,3	18 923	46,7
1911	42 403	22 236	52,5	20 167	47,5
1921	39 627	20 463	51,6	19 164	48,3
1936	35 066	18 539	52,9	16 707	47,6
1946	18 833	9732	51,7	9101	48,3
1954	14 340	7393	51,5	6947	48,5
1962	15 593	8461	54,3	7132	45,7
1975	10 525	5480	52	5045	48
1982	7988	4296	53,8	3692	46,2
1990	5844	3228	55,2	2616	44,8

**Tableau 2 :** Nombre d'Italiens dans le Var selon le sexe et pourcentages de chaque catégorie dans la population italienne totale de 1861 à 1990<sup>153</sup>

En effet, durant la première vague migratoire, le nombre d'immigrés de sexe masculin dépasse amplement l'effectif féminin. De 1861 à 1891, le pourcentage d'hommes dans la population italienne totale est significatif (61,1% en 1861, 56,2% en 1891 par exemple)<sup>154</sup>. Bien qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on assiste à l'arrivée de familles entières dans le département du Var, les jeunes hommes à la recherche d'un emploi restent majoritaires. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la population italienne masculine est toujours dominante mais l'écart entre les individus des deux sexes se resserre (53,3% d'hommes contre 46,7% de femmes en 1906)<sup>155</sup>. D'une manière générale, jusqu'en 1911, les recensements dévoilent un écart d'environ 2000 à

<sup>153</sup> Statistiques générales de la France, *op. cit.*, p. 156-186, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*

3000 individus entre ces deux catégories, comme le montre le tableau ci-dessous qui récapitule également les données pour la période de 1861 à 1911<sup>156</sup>.

Années	Population italienne totale	Nombre d'hommes	% des hommes dans la population italienne totale	Nombre de femmes	% des femmes dans la population italienne totale	Différence entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes
1861	13 247	8166	61,1	5081	38,3	3085
1872	14 348	8064	56,2	6284	43,8	1780
1881	21 363	11 991	56,1	9372	43,9	2619
1891	25 894	14 543	56,2	11 351	43,8	3192
1906	40 519	21 596	53,3	18 923	46,7	2673
1911	42 403	22 236	52,5	20 167	47,5	2069

**Tableau 3** : Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1861 à 1911<sup>157</sup>

Cette différence entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes peut s'expliquer par l'arrivée de travailleurs et nous verrons dans une seconde partie que le département offre de nombreux emplois masculins. De plus, lorsque ces travailleurs sont mariés, ils viennent souvent seuls dans un premier temps. Confrontés à l'inconnu, ils attendent généralement de stabiliser leur situation sociale et professionnelle pour emmener leur famille vers le chemin de l'émigration. C'est le cas d'Achille Doneda qui a attendu de nombreuses années avant de rejoindre définitivement le département du Var en compagnie des siens :

<sup>154</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 33, Statistiques générales de la France, p. 156-167.

<sup>155</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 33, Statistiques générales de la France, recensement de 1906, p. 172.

<sup>156</sup> *Ibidem*, recensement de 1861 à 1911, p. 156- 173.

<sup>157</sup> *Ibidem*.

Durant trente ans, sa vie est faite d'allers-retours entre la France et l'Italie, ponctués par les naissances de ses quatre enfants : Francesco (1884), Romolo, Iside et Remo. Lorsque Francesco est en âge de travailler, Achille l'emmène avec lui en France et il en fera de même avec ses deux autres fils, jusqu'au jour où la famille résidera définitivement à La Valette, aux alentours de 1915<sup>158</sup>.

Quant aux femmes, lorsqu'elles sont célibataires, elles ne viennent souvent travailler que temporairement dans le département. En effet, l'étude réalisée en 1952 par Maxime Serre révèle que le contingent féminin est plus important durant l'hiver et qu'il est souvent rappelé en Italie durant les saisons douces pour effectuer les travaux des champs<sup>159</sup>. Un certain nombre d'immigrées n'est donc pas automatiquement recensé.

À partir des années 1920, la montée au pouvoir de Benito Mussolini en Italie provoque une nouvelle vague de départ. Les motivations des émigrants sont alors d'ordre politique mais l'immigration pour motif économique se poursuit également<sup>160</sup>. Les hommes sont toujours majoritaires puisqu'ils représentent 51,6% du contingent italien total en 1921 et 52,3 en 1926<sup>161</sup>. La proportion d'hommes augmente de nouveau durant les années 1930 (53,9% en 1931 et 52,9% en 1936)<sup>162</sup> mais, d'une manière générale, l'écart entre les individus des deux sexes diminue durant l'entre-deux-guerres par rapport à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup>, comme l'indique le tableau suivant.

---

<sup>158</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », in *Enfants d'Italiens...*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>159</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.* p. 649.

<sup>160</sup> Il s'agit de travailleurs immigrés choisie par l'État fasciste italien et envoyés légalement dans le département, suite aux accords de 1928 entre la France et l'Italie. C'est une émigration organisée, semblable à celle qui sera mise en place presque vingt ans plus tard, avec les accords Franco-italiens de 1946.

<sup>161</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1921 et 1926, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 174-175.

<sup>162</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 252 ; *Les Varois et le socialisme*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2525 ; Statistique générale de la France, recensement de 1936, in *Histoire et mémoires de s immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 178.

Années	Population italienne totale	Nombre d'hommes	% des hommes dans la population italienne totale	Nombre de femmes	% des femmes dans la population italienne totale	Différence entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes
1921	39 627	20 463	51,6	19 164	48,3	1299
1926	47 207	24 672	52,3	22535	47,7	2137
1936	35 066	18 539	52,9	16 707	47,6	1832

**Tableau 4 :** Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1921 à 1936<sup>163</sup>

Le resserrement des écarts entre hommes et femmes dépend de différents facteurs. Parmi les femmes, certaines sont probablement des Françaises devenues Italiennes par mariage<sup>164</sup>. D'autres sont originaires d'Italie et ont rejoint leur mari dans le département après la stabilisation économique et sociale de ce dernier. Rappelons également l'arrivée de familles entières dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Durant l'immédiat après-guerre, un certain nombre de travailleurs italiens, notamment issus du secteur du bâtiment, rejoint le département du Var qui a besoin de main d'œuvre pour se reconstruire après un conflit dévastateur<sup>165</sup>. La conjoncture économique favorise de nouveau la venue d'une population italienne majoritairement masculine pourtant, les différences entre hommes et femmes ne cessent de s'amenuiser. Le tableau suivant montre la dominance masculine dans la population italienne totale de 1946 à 1990 mais aussi un écart très mince entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes.

<sup>163</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1921 à 1936, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 174-178.

<sup>164</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 27-28.

<sup>165</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 666.

Années	Population italienne totale	Nombre d'hommes	% hommes dans population italienne	Nombre de femmes	% femmes dans la population italienne	Écart hommes/femmes
1946	18 833	9732	51,7	9101	48,3	631
1954	14 340	7393	51,5	6947	48,5	446
1962	15 593	8461	54,3	7132	45,7	1329
1975	10 525	5480	52	5045	48	435
1982	7988	4296	53,8	3692	46,2	574
1990	5844	3228	55,2	2616	44,8	612

**Tableau 5 :** Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1946 à 1990<sup>166</sup>

Généralement, la main d'œuvre ouvrière masculine qui vient travailler dans le département est plutôt jeune puisque les deux tiers auraient entre 11 et 29 ans selon l'enquête de Jean Sarramea qui prend en compte le siècle écoulé (XX<sup>e</sup> siècle)<sup>167</sup>. Durant l'entre-deux-guerres, Jacques Girault parle d'une population italienne majoritairement jeune mais il relève aussi que la proportion des plus de 60 ans dépasse, chez les immigrés italiens, celle des Varois<sup>168</sup>. Les motifs économique et politique de l'immigration expliquent la supériorité des jeunes, plus aptes à exercer les métiers manuels offerts dans le département et probablement plus fervemment investis dans la politique et la lutte antifasciste. Quant à l'importante proportion de sexagénaires italiens, elle résulte sûrement de l'installation définitive dans le département du Var des immigrés des premières vagues. Peut-être quelques anciens rejoignent-ils aussi leurs descendants établis dans le département.

<sup>166</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1946 à 1990, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 180-186.

<sup>167</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 16. Cette enquête a été réalisée en 1987, auprès d'un échantillon représenté par une cinquantaine de familles d'origine italienne, majoritairement installées dans les communes du golfe de Saint-Tropez et dans la moitié orientale du département.

<sup>168</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 252 ; *Les Varois et le socialisme*, op. cit., Tome 9, p. 2525.

Voyons quels sont les localités où cette population immigrée est installée, c'est-à-dire la répartition des Italiens dans le département et l'évolution des communes d'accueil.

### 1. C. c. L'évolution de la répartition de la population italienne dans le département

Avec une superficie de 5973 km<sup>2</sup> et un littoral long de 432 mètres, le département du Var compte 3 arrondissements, 43 cantons et 153 communes dont les principales sont Toulon, La Seyne-sur-Mer, Hyères, Fréjus, Draguignan, Six-Fours-les-Plages, Saint-Raphaël, La Garde, La Valette-du-Var, Sanary-sur-Mer, La Crau, Brignoles, Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, Sainte-Maxime, Ollioules, Saint-Cyr-sur-Mer, Roquebrune-sur-Argens et Cogolin<sup>169</sup>. Nous avons vu que le département accueille un grand nombre d'Italiens<sup>170</sup> qui, au début de l'exode, se regroupent en des points bien précis du territoire, avant tout pour des raisons professionnelles et en fonction des besoins économiques et agricoles du département.

En effet, le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle voit de nombreux Transalpins, majoritairement originaires du Piémont, s'établir sur les plaines et les plateaux varois. La zone de Brignoles, avec ses mines de bauxite, emploie beaucoup de mineurs et de carriers italiens<sup>171</sup>. La culture de l'olivier dans cette zone attire également de nombreux immigrés, même si le caractère saisonnier des emplois ne fixe pas les Italiens sur le territoire de manière définitive. Rappelons qu'en 1851, seulement 33 Italiens sont recensés à Brignoles<sup>172</sup>, tandis que ces

---

<sup>169</sup> « Les chiffres clés du Var », [en ligne] :

[http://www.var.fr/dispatch.do?sectionId=site/page\\_d\\_accueil\\_10772717277503/le\\_var\\_10772717703904/pr\\_santation\\_10775350717960/chiffres\\_cl\\_s\\_10778888732963&showSection=site/page\\_d\\_accueil\\_10772717277503http://le\\_var\\_10772717703904/pr\\_santation\\_10775350717960/chiffres\\_cl\\_s\\_10778888732963](http://www.var.fr/dispatch.do?sectionId=site/page_d_accueil_10772717277503/le_var_10772717703904/pr_santation_10775350717960/chiffres_cl_s_10778888732963&showSection=site/page_d_accueil_10772717277503http://le_var_10772717703904/pr_santation_10775350717960/chiffres_cl_s_10778888732963). Le site du conseil Général du Var fournit des données géographiques, démographiques, économiques et sociales concernant le département ; « Département du Var-83 », fiche relative au département du Var, [en ligne] : <http://www.cartesfrance.fr/carte-france-departement/carte-departement-Var.html>. Le site présente des données géographiques, administratives et démographiques sur les départements français. Les villes ont été classées par rapport au nombre d'habitants au recensement de 2007.

<sup>170</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. a. b. c., p. 30-46.

<sup>171</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8.

<sup>172</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 48 ; Registre 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

derniers arrivent par centaines lors des périodes propices aux travaux saisonniers, selon l'étude intitulée *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*<sup>173</sup>. En effet, le nombre de Transalpins connaît des variations importantes puisqu'ils sont 310 en 1861<sup>174</sup> et moins de 200 en 1872<sup>175</sup>.

Selon les mêmes sources, l'arrondissement de Draguignan recrute aussi de nombreux ouvriers italiens, pour la réalisation des travaux agricoles. La population immigrée varie en fonction des travaux proposés. En effet, tandis que 384 immigrants transalpins sont recensés en 1851, on en compte seulement 270 en 1861<sup>176</sup>. Dans la zone nord des Maures, la colonie italienne est très présente dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle se consacre aux travaux de la vigne et de la forêt, notamment dans les scieries et les bouchonneries<sup>177</sup>. Enfin, la zone nord du département, de Saint-Maximin à Fayence, présente une densité de population étrangère moyenne<sup>178</sup>.

Le littoral varois, du Beausset à Roquebrune-sur-Argens, rassemble également une grande partie du contingent italien<sup>179</sup>. Notamment la ville de La Seyne-sur-Mer avec les chantiers navals dès 1855, ainsi que celle de La Londe-les-Maures<sup>180</sup>. La commune de Saint-Mandrier, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voit arriver les pêcheurs et lesteurs méridionaux. La ville de Toulon regroupe déjà une importante partie de la colonie italienne<sup>181</sup>. La zone de Saint-

---

<sup>173</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 25.

<sup>174</sup> *Ibidem*, p. 157.

<sup>175</sup> Registre 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>176</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 25, 155-157.

<sup>177</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8.

<sup>178</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 16.

<sup>179</sup> *Ibidem*, p. 24, voir aussi Renata Allio, *op. cit.*

<sup>180</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 80. Pour la ville de La Londe-les-Maures voir Gilles Richomme, *Étude démographique sur l'immigration au début du XX<sup>e</sup> siècle. La Londe-les-Maures 1906-1907, 1919-1920, 1923*, La Londe-les-Maures, Maison des Associations, 2004, 75 pages.

<sup>181</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 33-35 ; registres de recensement de la ville de Toulon, ADV, Draguignan.

Raphaël recrute vers la Spezia, avec qui elle entretient des relations maritimes, et à Coni<sup>182</sup>.

La plaine du bas Gapeau, particulièrement la ville de Hyères, reçoit également beaucoup de Transalpins, notamment du fait des activités touristiques qu'elle génère, dans lesquelles les immigrés trouvent place, en tant que garçons de café ou domestiques. Le recensement de 1851 révèle la présence de 154 Italiens à Hyères et ils sont 1707 dix ans plus tard<sup>183</sup>. Une augmentation significative associée à un développement touristique croissant. La plaine de la Crau, ainsi que les villes d'Ollioules avec la floriculture<sup>184</sup> et de La Garde avec le travail de la carrière, l'agriculture, les emplois domestiques et les travaux du bâtiment<sup>185</sup>, font également partie des principaux territoires d'accueil des Italiens du département. Sur le littoral, les zones à faible densité d'étrangers sont Grimaud, Ramatuelle ou encore Sainte-Maxime mais elles n'en sont pas dénuées pour autant<sup>186</sup>. Fin XIX<sup>e</sup> siècle, début XX<sup>e</sup>, la population transalpine se répartit peu à peu dans l'ensemble du département, du fait de l'attraction économique générée par la ville de Toulon<sup>187</sup>. Jacques Girault explique que les villes ayant un fort pourcentage d'étrangers augmentent : « Jusqu'en 1911, le nombre de communes ayant plus de 30% d'étrangers, double (5 en 1901, 9 en 1911)<sup>188</sup>. » La carte ci-dessous montre les principales zones d'accueil de la population italienne du Var jusqu'à l'entre-deux-guerres.

---

<sup>182</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8.

<sup>183</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 155-157.

<sup>184</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 8 ; Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 156, vol. 2, Cartes, p. 85.

<sup>185</sup> Cindy Doneda, *L'Italie à La Garde de 1850 à nos jours*, Mémoire de Master sous la direction de Madame Isabelle Felici, p. 50.

<sup>186</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 16.

<sup>187</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 11.

<sup>188</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 257.



Carte 1 : Principales zones d'accueil de la population italienne du Var<sup>189</sup>

D'après l'étude intitulée *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA* après la première Guerre dans le département du Var, tout comme dans les Alpes-Maritimes et les Bouches-du-Rhône, il y a encore 100 Italiens pour 1000 habitants, principalement regroupés sur le littoral et dans les communes rurales voisines, bien que leur répartition se soit largement étendue. En 1921, 8242 Italiens sont recensés à Toulon, 6887 à La Seyne-sur-Mer, 2442 à

<sup>189</sup> Carte du département du Var : <http://www.amivac.com/hebergement-locations-vacances-83-Var>, modifiée à l'aide du logiciel Paint.

Hyères, 1084 à La Londe et 1021 à Draguignan<sup>190</sup>. Les régions touristiques de Fréjus et Saint-Raphaël attirent toujours de nombreux Italiens durant l'entre-deux-guerres<sup>191</sup>.

En revanche, le nord du département n'attire toujours pas d'étrangers<sup>192</sup> alors que la désertion de cette zone par la population varoise, qui se dirige du nord vers le centre et le sud du territoire, pourrait inciter les immigrants transalpins à venir remplacer la perte démographique locale<sup>193</sup>. Peut-être ne sont-ils pas attirés par le caractère rural du territoire et par sa position géographique éloignée des communes les plus industrialisées que sont Toulon et La Seyne-sur-Mer. Jacques Girault explique : « Après la guerre, l'installation se généralise. À l'exception des régions les plus septentrionales, l'étranger pénètre partout (plus de 30% dans 14 communes), avec une domination dans la partie sud-est du département<sup>194</sup>. »

Durant les années 1930, la crise ayant influencé les nouvelles arrivées, seules quelques petites villes de l'Ouest du département voient leur population étrangère augmenter. Jacques Girault parle d'une légère modification de la géographie des Italiens du département :

Plusieurs zones se détachent : le bassin de bauxite, la région horticole et forestière d'Hyères et des Maures, le Sud-Est, au pied de l'Esterel. En 1936, les activités forestières, touristiques (Saint-Raphaël, Sainte Maxime, Cavalaire) et les industries extractives continuent à fixer les étrangers qui se regroupent aussi à la périphérie des villes (Le Revest, Solliès-Ville, Le Pradet autour de Toulon, Trans près de Draguignan), tendance confirmée dans l'après-guerre... Les Italiens dominent largement, toujours plus de 80% des étrangers dans la plupart des communes. En 1931, à la veille des mesures prohibitives, ils sont relativement moins nombreux dans des communes industrialisées (Barjols, Saint-Zacharie, Bargemon, La Seyne) et dans des communes à vocation touristique (Saint-Raphaël, Bandol), laissant place à d'autres nationalités. Pour de semblables raisons, trois zones de faiblesse italienne relative se détachent : la région toulonnaise, le Sud-Est, des Maures à l'Esterel jusqu'à Draguignan, et la région d'Hyères. L'Italien accapare souvent des professions délaissées par les Français (ainsi les industries extractives), remplace dans des villages des cultivateurs<sup>195</sup>...

---

<sup>190</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 50-52.

<sup>191</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 55-56.

<sup>192</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 257.

<sup>193</sup> Yves Rinaudo, *op. cit.*, Tome II, p. 481-486 ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 18.

<sup>194</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 257.

<sup>195</sup> *Ibidem*, p. 257-261.

Cette évolution des zones d'accueil de la population italienne ne modifie pas pour autant la géographie transalpine dans son ensemble. Les régions du nord du département ne semblent pas attirer beaucoup d'Italiens. De plus, les naturalisations ont forcément une influence sur la définition des principales communes de résidence de la population transalpine, puisque la situation des immigrés naturalisés français n'est sûrement pas prise en compte dans les travaux portant sur la répartition géographique des étrangers. Par exemple, tandis que Jacques Girault évoque la diminution du nombre d'Italiens à Bandol en 1931, les témoignages comportent des exemples de familles italiennes installées dans cette commune à la même période<sup>196</sup>, mais ces immigrés sont peut-être naturalisés. Au demeurant, Jacques Girault nuance ses propos puisqu'il écrit qu'« ils sont relativement moins nombreux ». Il intègre également la région toulonnaise parmi les « zones de faiblesse italienne relative ». Nous verrons dans la partie suivante pourquoi le rôle de Toulon, en tant que ville d'accueil, est parfois sous estimé. D'une manière générale, il serait plus juste de parler d'élargissement des territoires hospitaliers.

L'élargissement des zones d'accueil se vérifie aujourd'hui. En effet, l'enquête réalisée par Jean Sarramea et basée sur les patronymes d'origine italienne dans le département<sup>197</sup> permet de définir les principales zones où résident désormais les Italiens ou descendants d'Italiens<sup>198</sup>. Elle révèle que le quart nord-ouest du département, zone peu peuplée et encore largement agricole, longtemps dépourvue d'Italiens, regroupe une majorité de Varois dont les noms sont d'origine italienne. Un déplacement tardif vers le Haut-Var s'est probablement opéré, notamment en parallèle de l'évolution du marché immobilier et de l'augmentation des prix des biens sur le littoral. Ce déplacement touche de nombreux Varois, peu importe leur origine.

L'étude révèle également que certaines zones, où les Transalpins ont toujours résidé, présentent encore un taux important de patronymes italiens. C'est le cas pour l'extrême nord-est du département et notamment les zones de Draguignan, Fréjus ou encore Saint-Raphaël. Anne-Marie Faidutti-Rudolph révélait déjà cette tendance dans une thèse de 1964 : « La

---

<sup>196</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.*, p. 118, 379, 415.

<sup>197</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. c., p. 46. L'enquête a été réalisée en pourcentage et prend en compte les abonnés au téléphone.

<sup>198</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 13-16.

quasi-totalité des Italiens du département du Var (95%) résident dans les villes de la côte et la riche région agricole qui les environne. Les seules villes de La Seyne, Toulon, Hyères, Saint-Raphael, Fréjus et Draguignan abritent en 1861 7903 Italiens, soit près de la moitié de la colonie varoise<sup>199</sup>. » Les descendants d'Italiens sont également très représentés sur la basse vallée du Gapeau mais aussi à Ollioules, Cabasse et Brignoles. Enfin, certains territoires qui ont longtemps été modérément peuplés d'Italiens, sans en être totalement dépourvus, ne présentent toujours aujourd'hui qu'un pourcentage très faible de noms italiens. Il s'agit du tiers sud-est du département, de Bormes-les-Mimosas à Roquebrune-sur-Argens<sup>200</sup>.

Parmi les territoires d'accueil de la population italienne du Var, la ville de Toulon a une importance significative, bien qu'elle apparaisse secondaire dans quelques travaux portant sur l'immigration italienne. La commune et son économie florissante attirent beaucoup d'Italiens et la situation migratoire y est particulière.

## 2. LES ITALIENS À TOULON

La ville de Toulon, capitale du département à partir de 1974<sup>201</sup>, a longtemps été et reste aujourd'hui le point central du développement économique du territoire<sup>202</sup>, ce qui fait de la commune une destination intéressante pour les nombreux immigrés italiens qui rejoignent le département du Var durant le grand exode. Ces derniers, qui arrivent de toute l'Italie, ont tendance à se regrouper dans des zones bien précises de l'agglomération toulonnaise, dans laquelle le nombre d'habitants est important et en hausse presque constante.

---

<sup>199</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 147.

<sup>200</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. c., carte n°1, p. 61.

<sup>201</sup> Jean-Louis Masson, *Provinces, départements, régions: l'organisation administrative de la France d'hier à demain*, Éditions Fernand Lanore, Paris, 1984, p. 596. Auparavant, Draguignan était la préfecture du département. Aujourd'hui elle est, avec la ville de Brignoles, sous-préfecture du Var.

<sup>202</sup> Dominique Legenne, « Toulon et le Var, Histoires à contre-courant », in *L'Agora du 6 décembre 2000*, p. 5, [en ligne] : <http://les4saisons.over-blog.com> ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 6, 35, 36 ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p.7.

## 2. A. LA SPÉCIFICITÉ DU PHÉNOMÈNE MIGRATOIRE DANS LA CAPITALE DU DÉPARTEMENT

### 2. A. a. Une économie locale fructueuse et attrayante

De 1851 à 2012, la population toulonnaise n'a cessé d'augmenter, malgré de légères fluctuations<sup>203</sup>. Le développement économique de la ville est la principale raison de l'évolution démographique de la commune. Ce développement favorise la venue de nombreux travailleurs italiens, qui font partie intégrante de cette hausse significative<sup>204</sup> :

La croissance démographique toulonnaise ne résulte pas d'un excédent des naissances sur les décès. Si la natalité toulonnaise est parfois supérieure à la moyenne nationale, la mortalité l'emporte. La croissance de la population de Toulon « ne se soutient que grâce à l'apport continu d'éléments sans cesse empruntés dehors. » Ce sont des étrangers – essentiellement des Italiens : près de 10% de la population<sup>205</sup>.

Pour comprendre le développement économique de Toulon, intéressons-nous à son histoire et notamment à celle du port, élément essentiel à la notoriété et à l'essor de la commune<sup>206</sup>. Le développement du port de Toulon, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, montre l'importance et la qualité de sa rade<sup>207</sup>. De nombreux navires toulonnais participent aux batailles maritimes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>208</sup> : « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Toulon est le plus grand port d'Europe. L'arsenal, très dynamique, devient la plus grosse entreprise toulonnaise<sup>209</sup>. » Il devient le

---

<sup>203</sup> Graphique réalisé sur la base des recensements de population disponibles aux Archives Départementales du Var à Draguignan ainsi qu'à l'aide des « Statistiques sur la population de Toulon », présentés sur le site : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html>.

<sup>204</sup> Dominique Legenne, « Toulon et le Var, Histoires à contre-courant », *art. cit.*, p. 5-6.

<sup>205</sup> Fernand Nicolas, « La migration de masse des Corses à Toulon à la fin du XIX<sup>e</sup>, et début XX<sup>e</sup> siècles », [en ligne] : <http://histpat.laseyne.perso.libertysurf.fr/pages/corse.htm>.

<sup>206</sup> Paul Maurel, *Histoire de Toulon*, Les Éditions du Bastion, 2002, p. 148.

<sup>207</sup> *Ibidem*.

<sup>208</sup> Voir Paul Maurel, *op. cit.*, p. 148-157.

<sup>209</sup> Antoine Marmottans, « Regard sur le passé, de Telo à Toulon », in *Toulon, ville touristique et portuaire*, [en ligne] : [toulon.fr/sites/new.toulon.fr/files/bienvenue\\_web.pdf](http://toulon.fr/sites/new.toulon.fr/files/bienvenue_web.pdf).

premier port de guerre dès 1830<sup>210</sup>, il est à l'époque le point de départ de l'expédition d'Alger puis, des guerres d'Italie et de Crimée notamment<sup>211</sup>. Les progrès ainsi que l'extension du port de Toulon entraînent, outre la renommée de la ville, un essor économique important et ainsi une forte augmentation de l'emploi, favorable à la venue d'étrangers<sup>212</sup>. Mais, c'est bien avant le début de la grande immigration que s'installent à Toulon quelques familles italiennes. En effet, Maxime Serre évoque la présence, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, de familles toulonnaises d'origine génoise. Puis, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la présence de pêcheurs génois et sardes se vérifie dans les données statistiques relatives à la population étrangère de Toulon<sup>213</sup>. Aussi l'installation ancienne de compatriotes dans la commune a-t-elle probablement attiré, dès les années 1850, les émigrés italiens des générations suivantes<sup>214</sup>. À cette époque, le port de Toulon et sa flotte continuent de se développer. On assiste à la construction des bateaux en fer, à l'apparition de l'hélice et de la vapeur. Ces progrès entraînent l'arrivée de nombreux spécialistes, napolitains notamment<sup>215</sup>. De plus :

Pendant la guerre de Crimée, Toulon fut le centre de l'embarquement des troupes en même temps que du ravitaillement de la flotte et de l'armée. L'arsenal travailla sans arrêt et toutes les branches du commerce et de l'industrie bénéficièrent du mouvement d'affaires dû à l'expédition<sup>216</sup>.

La main d'œuvre non qualifiée de l'Arsenal est à l'époque en partie procurée par le bagne. Ces détenus sont également embauchés dans le secteur des services en tant que maîtres

---

<sup>210</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 35.

<sup>211</sup> Antoine Marmottans, *art. cit.*

<sup>212</sup> Dominique Legenne, « Toulon et le Var, Histoires à contre-courant », *art. cit.*, p. 6.

<sup>213</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 644 ; « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186.

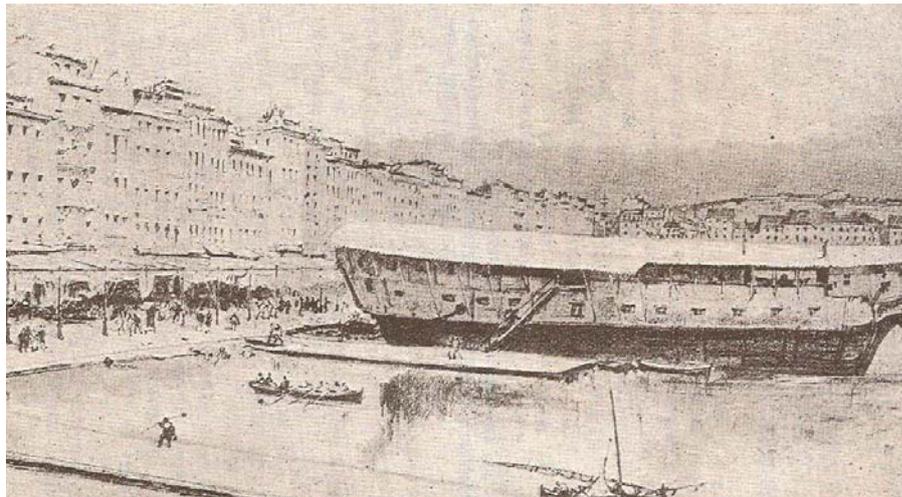
<sup>214</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 645.

<sup>215</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 644 ; « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 6.

<sup>216</sup> Paul Maurel, *op. cit.*, p. 161.

d'hôtel, valets de chambre ou aide-cuisiniers et dans le secteur du bâtiment<sup>217</sup>. Lors de la fermeture du bagne en 1873, la ville a besoin de main d'œuvre pour remplacer les forçats, mis à part l'Arsenal qui n'emploie pas d'étrangers : « À sa suppression<sup>218</sup>, succède une réorganisation de l'Arsenal et les travailleurs italiens sont licenciés ou réintégré par naturalisation exceptionnelle dans leur emploi où certains accéderont parfois aux grades supérieurs<sup>219</sup>. »

Malgré le licenciement de nombreux ouvriers transalpins, le travail à Toulon ne manque pas. Les grands industriels toulonnais font appel à l'immigration pour combler le manque de main d'œuvre des entreprises du bâtiment et des travaux publics notamment<sup>220</sup> : « Au lendemain de la réorganisation de l'Arsenal, quelques années après la guerre de 1870-71, Toulon est désormais en passe de devenir une grande ville avec l'afflux de main d'œuvre qu'un tel phénomène comporte<sup>221</sup>. »



**Illustration 1** : Le port de Toulon à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>222</sup>

---

<sup>217</sup> « Le bagne à Toulon », Texte d'Introduction, Petite histoire du bagne de Toulon, p. 3-4, [en ligne] : <http://www.a-toulon.com/a-toulon-les-dossiers-speciaux.php?requete=contenu&id=3>.

<sup>218</sup> Il s'agit du bagne de Toulon.

<sup>219</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 644.

<sup>220</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186.

<sup>221</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 644.

<sup>222</sup> Paul Maurel, *op. cit.*, p. 169.

La ville de Toulon est également bouleversée par la construction du chemin de fer dès 1850. En effet, cette révolution dans le domaine des transports permet aussi le développement de la ville et du département. Ce progrès provoque successivement l'arrivée de nombreux immigrés italiens : « à partir de 1850 la construction du chemin de fer attire une population italienne nombreuse de même que l'agrandissement de la ville à partir de 1853 provoque l'arrivée de maçons, charpentiers et manœuvres italiens<sup>223</sup>. » Les travaux prennent fin en 1859, la ligne relie Marseille à Toulon, puis en 1863 à Fréjus et à Nice en 1864<sup>224</sup>. L'essor de la ville de Toulon se poursuit au cours des décennies. Bien qu'elle ne soit pas encore préfecture du département au début du XX<sup>e</sup> siècle, « par la puissance de son rôle militaire, Toulon s'est affirmé très vite comme une enclave en terre du Var<sup>225</sup>. » L'Arsenal, qui a toujours joué un rôle majeur pour l'économie toulonnaise, emploie un dixième de la population active de la région PACA en 1911<sup>226</sup>.

Par la suite, Toulon, comme le reste du département, subit divers traumatismes avec la Grande Guerre dans un premier temps puis, avec les tensions politiques et sociales des années 1930<sup>227</sup>. Toutefois, l'évènement le plus destructeur pour la commune reste la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle la ville est totalement dévastée :

Prélude à de funestes catastrophes, la guerre et la défaite de 1940 sonnent le glas d'une époque heureuse. Un court répit où la ville et nos forces navales se replient sur elles-mêmes, avant l'occupation de la zone demeurée libre en 1942 par les troupes allemandes et le sabordage de notre flotte le 27 novembre. Vision apocalyptique ! La présence ennemie se solde par une atmosphère pesante, des difficultés insurmontables de ravitaillement et, à partir du mois de novembre 1943, d'incessants bombardements aériens qui endommagent gravement la ville et les faubourgs. Le progrès des offensives alliées, le débarquement en Normandie, nous remplissent d'espoir. La Résistance locale multiplie ses actions. Le débarquement de Provence, la libération de notre ville par les troupes françaises après de durs combats, acquise le 28 août 1944, seront pour les Toulonnais des moments exaltants. Restait à reconstruire la ville, tâche difficile, à lui redonner une âme dans un monde nouveau<sup>228</sup>.

---

<sup>223</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 36.

<sup>224</sup> Dominique Legenne, « Toulon et le Var, Histoires à contre-courant », *art. cit.*, p. 4.

<sup>225</sup> *Ibidem*, p. 5.

<sup>226</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 6.

<sup>227</sup> Antoine Marmottans, *art. cit.*

<sup>228</sup> *Ibidem*.

Dans ce contexte de destruction économique et humaine, c'est à la main d'œuvre étrangère que Toulon fait appel, notamment aux Italiens, pour entamer la reconstruction de la ville<sup>229</sup>.

Ces raisons économiques, qui ont favorisé l'immigration italienne vers la ville de Toulon, expliquent le nombre non négligeable de Transalpins que nous avons pu recenser dans la commune et l'évolution de la présence immigrée dans l'agglomération en fonction des périodes.

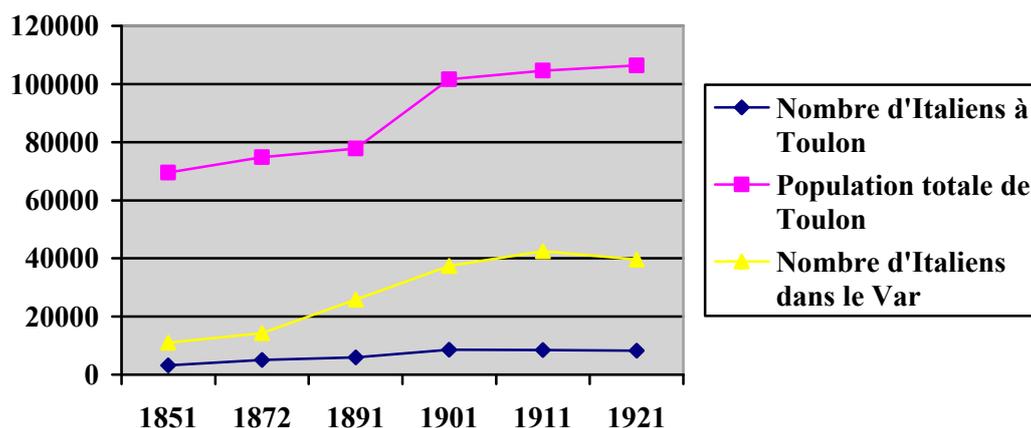
## 2. A. b. L'évolution de la démographie italienne

Si la ville de Toulon n'est pas le territoire ayant accueilli le plus grand nombre d'Italiens par rapport à sa population totale<sup>230</sup>, son rôle en tant que ville d'accueil et pourvoyeuse d'emplois est essentiel, notamment durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>. Le graphique présenté ci-dessous montre l'évolution de la présence italienne à Toulon de 1851 à 1921, par rapport au nombre total d'habitants de la commune et au nombre total d'Italiens présents dans le département. Il a été réalisé grâce au recensement effectué dans les registres des Archives Départementales du Var de 1851 à 1911, à l'aide des statistiques de la ville de Toulon et des statistiques générales de la France pour 1921 et pour les données relatives au département. La période a été définie selon l'importance des mouvements migratoires dans le Var.

---

<sup>229</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 662-666.

<sup>230</sup> Registres de recensement des ADV ; Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 232 ; Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 156-157.



**Graphique 5** : Évolution du nombre d'Italiens à Toulon de 1851 à 1921 par rapport à la population totale de la commune et au nombre d'Italiens du Var<sup>231</sup>

On remarque l'augmentation du nombre d'Italiens à Toulon jusqu'en 1901 puis, ce nombre diminue très légèrement à partir de 1911. En parallèle, la population totale de la ville de Toulon est en constante hausse. Nous allons cependant montrer que le nombre de Transalpins recensé dans la commune est important, notamment en confrontant ce nombre à la population italienne totale du département.

En 1851, 3233 Italiens sont présents à Toulon<sup>232</sup>, soit 29,4% des Italiens du département (10 975)<sup>233</sup>. Le nombre d'immigrés transalpins dans la commune est donc notable, bien qu'il ne représente qu'une très petite part de la population toulonnaise (4,6%). Parmi ces Italiens,

<sup>231</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51 ; « Statistiques sur la population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html> ; Statistiques générales de la France, recensement de 1921, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 174.

<sup>232</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>233</sup> Statistique de la France publiée par le ministère de l'Agriculture et du commerce et des Travaux Publics, Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLV. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 154.

on note la présence de 1304 hommes, 1077 femmes et 852 enfants<sup>234</sup>. La différence entre les deux sexes est donc plutôt faible par rapport à l'ensemble du département. Rappelons toutefois qu'à cette époque, le mariage confère automatiquement à l'épouse la nationalité du mari<sup>235</sup>.

Le nombre d'Italiens à Toulon augmente rapidement puisque le recensement de 1872 révèle la présence de 5042 Transalpins dans la commune<sup>236</sup>, contre un peu plus de 14 000 dans le Var<sup>237</sup>. On remarque une évolution du nombre d'Italiens à la fois dans la ville de Toulon et dans le département, mais la part des Italiens de Toulon dans la population italienne totale et dans la population toulonnaise est en hausse, puisqu'ils représentent 35% des Transalpins du Var et 6,7% des habitants de la commune. Le nombre d'Italiens de sexe masculin atteint les 1944 individus, contre 1760 femmes et 1338 enfants<sup>238</sup>. Aussi la différence de proportion entre les deux sexes diminue en 1872. En 1880, les Italiens représenteraient 10% de la population municipale<sup>239</sup>.

En 1891, 5930 Italiens sont recensés à Toulon pour une population totale de 77 747 individus<sup>240</sup>. Le nombre d'immigrés transalpins dans le département est de 25 894 la même année<sup>241</sup>. Les Italiens de Toulon constituent 23% de la population transalpine du Var et 7,6% des habitants de Toulon. Ainsi, la commune perd de son importance quant au nombre d'Italiens qu'elle regroupe, par rapport au total du département et la place des Transalpins

---

<sup>234</sup> Statistique de la France publiée par le ministère de l'Agriculture et du commerce et des Travaux Publics, Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLV. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 154. Sont comptabilisés parmi les enfants tous les individus ayant moins de 16 ans lors du recensement.

<sup>235</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 27-28.

<sup>236</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>237</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1872, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>238</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>239</sup> Fernand Nicolas, « La migration de masse des Corses à Toulon à la fin du XIX<sup>e</sup>, et début XX<sup>e</sup> siècles », *art. cit.* ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>240</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>241</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1891, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 167.

dans la population municipale est en baisse par rapport à 1880. En revanche, la population transalpine féminine dépasse le nombre d'individus italiens de sexe masculin à Toulon en 1891, puisque 2183 femmes sont recensées contre 2169 hommes et 1578 enfants<sup>242</sup>. En ce sens, les Italiens de la commune se différencient du reste du département dans lequel le nombre d'hommes reste supérieur au nombre de femmes tout au long du phénomène migratoire, malgré l'obtention automatique de la nationalité italienne par le mariage pour la population féminine française.

Cette supériorité féminine à Toulon peut en partie s'expliquer par l'augmentation des mariages mixtes qui se démocratisent peu à peu dans l'ensemble du département, mais aussi et surtout par la quantité de métiers proposés dans la commune comme nous le verrons en deuxième partie. Prenons simplement l'exemple des nombreuses familles toulonnaises aisées qui ont recours à des domestiques :

Quantité de jeunes filles travaillent également comme bonnes dans les cafés et restaurants, mais le plus grand nombre se trouve en service dans les familles bourgeoises. À parcourir le recensement des quartiers bourgeois on s'aperçoit qu'il est difficile d'y trouver des maisons qui n'aient pas une ou plusieurs domestiques italiennes<sup>243</sup>.

En 1891, parmi les Italiennes exerçant une profession, 224 domestiques dont la fonction exacte n'est pas déterminée, 187 ménagères<sup>244</sup>, 66 tailleuses d'habits, 48 nourrices, 44 cuisinières, 44 couturières, 32 blanchisseuses, 27 bonnes, 27 lingères et 26 repasseuses sont recensées à Toulon<sup>245</sup>. Soit, 725 femmes employées pour des activités domestiques, cela en ne prenant en compte que les métiers les plus récurrents.

Le recensement de 1901 révèle la présence de 8627 Italiens à Toulon pour une population totale de 101 602 habitants<sup>246</sup>. Le nombre de Transalpins est en hausse et ces

---

<sup>242</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>243</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 188.

<sup>244</sup> Il est très probable qu'à l'époque l'emploi de « ménagère » corresponde à celui de « femme de ménage », les Italiennes sans profession étant généralement recensées comme suit « Sp » ou « femme au foyer ».

<sup>245</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 188.

<sup>246</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

derniers représentent 8,5% des habitants de Toulon. Leur part dans la population italienne totale du département diminue, mais ils représentent tout de même 22,7% du nombre global de Transalpins (37 350)<sup>247</sup>. Le nombre d'hommes dépasse de nouveau le nombre de femmes, puisque 3158 Italiens de sexe masculin sont recensés, contre 3002 immigrées italiennes et 2467 enfants<sup>248</sup>. L'écart entre les deux sexes reste toutefois très faible.

En 1911, plus de 42 000 individus d'origine italienne sont recensés dans le Var<sup>249</sup>, contre 8500 environ à Toulon<sup>250</sup>. Les Italiens de la commune constituent 20% du contingent transalpin du département et 8% de la population toulonnaise totale qui atteint les 104 582 individus<sup>251</sup>. Leur part est donc en baisse d'une manière générale. À Toulon, comme dans le Var, la période du début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale est la plus importante de l'exode. Le recensement de 1911, le dernier avant le conflit, révèle une présence italienne à son paroxysme dans le département. À Toulon, tandis que le nombre d'Italiens stagne depuis 1901, il atteint son maximum en 1913 selon Maxime Serre, avec environ 20 000 individus, pour une population municipale globale de plus de 100 000 habitants<sup>252</sup>. Les Italiens de Toulon représentent 20% de la population municipale à cette date.

Suite à la Grande Guerre, qui a entraîné le retour au pays natal de nombreux immigrés d'outremer<sup>253</sup>, le recensement de 1921 révèle une importante baisse de la population italienne de Toulon par rapport à 1913, avec seulement 8242 individus qui représentent 7,7%

---

<sup>247</sup> Le nombre d'Italiens recensés dans le Var en 1901 varie selon les historiens. Nous avons retenu les données proposées par Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524. Stéphane Wlocewski parle de 37 976 Transalpins. Cf. *supra*, I. 1. B. a., p. 37.

<sup>248</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>249</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1911, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>250</sup> Registres 11M 2/354, 11M 2/355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>251</sup> *Ibidem*.

<sup>252</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186.

<sup>253</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. b., p. 38.

du nombre total d'habitants de Toulon (106 331)<sup>254</sup>. Le nombre de Transalpins installés à Toulon en 1921 est comparable à celui de 1911 (environ 8500). Une légère baisse se vérifie également dans l'ensemble du département, puisque 39 627 Italiens y sont recensés la même année<sup>255</sup>, contre 42 403 en 1911<sup>256</sup>. La diminution considérable qui a lieu à Toulon en 1921 par rapport à 1913 est également due au nombre croissant de naturalisations dans la commune. En effet, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le taux de naturalisation dans l'agglomération toulonnaise est supérieur à celui des autres territoires varois :

Entre 1870 et 1940, la majorité des demandeurs de nationalité française habitent les cantons peuplés et urbanisés de Toulon, La Seyne, Hyères, Ollioules, Fréjus, Draguignan, correspondant à peu près aux zones de forts pourcentages d'étrangers, sauf la ville de Toulon. Manière de repoussoir pour les étrangers en raison de son statut militaire, cette dernière apparaît pourtant comme le principal foyer de naturalisations<sup>257</sup>.

La précocité et l'abondance des demandes de naturalisation à Toulon se vérifient dans le travail de thèse de Jacques Girault. En effet, il révèle 1300 demandes dans la commune entre 1870 et 1918, 1254 entre 1919 et 1931, 1383 entre 1931 et 1940. Cela sans compter les quartiers est de Toulon. La ville présente le nombre de demandes le plus élevé du département durant toute la période<sup>258</sup>. La réorganisation de l'Arsenal en 1873, qui met fin à l'embauche d'étrangers, est peut-être en partie responsable de cette augmentation significative<sup>259</sup>. De plus, la diversité des emplois offerts à Toulon, qui permet l'embauche de la population italienne masculine mais aussi féminine<sup>260</sup>, incite probablement les familles à s'installer rapidement et durablement sur le territoire et à demander la nationalité française.

---

<sup>254</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51.

<sup>255</sup> Statistique générale de la France, recensement de 1921, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 174.

<sup>256</sup> *Ibidem*, recensement de 1911, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 173 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935), op. cit.*, Tome 9, p. 2524.

<sup>257</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 232.

<sup>258</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935), op. cit.*, Tome 9, p. 2584.

<sup>259</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. a., p. 66-67.

<sup>260</sup> La diversité des métiers à Toulon fera l'objet d'une étude approfondie dans la seconde partie de ce travail.

Nous avons mentionné la sous-estimation du nombre de Transalpins à Toulon dans certains travaux. Certes, la baisse du nombre d'immigrés d'outre-mer à Toulon durant l'entre-deux-guerres est bien réelle et elle est évoquée par Jacques Girault qui parle d'une diminution constante à partir de 1931. Cependant, il inclut Toulon et sa région parmi les « zones de faiblesse italienne relative », nous l'avons vu<sup>261</sup>. Il emploie l'adjectif « relative », car il prend probablement en considération le nombre de Transalpins par rapport à la population toulonnaise totale et ne peut ignorer la part qu'ils constituent dans le département et le nombre élevé de naturalisations. Malgré tout, Jacques Girault exclut la commune des zones de « forts pourcentages d'étrangers », tandis qu'il parle de la période de 1870 à 1940. Pourtant, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> voient arriver à Toulon une partie non négligeable de la colonie.

Quant à Anne-Marie Faiudutti-Rudolph, elle parle de non-pénétration de la ville de Toulon durant l'entre-deux-guerres et durant les années 1950 et 1960. Seule la période d'après-guerre, où les Italiens ont été appelés en nombre pour la reconstruction de la ville, se détache selon la géographe. Cela confirme la baisse évoquée pour la période de l'entre-deux-guerres, mais le terme de « non-pénétration » montre qu'elle considère le nombre d'Italiens présents à Toulon en fonction de la population municipale globale et non en fonction de la part qu'ils représentent dans le département. Hors, cette part est remarquable jusqu'en 1921, comme le montre le tableau récapitulatif proposé ci-dessous, et l'ignorer revient à sous-estimer l'importante présence italienne dans la capitale du département. De plus, au vu de l'augmentation provisoire du nombre d'Italiens qui s'opère en 1926 dans le département, on peut supposer que le nombre de Transalpins à Toulon est également en hausse à cette période.

---

<sup>261</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.* p. 259 ; Cf. *supra*, I. 1. C. c., p. 62.

<b>Années</b>	<b>1851</b>	<b>1872</b>	<b>1891</b>	<b>1901</b>	<b>1911</b>	<b>1921</b>
Population totale de Toulon	69 474	74 800	77 747	101 602	104 582	106 331
Nombre d'Italiens à Toulon	3233	5042	5930	8627	8500	8242
% des Italiens dans la population toulonnaise	4,6%	6,7%	7,6%	8,5%	8%	7,7%
Nombre d'Italiens dans le Var	10 975	14 348	25 894	37 976	42 403	39 627
% des Italiens de Toulon dans la population italienne du Var	29,4%	35%	23%	22,7%	20%	20,8%

**Tableau 6** : Récapitulatif des données démographiques municipales et départementales de 1851 à 1921<sup>262</sup>

En résumé, de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Grande Guerre, le nombre de Transalpins à Toulon augmente en même temps que la population locale, excepté en 1911 où l'on note une légère baisse de la population d'outremont. L'immigration italienne à Toulon est à son paroxysme juste avant le conflit et le nombre d'immigrés recensés diminue à partir de 1921, comme dans l'ensemble du département, notamment du fait de l'augmentation du

<sup>262</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51 ; « Statistiques sur la population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html> ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935), op. cit.*, Tome 9, p. 2524 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51.

nombre de naturalisations, particulièrement élevé dans la commune. Bien que les Transalpins ne représentent qu'un faible pourcentage de la population municipale totale, ils constituent une part importante de la population italienne du département du Var (jusqu'à 35% en 1872). Pourtant, certains travaux qui considèrent la pénétration de l'étranger par rapport au nombre total d'habitants et non la part des Italiens dans la population transalpine du Var sous-évaluent l'importance de la capitale comme ville d'accueil, alors que le nombre de Transalpins présents à Toulon est marquant, nous l'avons vu et le rappellerons en comparant ce nombre avec celui des Italiens installés à La Seyne-sur-Mer, où la population totale est en revanche beaucoup plus faible. Une baisse continue du nombre d'Italiens dans la commune s'opère à partir de 1931. Toulon suit donc la tendance départementale, avec un regain probable en 1926, mais peut-être un peu moins important que dans le Var, puisque le nombre de demandes de naturalisations est supérieur dans la capitale par rapport à l'ensemble du département. Quant aux différences entre hommes et femmes, elles sont très minces à Toulon, on note même une inversion provisoire de la tendance en 1891 qui émane sûrement de la diversité et de l'abondance des métiers dans la commune.

## 2. A. c. La diversité des origines

La variété et l'abondance des métiers offerts à Toulon font aussi de l'agglomération un cas particulier quant aux origines régionales des Italiens. Contrairement au reste du département, qui regroupe une grande majorité de Transalpins en provenance du nord de l'Italie, notamment du Piémont, la ville de Toulon accueille des Italiens dont les origines sont très diversifiées<sup>263</sup> :

Une opposition apparaît pour la destination des Italiens : les natifs du centre et du Nord se dirigent surtout, dans un premier temps, vers le Var intérieur alors que la région toulonnaise, en raison de ses spécificités urbaines et ouvrières, offre des emplois plus variés et accueille mieux les originaires de toute l'Italie<sup>264</sup>.

Le dépouillement des registres de recensement des Archives départementales du Var montrent l'hétérogénéité des Italiens de Toulon. Ce sont des Ligures, des Piémontais, des

---

<sup>263</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 48.

<sup>264</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 234.

Campaniens, des Toscans, des Siciliens, des Sardes, des immigrés en provenance du Latium ou encore des Lombards qui arrivent dans l'agglomération dès 1851, voire bien avant. En quête de travail, toutes les nationalités italiennes se dirigent vers la commune.

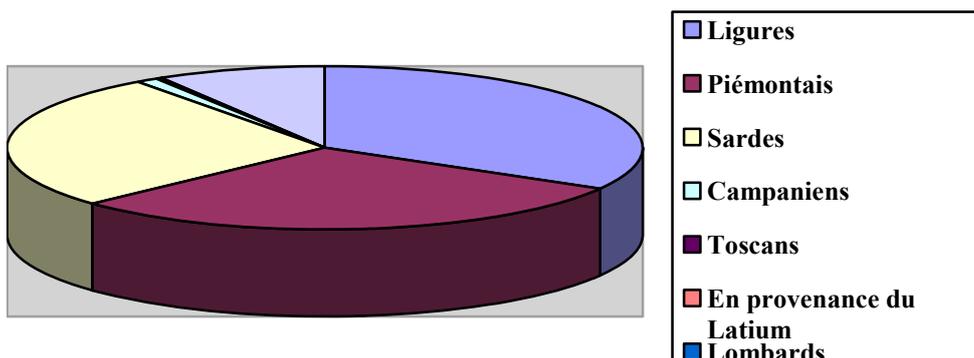
Nous avons déjà remarqué que les informations relatives aux origines régionales n'apparaissent que de 1851 à 1872 et qu'elles varient d'un registre à l'autre, voire dans un même document<sup>265</sup>. Pour la ville de Toulon, tandis que la commune d'origine est indiquée pour certains immigrés transalpins, seule la région de provenance est communiquée pour d'autres. Les données géographiques ont donc été définies selon ces critères et nous savons que la seule indication régionale pose parfois problème<sup>266</sup>. Cependant, ces contraintes n'excluent pas le recensement des territoires de provenance. Rappelons que dans ce travail, lorsque les villes de provenance sont indiquées, elles ont été rattachées à la région à laquelle elles appartiennent afin de proposer des informations homogènes<sup>267</sup>. Le problème des Sardes, déjà évoqué, exige de considérer leur nombre avec précaution. Les graphiques présentés à la page suivante montrent la diversité des origines régionales des Italiens de Toulon ainsi que la proportion de chaque région dans la population transalpine totale de la commune en 1851 et 1872.

---

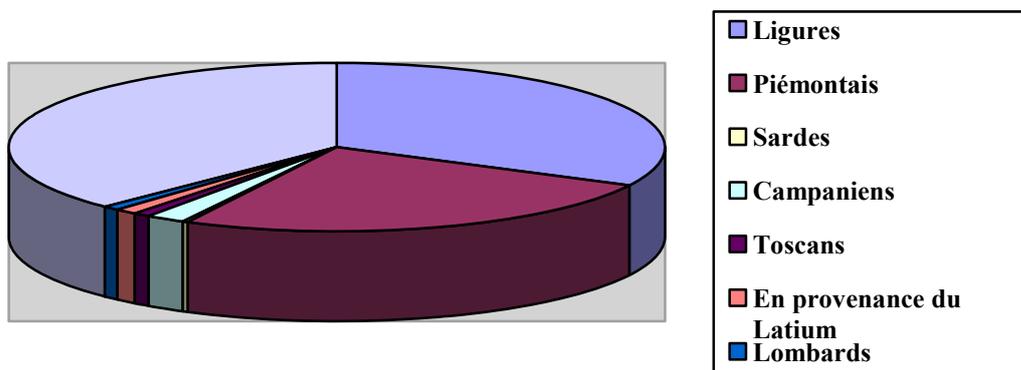
<sup>265</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-48.

<sup>266</sup> Le problème se pose surtout pour le nombre de Sardes qui est parfois erroné puisque jusqu'en 1861, le Royaume de Sardaigne regroupe la Sardaigne, le Piémont et la République de Gênes (Ligurie).

<sup>267</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-48.



**Graphique 6** : Les origines régionales des Italiens de Toulon en 1851 et la proportion de chaque région dans la population transalpine totale<sup>268</sup>



**Graphique 7** : Les origines régionales des Italiens de Toulon en 1872 et la proportion de chaque région dans la population transalpine totale<sup>269</sup>

<sup>268</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>269</sup> Registres 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

L'année 1851 révèle une dominance ligure à Toulon avec 1077 individus, tous originaires de Gênes, qui représentent 33,3% du total des Transalpins installés dans la commune<sup>270</sup>. Toulon Est en abrite 997, tandis que seulement 80 sont installés à Toulon Ouest<sup>271</sup>. La prépondérance des Génois<sup>272</sup> n'est pas étonnante puisque nous avons vu qu'ils sont présents à Toulon depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. De plus, nombreux sont les marchands et pêcheurs de la Riviera de Gênes installés dans la commune du fait de l'activité économique engendrée par le port<sup>273</sup> : « Aux premiers immigrants génois, vivant de la pêche sur la côte, installés de bonne heure à Toulon, et qui souvent y ont fait souche, sont alors venus se joindre des Napolitains<sup>274</sup>... »

En 1872, la population italienne en provenance de Ligurie tient toujours la première place à Toulon avec 1217 individus, dont 850 installés à Toulon Est et 367 à Toulon Ouest. Le nombre de Ligures a augmenté, tout comme la colonie dans son ensemble, et ces derniers constituent alors 59,5% des Italiens de la capitale. Ils viennent notamment des villes de Gênes (339), de Savone (107), d'Alassio (91) et de San Remo (86)<sup>275</sup>.

Le second groupe le plus représenté à Toulon en 1851 est la colonie piémontaise. Première population italienne du département, elle se place à Toulon juste derrière les Ligures avec 965 individus (326 à Toulon Est et 639 à Toulon Ouest), soit 29,8% du total des Transalpins présents dans la commune<sup>276</sup>. Maxime Serre révèle déjà dans son article de 1952 : « Nous voyons aussi que toutes les régions d'Italie sont représentées à Toulon, avec un pourcentage très élevé pour le Piémont et la Ligurie<sup>277</sup>. » En 1872, les Piémontais restent très

---

<sup>270</sup> Il peut s'agir de la ville de Gênes ou de communes appartenant à la province de Gênes, mais cela n'est pas indiqué.

<sup>271</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>272</sup> *Ibidem*.

<sup>273</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 644.

<sup>274</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186.

<sup>275</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>276</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>277</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 645.

nombreux, en deuxième position, avec 938 individus (560 à Toulon Est et 378 à Toulon Ouest). Leur nombre a toutefois diminué puisqu'ils représentent 18,6% des Italiens de Toulon. Cette baisse est probablement due à l'importance et à la précocité des naturalisations à Toulon<sup>278</sup> ou à l'origine non déterminée d'une grande partie de la colonie italienne cette année là. Quant aux communes d'origine, 166 immigrés viennent de Coni, 237 de Turin, 40 d'Acqui Terme, 20 de Mondovì et 15 d'Alessandria en 1872<sup>279</sup>.

Quand aux Sardes, tandis qu'ils sont nombreux dans l'agglomération toulonnaise en 1851 où ils sont 866 et représentent 26,7% du total des Italiens de Toulon, leur nombre chute considérablement en 1872 où ils sont 9, soit 0,2% du nombre total de Transalpins<sup>280</sup>. Cette importante baisse montre que les chiffres de 1851 doivent être considérés avec prudence, comme nous l'avons déjà expliqué<sup>281</sup>. Une grande partie des Sardes recensés en 1851 n'étaient sûrement pas originaires de Sardaigne, mais plutôt de Ligurie pour certains, vu l'augmentation du nombre de Ligures à Toulon en 1872. L'importante augmentation du nombre d'Italiens dont l'origine régionale n'est pas indiquée, nous le verrons, doit également être considérée. En effet, les Sardes de 1851 sont peut-être recensés en 1872 parmi les Italiens dont on ne connaît pas l'origine. On peut également penser que certains sont en réalité originaires du Piémont, car même si le nombre de Piémontais est en légère baisse en 1872, cela n'indique pas forcément une diminution réelle pour les mêmes raisons.

Les Campaniens, des Napolitains pour la plupart, se placent au quatrième rang avec 35 individus en 1851, soit 1% du total des Italiens de Toulon<sup>282</sup> : « Deux provinces campaniennes, Naples et Salerne, sur cinq présentent de fortes corrélations, avant 1918, avec

---

<sup>278</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 74.

<sup>279</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>280</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>281</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-48, I. 2. A. c., p. 78 ; registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>282</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan. Comme pour tous les territoires de provenance, les informations relatives aux Campaniens divergent dans les registres de recensements. Toutefois, nombreux sont ceux qui déclarent leur ville d'origine et Naples est la plus représentée.

les cantons de Toulon-ville et La Seyne<sup>283</sup>. » En 1872, le nombre de Campaniens a doublé à Toulon avec 70 individus<sup>284</sup>. Bien qu'ils ne représentent que 1,4% du total des Transalpins de la commune, ils se placent en troisième position parmi les populations italiennes de Toulon.

Les Toscans, les Italiens originaires du Latium, de Rome notamment, et les Lombards, dont le nombre est très faible en 1851 puisqu'ils ne sont que 10 individus au total, sont beaucoup plus nombreux en 1872. En effet, on compte cette année-là 37 Toscans, originaires des villes de Florence et Livourne notamment, 37 Italiens en provenance du Latium, avec les villes de Rome et Spigno Saturnia, et 36 Lombards, majoritairement originaires de Milan<sup>285</sup>. Le regroupement communautaire et l'abondance de l'emploi à Toulon sont certainement à l'origine de cette hausse.

Les Siciliens, qui n'apparaissent pas dans le recensement de 1851 sont, en 1872, au nombre de 29<sup>286</sup>. Il ne serait pas étonnant qu'ils aient déjà été présents sur le territoire lors du recensement précédent et qu'ils aient fait partie du groupe non identifié. Une autre région, imperceptible en 1851, voit quelques-uns de ses éléments émerger du recensement de 1872 ; la Vénétie, avec 18 individus. Cela montre la diversification précoce des origines qui s'opère à Toulon.

Enfin, le recensement de 1851 compte 280 Italiens dont l'origine régionale n'est pas indiquée, soit 8,6% de la population italienne totale de Toulon<sup>287</sup>. Ce chiffre est multiplié par 5 en 1872, avec 1400 Italiens dont on ignore la région de provenance qui représentent 27,7% du total des Italiens de la capitale. Ce problème d'identification régionale entraîne une sous-estimation des chiffres et dissimule probablement l'existence d'autres régions d'origine. En d'autres termes, parmi les Transalpins non identifiés, ceux qui appartiennent aux colonies régionales mentionnées sont sûrement nombreux et quelques-uns doivent être issus de régions

---

<sup>283</sup> Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », *art. cit.*, p. 235.

<sup>284</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>285</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>286</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>287</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

différentes. L'unification italienne de 1861, qui a fait de l'Italie une véritable nation, est peut-être à l'origine de ce changement dans les registres de recensement. En effet, les déclarations des immigrés transalpins et/ou l'enregistrement de ces derniers par les agents de recensement ont certainement connu des modifications en fonction de l'évolution politique italienne.

Le tableau ci-dessous récapitule l'ensemble des données relatives aux origines régionales des Italiens de Toulon.

	<b>1851</b>	<b>% du total des Italiens de Toulon en 1851</b>	<b>1872</b>	<b>% du total des Italiens de Toulon en 1872</b>
Ligures	1077	33,3%	1217	59,5%
Piémontais	965	29,8%	938	18,6%
Sardes	866	26,7%	9	0,2%
Campaniens	35	1%	70	1,4%
Toscans	6	0,2%	37	0,7%
En provenance du Latium	3	0,09%	37	0,7%
Lombards	1	0,03%	36	0,7%
Origine non déterminée	280	8,6%	1400	27,7%

**Tableau 7** : Récapitulatif des régions de provenance des Italiens de Toulon et pourcentage de chaque région dans la population italienne totale<sup>288</sup>

<sup>288</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

En définitive, on retrouve à Toulon deux principales régions de provenance, la Ligurie et le Piémont, largement en tête devant les autres communautés. Il ressort toutefois une grande diversité des origines dans la commune, qui augmente en 1872, et la présence non négligeable d'éléments en provenance du sud de l'Italie, dès 1851. Les méridionaux sont de plus en plus nombreux au cours des décennies, puisque le recensement de 1911 révèle un grand nombre d'Italiens en provenance de Campanie, notamment de Caserte et de Naples, ou encore de Sicile avec les villes de Catane, Messine, Leonforte ou Palerme. La région du Molise est également représentée, avec une colonie issue principalement des villes de Fornelli et Campobasso<sup>289</sup>. Cela en opposition au reste du département où les méridionaux n'arrivent en nombre qu'après la Seconde Guerre mondiale<sup>290</sup>. Cette particularité toulonnaise n'est pas fortuite. En effet, la présence ancienne d'immigrés italiens, le développement économique de la commune, ainsi que la variété des métiers proposés par la ville de Toulon, qui sera développée dans la seconde partie de ce travail, sont à l'origine de la diversité régionale.

Nous allons voir la façon dont cette population hétéroclite est répartie sur le territoire toulonnais, c'est-à-dire déterminer les rues et quartiers de résidence des Italiens et mettre en évidence le regroupement communautaire qui s'opère dans certaines zones de l'agglomération.

## 2. B. LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ITALIENS DE TOULON

La situation géographique des immigrés transalpins de Toulon peut être comparée, dans une moindre mesure, à celle de Marseille où les Italiens se regroupent massivement dans certains quartiers durant le grand exode. En effet, la commune présente des zones de concentration de la population transalpine qui se rassemble généralement en fonction des origines régionales. Cependant, le phénomène de forte concentration qui s'opère à Marseille et qui entraîne la marginalisation des populations immigrées n'est pas visible à Toulon où, nous allons le voir, les Italiens sont présents sur l'ensemble du territoire. Ce travail repose sur

---

<sup>289</sup> Registres de recensement 11M 2/354, Toulon 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/356, Toulon 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/ 359, 11M 2/360, Toulon 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>290</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 50-51.

le dépouillement des registres de recensement de la ville de Toulon<sup>291</sup>. Il prend en compte la répartition géographique des Italiens de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les principaux lieux de résidence des immigrants ont donc été déterminés sur l'ensemble de la période. Les planches cadastrales proposées ci-dessous ont été réalisées avec l'aide du service Géomatique observatoire de la mairie de Toulon. Elles représentent la topographie de la commune en 1974<sup>292</sup>. Les rues qui n'existent plus à cette date ont été recherchées sur le cadastre napoléonien de la ville de Toulon et ajoutées à celui de 1974.

Le nombre d'Italiens par rue est défini en fonction de codes couleurs. Sachant qu'il a été calculé sur une vaste période et qu'il est difficile de présenter des chiffres précis<sup>293</sup>, les couleurs de la légende correspondent à des proportions exprimées comme suit : présence importante (rouge), présence secondaire (vert) et présence diffuse (orange). Les rues n'existant plus et qui ont été réinsérées sur le plan cadastral de 1974 sont indiquées et signalées par un quatrième code couleur (rectangle strié). Quelques chiffres ont toutefois été exposés pour certaines années, afin de montrer l'ampleur du phénomène. Les origines régionales des Italiens n'apparaissant qu'en 1851 et 1872 dans les registres de recensement de la ville de Toulon<sup>294</sup>, le regroupement selon la provenance a été défini en fonction de ces données. Pour certaines rues, la provenance n'a pas été communiquée car le peu d'informations transmises dans les registres ne permet pas de donner une idée concrète de la situation. Dans certaines pages des registres de recensement, les Italiens sont recensés par quartier et non par rues. Les chiffres présentés pour chaque rue sont donc en-deçà de la réalité puisque le décompte par quartier ne permet pas de connaître la rue d'accueil. Dans ce cas, les données par quartier ont également été présentées. Enfin, certaines rues ont été introuvables

---

<sup>291</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>292</sup> Le cadastre de 1974 est le plus ancien cadastre disponible et utilisable au niveau informatique dans le service, après le napoléonien.

<sup>293</sup> Comme pour les origines régionales, les informations sur les rues et quartiers varient d'un registre à l'autre. Parfois, seul le quartier de résidence est indiqué ce qui rend impossible le décompte exact des Italiens pour chaque rue.

<sup>294</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-48.

sur le cadastre de 1974 et sur le cadastre napoléonien, alors qu'elles abritent un nombre considérable d'immigrés d'outremer. Néanmoins, cela ne nous a pas empêché de déterminer les principales zones d'installation des Italiens de Toulon, parmi lesquelles le centre-ancien.

### 2. B. a. Le centre ancien : une « petite Italie »

Le centre ancien de Toulon est la zone qui regroupe le plus grand nombre d'Italiens sur l'ensemble de la période déterminée. Pour cette étude, le centre est divisé en trois planches cadastrales qui représentent la partie ouest, la plus étendue (référence CN), la partie nord est (référence CL) et la zone sud est (référence CM), qui sont présentées ci-dessous. La disjonction topographique des zones a été nécessaire à la présentation d'un travail lisible, vu l'étendue du centre ancien et la concentration italienne qu'il présente.



Le plan ci-dessus illustre la partie ouest du centre ancien (CN)<sup>295</sup>. La présence italienne se vérifie sur l'ensemble de la zone. Trois rues accueillent un nombre assez important d'Italiens (présence secondaire). Par exemple, comme le montre le tableau suivant, l'avenue de la République<sup>296</sup> accueille 39 Italiens en 1872 et 82 en 1901. Dans ces zones résident une majorité de Ligures, pour la plupart originaires de la ville de Gênes ou de sa province.

	1872	1901
Avenue de la République	39	82
Rue des Riaux	41	67
Rue Larmodieu	9	136

**Tableau 8** : Récapitulatif des données pour la partie ouest du centre ancien (localisations signalées sur le cadastre CN, présence italienne secondaire)<sup>297</sup>

Les rues où la présence italienne est diffuse sont multiples (11). Elles regroupent chacune entre 20 et 50 Italiens sur l'ensemble de la période (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle-XX<sup>e</sup> siècle). La rue de l'Équerre abrite surtout des Ligures, en provenance de la ville de Gênes ou de sa province, et quelques Piémontais. La rue de la Glacière accueille également un grand nombre de Ligures mais aussi quelques Lombards, des Campaniens et des immigrés en provenance du Latium. La rue Camille Auban et la rue du Noyer hébergent toutes deux une majorité de Piémontais. Enfin, la rue du Pomet et la rue des Savonnières accueillent à la fois des natifs du Piémont et de la Ligurie, sans qu'aucune de ces deux populations ne domine véritablement l'autre. Dans la rue de l'Hôpital, tandis qu'une majorité de Sardes est recensée en 1851, ce sont des Piémontais et des Ligures qui y sont comptabilisés en 1872. Nous avons déjà constaté que les Sardes recensés en 1851 sont en fait certainement des Ligures ou des Piémontais issus du Royaume de Sardaigne<sup>298</sup>.

<sup>295</sup> Voir classeur, planche cadastrale CN au format A2.

<sup>296</sup> Voir aussi planche CM ci-dessous.

<sup>297</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>298</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-49.

Certaines rues, comme la rue d'Astour ou la rue des Bonnetières, abritent quelques Transalpins (environ une dizaine chacune en 1872 et 1901 par exemple), mais ne font pas partie des principales rues d'accueil des immigrants italiens et occupent une place peu marquante sur l'ensemble de la période étudiée, c'est pourquoi elles n'ont pas été signalées sur le cadastre. Cependant, la présence de quelques Italiens dans ces rues renforce l'importance de la partie ouest du centre ancien comme territoire d'accueil. Enfin, bien que la zone ne comporte pas de rue à forte présence italienne, l'installation des Transalpins dans presque toutes les rues place incontestablement celle-ci parmi les lieux d'accueil significatifs de la population d'outremont. L'importance du centre ancien comme zone d'accueil des Italiens de Toulon se vérifie avec les planches cadastrales présentées ci-dessous, qui représentent la partie est du territoire<sup>299</sup>.

---

<sup>299</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.





Les planches cadastrales CL et CM illustrent les parties nord-est et sud-est du centre ancien<sup>300</sup>. Elles sont traitées simultanément car les rues qui s'étendent sur les deux zones sont nombreuses. La présence italienne se vérifie sur l'ensemble de la zone est, où elle est conséquente. Les rues où la présence italienne est importante (signalées en rouge) sont huit. Prenons l'exemple de la rue du Gars où sont installés 265 immigrés d'outremont en 1872 et 112 en 1901 ou encore de la rue des Mûriers, où résident 205 Transalpins en 1872 et 130 en 1901, malgré l'augmentation des naturalisations déjà constatée<sup>301</sup>. Le tableau présenté ci-dessous montre le nombre d'Italiens qui résident dans les huit rues les plus peuplées par la population transalpine sur l'ensemble de la période étudiée.

	<b>1851<sup>302</sup></b>	<b>1872</b>	<b>1901</b>
Rue Saint-Cyprien	164	127	69
Rue du Gars		265	112
Rue Félix Brun		137	112
Rue des Muriers		205	130
Rue Pomme de Pin	207	124	100
Rue Magnaque		126	32
Rue Bastide		127	120
Cours Lafayette	64	41	94

**Tableau 9** : Récapitulatif des données pour la partie est du centre ancien (localisations signalées sur les cadastres CL et CM, présence italienne importante)<sup>303</sup>

<sup>300</sup> Voir classeur, planches cadastrales CL et CM au format A2.

<sup>301</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 74.

<sup>302</sup> Les données pour l'année 1851 ne sont indiquées que lorsqu'elles sont significatives et permettent de montrer l'importance des rues dans l'accueil de la population italienne de Toulon.

<sup>303</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

Parmi les Italiens habitant ces rues, on trouve une majorité de Ligures, notamment génois, un nombre conséquent de Piémontais mais aussi des Campaniens, presque tous napolitains, qui cohabitent généralement. La particularité de la rue Pomme de Pin réside dans le fait qu'elle accueille essentiellement des Sardes en 1851, tandis qu'elle héberge à la fois des Sardes et des Ligures en 1872. Le Cours Lafayette reçoit également 64 Sardes en 1851, mais les 41 Italiens comptabilisés en 1872 sont en majorité des Piémontais<sup>304</sup>. Ce changement des origines régionales en fonction des années montre de nouveau l'ambiguïté des régions de provenance déjà mentionnée et les modifications qui s'opèrent sûrement concernant les déclarations des immigrés et/ou l'enregistrement de ces derniers par les agents administratifs après l'unification italienne<sup>305</sup>. De plus, le regroupement des Sardes dans des rues bien précises, où ils sont les seuls résidents italiens ou presque, n'est certainement pas anodin. Il est cependant difficile de connaître les raisons de la non-concentration de populations pourtant issues d'un unique royaume (Sardes, Piémontais et Ligures qui proviennent du Royaume de Sardaigne) et dont la provenance réelle, pour les Sardes tout au moins, ne peut-être définie.

Parmi les rues de la zone nord-est du centre ancien (CL), nombreuses sont celles où la présence italienne est considérée comme diffuse (8). Chacune héberge entre 20 et 80 Italiens sur l'ensemble de la période, avec des fluctuations parfois importantes. Dans la zone sud-est, les quelques rues où la présence italienne est diffuse regroupent chacune entre 15 et 60 Italiens selon la période. D'une manière générale, on remarque de nouveau le regroupement et l'isolement de la communauté sarde qui réside essentiellement dans des zones bien précises comme par exemple la rue Mairaud, la rue Lirette ou encore la rue Maurique, adjacentes. Dans les autres rues d'accueil, se côtoient Ligures et Piémontais mais aussi Napolitains et Toscans dans une moindre mesure<sup>306</sup>.

---

<sup>304</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>305</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 47-48, I. 2. A. c., p. 78.

<sup>306</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901,

En résumé, bien que le nombre d'Italiens résidant dans la partie ouest du territoire ne soit pas marquant, la quantité de rues à présence italienne diffuse confère à la zone une place significative. La partie est du centre ancien accueille, en revanche, un nombre élevé de Transalpins qui se regroupent parfois massivement. Si nous considérons l'ensemble du territoire (zone ouest et est), le centre ancien peut-être comparé à une véritable « petite Italie », c'est-à-dire une zone de concentration italienne massive<sup>307</sup>. Bien qu'un regroupement communautaire s'opère, notamment dans la zone est, la présence italienne s'étend sur l'ensemble du territoire. Les immigrés en provenance d'une même région d'origine ont tendance à se regrouper, mais la cohabitation des diverses populations péninsulaires se vérifie, notamment entre les Piémontais et les Ligures qui sont majoritaires. Nous avons également vu que les populations mineures viennent généralement se greffer aux populations dominantes numériquement. Seuls les Italiens recensés comme Sardes, dont on ne connaît pas la véritable origine, semblent s'isoler.

Le quartier du Pont du Las, dont la superficie est inférieure à celle du centre ancien, joue aussi un rôle significatif dans l'hébergement des Transalpins de Toulon.

## 2. B. b. La concentration italienne du Pont du Las

Le Pont du Las accueille un grand nombre d'Italiens durant toute la période étudiée. Contrairement au centre ancien où les Transalpins sont installés sur l'ensemble du territoire, de façon très étendue, la colonie italienne du Pont du Las se regroupe presque essentiellement dans le sud-est de la zone, où sa concentration est très importante, comme le montre la planche cadastrale ci-dessous (référence CX)<sup>308</sup>.

---

11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>307</sup> Voir carte des quartiers (classeur). Les quartiers Cathédrale et Besagne, qui font partie du centre ancien, sont signalés en rouge (présence importante).

<sup>308</sup> Voir classeur, planche cadastrale CX au format A2.



Au Pont du Las, la majorité des Italiens du quartier se regroupent dans trois rues où la présence italienne est importante et dans une rue où elle est considérée comme secondaire, comme l'indique le tableau suivant.

	1872	1901
<b>Présence importante</b>		
Rue Navarin	69	305
Rue Fabrègue	156	270
Rue Gilly	49	102
<b>Présence secondaire</b>		
Rue Zoé	56	79

**Tableau 10** : Récapitulatif des données pour le Pont du Las (localisations signalées sur le cadastre CX, présence italienne importante ou secondaire)<sup>309</sup>

Les trois principales rues d'accueil du Pont du Las hébergent entre 50 et plus de 300 Transalpins entre 1872 et 1901 et beaucoup d'Italiens sont encore installés dans ces localisations en 1911 et 1921 (presque essentiellement des Italiens à la rue Navarin)<sup>310</sup>. La colonie transalpine de la rue Navarin a des origines régionales diversifiées dès 1872. Un grand nombre de Ligures, mais aussi des Piémontais, des Campaniens et des Siciliens, à nombre à peu près égal, y sont installés. Dans la rue Fabrègue, les Ligures et les Piémontais sont les deux populations dominantes et un petit nombre de Campaniens s'est établi à leur côté. Enfin, dans la rue Gilly, en 1872, réside une grande majorité de Ligures.

Dans la rue Zoé, perpendiculaire aux rues Gilly et Fabrègue, la progression du nombre d'Italiens est lente mais régulière. Les Ligures et les Piémontais sont les principales populations établies dans cette rue, avec une légère supériorité ligure. Quelques Campaniens

<sup>309</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>310</sup> Registres de recensement 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 1911, 11M 2/361, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 1921, ADV, Draguignan.

résident aussi dans cette localisation mais leur nombre est faible. Les rues où la présence italienne est diffuse sont seulement deux, dont une située au nord de la forte concentration et une autre totalement excentrée. Toutes deux abritent des Ligures et quelques Piémontais (une vingtaine chacune au total)<sup>311</sup>.

Quelques rues, dont les chiffres sont présentés dans le tableau ci-dessous, n'ont pas été indiquées sur la planche cadastrale du Pont du Las car elles hébergent un nombre très faible d'Italiens, mais leur existence en tant que rues d'accueil renforce la place qu'occupe le quartier dans la répartition géographique des Transalpins de Toulon.

	1872	1901
Rue Espanet	1	13
Rue Isly	15	8
Rue d'Argent	6	17

**Tableau 11** : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues non signalées sur le cadastre CX<sup>312</sup>

Le Pont du Las présente donc un regroupement communautaire important<sup>313</sup>. Le nombre de rues qui accueillent la colonie italienne est faible dans ce secteur, mais le nombre de Transalpins recensés par rue est en revanche très élevé. Comme pour le centre ancien, les Italiens du Pont du Las se rassemblent en fonction de leurs origines régionales, mais cela n'empêche pas la cohabitation des populations dominantes numériquement (Ligures et Piémontais) avec les groupes moins denses (Campaniens et Siciliens notamment). Par contre,

<sup>311</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>312</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>313</sup> Voir carte des quartiers (classeur). Le quartier du Pont du Las est signalé en rouge (présence importante).

nous avons pu observer qu'aucun immigré recensé comme Sarde n'est installé dans cette zone, alors qu'ils sont nombreux dans le centre ancien<sup>314</sup>. L'absence de Sardes peut s'expliquer par le fait que l'étude du Pont du Las débute avec le recensement de 1872, date à laquelle le quartier acquiert toute son importance comme localisation d'accueil des Italiens de Toulon, tandis que nous avons observé une forte présence Sarde au centre ville surtout en 1851.

Outre le centre-ancien et le Pont du Las, les quartiers de Saint-Jean-du-Var et du Mourillon font aussi partie des principales zones d'accueil des Italiens de Toulon.

## 2. B. c. Les quartiers de Saint-Jean du Var et du Mourillon : une présence non négligeable

Saint-Jean du Var et le Mourillon sont des territoires privilégiés pour les Italiens de la commune. Les planches cadastrales CH (Saint-Jean du Var) et BV (le Mourillon), exposées ci-dessous, montrent la présence transalpine dans ces localisations. Bien qu'elle soit quantitativement moins importante que dans le centre ancien et au Pont du Las, nous allons voir que ces deux quartiers sont des zones clés de la répartition géographique italienne et que celle-ci est très différente d'une zone à l'autre.

---

<sup>314</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.



La population transalpine de Saint-Jean du Var est rassemblée dans le sud du territoire<sup>315</sup>. Trois rues dont l'importance diffère sont signalées sur le cadastre. Le tableau proposé ci-dessous montre la proportion d'Italiens dans chacune de ces rues et dans le quartier Sainte-Catherine qui n'apparaît pas sur la planche cadastrale CH, mais qui dépend pourtant de Saint-Jean-du-Var.

	1872	1891 <sup>316</sup>	1901
<b>Présence importante</b>			
Rue Berthier	128	145	160
Quartier Sainte-Catherine	63	117	210
<b>Présence diffuse</b>			
Rue Richelieu	48	48	22
Rue Honoré		55	53

**Tableau 12** : Récapitulatif des données pour Saint-Jean du Var (localisations signalées sur le cadastre CH et quartier Sainte-Catherine, présence italienne importante ou diffuse)<sup>317</sup>

Les zones les plus marquantes sont la rue Berthier (89 Italiens y sont encore établis en 1911<sup>318</sup>) et le quartier Sainte-Catherine qui regroupent la plupart des Italiens de Saint-Jean-du-Var<sup>319</sup>. Dans l'ensemble de la zone, les populations les plus représentées sont les Ligures et les Piémontais, bien que quelques Sardes y soient également établis.

<sup>315</sup> Voir classeur, planche cadastrale CH au format A2.

<sup>316</sup> Les données pour 1891 ont été transmises lorsqu'elles sont significatives. La rue Honoré n'apparaissant pas dans les recensements de 1851 et 1872 (elle devait porter un autre nom), les chiffres de 1891 ont été essentiels pour montrer l'importance de cette rue en tant que localité d'accueil. Les régions de provenance étant basées sur les registres de 1851 et 1872, elles n'ont pu être indiquées pour la rue Honoré.

<sup>317</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>318</sup> Registre de recensement 11M 2/358, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>319</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest,

La particularité de Saint-Jean du Var est que c'est un petit quartier qui ne comporte que très peu de rues au total (une quinzaine), par rapport aux autres territoires étudiés. Il est donc normal que les localisations qui hébergent des Italiens soient moins nombreuses. En revanche, nous avons remarqué que les principales zones d'accueil dans ce quartier regroupent un nombre important de Transalpins. De plus, comme nous l'avons vu pour les autres secteurs, quelques rues de Saint-Jean du Var n'ont pas été signalées sur le cadastre car elles n'accueillent que quelques immigrés<sup>320</sup>, mais la présence de Transalpins dans ces rues vient accentuer l'importance du quartier comme zone d'accueil<sup>321</sup>.

	1891	1901
Rue Régimbaud	14	3
Rue Sainte Marie	12	2
Rue Sandin		5

**Tableau 13** : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues non signalées sur le cadastre CH<sup>322</sup>

Nous allons voir avec la planche cadastrale qui illustre le quartier du Mourillon (BV) que la répartition géographique italienne y est différente.

---

section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>320</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>321</sup> Ces rues n'apparaissent pas dans le recensement de 1872 (elles portaient probablement un autre nom), les chiffres de 1872, généralement transmis, ont été remplacés par ceux de 1891.

<sup>322</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, ADV, Draguignan.



Dans le quartier du Mourillon, on remarque une concentration italienne dans le nord-ouest du territoire<sup>323</sup>, avec essentiellement des rues à présence secondaire et diffuse, dont les chiffres sont présentés ci-dessous.

	1872	1891 <sup>324</sup>	1901
<b>Présence secondaire</b>			
Rue Lamalgue	80		33
Rue Castillon	36		20
<b>Présence diffuse</b>			
Rue et place Orvès	15	33	10
Rue Auffan	40		9

**Tableau 14** : Récapitulatif des données pour le Mourillon (localisations signalées sur le cadastre BV, présence italienne secondaire et diffuse)<sup>325</sup>

La principale zone d'accueil des Italiens du Mourillon est la rue Lamalgue. D'une manière générale, le nombre de Transalpins établis dans chacune des rues signalées sur le cadastre BV et dans le tableau ci-dessus diminue au cours des décennies, tandis que le phénomène inverse se produit dans d'autres zones (notamment dans la zone ouest du centre ancien et au Pont du Las)<sup>326</sup>. L'importance des naturalisations à Toulon, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, explique peut-être cette baisse progressive<sup>327</sup>. Les immigrés installés au Mourillon sont majoritairement Ligures et Piémontais<sup>328</sup>. À ces deux communautés dominantes

<sup>323</sup> Voir classeur, planche cadastrale BV au format A2.

<sup>324</sup> Les données pour l'année 1891 ne sont indiquées que lorsqu'elles sont significatives et permettent de montrer l'importance des rues dans l'accueil de la population italienne de Toulon.

<sup>325</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 1891, 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901.

<sup>326</sup> Cf. *supra*, I. 2. B. a., p. 88-89, I. 2. B. b., p. 96-97.

<sup>327</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 74.

<sup>328</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest,

numériquement viennent s'ajouter des Campaniens (surtout des Napolitains), essentiellement dans la rue Lamalgue et des Lombards (milanais pour la plupart) dans la rue Castillon.

Dans le quartier du Mourillon, les rues qui reçoivent un petit nombre d'Italiens sont multiples et le nombre élevé de rues d'accueil (une trentaine) renforce l'importance de la zone pour l'hébergement de la population italienne de Toulon. Quelques-unes de ces localisations ainsi que le nombre d'Italiens qui y sont installés sont donnés en exemple dans le tableau ci-dessous<sup>329</sup>.

	1872	1901
Boulevard Sainte-Hélène	3	13
Rue Castel	12	8
Rue Joséphine	12	4
Rue Bellevue	5	12
Rue July	3	9
Rue Muiron	8	1

**Tableau 15** : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues d'accueil non signalées sur le cadastre (BV)<sup>330</sup>

En résumé, le Mourillon est un secteur qui abrite un grand nombre d'Italiens. Contrairement à Saint-Jean du Var où le nombre de rues d'accueil est faible et où la présence

---

section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>329</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

<sup>330</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan.

italienne se regroupe dans deux localisations principales, au Mourillon les rues qui hébergent la population transalpine sont nombreuses et les localisations les plus importantes sont des zones où la présence italienne est considérée comme secondaire. De plus, les rues non signalées sur le cadastre du Mourillon (BV), qui accueillent quelques Italiens, sont multiples ce qui fait du quartier un territoire d'accueil important<sup>331</sup>.

Nous avons constaté que le centre ancien, le Pont du Las, Saint-Jean du Var et le Mourillon sont des zones où la présence italienne est considérable. D'autres quartiers accueillent les Italiens de Toulon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais le nombre d'habitants par rue n'est pas indiqué dans les registres de recensement. Nous avons cependant calculé le nombre total d'Italiens présents dans ces zones afin de montrer l'ampleur plus ou moins significative du phénomène par quartier, comme le montre le tableau ci-dessous<sup>332</sup>. Les résultats proposés ont été déterminés en fonction du nombre d'Italiens présents dans chaque quartier par année mais aussi sur l'ensemble de la période considérée. L'étude générale des quartiers est aussi essentielle pour déterminer la présence italienne sur l'ensemble de l'agglomération. En effet, bien que des zones de concentration italienne aient été définies<sup>333</sup>, l'installation des Transalpins dans d'autres parties du territoire montre que le regroupement n'est pas automatique et qu'à Toulon, contrairement à Marseille par exemple, on ne remarque pas de phénomène de marginalisation des immigrés.

---

<sup>331</sup> Voir carte des quartiers (classeur). Saint-Jean du Var et le Mourillon sont signalés en rouge (présence importante).

<sup>332</sup> Voir également carte des quartiers (classeur).

<sup>333</sup> Les quartiers du centre ancien (Cathédrale et Besagne), le Pont du Las, Saint-Jean du Var et le Mourillon n'apparaîtront pas dans le tableau. Ils sont en revanche signalés en rouge sur la carte qui illustre les quartiers d'accueil de la population italienne de Toulon (voir classeur).

	1872	1891	1901
<b>Présence importante</b>			
Quartier des Routes	39	55	117
Quartier du Temple	110	125	92
Quartier du Pont Neuf	21	103	150
Quartier Siblas	82	114	208
Quartier de La Loubière	7	89	152
Quartier Brunet <sup>334</sup>	27		36
* Route de La Valette	(137)	(367)	(379)
* Route de La Garde			(137)
Quartier des Ameniers	22	45	119
<b>Présence secondaire</b>			
Quartier l'Escaillon		8	101
Quartier Rodeilhac	3	49	83
Quartier du Pont de Bois	42	100	
<b>Présence diffuse</b>			
Quartier Rivière Neuve	22		27
Quartier Bon Rencontre	67	31	
Quartier Valbourdin	67	35	30
Quartier Saint-Roch	34	1	27
Quartier Claret	63	16	29
Quartier Sainte-Anne	25	16	53
Quartier de la Rode			81
Quartier du Pont de Suve		47	43

**Tableau 16** : Nombre global d'Italiens dans les quartiers toulonnais à forte présence transalpine pour lesquels le nom des rues n'est pas indiqué<sup>335</sup>

<sup>334</sup> Le quartier Brunet est classé parmi les zones où la présence italienne est importante car la route de La Valette et la route de La Garde, où sont installés un nombre conséquent de Transalpins, dépendaient probablement de ce quartier, selon les informations transmises dans certains registres. Ces deux routes sont introuvables sur le cadastre de 1974 et sur le cadastre napoléonien.

<sup>335</sup> Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, ADV, Draguignan.

En conclusion, la ville de Toulon présente des concentrations italiennes dans certaines zones comme le centre ancien et les quartiers du Pont du Las, de Saint-Jean du Var (Sainte-Catherine compris) et du Mourillon. Nous pourrions ajouter à ces zones importantes les quartiers présentés dans le dernier tableau. Cependant, bien que le regroupement des Transalpins se vérifie dans certaines parties du territoire, leur présence s'étend sur l'ensemble sud de l'agglomération. D'une manière générale, les immigrés originaires d'une même région ont tendance à se rassembler (Ligures et Piémontais notamment), mais cela ne provoque pas pour autant l'isolement des populations quantitativement inférieures (Campaniens, Siciliens, Lombards) qui se joignent aux colonies dominantes numériquement.

La situation italienne à Toulon est marquante, qu'il s'agisse des aspects démographique ou géographique de l'immigration. Les communes de La Seyne-sur-Mer et Brignoles jouent aussi un rôle particulier dans l'accueil des Transalpins du département.

### 3. L'IMMIGRATION ITALIENNE À LA SEYNE-SUR-MER ET BRIGNOLES

#### 3. A. LA SEYNE-SUR-MER : UNE FORTE CONCENTRATION D'IMMIGRÉS ITALIENS

La ville de La Seyne-sur-Mer est indissociable du grand exode italien du fait de l'ampleur du mouvement migratoire dans la commune. Nous nous sommes intéressée au phénomène d'un point de vue démographique dans un premier temps, en considérant le nombre d'Italiens présents par rapport à la population totale de La Seyne-sur-Mer, puis nous avons défini le profil de la population transalpine seynoïse et sa répartition sur le territoire. En d'autres termes, on peut dire que la commune joue un rôle significatif dans l'accueil des Italiens du département et que comme Toulon, elle reçoit une population hétéroclite. Une comparaison avec l'agglomération toulonnaise a d'ailleurs permis de définir la place réelle que tient la ville de La Seyne-sur-Mer dans le phénomène migratoire italien. Les observations de Marius Autran<sup>336</sup>, écrivain local, le mémoire de maîtrise de Fernand Nicolas<sup>337</sup>, ainsi que les registres de recensement des Archives Départementales du Var ont été utiles à cette étude.

##### 3. A. a. Évolution économique et démographique de la commune

Située à environ 5 kilomètres de Toulon, la ville de La Seyne-sur-Mer est la seconde commune du département pour son nombre d'habitants<sup>338</sup>. Comme sa voisine Toulon, elle connaît dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un développement économique important, entraînant nécessairement l'augmentation de sa population.

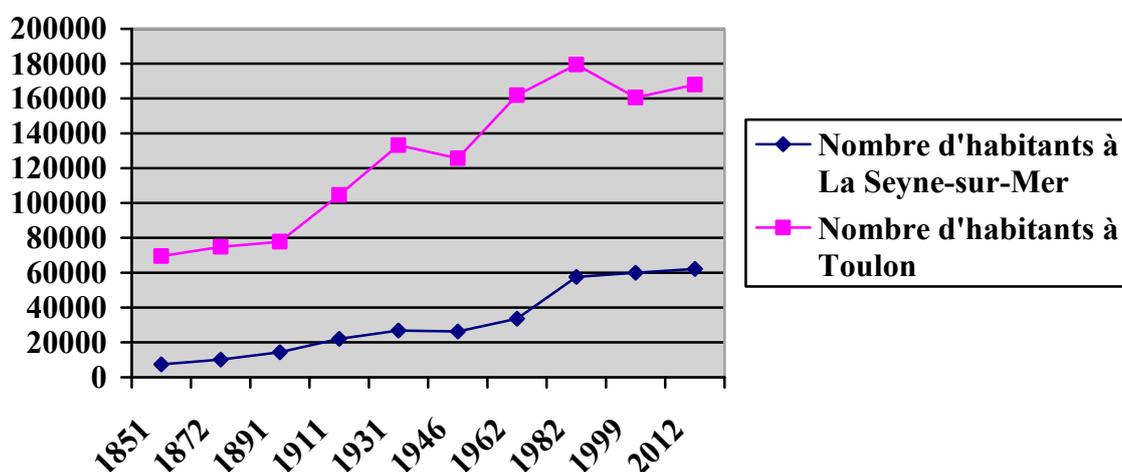
---

<sup>336</sup> Marius Autran (1910-2007), est un historien et écrivain local, reconnu à La Seyne-sur-Mer. Depuis 2008, la traverse qui jouxte les Archives Municipales de La Seyne-sur-Mer porte son nom, et les «Archives Municipales Marius Autran » ont été inaugurées en 2009. Voir l'article « Hommages publics rendus à Marius AUTRAN », sur le site : [http://jcautran.free.fr/archives\\_familiales/autobiographies/hommage\\_marius\\_autran.html](http://jcautran.free.fr/archives_familiales/autobiographies/hommage_marius_autran.html).

<sup>337</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Madame E. Richard, Professeur d'Histoire, Université d'Aix-en-Provence, 1990, 115 pages.

<sup>338</sup> « Histoire de La Seyne », 20 octobre 2011, [en ligne] : <http://www.la-seyne.fr/joomla/culture-et-patrimoine/histoire-de-la-seyne.html>.

Durant plusieurs siècles, La Seyne-sur-Mer est une petite bourgade non autonome appelée La Sagno et rattachée jusqu'en 1657 à la ville de Six-Fours<sup>339</sup>. C'est à partir du XV<sup>e</sup> siècle que la ville acquiert l'équilibre nécessaire au développement d'activités maritimes et terrestres stables<sup>340</sup>. Malgré l'exercice d'activités liées à la pêche et à la navigation, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle La Seyne-sur-Mer n'est pas encore la ville des grands chantiers navals que l'on connaît ensuite<sup>341</sup>. Nombreux sont les Seynois employés aux travaux agricoles, secteur alors important, nonobstant le manque de ressources naturelles essentielles à l'agriculture. La pratique limitée des diverses activités explique en partie la faible densité de population de la commune à cette époque<sup>342</sup>. C'est à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que la démographie seynoise va se développer, comme le montre le graphique suivant.



**Graphique 8** : Évolution démographique de la ville de La Seyne-sur-Mer de 1851 à 2012 (en comparaison à la ville de Toulon)<sup>343</sup>

<sup>339</sup> « Histoire de La Seyne », *art.cit.*

<sup>340</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 5.

<sup>341</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *Images de la vie seynoise d'antan*, Tome VIII, 2001, p. 2, [en ligne] : [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

<sup>342</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 8-9.

<sup>343</sup> Registres de recensement 11M 2/283, 1851, 11M 2/285, 1872, 11M 2/287, 1891, 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan ; statistiques de l'insee, [en ligne] : [http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL\\_COM83126.pdf](http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL_COM83126.pdf) ; « Statistiques sur la population de La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-la-seyne-sur-mer.html> ; « Ville de La Seyne-sur-Mer dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com/mairie/mairie-la-seyne-sur-mer>

La population seynoise augmente constamment de 1851 à 2012. Une situation identique à celle de la ville de Toulon, à un niveau inférieur cependant. Tandis que la commune de La Seyne-sur-Mer n'abrite qu'un millier d'habitants durant le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>344</sup>, sa population se multiplie au cours des siècles suivants. En 1851, 7401 individus sont recensés à La Seyne, soit presque sept fois plus qu'au XVII<sup>e</sup> siècle mais dix fois moins qu'à Toulon la même année<sup>345</sup>. Une augmentation pourtant significative qui s'explique par un développement économique qui ne fera que s'accroître et par la venue précoce des travailleurs Italiens. Le recensement de 1861 révèle la présence de 11 700 habitants, c'est-à-dire une hausse de plus de 5000 individus par rapport au recensement précédent<sup>346</sup>. Durant plusieurs décennies, l'essor des chantiers navals et l'afflux de main d'œuvre étrangère qu'ils engendrent expliquent cette importante augmentation, malgré une légère baisse en 1872, liée aux phénomènes nationaux et internationaux et après les conflits<sup>347</sup>.

Le nombre d'Italiens venus à La Seyne-sur-Mer pour y travailler est donc considérable. Déjà, dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des familles entières d'émigrés italiens sont installées à Saint-Mandrier où les produits de la mer leur offrent un emploi et de quoi se nourrir<sup>348</sup>. Entre 1847 et 1852, 36 noms d'origine italienne sont comptabilisés parmi les 360

---

[83500.htm](#) ; Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51 ; « Statistiques sur la population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html>.

<sup>344</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 5.

<sup>345</sup> Registre de recensement 11M 2/ 283, La Seyne-sur-Mer, 1851, ADV, Draguignan, Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 76.

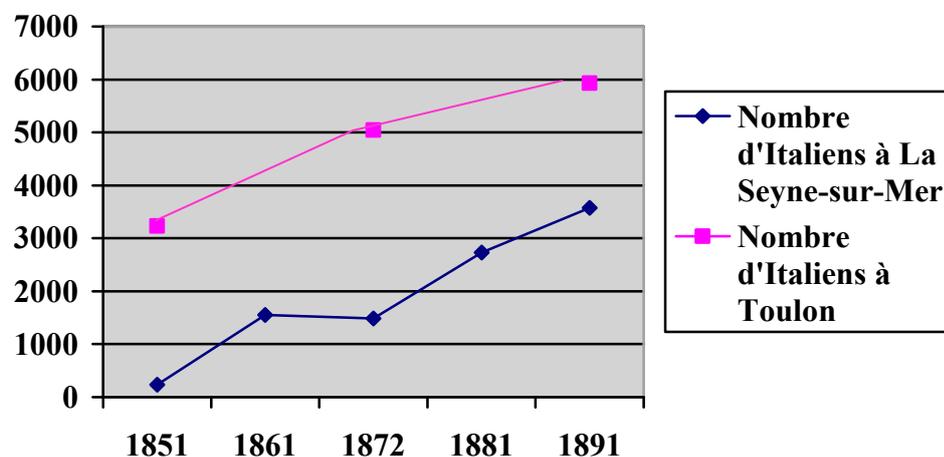
<sup>346</sup> Registre de recensement 11M 2/ 284, La Seyne-sur-Mer, 1861, ADV, Draguignan.

<sup>347</sup> Maxime Serre parle d'une population totale d'une trentaine de mille à La Seyne en 1913, tandis que le recensement de 1921 compte 23 168 habitants, soit une diminution de presque 10 000 individus ; Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186. Tandis que la population seynoise s'élève à 26 817 individus en 1931, elle chute à 26 172 individus en 1946, soit une très légère baisse, « Statistiques sur la population de La Seyne-sur-Mer, [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-la-seyne-sur-mer.html>.

<sup>348</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.*, p. 8. Jusqu'en 1950, Saint-Mandrier est une section de la ville de La Seyne-sur-Mer, « Saint-Mandrier autrefois », [en ligne] : <http://www.ville-saintmandrier.fr/Historique.html>.

actes de naissances recensés. De plus, ces chiffres sont certainement en-deçà de la réalité migratoire car nous savons qu'à l'époque le décompte des immigrés pose problème<sup>349</sup>. Ces données ne sont alors que l'ébauche d'un phénomène considérable à venir<sup>350</sup>.

C'est durant la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle que débute réellement le grand exode des Italiens à La Seyne-sur-Mer, comme dans le Var. Toutefois, entre 1853 et 1862, seulement 230 naissances de descendants d'Italiens sont recensées dans la commune pour 2480 naissances au total, soit moins de 10%<sup>351</sup>. Le phénomène s'amplifie à partir des années 1870 et se développe de manière constante jusqu'à la Grande Guerre. Le graphique ci-dessous montre cette évolution, de la deuxième moitié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.



**Graphique 9** : Évolution du nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer de 1851 à 1891 (en comparaison à la ville de Toulon)<sup>352</sup>

<sup>349</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. a. b. c., p. 17-30.

<sup>350</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.*, p. 8.

<sup>351</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 33.

<sup>352</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corsés », *art. cit.*, p. 4 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51 ; Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV, Draguignan.

Le recensement de 1851 révèle la présence de 236 Italiens dans la commune, pour une population étrangère s'élevant à 242 individus et une population totale de 7 401 habitants<sup>353</sup>. Les Transalpins sont alors la principale population étrangère de la ville, mais ils ne représentent que 3% environ du total des habitants. Le pourcentage d'Italiens par rapport à l'ensemble de la population rappelle le cas de Toulon pour laquelle les chiffres sont presque quinze fois supérieurs toutefois<sup>354</sup>.

	1851
Population totale de La Seyne-sur-Mer	7401
Nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer	236
% des Italiens de La Seyne-sur-Mer dans la population totale	3,2%
Population totale de Toulon	69 474
Nombre d'Italiens à Toulon	3233
% des Italiens de Toulon dans la population totale	4,6%

**Tableau 17** : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1851<sup>355</sup>

Durant les années 1850, les Italiens sont appelés à venir travailler à La Seyne-sur-Mer, notamment pour remplacer les charpentiers envoyés au combat lors de la guerre de Crimée, pour la plupart employés aux chantiers navals. Ces derniers, en plein développement, nécessitent une importante main d'œuvre et la compensation des Seynois ayant quitté la ville devient alors essentielle.

<sup>353</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4.

<sup>354</sup> Registre de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan ; Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 70.

<sup>355</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5, Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4 ; Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

En 1872, le nombre d'Italiens établis à La Seyne-sur-Mer est en nette augmentation et ils représentent toujours la première population étrangère de la commune (1512 étrangers au total)<sup>356</sup>. La population d'outremont a été multipliée par six par rapport à 1851 et elle représente 14,6% du total des Italiens de La Seyne-sur-Mer, soit une augmentation du nombre d'Italiens plus significative qu'à Toulon et une proportion de Transalpins par rapport au nombre total d'habitants également supérieure. Les besoins des chantiers navals de plus en plus conséquents et les pertes humaines causées par le conflit franco-prussien sont encore une fois responsables de la venue d'immigrés transalpins.

	<b>1872</b>	<b>1851</b>
Population totale de La Seyne-sur-Mer	<b>10 123</b>	7041
Nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer	<b>1484</b>	236
% des Italiens de La Seyne-sur-Mer dans la population totale	<b>14,6%</b>	3,2%
Nombre d'Italiens à Toulon	<b>5042</b>	3233
Population totale de Toulon	<b>74 800</b>	69 474
% des Italiens de Toulon dans la population totale	<b>6,7%</b>	4,6%

**Tableau 18** : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1872 (en comparaison à 1851)<sup>357</sup>

En 1891, la population italienne de la commune a plus que doublé par rapport à 1872. Elle reste la première population étrangère de La Seyne-sur-Mer (3648 étrangers au total) et

<sup>356</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4.

<sup>357</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4 ; Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, ADV, Draguignan.

sa proportion par rapport à la population seynoïse totale est en nette augmentation<sup>358</sup>. La même année à Toulon, le nombre d'Italiens recensés est aussi supérieur par rapport à 1872, mais l'augmentation est moins marquante qu'à La Seyne-sur-Mer (889 Italiens de plus à Toulon) et la proportion des Transalpins de Toulon par rapport au nombre total d'habitants de la commune est aussi largement inférieure, bien qu'en augmentation par rapport à 1872<sup>359</sup>.

	<b>1891</b>	<b>1872</b>
Population totale de La Seyne-sur-Mer	<b>14 332</b>	10 123
Nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer	<b>3575</b>	1484
% des Italiens de La Seyne-sur-Mer dans la population totale	<b>25%</b>	14,6%
Population totale de Toulon	<b>77 747</b>	74 800
Nombre d'Italiens à Toulon	<b>5931</b>	5042
% des Italiens de Toulon dans la population totale	<b>7,6%</b>	6,7%

**Tableau 19** : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1891 (en comparaison à 1872)<sup>360</sup>

<sup>358</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4.

<sup>359</sup> Registre de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>360</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 5 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4 ; Registres de recensement 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872, 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV, Draguignan.

Outre les travailleurs immigrés des chantiers navals, nombreux sont les Italiens qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'installent à Saint-Elme<sup>361</sup> dans le but d'exploiter les richesses de la mer<sup>362</sup>. Ils y organisent leur petite bourgade et, soutenu par le maire de l'époque, Saturnin Fabre, ils y développent leur activité.

Les immigrés Italiens semblent alors être les garants de l'évolution démographique seynoïse durant cette période de forts mouvements migratoires. En effet, l'augmentation du nombre de Transalpins à La Seyne-sur-Mer coïncide avec la hausse démographique qui s'opère dans la commune au cours des décennies et avec l'essor fulgurant des chantiers navals. L'évolution du nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer se poursuit jusqu'à l'arrivée de la Grande Guerre puisqu'en 1913 quelques 12 000 Transalpins vivent dans la commune, pour une population totale d'environ 30 000 individus, soit presque 40% du total des habitants<sup>363</sup>. Nous avons déjà constaté qu'à la veille du conflit, le nombre d'Italiens à Toulon est à son paroxysme. Ces derniers représentent un cinquième de la population toulonnaise, avec 20 000 individus<sup>364</sup>. La ville de La Seyne-sur-Mer, avec ses 12 000 Transalpins, se place juste derrière, mais la proportion des Italiens par rapport à la population totale de la commune reste supérieure à celle de Toulon.

L'entre-deux-guerres est également une période intense de l'immigration italienne à La Seyne-sur-Mer. Un nouveau flot d'Italiens se dirige vers la région provençale pour des raisons politiques cette fois, bien que les motivations économiques n'aient pas disparu pour autant, la péninsule étant toujours dans une situation très instable. Toutefois, en 1921, 6887 Italiens sont recensés à La Seyne-sur-Mer, soit presque deux fois moins qu'en 1913<sup>365</sup>. Une baisse que l'on constate dans l'ensemble du département. Cette diminution de la population italienne est directement due au conflit mais également, comme à Toulon, à l'augmentation du nombre de naturalisations dans la commune<sup>366</sup>. Le tableau suivant montre cette baisse générale.

---

<sup>361</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 8.

<sup>362</sup> Saint-Elme est un petit port appartenant à la ville de La Seyne-sur-Mer.

<sup>363</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186.

<sup>364</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 73-74.

<sup>365</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 51.

<sup>366</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. b., p. 38, I. 2. A. b., p. 74.

	1911	1913 <sup>367</sup>	1921
Nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer		~ 12 000	<b>6887</b>
Nombre d'Italiens à Toulon	8500	~ 20 000	<b>8242</b>
Nombre d'Italiens dans le Var	42 403		<b>39 627</b>

**Tableau 20** : Évolution démographique italienne à La Seyne-sur-Mer, à Toulon et dans le Var de 1911 à 1921<sup>368</sup>

À partir de 1922, le nombre de Transalpins remonte avec la montée au pouvoir de Mussolini<sup>369</sup>. Bien qu'elle soit moins conséquente que la précédente, cette deuxième vague d'immigration se prolonge, comme dans le reste du département, jusqu'en 1936. Selon les observations de Marius Autran, elle permet le doublement de la population seynoïse<sup>370</sup>. En 1940, avec le gouvernement de Vichy, de nombreuses familles italiennes subissent divers traumatismes et leur situation ne fait que s'aggraver avec le progrès du conflit :

À La Seyne des centaines d'entre elles furent chassées, des sanctions prises contre des fonctionnaires d'origine italienne ; cela au nom du patriotisme le plus pur du Maréchal Pétain, alors que dans le même temps, il se soumettait à toutes les exigences d'Hitler et de ses complices nazis. La guerre 1939-1945 soumit les émigrés italiens à rudes épreuves : à ceux qui

<sup>367</sup> Les données de 1913 ne sont pas disponibles pour le Var, c'est pourquoi nous donnons celles de 1911. Les chiffres de 1913 sont communiqués pour Toulon et La Seyne-sur-Mer car ils montrent l'importante présence italienne dans ces communes juste avant la Grande Guerre et la baisse considérable qui se produit en 1921. On peut cependant supposer que la hausse de 1913 se vérifie dans l'ensemble du département.

<sup>368</sup> Maxime Serre, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *art. cit.*, p. 186 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 51 ; registres 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; Statistique générale de la France, Paris, imprimerie nationale, Tome I, 2<sup>e</sup> partie « Population présente totale », recensement de 1911, recensement de 1921. Document cité dans *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 173, 174 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, Tome 9, p. 2524.

<sup>369</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. b., p. 40 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 20.

<sup>370</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 13.

tombèrent sur les champs de bataille ou dans les combats de la résistance s'ajoutèrent les victimes civiles des bombardements... Lors de l'occupation italienne en 1943, de nombreux Italiens vécurent clandestinement parce que recherchés par les sinistres Chemises noires qui poursuivaient les antifascistes, même parmi les émigrés. La paix enfin revenue, La Seyne pansa ses blessures, reconstruisit ses habitations et il est évident qu'on ne pouvait plus faire aucune distinction entre les communautés seynoise et italienne tant les heures douloureuses les avaient rapprochées l'une de l'autre<sup>371</sup>.

Durant l'après-guerre, à La Seyne-sur-Mer comme dans l'ensemble du département<sup>372</sup>, le mouvement migratoire italien se poursuit mais il est beaucoup moins marquant qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Au fur et à mesure des décennies, le nombre d'Italiens qui rejoignent la commune baisse considérablement. En effet, en 1975, alors que l'immigration italienne a largement été remplacée par celle en provenance des pays du Maghreb, seulement 675 individus de nationalité italienne sont recensés à La Seyne-sur-Mer<sup>373</sup>, pour une population totale de 51 155 habitants<sup>374</sup>. En 1982, le nombre de Transalpins non naturalisés diminue encore dans la commune puisque 567 sont recensés<sup>375</sup>, pour un nombre total d'habitants égal à 57 659<sup>376</sup>.

En définitive, l'immigration italienne à La Seyne-sur-Mer est importante de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres, comme c'est le cas sur l'ensemble du territoire varois. Contrairement à la ville de Toulon où le nombre de Transalpins recensés est supérieur à celui de La Seyne-sur-Mer, mais où il ne représente qu'un pourcentage très faible de la population totale, cette dernière abrite un nombre conséquent d'Italiens par rapport à son nombre total d'habitants.

---

<sup>371</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.*, p. 14-15. Les observations de Marius Autran résultent, selon les écrits de ce dernier, à la fois de recherches scientifiques, de nombreux témoignages et de ses expériences personnelles.

<sup>372</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. c., p. 42-43.

<sup>373</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.*, p. 24.

<sup>374</sup> La Seyne-sur-Mer, Chiffres clés, « Évolution et structure de la population », Géographie au 01/01/2011, [en ligne] : [http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL\\_COM83126.pdf](http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL_COM83126.pdf).

<sup>375</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 24.

<sup>376</sup> La Seyne-sur-Mer, Chiffres clés, « Évolution et structure de la population », Géographie au 01/01/2011, [en ligne] : [http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL\\_COM83126.pdf](http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL_COM83126.pdf).

Nous allons voir que dans cette commune littorale, comme à Toulon, les immigrés présentent des caractéristiques particulières et des origines régionales diversifiées.

### 3. A. b. Constitution et provenance de la communauté transalpine de La Seyne-sur-Mer

Les premiers Italiens qui émigrent à La Seyne-sur-Mer le font pour des raisons professionnelles, comme l'ensemble de leurs compatriotes. Lorsqu'ils arrivent dans la commune au début de l'exode, la plupart des immigrés sont des hommes célibataires qui viennent découvrir un nouveau territoire qu'ils espèrent fructueux. Les hommes mariés se déplacent souvent seuls au début, ils servent d'éclaireurs à leur famille<sup>377</sup>.

La spécificité de la commune, nous l'avons vu<sup>378</sup>, réside dans l'existence des chantiers navals qui recrutent beaucoup de travailleurs étrangers, ce qui encourage une immigration masculine particulièrement massive. Contrairement à la ville de Toulon où la différence entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes est plutôt faible<sup>379</sup>, à La Seyne-sur-Mer les inégalités sont plus importantes. Pour autant, la place qu'occupe la population italienne féminine de La Seyne-sur-Mer n'est pas négligeable, comme l'indique le tableau suivant.

	Pourcentage d'Italiens à La Seyne-sur-Mer selon le sexe	
	Hommes	Femmes
<b>1851</b>	~ 62 %	~ 37%
<b>1872</b>	~ 56%	~ 43%
<b>1881</b>	~ 60%	~ 40%

**Tableau 21** : Pourcentage d'Italiens à La Seyne-sur-Mer selon le sexe en 1851, 1872 et 1881<sup>380</sup>

<sup>377</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 9-10.

<sup>378</sup> Cf. *supra*, I. 3. A. a., p. 110.

<sup>379</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 71-73.

<sup>380</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 41.

Au début de l'exode (1851-1872), ces hommes et ces femmes sont majoritairement originaires du nord de l'Italie, comme à Toulon et dans l'ensemble du département, notamment du Royaume de Sardaigne selon le recensement de 1851. En effet, sur les 46 femmes recensées à La Seyne-sur-Mer cette année, 38 en sont issues, contre 7 pour la région de Naples (Procida)<sup>381</sup>. Contrairement à la ville de Toulon où les origines sont très diversifiées dès 1851 (avec une dominance ligure)<sup>382</sup>, ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on observe une diversification des origines à La Seyne-sur-Mer, accompagnée d'une immigration plus familiale<sup>383</sup>.

Ainsi, selon les observations de Marius Autran, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> voient arriver à La Seyne-sur-Mer des familles entières. Après la stabilisation de leur situation professionnelle, les hommes venus seuls au départ incitent leur famille à les rejoindre et s'installent parfois définitivement dans le département<sup>384</sup>. Bien que la diversité régionale soit moins importante qu'à Toulon, ces familles sont originaires de différentes provinces italiennes. Ils arrivent du Piémont, notamment de Coni, Borgo San Dalmazzo, Limone, Bove, Roccasparvera ou Peveragno<sup>385</sup>, comme l'illustrent les cartes ci-dessous.

---

<sup>381</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 35.

<sup>382</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. c., p. 77-84.

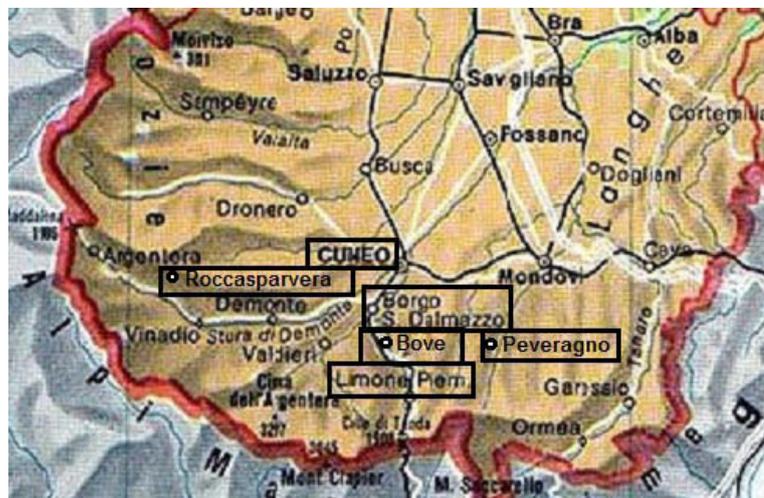
<sup>383</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 39.

<sup>384</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 9-10.

<sup>385</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 8 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 43-45.



**Carte 2** : Région italienne du Piémont et localisation des villes de provenance des Italiens de La Seyne-sur-Mer<sup>386</sup>



**Carte 3** : Principales villes piémontaises de provenance des Italiens de La Seyne-sur-Mer<sup>387</sup>

Quelques Italiens installés à La Seyne-sur-Mer sont également originaires de Toscane, avec en tête les villes de Pise et Buti, de Ligurie (Gênes), de Campanie (Naples), de Sicile, de Sardaigne, du Frioul, d'Émilie-Romagne et du Latium<sup>388</sup>.

<sup>386</sup> Carte du Piémont, [en ligne] : [http://www.informagiovani-italia.com/carte\\_piemont.htm](http://www.informagiovani-italia.com/carte_piemont.htm), modifiée à l'aide du logiciel Paint.

<sup>387</sup> *Ibidem*.

<sup>388</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 34 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 37.

Comme à Toulon, cette diversité régionale est due à l'abondance des emplois. Bien que les chantiers navals soient la première source de travail pour la population masculine de La Seyne-sur-Mer, les métiers de la mer ont aussi une place importante, comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce travail. Ils favorisent la venue de pêcheurs par exemple, en provenance à la fois du nord et du sud de la péninsule. Toutefois, les Piémontais restent la première population italienne de la commune puisqu'ils représentent, lors de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, presque 64% du contingent italien de la ville. Les Toscans arrivent en seconde position, loin derrière toutefois, avec 16,54% seulement<sup>389</sup>. En résumé, La Seyne-sur-Mer présente une situation intermédiaire entre la ville de Toulon et le reste du département, avec une dominance piémontaise mais aussi la présence d'un certain nombre de Transalpins originaires de toute l'Italie.

À présent, nous allons déterminer la répartition géographique des Italiens sur le territoire seynoïse et voir que, comme à Toulon, un regroupement par quartier se produit.

### 3. A. c. Les quartiers d'accueil des Italiens de La Seyne-sur-Mer

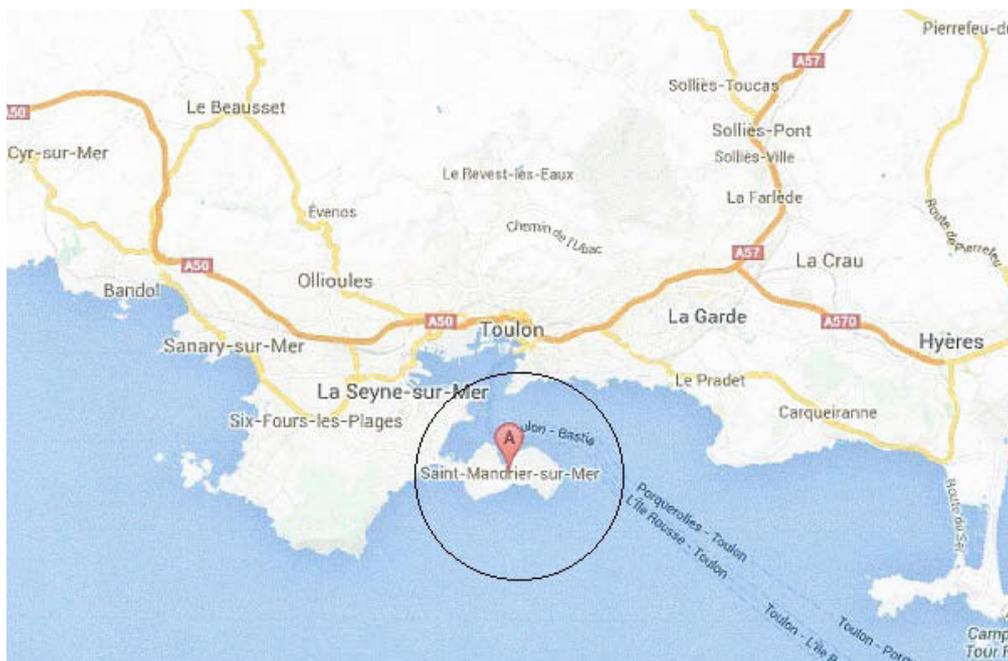
Parmi les 236 Italiens présents à La Seyne-sur-Mer en 1851<sup>390</sup>, 28 sont regroupés dans la vieille ville, plus exactement dans la rue Savonnière (actuelle rue Taylor), où la population totale s'élève à 84 habitants. Les Transalpins représentent alors 30% des individus installés dans la rue Savonnière. Cette dernière occupe la première place parmi les localisations d'accueil des Italiens de la commune. La même année, 66 Italiens sont établis sur le port de Saint-Mandrier qui regroupe une population totale de 564 habitants<sup>391</sup>. La carte présentée ci-dessous montre la situation géographique de Saint-Mandrier.

---

<sup>389</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 37.

<sup>390</sup> Cf. *supra*, I. 3. A. a., p. 112.

<sup>391</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 42.



**Carte 4 : Localisation de Saint-Mandrier<sup>392</sup>**

En 1872, la présence italienne s'étend sur l'ensemble du territoire. Les immigrants s'établissent dans quasiment toutes les rues, exceptées dans les zones résidentielles réservées à une population bourgeoise<sup>393</sup>. Cependant, une concentration se vérifie dans certains quartiers comme le quartier de La Lune, aux portes des chantiers navals, le quartier des Mouissèques, adjacent ou encore le quartier de La Rouve, distant du port, comme le montre la carte présentée à la page suivante<sup>394</sup>. Ces zones, comparables à de véritables bidonvilles, sont souvent situées dans des espaces marécageux. Elles hébergent surtout les travailleurs des chantiers navals<sup>395</sup> mais aussi quelques familles. Ces dernières sont également installées dans

<sup>392</sup> Carte du littoral varois et localisation de la commune de Saint-Mandrier, [en ligne] : <https://maps.google.fr/maps?hl=fr&q=Saint-Mandrier-sur-Mer&ie=UTF8&hq=&hnear=Saint-Mandrier-sur-Mer,+Var,+Provence-Alpes-C%3%B4te+d%27Azur&ll=43.108001,5.871506&spn=0.208037,0.441513&z=11>. Carte modifiée à l'aide du logiciel paint.

<sup>393</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 42.

<sup>394</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », art. cit. p. 11 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 49 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 34.

<sup>395</sup> Les témoignages montrent que les travailleurs italiens des Chantiers Navals ne sont pas tous établis à La Seyne-sur-Mer.

la rue Nicolas Chapuy<sup>396</sup>, adjacente au quartier de la Lune, dans laquelle 77% des habitants sont des Italiens (Parmi lesquels 87% de Piémontais)<sup>397</sup>. En 1872, ces quartiers regroupent une population italienne importante puisque les Transalpins sont 115 pour un nombre total d'habitants égal à 680, ils représentent alors 17% de la population<sup>398</sup>. Rappelons que le port de Saint-Mandrier abrite aussi un certain nombre d'Italiens (souvent issus de Procida, île de la baie de Naples)<sup>399</sup>.

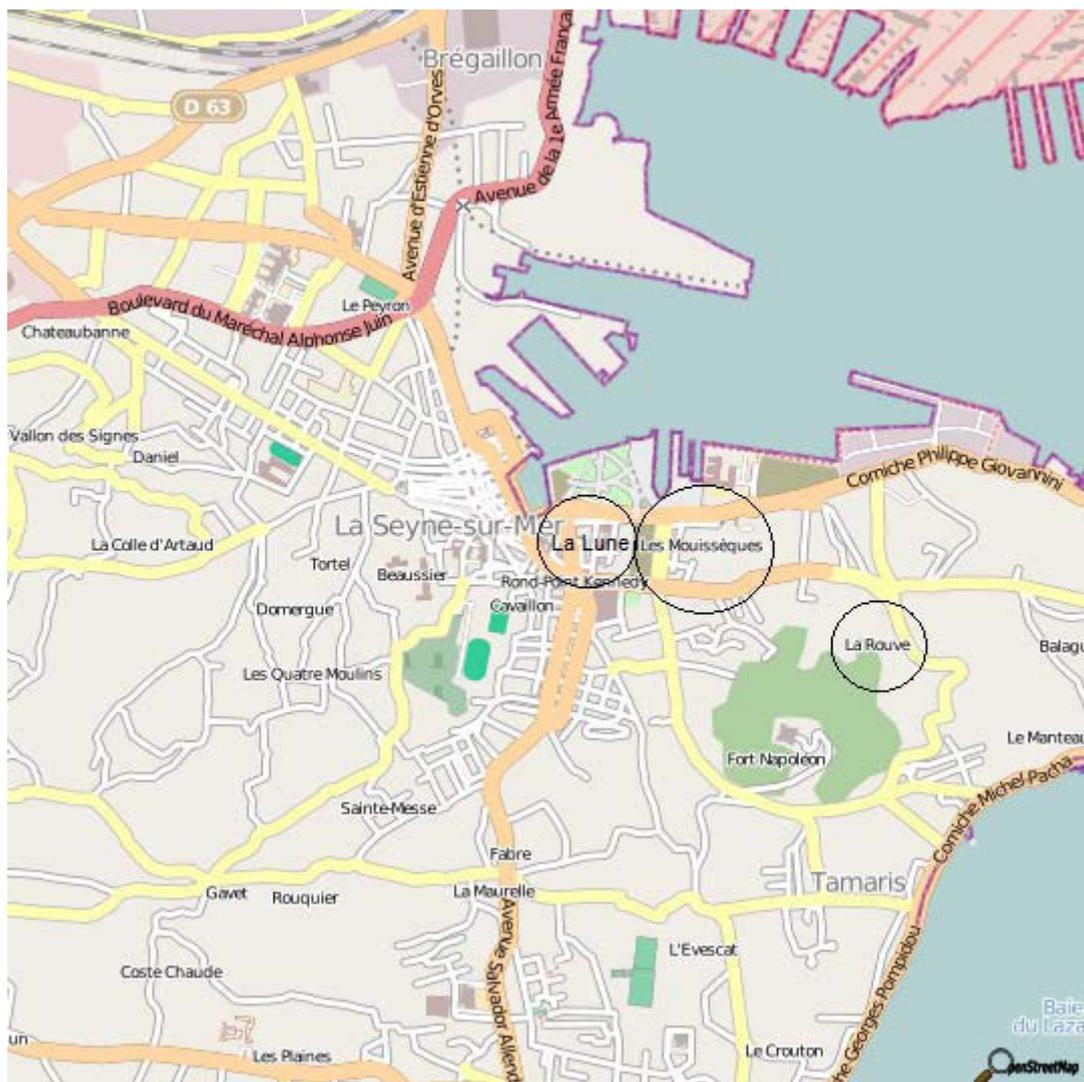
---

<sup>396</sup> La rue Nicolas Chapuy relie le boulevard Toussaint Merle et l'avenue Pierre Fraysse. Elle coupe la place Benoît Frachon et la rue Camille Pelletan.

<sup>397</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 34 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 43.

<sup>398</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 43.

<sup>399</sup> *Ibidem*, p. 43-45.

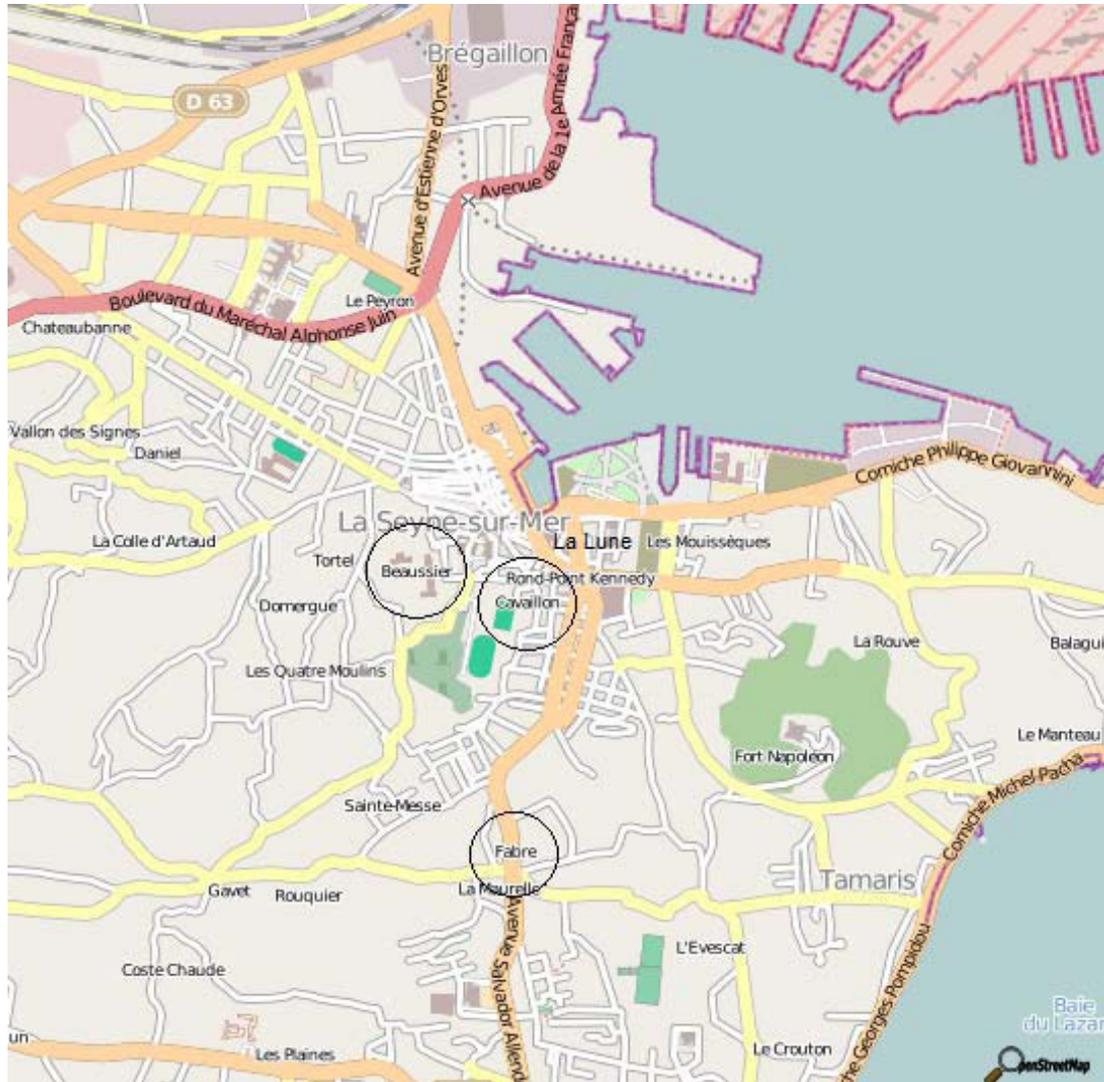


**Carte 5** : Principaux quartiers d'accueil des Italiens de La Seyne-sur-Mer (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)<sup>400</sup>

Les immigrés italiens de La Seyne-sur-Mer sont installés dans la partie nord du territoire, avec des regroupements importants dans certains quartiers populaires. Dans la commune, ces quartiers sont généralement situés près du port.

<sup>400</sup> Plan actuel de la ville de La Seyne-sur-Mer, [en ligne] : <http://www.gralon.net/plan-ville/plan-la-seyne-sur-mer-34021.htm>, modifié à l'aide du logiciel Paint. Le quartier de la Lune, situé autour de la place de La Lune, aujourd'hui place Benoît Frachon, a été ajouté sur la carte mais, de nos jours, il n'existe plus sous ce nom.

Peu à peu, un déplacement des Italiens du port vers le centre ancien se produit. Ils rejoignent des zones plus confortables, comme la rue Evenos et la rue Messine<sup>401</sup> ou les quartiers Beaussier, Cavaillon ou Pont de Fabre (plus excentré)<sup>402</sup>.



**Carte 6** : Déplacement des Italiens vers les quartiers du centre ancien ou excentrés<sup>403</sup>

Nous avons vu qu'à Toulon le centre ancien est l'une des principales zones d'accueil pour les Italiens de la commune et qu'il peut-être considéré comme une véritable « petite

<sup>401</sup> La rue Evenos et la rue Messine se situent dans le même secteur que la rue Taylor, principale localité d'accueil des Italiens de la commune en 1851.

<sup>402</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 11.

<sup>403</sup> Plan actuel de la ville de La Seyne-sur-Mer, [en ligne] : <http://www.gralon.net/plan-ville/plan-la-seyne-sur-mer-34021.htm>, modifié à l'aide du logiciel Paint.

Italie »<sup>404</sup>. À La Seyne-sur-Mer, le centre ancien occupe également une place importante à partir de 1872. Comme à Toulon, ces derniers semblent cependant présents sur l'ensemble de la zone sud de la commune. En revanche, la mutation géographique qui se produit à La Seyne-sur-Mer n'est pas visible à Toulon où les principales zones d'accueil des immigrés d'outre-mer restent plus ou moins les mêmes sur l'ensemble de la période étudiée (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle-XX<sup>e</sup> siècle)<sup>405</sup>. Les mauvaises conditions de vie des Italiens installés près des chantiers navals sont la principale cause de la mobilité italienne à La Seyne-sur-Mer.

### 3. B. BRIGNOLES : UN EXEMPLE D'IMMIGRATION RURALE

Contrairement aux villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer, la ville de Brignoles est située au centre du département. Elle est donc un exemple significatif de l'immigration italienne en milieu rural. Malgré une population totale assez faible par rapport aux communes littorales étudiées, la ville accueille un certain nombre d'Italiens dont nous avons défini l'importance. Leurs régions d'origine ainsi que leur répartition géographique sur le territoire brignolais ont également été déterminées. La situation italienne de Brignoles a été comparée à celle de La Garde, dont les aspects démographiques et économiques peuvent être comparables, mais aussi à celle des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer.

#### 3. B. a. La démographie italienne de Brignoles

Avec ses 16 885 habitants en 2012<sup>406</sup> et un territoire qui s'étend sur 70,5 km<sup>2</sup>, Brignoles est la sous-préfecture du département du Var. Elle est située dans un ancien bassin minier d'extraction de bauxite et dans la plaine de la rivière Caramy<sup>407</sup>. Elle est durant le grand exode

---

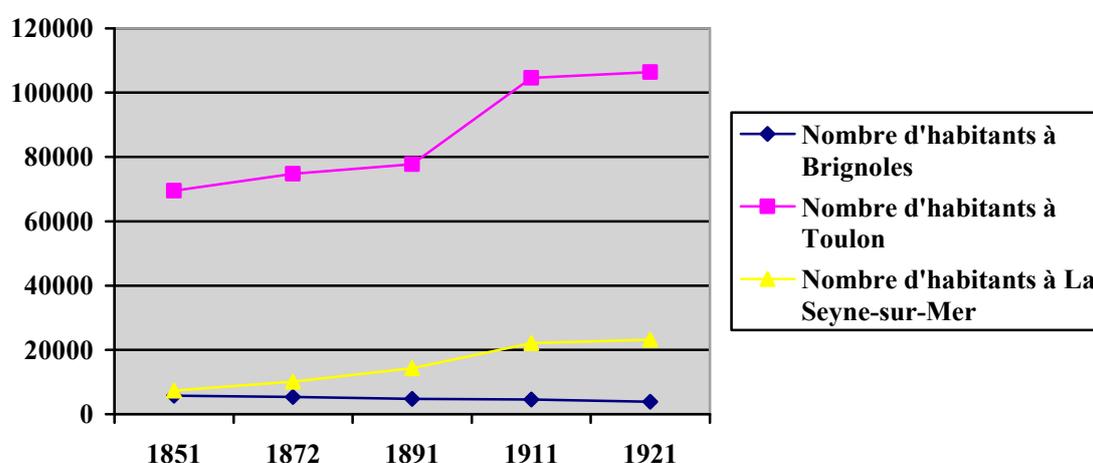
<sup>404</sup> Cf. *supra*, I. 2. B. a., p. 86-94.

<sup>405</sup> *Ibidem*.

<sup>406</sup> « Ville de Brignoles dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com/mairie/mairie-brignoles-83170.htm>.

<sup>407</sup> Géographie de la ville de Brignoles, « De riches ressources naturelles », [en ligne] : <http://www.brignoles.fr/capitale-du-centre-var/geographie-432.html> ; « La ville de Brignoles », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/ville-brignoles.html>.

italien une commune exclusivement rurale et bien que l'économie de Brignoles se développe considérablement depuis plusieurs décennies, la ville conserve une grande partie de son patrimoine naturel. Elle fait aujourd'hui partie de ce que les opérateurs touristiques appellent la Provence Verte<sup>408</sup>. Dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que ces ressources naturelles favorisent les activités agricoles du département, on assiste à la désertion des campagnes varoises<sup>409</sup>. Comme de nombreuses communes du nord et du centre du département, Brignoles connaît une importante diminution de sa population de 1851 à 1921, contrairement aux villes littorales comme Toulon et La Seyne-sur-Mer où le nombre d'habitants ne cesse d'augmenter, comme le montre le graphique suivant.



**Graphique 10 :** Évolution du nombre d'habitants à Brignoles, Toulon et La Seyne-sur-Mer de 1851 à 1921<sup>410</sup>

<sup>408</sup> La Provence Verte est constituée de quatre communautés de communes dont le Comté de Provence, à laquelle appartient Brignoles. Elle regroupe 39 villes et villages dont le patrimoine et les ressources naturelles sont exceptionnels et ont été préservés. Les trois autres communautés de communes qui composent la Provence Verte sont la Sainte-Baume Mont Aurélien, le Val d'Issole et la Provence d'Argens en Verdon. Site de l'Office de Tourisme de la Provence Verte, [en ligne] : <http://www.la-provence-verte.net>. Voir aussi la vidéo de présentation de la Provence Verte, [en ligne] : <http://www.la-provence-verte.net/decouvrir/phototheque.php>. Voir annexe 8, la Provence Verte et les 39 communes qui la constituent, p. 333.

<sup>409</sup> Yves Rinaudo, *op. cit.*, Tome II, p. 481-486.

<sup>410</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan ; « La population de Brignoles », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-brignoles.html> ; Registres de recensement 11M 2/283, 1851, 11M 2/285, 1872, 11M 2/287, 1891, 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan ; statistiques de l'insee, [en ligne] : [http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL\\_COM83126.pdf](http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL_COM83126.pdf) ; « Statistiques sur la population de La Seyne-sur-Mer, [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-la-seyne-sur-mer.html> ; « Ville de La Seyne-sur-Mer dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com/mairie/mairie-la-seyne-sur-mer-83500.htm> ;

La population totale de Brignoles de 1851 à 1921 est largement inférieure à celle des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer<sup>411</sup>. Les chiffres relatifs à ces trois communes sont présentés dans le tableau ci-dessous.

	1851	1872	1891	1911	1921
Nombre d'habitants à Brignoles	5809	5376	4811	4541	3916
Nombre d'habitants à Toulon	69 474	74 800	77 747	104 582	106 331
Nombre d'habitants à La Seyne-sur-Mer	7401	10 123	14 332	22 093	23 168

**Tableau 22** : Récapitulatif du nombre d'habitants à Brignoles de 1851 à 1921, en comparaison aux villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer<sup>412</sup>

---

Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 51 ; « La population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html>.

<sup>411</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 69-77, I. 3. A. a., p. 109-116.

<sup>412</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan ; « La population de Brignoles », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-brignoles.html> ; Registres de recensement 11M 2/283, 1851, 11M 2/285, 1872, 11M 2/287, 1891, 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan ; statistiques de l'insee, [en ligne] : [http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL\\_COM83126.pdf](http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/DEP/83/COM/DL_COM83126.pdf) ; « Statistiques sur la population de La Seyne-sur-Mer, [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-la-seyne-sur-mer.html> ; « Ville de La Seyne-sur-Mer dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com/mairie/mairie-la-seyne-sur-mer-83500.htm> ; Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; 11M 2/320, Toulon Est, 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872 ; 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901 ; 11M 2/ 354, 11M 2/ 355, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 11M 2/ 356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911, ADV, Draguignan ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 51 ; « La population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr/statistique-toulon.html>.

À titre de comparaison, dans la ville de La Garde, qui n'est encore qu'un petit village à l'époque de la grande immigration, le nombre total d'habitants a tendance à stagner de 1851 à 1901, excepté l'année 1891 qui révèle une hausse provisoire de la population totale. 2875 individus sont recensés en 1851, 2986 en 1876, 3494 en 1891, 2398 en 1896 et 2791 en 1901<sup>413</sup>. La situation démographique de cette petite commune du sud est différente de celle des autres villes étudiées où la population totale est en constante hausse (Toulon et La Seyne-sur-Mer) ou, à l'inverse, en baisse (Brignoles). Elle est en revanche comparable, en terme quantitatif, à celle de la ville de Brignoles. On peut constater que le nombre d'Italiens présents dans ces deux communes n'est pas négligeable par rapport à leur nombre total d'habitants, comme le montrent les tableaux suivants<sup>414</sup>.

	<b>1851</b>	<b>1872</b>	<b>1891</b>	<b>1901</b>
Nombre d'Italiens à Brignoles	33	305	374	565
Nombre total d'habitants à Brignoles	5809	5376	4811	4748
% des Italiens dans la population totale de Brignoles	0,5%	5,7%	7,8%	12%

**Tableau 23** : Nombre d'Italiens à Brignoles de 1851 à 1901 par rapport au nombre total d'habitants<sup>415</sup>

<sup>413</sup> La population totale de la ville de La Garde n'apparaît pas dans le graphique n°9 ni dans le tableau n°24 car le recensement des habitants de la commune ne prend pas en compte les mêmes années. Il a été effectué dans le cadre du Mémoire de Master intitulé *L'Italie à La Garde de 1850 à nos jours*. Registres de recensement 11M 2/ 141, 1851, 11M 2/142, 1876, 1896 et 1901, La Garde, ADV ; registres de recensement de 1888 à 1893, de 1895-1896, La Garde, Archives Municipales.

<sup>414</sup> Le nombre d'Italiens présents à Brignoles et à La Garde ne peut être présenté dans un tableau comparatif car il a été recensé selon des années différentes.

<sup>415</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

	<b>1851</b>	<b>1876</b>	<b>1891</b>	<b>1896</b>
Nombre d'Italiens à La Garde	56	198	411	126
Nombre total d'habitants à La Garde	2875	2986	3494	2398
% des Italiens dans la population totale de La Garde	2%	6,6%	11,7%	5,2%

**Tableau 24** : Nombre d'Italiens à La Garde de 1851 à 1896 par rapport au nombre total d'habitants<sup>416</sup>

Durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on remarque l'évolution constante du nombre d'Italiens à Brignoles<sup>417</sup>, comme c'est le cas à Toulon, à La Seyne-sur-Mer et dans l'ensemble du département<sup>418</sup>. La population transalpine de la ville de La Garde augmente en revanche jusqu'en 1891, puis diminue en 1896 (elle augmentera de nouveau durant la Grande Guerre et jusqu'aux années 1920, comme dans l'ensemble du département)<sup>419</sup>.

En 1851, parmi les 33 immigrants d'outremont recensés à Brignoles, on compte 21 hommes, 9 femmes et 3 enfants<sup>420</sup>. Comme dans le reste du département, la dominance masculine s'explique par la venue de célibataires ou de chefs de famille qui viennent en éclaireurs découvrir un territoire inconnu. À La Garde, les Italiens recensés la même année sont plus nombreux qu'à Brignoles, malgré un nombre total d'habitants inférieur. La situation

<sup>416</sup> Registres de recensement 11M 2/ 141, 1851, 11M 2/142, 1876, 1891 et 1896, La Garde, ADV, Draguignan ; registre de recensement de 1895-1896, La Garde, Archives Municipales.

<sup>417</sup> Registres 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

<sup>418</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. a., p. 31-35, I. 2. A. b., p. 69-72, I. 3. A. a., p. 111-114.

<sup>419</sup> Registres de recensement 11M 2/141, 1851, 11M 2/142, 1876, 1891 et 1896, La Garde, ADV, Draguignan ; registres de recensement de 1888 à 1893, de 1895-1896, de 1914 à 1916, de 1929 à 1933, La Garde, Archives Municipales.

<sup>420</sup> Registre 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

littorale de la ville de La Garde et sa proximité avec Toulon explique probablement la supériorité numérique des immigrés.

En 1872, la population brignolaise totale a diminué mais le nombre de Transalpins a considérablement augmenté par rapport à 1851<sup>421</sup>. Nous avons constaté que la population locale tend à se diriger vers la ville et la désertion des campagnes par les autochtones incite les étrangers à venir combler ce manque démographique et économique. Les différences entre hommes et femmes sont de plus en plus minces puisque 124 individus de sexe masculin sont recensés contre 104 de sexe féminin et 77 enfants. Outre l'arrivée de familles entières qui rejoignent un mari venu en éclaireur, cet écart très faible peut également être la conséquence de l'emploi. En effet, la diversité des tâches agricoles à Brignoles permet aux femmes et aux enfants de travailler<sup>422</sup>. Elles ne nécessitent pas de qualifications particulières. Contrairement à la ville de La Seyne-sur-Mer qui, du fait des chantiers navals, attire prioritairement des hommes nous l'avons vu<sup>423</sup>, la ville de Brignoles et ses diverses activités sollicitent l'ensemble des Italiens, peu importe l'âge et le sexe.

Notons qu'il s'agit souvent d'activités temporaires qui ne fixent pas automatiquement les immigrés sur le territoire. En effet, parmi les 33 Italiens comptabilisés en 1851, seulement 4 noms de famille réapparaissent dans le registre de 1872. Dans un cas, il s'agit des mêmes personnes puisque les prénoms coïncident, dans les trois autres cas, il s'agit certainement de parents ou de descendants. Cela montre le caractère fluctuant de l'emploi et donc de l'immigration dans une ville agricole comme celle de Brignoles, où les tâches varient au gré des saisons<sup>424</sup>.

En comparaison, à La Garde, durant la même période, le nombre de Transalpins est également en hausse mais cette augmentation est moins significative qu'à Brignoles. Par contre, le nombre total d'habitants à La Garde n'augmente que très légèrement par rapport à

---

<sup>421</sup> Registre 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>422</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 43.

<sup>423</sup> Cf. *supra*, I. 3. A. b., p. 118.

<sup>424</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. b., p. 22-25.

1851 (2986 en 1876 contre 2875 en 1851) et il semblerait que les nouveaux immigrés transalpins soient les principaux responsables de cette hausse<sup>425</sup>.

Comme dans le reste du département, le nombre d'Italiens dans la commune de Brignoles continue d'augmenter en 1891. Le nombre d'hommes et de femmes sont tous deux en augmentation puisque l'on dénombre 143 hommes contre 111 femmes et 120 enfants<sup>426</sup>. Après quelques mois ou quelques années de travail saisonnier, certains immigrés saisissent l'opportunité qui leur est offerte, suite à la désertion du territoire par la population locale, de s'installer définitivement sur le territoire et d'y travailler durablement<sup>427</sup>. La même année, le nombre d'Italiens à La Garde, ainsi que la population totale de la commune augmentent considérablement par rapport au recensement de 1876. La hausse du nombre total d'habitants dépend alors en grande partie de l'accroissement du nombre d'immigrés.

La situation italienne de La Garde est bien différente de celle de Brignoles où les Transalpins viennent remplacer une population en déclin et non augmenter une population stagnante. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, contrairement aux villes de Brignoles, Toulon et La Seyne-sur-Mer, la commune de La Garde connaît une baisse du nombre d'immigrés d'outremont, accompagnée du déclin de la population totale. L'attrait de la ville de Toulon, frontalière, explique peut-être un départ à la fois de la population municipale et des immigrés vers une grande ville où l'économie fructueuse offre plus d'opportunités d'emploi qu'à La Garde qui n'est à l'époque qu'un petit village.

Le recensement de 1901 révèle une hausse importante de la population italienne de Brignoles, tandis qu'une diminution de la population totale se produit. La proportion des Transalpins par rapport au nombre total d'habitants est alors plus importante. Le nombre d'individus des deux sexes ainsi que le nombre d'enfants se sont accrus puisque l'on compte 228 hommes, 187 femmes et 150 enfants<sup>428</sup>. L'installation durable de familles entières se confirme et nous verrons dans la seconde partie de ce travail qu'elle va souvent de pair avec

---

<sup>425</sup> Registre de recensement 11M 2/142, 1876, La Garde, ADV, Draguignan.

<sup>426</sup> Registre de recensement 11M 2/56, Brignoles, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>427</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 43.

<sup>428</sup> Registre de recensement 11M 2/57, Brignoles, 1901, ADV, Draguignan.

une stabilisation professionnelle, notamment dans le secteur agricole. À titre comparatif, à La Garde, la baisse du nombre d'Italiens se poursuit<sup>429</sup>. En revanche, le nombre d'immigrés augmente de nouveau durant la période de 1914-1916, durant laquelle 205 Italiens sont recensés malgré le conflit<sup>430</sup>. Peut-être certains immigrés ayant quitté la commune pour travailler à Toulon par exemple jugent-ils dangereuse leur installation dans un port militaire en temps de guerre et préfèrent regagner le village de La Garde qu'ils ont connu quelques années plus tôt.

En résumé, la situation démographique italienne à Brignoles suit la tendance du département où le nombre d'Italiens augmente constamment jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est également le cas des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer comme nous avons pu l'observer. La particularité des villes du centre Var et du haut Var, comme celle de Brignoles, est que la population étrangère, outre l'apport économique qu'elle représente, participe au repeuplement du territoire. À La Garde, nous avons vu que la situation diverge puisqu'une diminution de la population transalpine se produit dès 1896 et le regain de l'immigration se vérifie à partir de la Grande Guerre. Sa situation limitrophe avec la ville de Toulon explique probablement les fluctuations qui touchent la commune.

La ville de Brignoles accueille donc un nombre non négligeable d'Italiens par rapport à sa population totale. Voyons quelles sont les régions de provenance de ces Transalpins qui ont choisi l'immigration rurale, en comparaison au département et aux villes littorales étudiées.

### 3. B. b. Les régions d'origine des Italiens de Brignoles

Les Piémontais représentent la première population italienne du département<sup>431</sup>. Toutefois, deux cas particuliers ont été soulignés, il s'agit des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer qui accueillent des immigrés en provenance de toute l'Italie<sup>432</sup>. Les principales

---

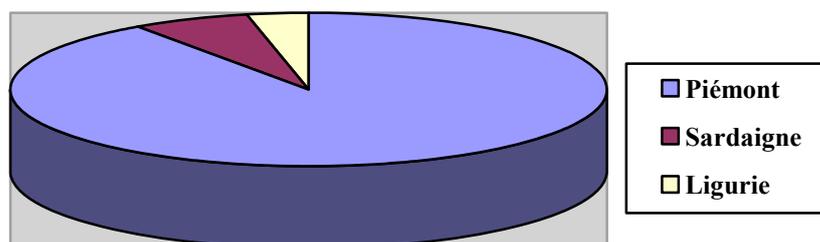
<sup>429</sup> Registre de recensement de 1909 à 1912, La Garde, Archives Municipales.

<sup>430</sup> Registre de recensement de 1914 à 1916, La Garde, Archives Municipales.

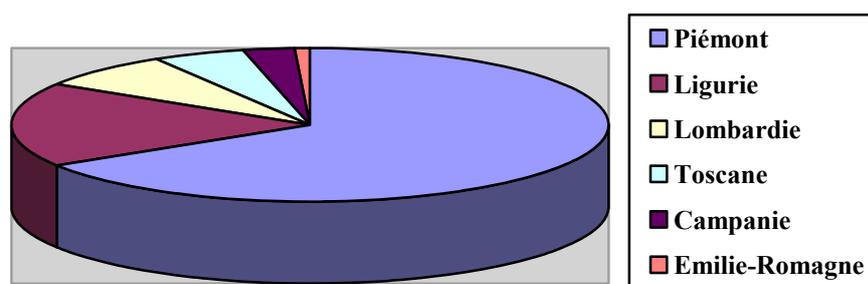
<sup>431</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 48-52.

<sup>432</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. c., p. 77-84, I. 3. A. b., p. 119-121.

régions d'origine des Transalpins de Brignoles ont été définies afin de mettre en exergue la tendance que suit la commune. En d'autres termes, la situation à Brignoles a été analysée et confrontée à celle des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer, mais aussi à celle du département dans son ensemble. La ville de La Garde, qui présente des similarités démographiques et économiques avec celle de Brignoles, a également été évoquée. Les graphiques présentés ci-dessous montrent les régions de provenance des Italiens de Brignoles en 1851 et en 1872.



**Graphique 11** : Les origines régionales des Italiens de Brignoles en 1851<sup>433</sup>



**Graphique 12** : Les origines régionales des Italiens de Brignoles en 1872<sup>434</sup>

<sup>433</sup> Registre de recensement 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>434</sup> Registre de recensement 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

En 1851, sur les 33 Italiens présents dans la commune, 28 sont originaires du Piémont<sup>435</sup>. Une nette dominance piémontaise qui est la conséquence d'un phénomène général qui touche l'ensemble du département. On peut également penser que le caractère agricole de la ville de Brignoles justifie la venue d'immigrés en provenance de régions montagneuses, habitués aux travaux agraires. En 1872, les Piémontais sont toujours largement majoritaires avec 148 individus pour 305 immigrés italiens au total, mais on remarque la diversification des origines régionales des Transalpins de Brignoles. En effet, tandis qu'en 1851 seulement 2 Sardes, 1 Ligure et 2 Transalpins dont l'origine régionale n'est pas indiquée viennent s'ajouter aux 28 Piémontais, en 1872, on compte 40 Ligures, 17 Lombards, 11 Toscans, 6 Campaniens, 2 Italiens en provenance d'Émilie-Romagne et 81 Italiens dont l'origine régionale n'est pas indiquée dans le registre de recensement<sup>436</sup>.

Notons que les deux Sardes recensés en 1851 n'apparaissent plus dans le recensement de 1872. Le problème relatif à l'origine réelle des immigrés recensés comme Sardes a déjà été mentionné et on peut constater que l'importante diminution, voire la disparition de cette communauté entre 1851 et 1872 est visible dans chaque ville étudiée<sup>437</sup>. La présence importante de Ligures et d'autres Italiens originaires de régions côtières, voire du sud de la péninsule en 1872, remet en cause le choix de Brignoles en fonction des similarités entre région d'origine et territoire d'accueil.

La diversification des régions de provenance va de pair avec l'augmentation de la population italienne en 1872. Elle se vérifie d'ailleurs dans l'ensemble du département, à Toulon et à La Seyne-sur-Mer nous l'avons observé<sup>438</sup>, mais aussi à La Garde où l'on remarque une dominance piémontaise avec notamment les villes de Bra, Alba, Barbaresco et Pocapaglia et la présence de Lombards, de Ligures, de Toscans et d'immigrés en provenance

---

<sup>435</sup> Registre de recensement 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>436</sup> Registre de recensement 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan ; registre de recensement 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>437</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 47-48, I. 2. A. c., p. 78-81. Rappelons que les informations transmises dans les registres de recensement sont parfois imprécises et très diverses et qu'on ne connaît pas toujours la ville d'origine.

<sup>438</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. c., p. 77-84, I. 3. A. b., p. 119-121. Rappelons qu'à Toulon et à La Seyne-sur-Mer, les origines régionales des Italiens sont variées dès 1851.

du Frioul<sup>439</sup>. Le phénomène de diversification des origines à Brignoles peut aussi résulter d'une immigration interdépartementale. Les Italiens arrivés dans les villes côtières pour y travailler, notamment ceux employés dans les grandes industries toulonnaises ou seynoises, se déplacent souvent au gré des travaux proposés lors des périodes de chômage<sup>440</sup>. D'une manière générale, le nombre d'Italiens par région de provenance à Brignoles reflète très bien la situation du département, les Piémontais étant majoritaires. La présence non négligeable de Ligures rappelle le cas de Toulon et de La Seyne-sur-Mer où ils sont, avec les Piémontais, les principales populations<sup>441</sup>.

### 3. B. c. Une concentration italienne au centre ville

Les similitudes entre Brignoles et les villes littorales étudiées se vérifient aussi dans la répartition géographique des Italiens. En effet, nous allons voir que le phénomène de regroupement communautaire connu à Toulon et à La Seyne-sur-Mer se reproduit au centre ville de Brignoles. Les cartes présentées ci-dessous ont été réalisées grâce au dépouillement des registres de recensement des Archives Départementales du Var pour la ville de Brignoles, de 1851 à 1901<sup>442</sup>. Les noms de rues qui y apparaissent sont quasiment inchangés depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le nombre d'Italiens présents dans chaque rue a été présenté selon les mêmes codes couleurs qui ont été établis pour la ville de Toulon<sup>443</sup>.

---

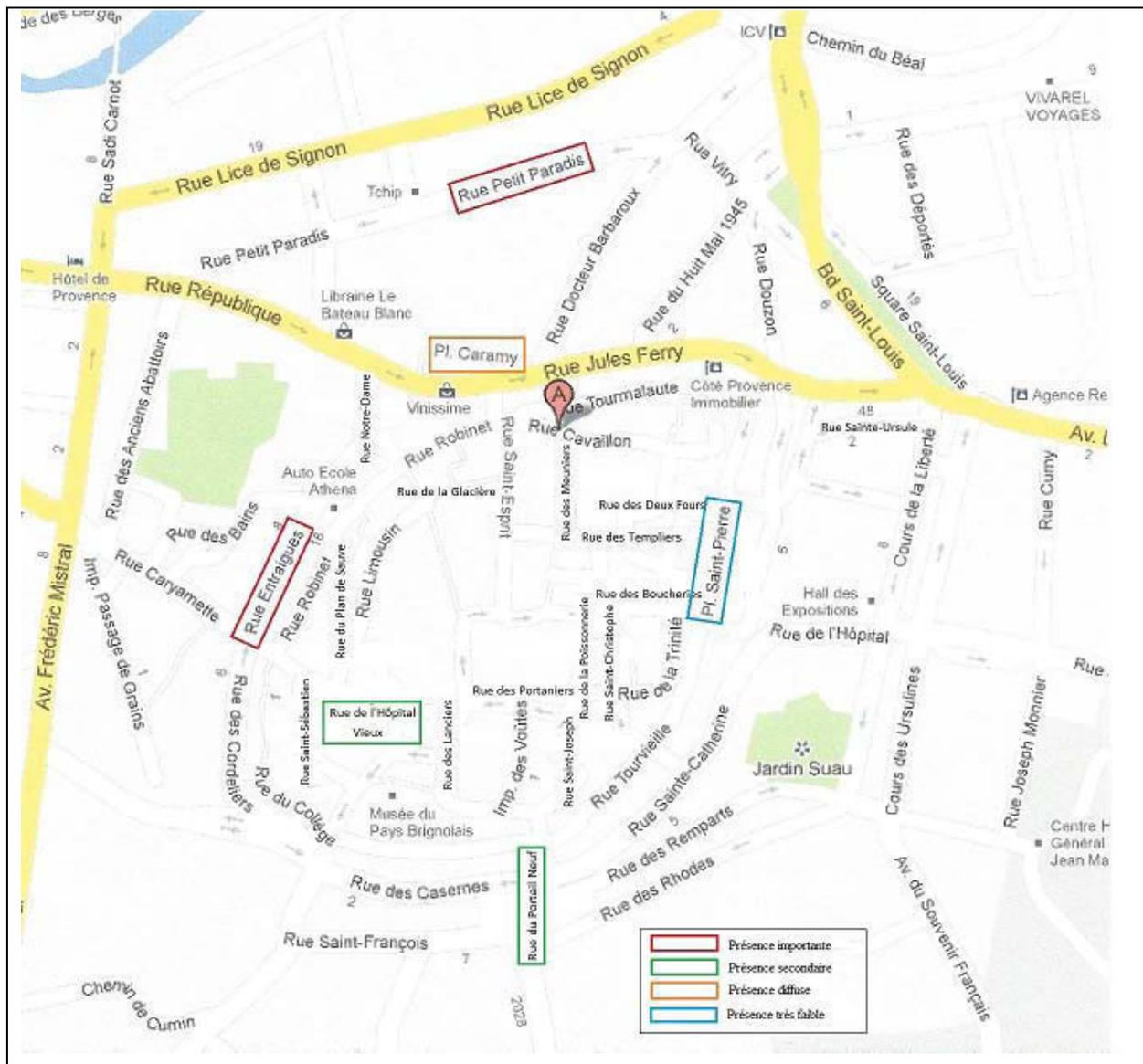
<sup>439</sup> Registres de recensement 11M 2/ 141, 1851, 11M 2/142, 1876, La Garde, ADV, Draguignan.

<sup>440</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 6-10.

<sup>441</sup> Cf. *supra*, I. 1. C. a., p. 48-52, I. 2. A. c., p. 77-84, I. 3. A. b., p. 119-121.

<sup>442</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891 et 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

<sup>443</sup> Cf. *supra*, I. 2. B. a. b. c., p. 85.



Carte 7 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1851<sup>444</sup>

En 1851, les Italiens se regroupent dans quelques rues du centre ville de Brignoles. Parmi les principales, la rue Petit Paradis qui héberge 11 individus sur les 33 présents dans la commune et la rue Entraigues avec 8 Italiens<sup>445</sup>. La concentration des immigrés d'outremont au centre ville de Brignoles rappelle le cas de Toulon et de La Seyne-sur-Mer<sup>446</sup>. Toutefois,

<sup>444</sup> Plan actuel du centre ville de Brignoles, [en ligne] : <http://maps.google.fr>, modifié à l'aide du logiciel Paint selon les informations recueillies dans le registre de recensement 11M 2/54.

<sup>445</sup> Registre de recensement 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

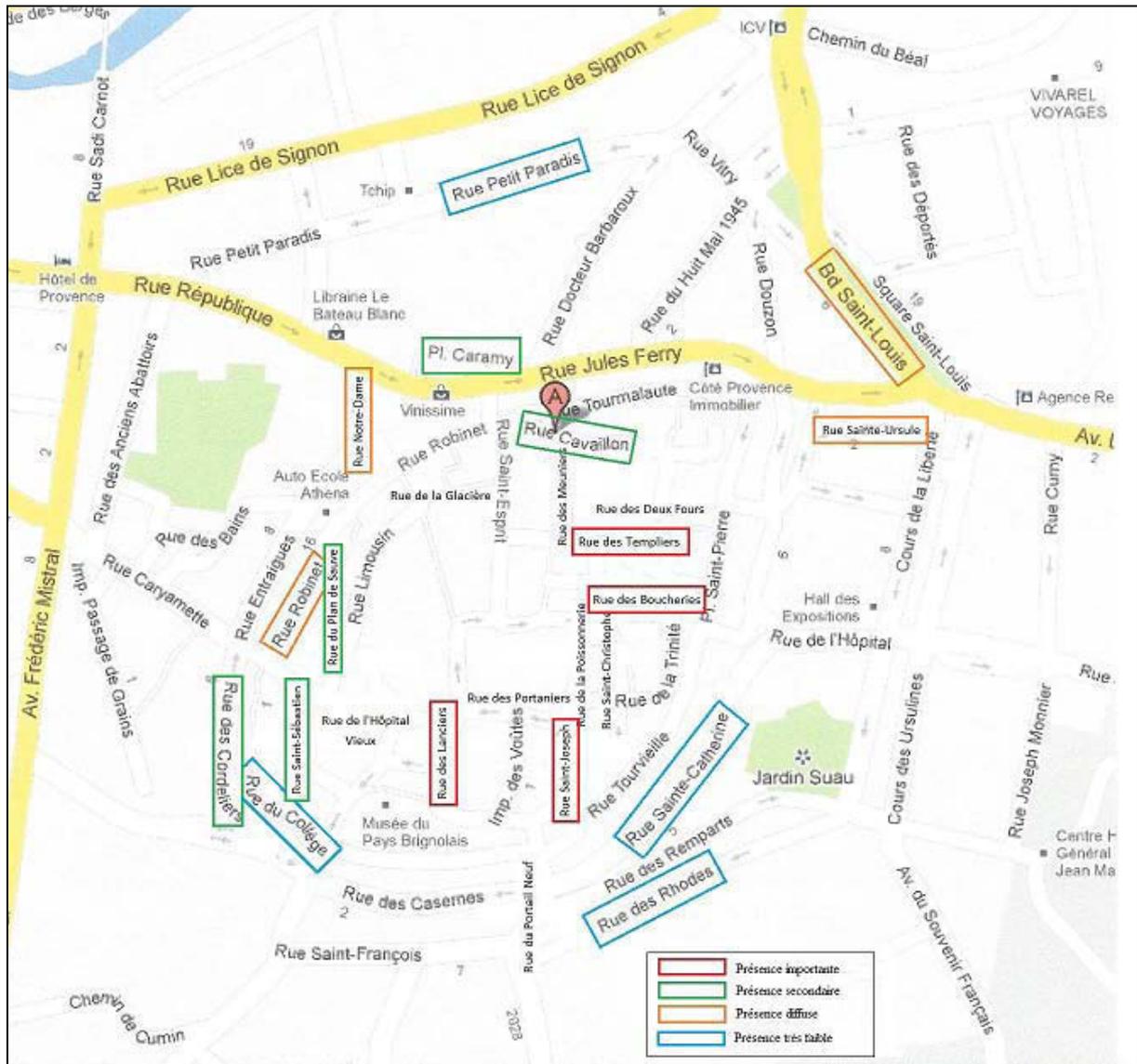
<sup>446</sup> Cf. *supra*, I. 2. B. a., p. 86-94, I. 3. A. c., p. 124-126.

dans une commune rurale comme celle de Brignoles, le centre ville attire naturellement les étrangers car seuls les propriétaires terriens s'établissent dans les campagnes et les premiers immigrés n'ont pas accès à la propriété (arrivée récente, manque de moyens...). Nous allons voir que la situation des Italiens évolue peu à peu avec la carte présentée à la page suivante qui illustre la situation en 1872.



**Illustration 2** : La place Caramy et sa fontaine à Brignoles<sup>447</sup>

<sup>447</sup> La place Caramy et sa fontaine à Brignoles, [en ligne] : <http://www.brignoles.fr/en-images/album-photo-403/cartes-postales-anciennes-290.html?cHash=3c0beff1d9d16972712e3293e921abef>.



**Carte 8** : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1872<sup>448</sup>

En 1872, les Italiens de Brignoles sont 272 de plus qu'en 1851. Le nombre de rues qui les accueillent est alors plus important que lors du recensement précédent. Ils sont majoritairement installés dans la rue des Boucheries (40 immigrants), la rue Saint-Joseph (34), la rue des Templiers (30), la rue des Lanciers (24) et la rue des Augustins (23)<sup>449</sup>. La concentration italienne au centre ville se poursuit mais un déplacement des Transalpins se produit puisque les principales rues d'accueil en 1851 ont une importance très secondaire en

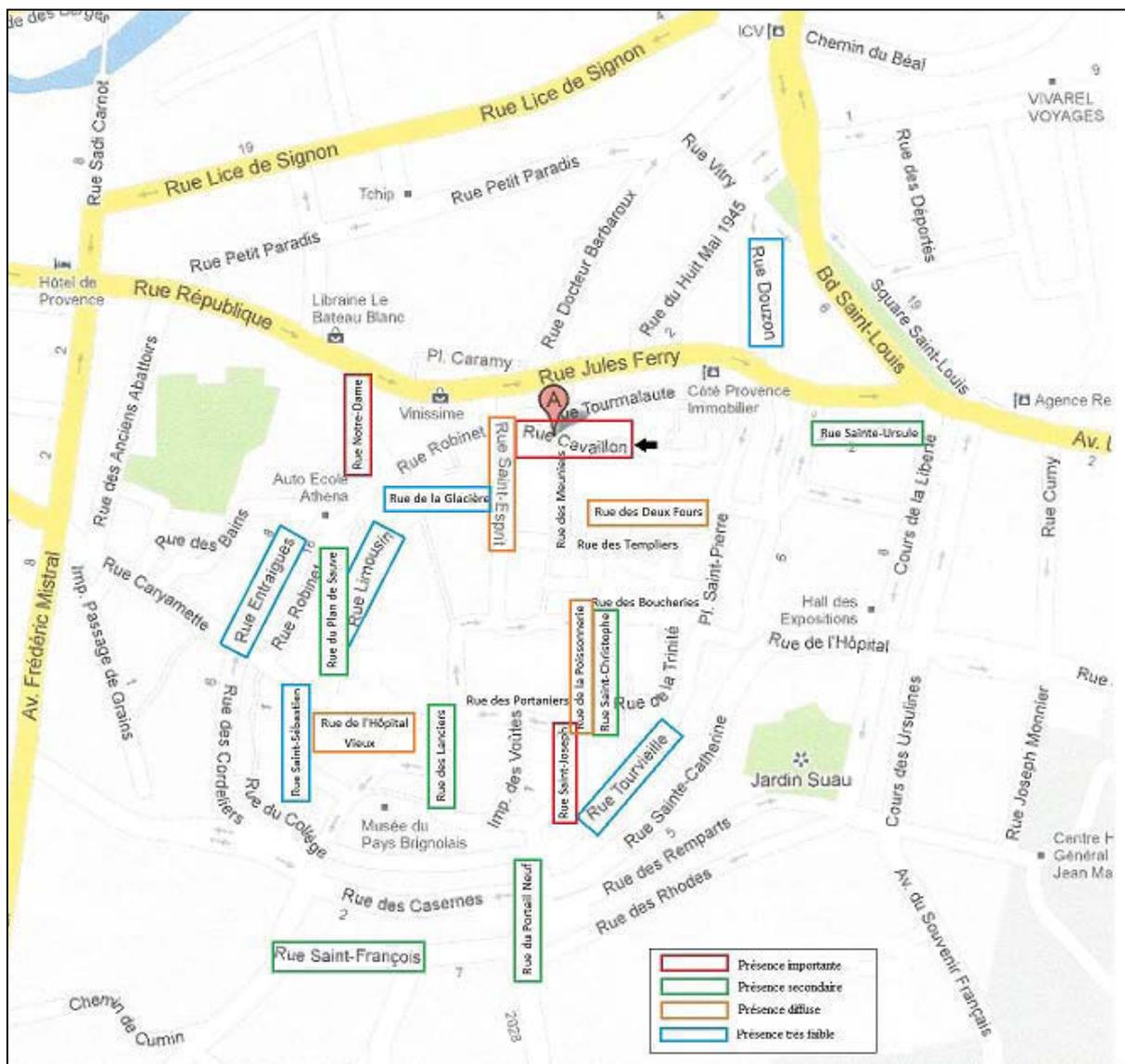
<sup>448</sup> Plan actuel du centre ville de Brignoles, [en ligne] : <http://maps.google.fr>, modifié à l'aide du logiciel Paint selon les informations recueillies dans le registre de recensement 11M 2/55.

<sup>449</sup> La rue des Augustins n'est pas visible sur la carte n°10 car elle n'existe plus sous ce nom.

1872 (rue Petit Paradis), ou n'héberge plus aucun Italien (rue Entraigues). Parmi les familles dont le patronyme est recensé en 1851 et en 1872, nous en avons relevé une dont les prénoms montrent qu'il s'agit des mêmes individus. Le couple recensé en 1851 à la place Caramy y vit toujours en 1872. Leurs deux fils se sont déplacés puisqu'ils sont installés à la rue Petit Paradis la même année. Nous avons constaté qu'ils sont les deux seuls Transalpins installés dans cette rue en 1872. Cela signifie que les Italiens établis dans la rue Petit Paradis en 1851 ont changé de lieu de résidence. Les naturalisations étant encore rares à l'époque, elles ne peuvent expliquer la baisse de la population italienne dans certaines zones.

Quelques autres rues comme, par exemple, la rue de l'Hôpital Vieux ou la rue du Portail Neuf, voient également leur nombre de Transalpins diminuer. On note aussi l'installation d'un petit nombre d'immigrés en dehors du centre ville sur des territoires excentrés, comme la rue Saint-Christophe ou le chemin Catarinette. Ils sont peut-être propriétaires de petits lopins de terre ou hébergés par leurs employeurs, notamment lorsqu'ils exercent des tâches agricoles.

La carte ci-dessous montre l'évolution de la répartition géographique italienne en 1891. Voyons si le déplacement des Italiens de Brignoles se poursuit cette année-là.



**Carte 9** : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1891<sup>450</sup>

En 1891, 69 Transalpins de plus ont rejoint la ville de Brignoles par rapport à 1872. Les principales rues d'accueil de la population italienne ont de nouveau changé. En tête, la rue Cavillon (89 Italiens), où la présence italienne est secondaire en 1872 (11 Transalpins), puis la rue des Augustins (39 Transalpins), avec une augmentation de 16 individus par rapport à 1872, la rue Saint-Joseph où le nombre d'Italiens reste stable (34 en 1872, 35 en 1891) et la

<sup>450</sup> Plan actuel du centre ville de Brignoles, [en ligne] : <http://maps.google.fr>, modifié à l'aide du logiciel Paint selon les informations recueillies dans le registre de recensement 11M 2/56.

rue Notre-Dame où la présence transalpine est importante (21), alors qu'elle y est diffuse en 1872. Outre l'arrivée de nouveaux immigrants, le déplacement de la population italienne se vérifie alors de nouveau. De plus, on remarque la présence d'Italiens dans des rues qui n'en abritent aucun en 1872, soit l'existence de nouvelles zones d'accueil (rue Saint-Esprit ou Grande Rue par exemple qui n'est pas visible sur la carte, mais dont la photo est présentée ci-dessous) et, à l'inverse, l'abandon total de certaines (rue Sainte-Catherine par exemple).



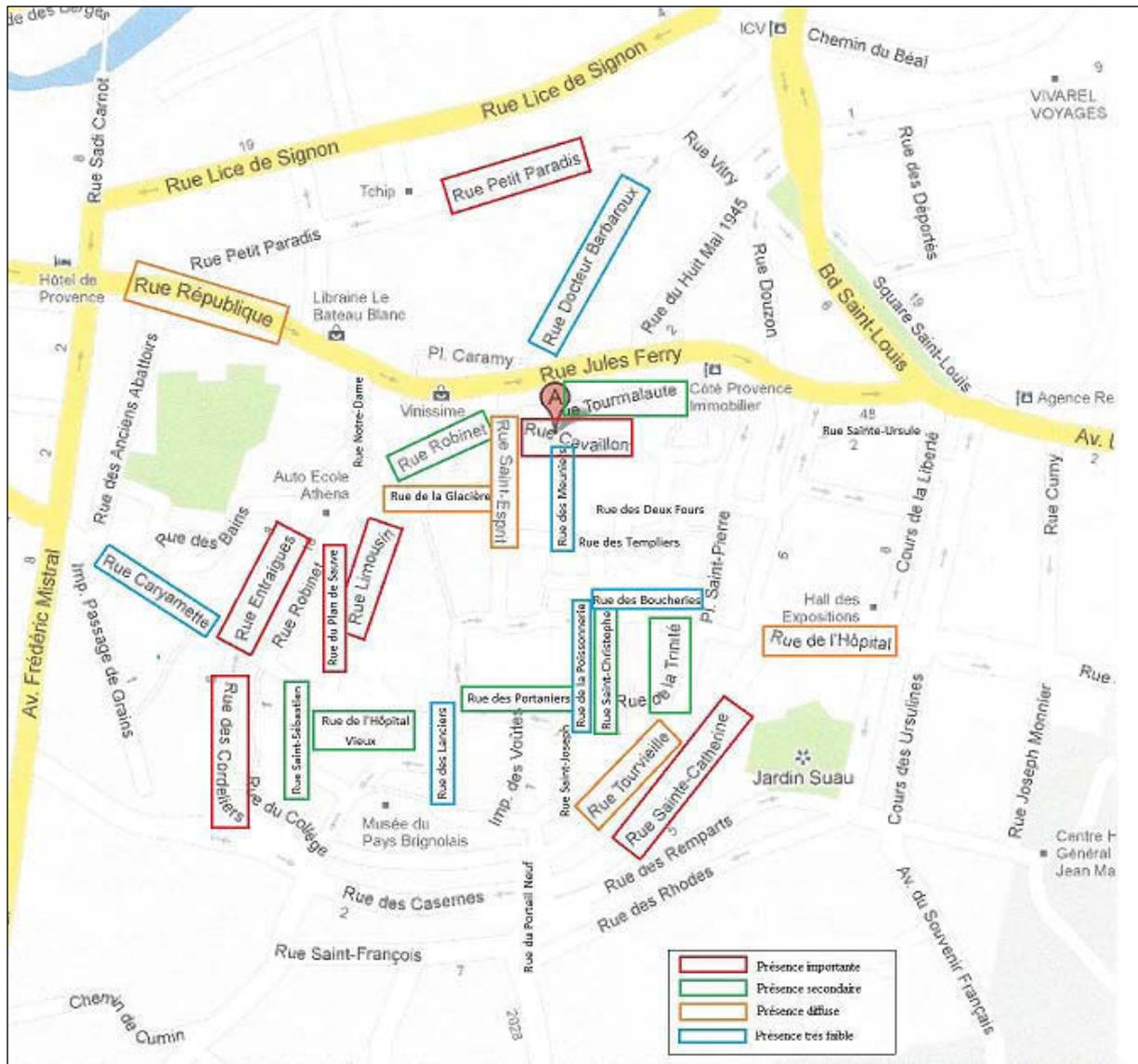
**Illustration 3** : La Grande Rue à Brignoles<sup>451</sup>

Tandis que le nombre d'Italiens à Brignoles a augmenté en 1891, on observe une diminution du nombre de rues d'accueil et une augmentation de la population transalpine dans certaines zones, soit un regroupement communautaire plus important par rapport aux années précédentes. Enfin, l'augmentation de la présence italienne dans des territoires excentrés se vérifie. Elle résulte probablement de nouvelles acquisitions de terrains, en cohérence avec l'évolution professionnelle générale qui s'opère au fil du temps, nous le verrons en seconde partie de ce travail. Penchons-nous à présent sur la situation géographique des Italiens de Brignoles au début du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>451</sup> Photo de La Grande Rue, Brignoles, [en ligne] :

[http://www.archives.var.fr/cg83\\_bases\\_annexes/bdd\\_fi/r\\_fi\\_detail.php?le\\_id=3844&titre=2-fi-brignoles-49-brignoles-quot-grande-rue-quot-une-fontaine](http://www.archives.var.fr/cg83_bases_annexes/bdd_fi/r_fi_detail.php?le_id=3844&titre=2-fi-brignoles-49-brignoles-quot-grande-rue-quot-une-fontaine).



Carte 10 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1901<sup>452</sup>

<sup>452</sup> Plan actuel du centre ville de Brignoles, [en ligne] : <http://maps.google.fr>, modifié à l'aide du logiciel Paint selon les informations recueillies dans le registre de recensement 11M 2/57.

Le recensement de 1901 montre une diversification des lieux de vie de la population italienne, c'est-à-dire une augmentation du nombre de rues d'accueil par rapport à 1891, due en partie à la hausse du nombre de Transalpins et au déplacement des Italiens déjà présents (191 individus supplémentaires). Par exemple, la rue Petit Paradis (31 Italiens en 1901) et la rue des Cordeliers (27) font toutes deux parties des principaux lieux d'accueil de la population italienne en 1901, alors qu'aucun immigré n'y est recensé en 1891. Dans certaines zones, le nombre de Transalpins est en baisse. En effet, alors que la rue Cavaillon reste le premier lieu d'accueil des Italiens de Brignoles, elle n'abrite plus que 48 Transalpins contre 89 en 1891. Suivent la rue Plan de Sauve (43 immigrés en 1901, 15 en 1891) et la rue Entraigues (37 Italiens en 1901, 4 en 1891). Toutefois, la naturalisation peut aussi expliquer la baisse du nombre d'immigrés dans certaines rues.

La présence italienne s'étend aussi sur un grand nombre de rues supplémentaires où les immigrés sont peu nombreux, comme la rue Docteur Barbaroux ou la rue des Lanciers par exemple (ils sont 5 dans chacune de ces rues). La quantité de ces rues et leur proximité renforcent, comme nous l'avons souligné pour Toulon<sup>453</sup>, l'importance du centre ville comme zone d'accueil des Italiens de Brignoles. Quelques immigrés résident également sur des territoires excentrés, mais leur nombre semble stagner par rapport au recensement de 1891. Nous avons expliqué que parmi les Transalpins qui vivent dans les campagnes brignolaises, certains ont sûrement réussi à acquérir un terrain au bout de quelques années de travail. La stagnation du nombre de Transalpins installés dans des territoires excentrés s'explique peut-être par la venue de nouveaux arrivants qui ne peuvent au départ accéder à la propriété.

En résumé, l'étude des recensements de 1851 à 1901 permet de démontrer une forte présence italienne au centre ville de Brignoles où réside la majorité des Transalpins. Cette concentration est légitime car Brignoles est un territoire rural à l'époque. Un véritable regroupement communautaire s'opère, puisque les rues qui accueillent les immigrés d'outremont sont très proches, voire adjacentes. De plus, nombreux sont ceux qui vivent dans une même rue. On constate aussi le déplacement constant de la population transalpine au sein même du centre ville. Cette forte mobilité à Brignoles traduit certainement l'installation provisoire d'une partie de la colonie, due au caractère saisonnier des emplois qui ne fixent pas

---

<sup>453</sup> Cf. *supra*, I. 2. B. a., p. 86-94.

les immigrés sur le territoire. Ces derniers sont alors régulièrement remplacés par de nouveaux immigrés. Peut-être certains décident-ils de rentrer au pays suite à l'accomplissement de travaux temporaires ou de se déplacer vers d'autres communes varoises. Les quelques Italiens installés dans des localisations excentrées ont probablement réussi à acquérir un terrain et font partie des « colons », sur lesquels nous nous pencherons dans la seconde partie de ce travail, qui se substituent à une population locale désertant les campagnes du centre Var.

En conclusion de cette première partie, malgré quelques difficultés à comptabiliser avec exactitude la population italienne du Var, département dans lequel les naturalisations sont précoces et abondantes, on a vu que le nombre de Transalpins présents sur le territoire est considérable. Ils sont majoritairement installés dans les villes côtières comme Toulon et La Seyne-sur-Mer et sur l'ensemble du littoral (La Garde, La Valette, La Londe-les-Maures, Hyères, La Crau, Ollioules...). Brignoles, située au centre et dont la population totale est faible par rapport à celle de Toulon et de La Seyne-sur-Mer par exemple, abritent aussi un nombre non négligeable d'immigrés d'outremont. Bien que le Var soit moins peuplé et industriel que les départements des Bouches-du-Rhône et des Alpes-Maritimes, tous deux en tête des territoires d'accueil de la population italienne en France durant plusieurs décennies, le département du Var se place longtemps en troisième position.

D'une manière générale, les Transalpins qui arrivent dans le département, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sont originaires du nord de l'Italie et le Piémont est la région la plus représentée, excepté à Toulon, cas très particulier. Le nombre d'hommes dépasse le nombre de femmes mais l'écart qui existe entre les deux sexes dépend de la commune d'accueil et des opportunités professionnelles qu'elle offre. Comme dans les Bouches-du-Rhône et les Alpes-Maritimes, où de véritables « petites Italies » se créent, un regroupement communautaire s'opère aussi dans le Var. En revanche, le phénomène de marginalisation des immigrés est sans aucun doute moins important dans le Var que dans les départements limitrophes. En effet, bien qu'une concentration italienne se vérifie dans les différentes communes d'accueil, comme dans le centre ancien de Toulon par exemple, les Transalpins restent présents sur l'ensemble du territoire. Au fur et à mesure, on observe une évolution des immigrés qui se déplacent vers des quartiers plus sains, comme à La Seyne-sur-Mer ou acquièrent des parcelles de terrain, comme c'est le cas à Brignoles.

Finally, the Italians are an integral part of the demographic development of the department. In certain cities like Brignoles, they even contribute to the maintenance of a population in deficit. In general, work is the main motivation for Italians who emigrate to the Var department, where they come to fill the gap in manual labor in manual activities. Let us then see the place they occupy in the Var economy and in which sectors they are mainly recruited.

***DEUXIÈME PARTIE***

***LES ITALIENS DANS L'ÉCONOMIE  
VAROISE***

Le département du Var a longtemps été un territoire majoritairement agricole. Le secteur emploie beaucoup d'étrangers dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>454</sup>. L'étendue de la forêt varoise contribue au développement des diverses activités agraires. En effet, elle représente 34,1 % de la surface départementale en 1873, 43,5 % en 1892 et presque 50 % à la veille de la Grande Guerre<sup>455</sup> et elle fournit l'espace nécessaire à la production agricole. Le département bénéficie également de sols riches, de sources d'eau naturelles et d'un climat propice aux diverses cultures qui varie du nord au sud. La différence de climat sur l'ensemble du territoire fait du département une zone où les activités agricoles sont variées. Aussi l'économie se développe-t-elle de manières diverses dans le nord, partie très agricole, qui supporte un climat froid, au centre, recouvert par les plaines et les collines et bien arrosé par l'Argens et ses affluents, et au sud, où la douceur du climat est favorable aux cultures maraîchères et florales, mais qui bénéficie également d'un développement économique et industriel important, avec la présence des ports qui permettent une communication avec l'extérieur, la naissance de nombreuses industries et l'essor de la construction<sup>456</sup>. Cette diversité économique varoise permet l'embauche d'étrangers, Italiens pour la plupart, dans les secteurs en manque de main-d'œuvre.

## 1. LES ACTIVITÉS DES ITALIENS DU DÉPARTEMENT

Durant les décennies du grand exode transalpin, nous avons constaté que les Italiens représentent la première population étrangère du département et il va sans dire qu'ils se placent aussi en première position pour le nombre d'actifs étrangers. Dès 1850, les Italiens rejoignent le département, notamment pour palier le manque de main d'œuvre saisonnière et, peu à peu, ils intègrent presque tous les secteurs d'activité<sup>457</sup>. Bien que de nombreux retours au pays se vérifient durant la Grande Guerre, l'Italie ayant besoin de ses hommes, un certain

---

<sup>454</sup> Voir Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T.I, T.II, T.IX, *op. cit.* ; Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, *op. cit.* ; Daniel Costamagna, *op. cit.*

<sup>455</sup> Yves Rinaudo, « Note sur l'extension de la forêt varoise au XIX<sup>e</sup> siècle », [en ligne] : [http://www.foret-mediterraneenne.org/upload/biblio/FORET\\_MED\\_1979\\_2\\_175.pdf](http://www.foret-mediterraneenne.org/upload/biblio/FORET_MED_1979_2_175.pdf), p. 175.

<sup>456</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 9.

<sup>457</sup> Registres de Recensement, ADV, Draguignan ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 151 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, T. IX, *op. cit.*, p. 296, tableaux p. 2547-2548.

nombre de Transalpins restent dans le département et une nouvelle vague d'immigrés rejoint le Var dès la fin du conflit<sup>458</sup>. En effet, durant l'entre-deux-guerres, l'immigration italienne est à son paroxysme et les immigrés d'outremont représentent 20 % des actifs du département<sup>459</sup>. Le tableau suivant récapitule les données transmises par Jacques Girault :

	<b>1926</b>	<b>1931</b>	<b>1936</b>
Nombre d'étrangers actifs dans le Var	36 763	32 712	27 126
Nombre d'Italiens actifs dans le Var	29 224	23 700	19 897
% des Italiens actifs dans la population étrangère active	79,4%	72,4%	73,4%

**Tableau 25** : Nombre d'actifs étrangers et italiens dans le Var de 1926 à 1936 et pourcentage des Italiens actifs par rapport à la population étrangère active totale<sup>460</sup>

Bien que le nombre d'Italiens actifs diminue en dix ans, comme le total de la population transalpine, leur pourcentage par rapport au nombre total d'étrangers actifs montre qu'ils dominent toujours largement les autres populations étrangères. De plus, on sait qu'un nombre particulièrement élevé de naturalisations est sûrement la cause de cette baisse. La crise économique qui sévit depuis 1929 explique également cette diminution.

Toutefois, la crise n'a pas eu de répercussions aussi importantes dans le Var que dans le reste du pays. Comme le montre Jacques Girault, d'une manière générale, il y a eu moins de chômage dans le Var qu'en France<sup>461</sup>. Daniel Costamagna parle de 950 chômeurs étrangers

<sup>458</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 19-20.

<sup>459</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 52.

<sup>460</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. IX, *op. cit.*, p. 2539.

<sup>461</sup> *Ibidem*, T. II, p. 285.

dans le Var en 1933, un maximum de 1300 en 1935 et une diminution dans les années suivantes, avec des chiffres équivalents à ceux de 1933 (environ 950 chômeurs immigrés)<sup>462</sup>. Bien que nous ne connaissions pas le nombre total de chômeurs pour le département du Var, ni le nombre d'étrangers sans emploi en France dans les années 1930, si on considère le nombre important de chômeurs en France à cette période (un million en 1935)<sup>463</sup>, on remarque la faible proportion d'étrangers inactifs dans le département. Ce petit nombre peut s'expliquer par une crise qui touche particulièrement les secteurs de l'industrie et du commerce, secteurs qui tiennent une place secondaire dans l'économie varoise et dans lesquels le nombre d'étrangers embauchés n'est pas marquant. En revanche, l'agriculture et le bâtiment sont deux secteurs importants dans le recrutement des Italiens du département et ce, durant l'ensemble de l'exode, et les Transalpins sont également présents dans de nombreux autres secteurs d'activité.

## 1. A. LE RÔLE DES ITALIENS DANS L'AGRICULTURE VAROISE

### 1. A. a. Les Italiens dans les métiers agricoles (fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup>)

L'agriculture est donc l'un des principaux employeurs pour la population italienne du département, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Étant donnée l'importance du territoire agricole varois et les nombreuses cultures qu'il offre à la population, les activités agricoles nécessitent une importante main d'œuvre. Prenons pour exemple les villes dont nous avons examiné les registres de recensement. Dès 1851, les registres de la commune agricole de Brignoles montrent la présence de deux cultivateurs italiens sur le territoire, qui sont probablement propriétaires, pour un total de 24 Italiens actifs<sup>464</sup>. Bien que ce chiffre soit faible par rapport au nombre total d'actifs italiens à Brignoles et compte tenu du caractère

---

<sup>462</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 71.

<sup>463</sup> Baverez Nicolas, «La spécificité française du chômage structurel de masse, des années 1930 aux années 1990. », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°52, octobre-décembre 1996, p. 41-65 : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs\\_0294-1759\\_1996\\_num\\_52\\_1\\_3561](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1996_num_52_1_3561).

<sup>464</sup> Registre de recensement 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

rural de la commune, on doit prendre en considération le nombre important d'immigrés qui exercent des emplois saisonniers et qui ne sont donc pas recensés. En effet, l'installation des étrangers dans le département se fait progressivement et les Italiens des premières vagues travaillent au départ provisoirement dans l'agriculture, en fonction des besoins et des saisons. Par exemple, une enquête de 1866 révèle la présence d'agriculteurs piémontais dans le Var, venus remplacer les Alpains pour la moisson et les vendanges<sup>465</sup>.

Les emplois stables sont alors rares au départ pour les étrangers, d'autant que la désertion des campagnes par la population locale semble se produire plus tardivement (à partir des années 1870)<sup>466</sup>. De plus, les immigrés ne s'installent généralement à leur compte qu'après quelques années de travail et d'économies. On remarque d'ailleurs en 1872, à Brignoles, une augmentation des actifs permanents du secteur agricole. Parmi les 126 actifs italiens, on compte 13 cultivateurs, un berger et une bergère. Le métier de bûcheron, qui peut être apparenté aux activités agricoles, est exercé par 5 individus<sup>467</sup>. Le nombre d'Italiens embauchés à titre provisoire est aussi en augmentation puisque 27 journaliers et 4 journalières sont recensés.

L'activité de journalier repose sur l'exercice de travaux temporaires qui dépendent des besoins au niveau local et des saisons et elle n'assure pas un travail régulier. Certes, un journalier peut appartenir à divers secteurs comme celui de l'industrie, du bâtiment ou de l'extraction par exemple, mais la présence de journalières, sachant que les métiers de l'agriculture sont accessibles aux femmes<sup>468</sup>, ainsi que le caractère agricole de la commune laissent à penser que quelques-uns de ces travailleurs appartiennent à l'agriculture. De plus, l'augmentation des professions agricoles chez les actifs transalpins se poursuit durant les décennies suivantes, qu'elles soient temporaires ou permanentes.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Alpes-Maritimes, les Bouches-du-Rhône et le Var sont les trois départements accueillant le plus grand nombre de travailleurs agricoles en France. En

---

<sup>465</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 23-25.

<sup>466</sup> Yves Rinaudo, *Les paysans du Var (Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle), op. cit.*, p. 491-497.

<sup>467</sup> Registre de recensement 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>468</sup> Cf. *supra*, I. 3. B. a., p. 131.

1891, le nombre d'Italiens dans ces professions augmente à Brignoles où l'on compte 19 cultivateurs et 8 bûcherons. Le nombre de journaliers est également en hausse puisqu'ils sont 29. Le nombre de journalières est inchangé depuis 1872<sup>469</sup>. À Toulon, la même année, les journaliers sont 384, en tête parmi les métiers des Italiens et les journalières 85. Bien que Toulon soit une commune plus industrialisée que celle de Brignoles par exemple, diverses cultures se développent sur le territoire et quelques ouvriers agricoles font probablement partie des journaliers recensés. On compte aussi 42 cultivateurs et 19 bergers à Toulon<sup>470</sup>. Selon l'enquête de 1866 déjà citées, 15 bergers et cultivateurs italiens sont aussi recensés à Grans, près de La Crau, en 1896<sup>471</sup>.

Anne-Marie Faidutti-Rudolph montre également la présence dans le département de travailleurs de la terre en provenance de la péninsule à cette période. Elle parle notamment de l'importance de l'emploi saisonnier dans les activités agricoles. Elle note 6 % de « vrais paysans<sup>472</sup> » dans le département parmi la population active italienne en cette fin de siècle, avec une dominance pour l'Italie du nord. Selon elle, beaucoup d'agriculteurs en provenance de la péninsule sont installés dans les villes de Saint-Raphaël, Fréjus et Puget-sur-Argens<sup>473</sup>. Toutefois, la population agricole varie d'un recensement à l'autre du fait de la mobilité des individus, engendrée par le caractère fluctuant des travaux. Rappelons par exemple que la population italienne de Brignoles est très mobile<sup>474</sup>. Malgré tout, l'examen de ces registres révèle une hausse constante des actifs italiens dans l'agriculture varoise.

En effet, en 1901 à Toulon, 104 actifs italiens des deux sexes exerçant des activités agricoles sont recensés. Parmi eux, on note la présence de 64 cultivateurs, 4 cultivatrices, 18 bergers, 9 bergères, 7 agriculteurs, 1 paysan et 1 vigneron, soit une trentaine d'individus

---

<sup>469</sup> Registre de recensement 11M 2/56, Brignoles, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>470</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>471</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 23-25.

<sup>472</sup> Lorsqu'Anne-Marie Faidutti-Rudolph parle de « vrais paysans », il s'agit très probablement de ceux installés à leur compte, exerçant une activité agricole à l'année.

<sup>473</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France, op. cit.*, Vol. 1, p. 148-149, 155.

<sup>474</sup> Cf. *supra*, I. 3. B. c., p. 136-145.

supplémentaires par rapport à 1891, qui travaillent dans l'agriculture à titre permanent. Quant aux Transalpins embauchés provisoirement dans les activités agricoles, on en compte sûrement un certain nombre parmi les 621 journaliers et les 137 journalières recensés à Toulon en 1901<sup>475</sup>. La hausse du nombre d'actifs italiens dans l'agriculture à Toulon va de pair avec le développement des cultures maraîchères, fruitières et florales du littoral qui se produit au début du XX<sup>e</sup> siècle. La ville de Toulon, mais aussi les communes de Bandol, Ollioules, La Crau et Hyères notamment manquent de main-d'œuvre. Les Italiens, parmi lesquels beaucoup de femmes, viennent palier la pénurie de travailleurs français dans ce domaine<sup>476</sup>.

Durant la première moitié de ce siècle, Anne-Marie Faidutti-Rudolph compte 26 % d'ouvriers agricoles et 19 % de propriétaires agricoles et cadres supérieurs de l'agriculture parmi les actifs italiens du département. Ces chiffres ne prennent pas en compte les ouvriers saisonniers qui augmenteraient fortement le nombre d'ouvriers agricoles italiens selon les périodes<sup>477</sup>. De plus, selon la géographe, 39 % des naturalisés d'origine italienne appartiennent également aux professions agricoles en tant que salariés ou patrons<sup>478</sup>.

On sait que le nombre de Transalpins naturalisés s'accroît considérablement durant l'entre-deux-guerres et que le nombre élevé de naturalisations est la principale cause de la baisse des actifs étrangers dans le Var<sup>479</sup>. Pourtant, le nombre de travailleurs agricoles italiens reste considérable durant l'entre-deux-guerres. Cela montre que de nouveaux immigrés rejoignent le département pour exercer des activités agricoles, probablement à titre provisoire au départ. En effet, le développement des cultures varoises se poursuit. Daniel Costamagna note l'importance de l'oléiculture dans les secteurs de Brignoles, Draguignan et dans l'arrondissement de Toulon où la récolte des olives a lieu de décembre à avril environ. Ces activités de ramassage nécessitent une importante main-d'œuvre. Dans cette même zone, mais

---

<sup>475</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>476</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 23.

<sup>477</sup> *Ibidem*, p. 25.

<sup>478</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France, op. cit.*, Vol. 1, p.149.

<sup>479</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. b., p. 38-40.

également sur tout le territoire varois, la vigne règne en maîtresse avec 51 664 hectares en 1919. Cela sans compter la culture des fruits et légumes, particulièrement dans les régions d'Hyères et Fréjus ainsi que les châtaignes du massif des Maures. On note également l'essor des cultures florales, surtout sur le versant est de la côte, dans les villes de Bormes-les-Mimosas, Le Lavandou, Cavalaire, Cavalière, La Londe et Hyères, grâce à la création de la ligne ferroviaire Hyères-Saint-Tropez, mais également à La Garde, La Crau ou encore Solliès-Pont. Ces cultures se développent aussi à l'ouest, dans la région d'Ollioules, Sanary et Bandol<sup>480</sup>.

Dans son ouvrage, Francis Pieraccini évoque l'importance de l'horticulture à Bandol ainsi que la place des actifs italiens dans ce secteur. Il explique que les vanniers toscans, embauchés à la fabrication des paniers à Bandol, se reconvertissent lorsqu'une baisse de leur activité survient. Un certain nombre d'entre eux est recruté pour la culture des nombreuses fleurs qui recouvrent le sol bandolais : immortelles, narcisses, soleils d'or, gloriosas, monarques, giroflées, violettes, soucis, iris, roses, glaïeuls<sup>481</sup>... Il écrit aussi : « Dans cette partie littorale il y avait une forte densité de main-d'œuvre italienne : la majorité du personnel horticole des jardins à fleurs et à légumes primeurs de Sanary, Six-Fours, Ollioules » et « Les bûcherons et les charbonniers aussi étaient transalpins »<sup>482</sup>. Nous verrons cependant que les vanniers se reconvertissent également dans les métiers de la construction.

En résumé, le nombre d'actifs italiens de l'agriculture ne cesse d'augmenter au cours des décennies, malgré le nombre important de naturalisations dans le département, ce qui place le Var au quatrième rang des régions qui regroupent le plus grand nombre d'étrangers dans l'agriculture en France, derrière les Alpes-Maritimes, l'Hérault et l'Aude, durant l'entre-deux-guerres<sup>483</sup>. Pourtant, le caractère saisonnier de certains emplois ne facilite pas le dénombrement des ouvriers agricoles italiens. Comme c'est le cas pour le dénombrement

---

<sup>480</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 13-15.

<sup>481</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.*, p. 52-54. La famille de Francis Pieraccini s'installe à Bandol durant l'entre-deux-guerres.

<sup>482</sup> *Ibidem*, p. 413-414.

<sup>483</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. IX, *op. cit.*, p. 2543 ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 41.

général de la population transalpine du département<sup>484</sup>, les chiffres sont donc inévitablement en deçà de la réalité. De plus, la proximité géographique de cette population étrangère favorise amplement sa mobilité. Nombreux sont les Transalpins qui viennent dans le département en toutes saisons, où les activités se répartissent tout au long de l'année et sur l'ensemble du territoire. Du printemps à l'automne, la cueillette des fleurs et la récolte des fruits et légumes nécessitent beaucoup de bras. L'automne est également la saison de l'oléiculture et de la viticulture. Il ouvre aussi ses portes aux bûcherons et aux charbonniers. En été, la moisson exige l'embauche de nombreux ouvriers, tandis que l'hiver est consacré au repiquage des fleurs et à la cueillette des violettes<sup>485</sup>. Cependant, la mobilité de la population active agricole n'empêche pas de compter les Italiens parmi les principaux étrangers du secteur. De surcroît, nombreux sont ceux qui exercent des activités permanentes et s'installent durablement sur le territoire.

### 1. A. b. La colonisation agricole

Parmi les Italiens qui exercent une activité dans le secteur de l'agriculture, nombreux sont ceux qui accèdent peu à peu à un emploi stable. Daniel Costamagna parle alors de « colonisation agricole » de la part des immigrés d'outremont, c'est-à-dire que la population italienne remplace peu à peu la population locale dans l'agriculture varoise. Ce terme se justifie par les 9793 ouvriers agricoles italiens qui travaillent à titre permanent dans le Var en 1926 selon Daniel Costamagna. Il en comptabilise encore 8820 en 1930, malgré les difficultés économiques que connaît le pays. Il transmet également les pourcentages suivants pour la période de l'entre-deux-guerres : 96 % d'étrangers dont 42 % d'Italiens parmi la population agricole totale<sup>486</sup>. Les données recueillies par Jacques Girault sont présentées dans le tableau ci-dessous.

---

<sup>484</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. b., p. 22-23.

<sup>485</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 43.

<sup>486</sup> *Ibidem*, p. 43-45.

	<b>1926</b>	<b>1931</b>	<b>1936</b>
% de la population agricole totale	36,6%	31,2%	34,1%
% des Italiens dans l'agriculture	43,8%	40,1%	42,7%

**Tableau 26** : Pourcentage des actifs de l'agriculture dans le total des actifs du département et pourcentage des Italiens dans l'agriculture selon Jacques Girault<sup>487</sup>

Si on fait une moyenne du pourcentage des actifs italiens de l'agriculture proposé par Jacques Girault en 1926, 1931 et 1936, on atteint les 42% exprimés par Daniel Costamagna pour l'ensemble de la période, soit une proportion de Transalpins considérable par rapport au nombre total d'actifs dans l'agriculture varoise.

La colonisation du secteur dépend de l'évolution du statut des travailleurs italiens. Après des années de travail saisonnier ou permanent, de nombreux ouvriers agricoles réussissent à obtenir des postes stables ou à acquérir des terrains afin de travailler à leur compte. Selon Daniel Costamagna, les petites propriétés dominent dans le Var, il en comptabilise plus de 38 000 durant l'entre-deux-guerres et parle d'environ 27 500 très petites propriétés, contre à peine plus de 6000 de taille moyenne, presque 800 de grande taille et à peine 540 de très grande taille. De plus, la plupart des propriétés sont individuelles (81 % du patrimoine agricole varois) et une baisse du prix des terres s'opère à cette période dans le nord et le centre du département, délaissés par la population locale<sup>488</sup>. Naturellement, ces changements rendent accessible l'acquisition de terrains par la population italienne.

C'est ce que montrent les chiffres transmis par Jacques Girault : 4086 exploitants étrangers en 1929, 5463 en 1936, parmi lesquels 96 % d'Italiens. Les fermiers et métayers étrangers sont également nombreux avec 1765 propriétaires, 948 fermiers et 1376 métayers.

<sup>487</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 38 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. IX, *op. cit.*, p. 2543.

<sup>488</sup> Yves Rinaudo, *Les paysans du Var (Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)*, *op. cit.*, Tome II, p. 481-486 ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 9-12, 18.

Parmi eux, on compte une majorité d'Italiens dont la plupart travaillent avec leur famille<sup>489</sup>. Daniel Costamagna confirme cette tendance puisqu'il place le Var en troisième position derrière les Alpes-Maritimes et le Lot-et-Garonne pour le nombre d'étrangers à la tête d'une exploitation agricole. Selon lui, le département détient le plus grand nombre de propriétaires exploitants étrangers avec 3435 individus et un nombre considérable de fermiers métayers, 2038 au total, soit 5473 étrangers installés à leur compte dans l'agriculture varoise durant l'entre-deux-guerres<sup>490</sup>. Le département voit donc le nombre de chefs d'exploitations augmenter durant les années 1930. Selon Jacques Girault, ils sont plus nombreux dans le Var que dans le reste de la France<sup>491</sup>. Le rôle de la population transalpine dans l'agriculture varoise est alors primordial puisqu'il permet la renaissance des diverses cultures et le maintien du secteur agricole du département.

La colonisation agricole italienne se poursuit après la Seconde Guerre. Anne-Marie Faidutti-Rudolph, dans sa thèse sur l'immigration italienne dans le sud-est de la France, a porté une attention toute particulière à la situation d'après guerre. D'une manière générale, les chiffres indiquent une augmentation de la population transalpine agricole après le conflit, tandis qu'une baisse de la population italienne totale se vérifie<sup>492</sup>. Il va sans dire qu'une part importante des nouveaux arrivants se dirige vers les professions agricoles et que certains ouvriers recrutés en tant que journaliers par exemple, se voient offrir des postes permanents ou s'installent à leur compte et sont donc recensés. En 1954, Anne-Marie Faidutti-Rudolph compte 36,1 % de salariés agricoles. Concernant les Italiens dont l'immigration est ancienne et qui sont installés à leur compte dans le département, la géographe parle de 14,4 % de propriétaires exploitants parmi les actifs italiens, cela sans compter le nombre d'immigrés naturalisés<sup>493</sup>.

Ces travailleurs sont majoritairement installés sur la côte, particulièrement dans les villes de Fréjus, Saint-Raphaël et jusqu'au Lavandou. Dans les communes de Sainte-Maxime, Saint-

---

<sup>489</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 145.

<sup>490</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 45-46.

<sup>491</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, T. I, p. 253, T. II, p. 285.

<sup>492</sup> Cf. *supra*, I. 1. B. c., p. 42-46.

<sup>493</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, *op. cit.*, Vol. 1, p. 151.

Tropez, La Croix Valmer, Cogolin et Ramatuelle, un tiers des Italiens actifs travaillent dans l'agriculture. La ville d'Hyères et ses alentours en regroupe également un nombre important. À Toulon, 7,5 % de la population active masculine italienne se consacre à l'agriculture contre seulement 1,3 % de la population active masculine totale. Les Transalpins sont toujours majoritaires. Parmi eux, 2 % sont propriétaires exploitants ou fermiers métayers. Au centre du département, Le Thoronet et Le Luc accueillent aussi beaucoup d'agriculteurs et de bûcherons<sup>494</sup>. Cela sans compter la ville de Brignoles et plus au nord, celle de Draguignan, que la population transalpine agricole n'a probablement pas déserté.

Selon Anne-Marie Faidutti-Rudolph, au lendemain du conflit, ce sont des immigrés en provenance de toute l'Italie qui viennent dans le département pour exercer des emplois agricoles saisonniers pour certains et permanents pour d'autres. La question des origines semble toutefois avoir une influence sur le choix et la durée des professions. Parmi les immigrés du sud, les Calabrais sont souvent bûcherons au départ et deviennent parfois agriculteurs ou ouvriers du bâtiment. Quelques Siciliens et Sardes exercent aussi des tâches agricoles, mais ils préfèrent cependant le bâtiment dans leur grande majorité. D'une manière générale, les immigrés du Mezzogiorno semblent plutôt considérer les emplois agricoles comme passagers, contrairement à ceux du nord de l'Italie puisqu'au lendemain de la Seconde Guerre, 60 % des Italiens exerçant un métier agricole sont originaires de Bergame en Lombardie et 55 % de Coni dans le Piémont<sup>495</sup>. On remarque une prédominance flagrante de l'Italie du nord, probablement due au caractère ancien de l'immigration et à la pratique traditionnelle des métiers agricoles. En effet, de 1949 à 1954, de nombreuses familles, notamment piémontaises, rejoignent encore le département pour travailler dans l'agriculture. La présence importante de nouveaux immigrés en provenance du Piémont dans les activités agricoles à cette période, tandis qu'un manque de main d'œuvre dans le secteur de la construction se fait cruellement sentir, laisse à penser que ces métiers sont exercés par tradition. Une baisse de la population transalpine dans l'agriculture se vérifie toutefois durant la décennie suivante.

---

<sup>494</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, op. cit., Vol. 1, p. 151-155.

<sup>495</sup> *Ibidem*, p. 150-152.

En effet, le travail de thèse d'Anne-Marie Faidutti-Rudolph révèle une baisse des Italiens du secteur agricole en 1962 (de 50 % en 1954, à 40 % en 1962)<sup>496</sup>. Cette diminution n'inverse pas pour autant la tendance des décennies précédentes, puisque les chiffres de 1962 équivalent ceux de l'entre-deux-guerres. La présence italienne dans l'agriculture reste considérable et essentielle au développement économique du département, où le secteur tient une place primordiale et ce, aujourd'hui encore.

Selon une étude socio-économique effectuée en 2008 par la Direction Départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle<sup>497</sup>, les activités agricoles représentent toujours une part importante dans l'économie du département. L'agriculture varoise se place alors en troisième position de la région Provence-Alpes-Côte-D'azur derrière le Vaucluse et les Bouches-du-Rhône<sup>498</sup>. L'horticulture reste l'une des principales activités agricoles du département. Notamment la culture des fleurs, qui représente 73,3 % de la production régionale et emploie un nombre considérable de salariés et d'exploitants, surtout dans la plaine du Bas Gapeau, aux alentours de la ville d'Hyères<sup>499</sup>. La culture florale a déjà une importance considérable au début de XX<sup>e</sup> siècle sur le littoral où elle se développe fortement. La culture des fruits, particulièrement de la figue, donne aussi au département du Var une place de choix, tant en terme de réputation<sup>500</sup> qu'en terme de production, puisque le département est le premier producteur national. Le Var est aussi reconnu pour son apiculture, la culture de la truffe, de l'olive et enfin, pour la qualité de ses vins<sup>501</sup>. L'importance de la vigne sur le territoire a déjà été évoquée. Selon la même étude, le nombre de salariés du secteur agricole s'élève à 5573 en 2006. Quant aux emplois « non salariés », c'est-à-dire les

---

<sup>496</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, op. cit., Vol. 1, p. 151.

<sup>497</sup> Direction départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle, Mutations Économique – Statistiques et Études, « Portrait socio-économique du Var », [en ligne] : <http://www.upv.org/ftp/article/1801/PortraitduVar.pdf>, 13 pages.

<sup>498</sup> *Ibidem*, tableau p. 7.

<sup>499</sup> Direction départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle, Mutations Économique – Statistiques et Études, « Portrait socio-économique du Var », [en ligne] : <http://www.upv.org/ftp/article/1801/PortraitduVar.pdf>, p. 2.

<sup>500</sup> Ce fruit fait la renommée de la ville de Solliès-Pont dans le Var. Une « Fête de la figue » a lieu chaque année dans la commune. La figue de Solliès-Pont bénéficie d'une appellation AOC.

<sup>501</sup> Direction départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle, Mutations Économique – Statistiques et Études, « Portrait socio-économique du Var », [en ligne] : <http://www.upv.org/ftp/article/1801/PortraitduVar.pdf>, p. 2.

actifs travaillant à leur propre compte, ils sont 4236. Parmi ces exploitants, quelques-uns sont peut-être des descendants d'Italiens car on peut imaginer qu'une succession s'opère encore dans le milieu agricole et que les propriétés sont parfois cédées aux enfants et exploitées dans un cadre familial<sup>502</sup>.

Comme dans les métiers agricoles, les professions du bâtiment sont souvent un héritage des générations passées et le secteur emploie de nombreux Italiens qui exercent dans les différents corps de métier.

## 1. B. LE BÂTIMENT

### 1. B. a. Un secteur pourvoyeur d'emplois pour la population transalpine

Le bâtiment est un secteur pourvoyeur d'emplois pour les immigrés italiens, dans un premier temps pour des raisons économiques, la France et le département du Var manquant de main d'œuvre dans de nombreux emplois manuels. Dans un deuxième temps, on peut penser que les métiers de la construction se pratiquent par tradition. La place qu'occupent les Transalpins dans ce secteur d'activité a été déterminée en prenant en compte les métiers de maçons, manœuvres, terrassiers et peintres, professions les plus fréquentes durant le grand exode. L'activité de journalier, qui peut regrouper des ouvriers appartenant à divers secteurs comme nous l'avons constaté, a également été considérée. Une enquête réalisée en 2013 et basée sur les entreprises du bâtiment inscrites sur les pages jaunes nous a permis de connaître le rôle des Italiens dans le bâtiment aujourd'hui, malgré l'interruption de l'immigration italienne massive, et de montrer leur évolution à la tête de ces sociétés et l'exercice des métiers de la construction par tradition.

Les Italiens sont recrutés dans le secteur du bâtiment dès le début de l'exode. Le recensement des Transalpins de Toulon, La Garde et Brignoles en 1851 montre la présence de

---

<sup>502</sup> Voir Emmanuelle Magliano, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens », *art. cit.*, p. 29-30 ; Mathilde Pascuttini, « Une famille frioulane », *art. cit.*, p. 33-34, in *Racines italiennes, op. cit.*

quelques maçons, manœuvres et journaliers dans ces communes<sup>503</sup>. Le nombre de travailleurs du bâtiment ne cesse d'augmenter avec le temps puisqu'Anne-Marie Faidutti-Rudolph évoque la présence dans le Var, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de journaliers et manœuvres non qualifiés qui travaillent comme terrassiers dans le département. À la même période, elle annonce 20 % de maçons chez les Italiens actifs<sup>504</sup>. Parmi ces travailleurs, les 400 ouvriers transalpins venus aménager la Corniche de Tamaris à La Seyne-sur-Mer sur décision de Michel Pacha, maire de Sanary de 1865 à 1872 qui, en 1880, décide de faire de la corniche une véritable petite ville, comme l'illustrent les photographies ci-dessous<sup>505</sup>. Cet aménagement dure vingt ans<sup>506</sup>.



**Illustration 4 :** Le château de Michel Pacha à Tamaris

<sup>503</sup> Registres de recensement 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, Registre 11M 2/141, 1851, La Garde, Registre 11M 2/54, Brignoles, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>504</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, op. cit., Vol. 1, p. 148-149.

<sup>505</sup> Marius Autran, «Michel Pacha (1819-1907)», *Images de la vie seynoise d'antan- Tome II (1988)*, [en ligne] : [http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel\\_pacha.html#ANCRE6](http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel_pacha.html#ANCRE6).

<sup>506</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 33. Voir aussi Marius Autran, «Michel Pacha (1819-1907)», *Images de la vie seynoise d'antan- Tome II (1988)*, [en ligne] : [http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel\\_pacha.html#ANCRE2](http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel_pacha.html#ANCRE2).



**Illustration 5 :** Le casino de Tamaris



**Illustration 6 :** La chapelle de Tamaris

En 1891, la ville de Toulon compte 195 maçons, 96 manœuvres et 27 terrassiers. Notons également la présence de 384 journaliers, dont quelques-uns travaillent sûrement dans le bâtiment<sup>507</sup>. À Brignoles, 6 maçons, 1 manœuvre et 29 journaliers sont recensés la même année<sup>508</sup>. Toutefois, vu l'importance du secteur agricole dans la commune, la majorité des journaliers est très probablement embauchée dans l'agriculture et non dans le bâtiment.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle voit le nombre de maçons et de journaliers stagner à Brignoles, ville agricole, alors qu'il augmente considérablement à Toulon. En effet, on dénombre 268 maçons à Toulon en 1901 et 621 journaliers, bien que cette activité doive être considérée avec précaution. Le nombre de manœuvres (85) et de terrassiers (83) est également en hausse. De nouveaux métiers du bâtiment apparaissent dans le recensement avec 11 peintres, 2 électriciens, 2 apprentis maçons et 1 carreleur. Enfin, l'évolution des Transalpins dans le secteur se vérifie puisqu'un entrepreneur en maçonnerie est aussi recensé<sup>509</sup>. L'exemple d'Achille Doneda est à la fois représentatif de la fonction de journalier dans le bâtiment et de l'évolution économique et sociale de certains Transalpins. Arrivé dans le département, à La Valette précisément, au début des années 1900, ce dernier travaille comme journalier sur divers chantiers dans un premier temps. Puis, son fils Francesco le rejoint et ils montent leur propre entreprise de maçonnerie<sup>510</sup>.

Il va de soi que les métiers de la construction recrutent des Italiens dans l'ensemble du département et durant l'entre-deux-guerres, le nombre d'ouvriers du bâtiment et d'entrepreneurs augmente. En effet, d'une manière générale, les travaux effectués révèlent un nombre considérable de maçons, terrassiers et manœuvres transalpins dans le Var à cette période<sup>511</sup>. Ces professions regroupent la majorité des Italiens du bâtiment, comme c'était le

---

<sup>507</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>508</sup> Registre de recensement 11M 2/56, Brignoles, 1891, ADV Draguignan.

<sup>509</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>510</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 160-161.

<sup>511</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 254 ; Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 38, 75 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 52.

cas au début du siècle. Tandis que Daniel Costamagna annonce 21 % d'Italiens dans le bâtiment durant l'entre-deux-guerres<sup>512</sup>, voici les chiffres proposés par Jacques Girault :

	1926	1931	1936
Pourcentage total d'actifs dans le bâtiment	26,9%	28,3%	26,8%
Pourcentage des Italiens dans le bâtiment	29,3%	31,7%	28,4%

**Tableau 27 :** Pourcentage du total des actifs dans le bâtiment en comparaison au pourcentage des Italiens dans ce secteur selon Jacques Girault<sup>513</sup>

Daniel Costamagna ne prend en compte que le bâtiment tandis que Jacques Girault y ajoute les Italiens présents dans les industries de transformation, ce qui explique l'écart entre les données.

Le secteur est alors le deuxième employeur, après l'agriculture, pour les Italiens actifs du département. Peu à peu, nombreux sont ceux qui deviennent entrepreneurs et s'installent à leur compte. Ce phénomène se renforce considérablement durant l'entre-deux-guerres. Les chefs d'entreprises ont aussi tendance à embaucher leurs compatriotes<sup>514</sup>. L'importance des Transalpins dans les métiers du bâtiment et l'exercice de ces professions comme héritage des générations passées sont évoqués par Francis Pieraccini dans son ouvrage : « Et l'été, lorsqu'il n'y avait pas de commande de paniers, que devenait le personnel de toutes ces vanneries, demanderez-vous ? Par atavisme, presque tous étaient, en même temps, maçons de l'époque avec une grande maîtrise de la pierre<sup>515</sup> », « Dans cette partie littorale il y avait une forte

<sup>512</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 38.

<sup>513</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. IX, *op. cit.*, p. 2543.

<sup>514</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 53 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 254-256.

<sup>515</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.*, p. 60-61. Nous avons vu auparavant que certains choisissent l'agriculture.

densité de main d'œuvre italienne : tous les ouvriers du bâtiment<sup>516</sup>... » Parmi les témoignages, notons celui de Mathilde Pascuttini : « D'après l'expérience d'Attilio (mon grand-père), outre leur savoir-vivre, les émigrés italiens se caractérisent par un goût prononcé du travail. Ils apparaissent réputés en maçonnerie et dans la taille de la pierre principalement<sup>517</sup>. » L'exercice des métiers du bâtiment par tradition explique l'augmentation des actifs transalpins dans le secteur de la construction après la Seconde Guerre, tandis qu'une baisse de l'immigration italienne se produit. Comme c'est le cas dans l'agriculture, les nouveaux arrivants se dirigent naturellement vers les métiers du bâtiment.

En effet, suite au conflit, le département du Var fait appel à de nombreux maçons italiens pour la reconstruction du territoire, totalement dévasté. Anne-Marie Faidutti-Rudolph évoque la venue de nombreux travailleurs du bâtiment, notamment en provenance d'Émilie-Romagne, de Sardaigne et du Mezzogiorno (Sicile, Calabre...) durant l'immédiat après-guerre et les décennies suivantes, qui voient l'édification de nombreuses villas sur la côte, attirent toujours les travailleurs du bâtiment<sup>518</sup>. À Toulon, en 1954, 43 % des nouveaux immigrés exercent la profession de maçon. Quelques immigrés en provenance du Frioul sont également recensés parmi les travailleurs du bâtiment (14 %). En 1962, tandis que le nombre de Transalpins employés dans l'agriculture diminue, le nombre d'immigrés embauchés dans le secteur de la construction augmente. Il passe de 16 % en 1954, à 30 % en 1962 selon Anne-Marie Faidutti-Rudolph. Par exemple, parmi les Calabrais, 23 % sont maçons la même année, contre seulement 15 % d'agriculteurs<sup>519</sup>.

Peu à peu, les Italiens réussissent souvent à s'installer à leur compte, comme c'est déjà le cas durant les décennies de l'entre-deux-guerres et l'exercice des professions du bâtiment par tradition semble se poursuivre bien au-delà du grand exode italien, comme le montre une étude réalisée par Jean Sarramea en 1987, qui prend en compte les patronymes italiens du département afin de définir la place des étudiants dans les diverses branches, en fonction de leur origine. Cette étude révèle que 21 % d'élèves d'origine italienne ont réussi leur CAP dans

---

<sup>516</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.*, p. 413.

<sup>517</sup> Mathilde Pascuttini, « Une famille frioulane », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>518</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, *op. cit.*, Vol. 1, p. 150.

<sup>519</sup> *Ibidem*, p. 150-158.

le bâtiment, sur un total de 94 lauréats et 20,8 % en électricité, sur 72 lauréats. Ces pourcentages indiquent que le secteur attire encore des élèves d'origine transalpine bien après la grande immigration<sup>520</sup>.

C'est aussi ce que montre une enquête réalisée en 2013 qui définit la place des entrepreneurs d'origine italienne, par rapport aux dirigeants français ou d'autres origines, dans le secteur de la construction aujourd'hui, secteur qui, comme l'agriculture, tient encore une place prépondérante dans l'économie varoise.

### 1. B. b. Les Italiens et descendants d'Italiens dans le bâtiment aujourd'hui

En 2007, dans le département du Var, le secteur de la construction, déjà important au cours des siècles précédents et pourvoyeurs de nombreux emplois italiens, se place en seconde position pour son nombre de salariés avec l'emploi de 22 259 individus, mais aussi pour son nombre d'établissements, qui s'élève à 4451. Il suit de très près le domaine « commerce de détail et réparations » qui embauche 28 275 salariés et qui compte 4491 établissements la même année<sup>521</sup>. En 2006, le bâtiment représente 6281 emplois non salariés dans le Var. Le département se place alors en tête de la région PACA pour le nombre de chefs d'entreprises dans ce secteur. Il est respectivement suivi par les Bouches-du-Rhône (5822) et les Alpes-Maritimes (5740)<sup>522</sup>. En 2013, l'étude des patronymes des chefs d'entreprises du bâtiment inscrits dans les pages jaunes donne une idée précise de la place des Italiens ou descendants d'Italiens dans le secteur. Bien que certaines sociétés ne figurent pas dans les pages jaunes, à partir de cette liste on peut constituer un échantillon qui permet une analyse statistique pertinente. Sachant que beaucoup d'entreprises portent un nom qui n'inclut pas le patronyme du dirigeant, une vérification sur le site [societe.com](http://societe.com), qui répertorie une grande partie des entreprises françaises et fournit le nom de famille des entrepreneurs, a été nécessaire.

---

<sup>520</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 23.

<sup>521</sup> Direction départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle, Mutations Économique – Statistiques et Études, « Portrait socio-économique du Var », *doc. cit.*, p. 6.

<sup>522</sup> *Ibidem*, p. 7.

Cette étude prend en compte les villes de Toulon, La Seyne-sur-Mer, Brignoles et La Garde, au centre de ce travail de recherche ainsi que les métiers de maçon (terrassiers inclus), plaquiste (le plaquiste est un professionnel du bâtiment qui met en œuvre des plafonds, cloisons et doublages à base de plaques ou carreaux de plâtre)<sup>523</sup>, électricien et plombier, une évolution des professions s'étant opérée. Les entreprises qui figurent dans les pages jaunes mais dont on ignore le patronyme du dirigeant et qui n'ont pas été trouvées sur le site [societe.com](http://societe.com) sont mentionnées de la manière suivante « non répertoriées ». Les entreprises en liquidation judiciaires ou radiées ([societe.com](http://societe.com)), nombreuses dans le contexte économique actuel, n'ont pas été comptabilisées. Nous devons également considérer la pluridisciplinarité de certaines sociétés. En effet, quelques artisans sont à la fois plombiers et électriciens par exemple. Toutefois, toutes les entreprises peuvent être concernées par ce double emploi, peu importe l'origine du dirigeant ce qui n'affecte en aucun cas les calculs réalisés.

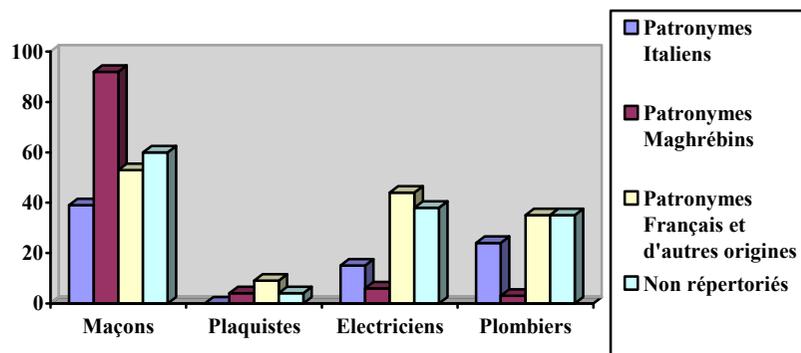
Le nombre d'Italiens ou descendants d'Italiens et le nombre de Maghrébins ou descendants de Maghrébins, également très présents dans le secteur aujourd'hui et depuis plusieurs décennies, ont été confrontés. L'immigration de ces derniers s'étant substituée à l'immigration transalpine, nous avons tenté de définir la place de chacun dans le secteur de la construction. Malgré un examen approfondi des patronymes, la confusion entre des noms d'origine corse et italienne est probable. En contrepartie, les dirigeants italiens dont le patronyme est à consonance française ou allemande (c'est le cas de certains Piémontais ou autres Italiens du Nord) ou dont l'origine a été transmise par la mère n'ont pas été recensés parmi les Italiens ou leurs descendants. Les entreprises dont les dirigeants portent des noms français ou issus d'autres origines ont été comptabilisées ensemble, sachant que les Alsaciens et les Lorrains par exemple peuvent porter des noms à consonance germanique. Parmi les dirigeants d'origines diverses, on trouve notamment des patronymes à consonance ibérique. Voyons ce que révèlent les graphiques suivants :

---

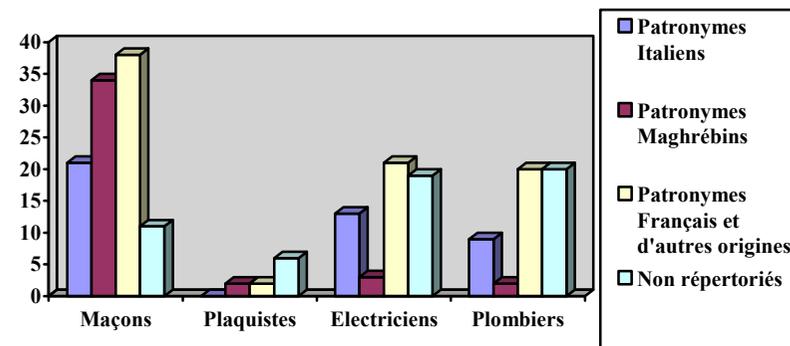
<sup>523</sup> Dictionnaire Larousse, [en ligne] :

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/plaquiste/61470?q=plaquiste#61064>.

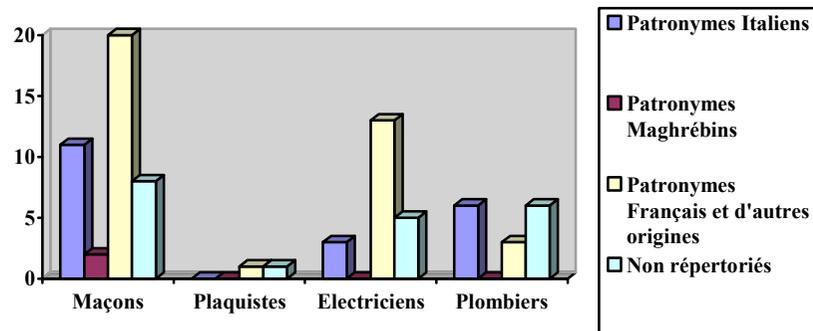
Les entrepreneurs du bâtiment dans le Var en 2013<sup>524</sup>



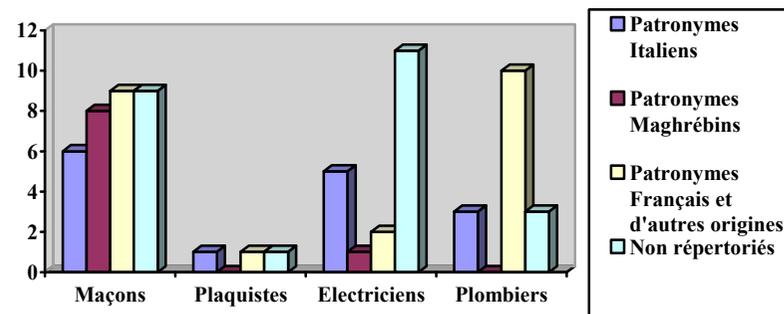
Graphique 13 : Les entrepreneurs du bâtiment à Toulon



Graphique 14 : Les entrepreneurs du bâtiment à La Seyne-sur-Mer



Graphique 15 : Les entrepreneurs du bâtiment à Brignoles



Graphique 16 : Les entrepreneurs du bâtiment à La Garde

<sup>524</sup> Graphiques réalisés d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

Les graphiques présentés ci-dessus indiquent la proportion, en fonction de l'origine de leur patronyme, des chefs d'entreprises installés à Toulon, La Seyne-sur-Mer, Brignoles et La Garde dans les divers métiers du bâtiment en 2013. Il va sans dire que le nombre d'entreprises du bâtiment est plus élevé à Toulon que dans les autres villes étudiées. Il varie d'ailleurs en fonction de l'importance de chaque territoire au niveau économique et industriel, comme l'indique l'axe des ordonnées des différents graphiques. Le tableau suivant montre aussi ces différences quantitatives.

	<b>Maçons</b>	<b>Plaquistes</b>	<b>Électriciens</b>	<b>Plombiers</b>
Toulon	260	17	103	97
La Seyne-sur-Mer	110	10	56	51
Brignoles	53	2	21	15
La Garde	36	3	19	16

**Tableau 28 :** Nombre total d'entreprises de chaque branche dans les différentes villes étudiées<sup>525</sup>

La maçonnerie est la branche qui regroupe le plus grand nombre de dirigeants dans chaque ville. La répartition des entrepreneurs selon leurs origines est présentée dans le tableau suivant.

<b>Entrepreneurs en maçonnerie</b>	Origine italienne	Origine nord-africaine	Français et autres étrangers	Entreprises non répertoriées
Toulon	47	93	58	62
La Seyne-sur-Mer	25	34	40	11
Brignoles	16	3	23	11
La Garde	6	9	12	9

**Tableau 29 :** Nombre d'entrepreneurs en maçonnerie dans les villes étudiées en fonction de leurs origines<sup>526</sup>

<sup>525</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>. Toutes les entreprises comptabilisées, y compris celles non répertoriées, apparaissent dans ce tableau.

<sup>526</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

À Toulon, le nombre d'entreprises de maçonnerie et terrassement est élevé (260). Les entrepreneurs d'origine maghrébine dominent le contingent total. En seconde position, arrivent les noms français ou d'autres origines étrangères, comptabilisés ensemble. Les patronymes transalpins se placent au troisième rang, avec toutefois un nombre non négligeables d'entrepreneurs puisqu'ils représentent plus du quart du total des entreprises de maçonnerie de la commune (entreprises recensées sur les pages jaunes et répertoriées sur le site [societe.com](http://societe.com)).

À La Seyne-sur-Mer, le nombre total d'entreprises de maçonnerie s'élève à 110. Parmi les 99 sociétés répertoriées, les dirigeants français prédominent, suivis par les originaires des pays du Maghreb et par les entrepreneurs d'origine italienne qui représentent, comme à Toulon, environ un quart des sociétés recensées sur le territoire.

Nous savons que Brignoles est une commune moins peuplée et industrielle que les villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer. Elle est un exemple rural de la situation dans le secteur de la construction. 53 entreprises de maçonnerie sont recensées à Brignoles et la tendance diverge par rapport aux deux grandes villes littorales étudiées. En effet, tandis que les dirigeants français ou d'origines diverses sont majoritaires à Brignoles, comme à La Seyne-sur-Mer, les chefs d'entreprise dont le patronyme est d'origine italienne dépassent amplement ceux dont le nom est d'origine maghrébine. En d'autres termes, contrairement aux villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer où le contingent d'origine nord-africaine est important voire majoritaire (c'est le cas à Toulon), il tient une place très secondaire à Brignoles. À l'inverse, les dirigeants d'origine italienne sont assez nombreux par rapport au nombre total de sociétés recensées. Nous pouvons affirmer, suite à l'étude démographique<sup>527</sup> et économique (agriculture) que nous avons faites de la ville de Brignoles, que la dominance italienne dans la maçonnerie brignolaise est le résultat de l'immigration ancienne. En effet, rappelons l'importance de la population italienne de Brignoles durant le grand exode transalpin et son rôle dans l'économie de la commune après la désertion du territoire par la population locale. Les Maghrébins, dont le mouvement migratoire est plus récent, n'ont en revanche pas été attirés par cette zone rurale, déjà repeuplée au moment de l'immigration nord-africaine.

---

<sup>527</sup> Cf. *supra*, I. 3. B. a., p. 126-133.

Comme Brignoles, la ville de La Garde est moins peuplée que les villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer. Par contre, la commune n'est pas un territoire rural et le petit village que l'on connaissait durant l'exode italien s'est fortement développé aujourd'hui. Sur les 27 entreprises répertoriées, les entrepreneurs d'origines française et diverses arrivent en tête. Les Maghrébins les suivent de très près et les Italiens se placent en dernière position. Malgré un classement par ordre décroissant et un nombre d'entreprises non répertoriées assez élevé par rapport au nombre total de sociétés, les chiffres montrent une répartition plutôt homogène des origines dans la maçonnerie gardéenne. Contrairement à la ville de Brignoles, où la présence de dirigeants aux patronymes d'origine maghrébine est très faible, la ville de La Garde en compte un nombre non négligeable. La situation littorale de la commune ainsi que sa proximité géographique avec la ville de Toulon explique peut-être l'installation des patrons nord-africains à La Garde.

Certes, si on considère les entrepreneurs en maçonnerie des villes de Toulon, La Seyne-sur-Mer, Brignoles et La Garde qui ont des origines étrangères, on remarque un nombre plus important de dirigeants originaires des pays du Maghreb que ceux d'origine italienne, hormis à Brignoles. Toutefois, sachant que l'immigration nord-africaine est plus récente que l'immigration en provenance de la péninsule et que de nouveaux immigrants rejoignent régulièrement le secteur de la construction dans le département (Portugais, Polonais, Roumain...), la place des Transalpins et de leurs descendants dans cette branche est marquante. Nous pouvons d'ailleurs penser que nombreux sont ceux qui exercent le métier de maçon par tradition. On observe également que le schéma actuel correspond à celui des décennies de la grande immigration italienne, où les Français étaient beaucoup moins nombreux dans la maçonnerie que les immigrants (notamment ceux en provenance d'Italie à l'époque). C'est le cas aujourd'hui puisque le total des dirigeants d'origine étrangère est largement supérieur au nombre de Français (qui de surcroît est comptabilisé avec d'autres individus d'origines étrangères diverses<sup>528</sup>). Le métier de maçon ne nécessite que très peu de qualifications (formation, diplôme...) et les immigrants, peu importe l'origine et la période du mouvement migratoire, ont tendance à faire passer la formation au second plan, leur priorité étant de travailler. Un entrepreneur peut ainsi se mettre à son compte sans justifier de ses compétences. Seul le client est juge du travail effectué. Le tableau suivant montre la place

---

<sup>528</sup> Rappelons que parmi les noms étrangers comptabilisés avec les noms français, on retrouve un nombre important de patronymes à consonance ibérique.

des entrepreneurs d'origine italienne dans le métier de plaquiste, étroitement lié à celui de maçon.

<b>Plaquistes</b>	Origine italienne	Origine nord-africaine	Français et autres étrangers	Entreprises non répertoriées
Toulon	0	4	9	4
La Seyne-sur-Mer	0	2	2	6
Brignoles	0	0	1	1
La Garde	1	0	1	1

**Tableau 30** : Nombre de plaquistes dans les villes étudiées en fonction de leurs origines<sup>529</sup>

Les plaquistes sont peu nombreux à Toulon, puisque 17 seulement sont recensés dans la commune et 4 sociétés ne sont pas répertoriées. Parmi les dirigeants, aucun ne possède de patronyme d'origine italienne, la catégorie « Français et autres origines » domine la profession et les entrepreneurs d'origine maghrébine les suivent de près.

À La Seyne-sur-Mer, les plaquistes sont également peu nombreux et on n'en compte aucun dont le patronyme est d'origine italienne. Bien que le nombre important d'entreprises non répertoriées ne permette pas de définir la situation réelle, ni de comparer les origines, l'absence de dirigeants d'origine italienne dans cette branche, à La Seyne-sur-Mer comme à Toulon, montre que la profession ne les attire pas.

Il n'est pas étonnant que le nombre de plaquistes recensés à Brignoles soit encore plus faible qu'à Toulon et à La Seyne-sur-Mer. Le seul dirigeant dont la société a pu être répertoriée a un patronyme d'origine française. On a constaté dans la maçonnerie que les entrepreneurs d'origine nord-africaine étaient peu nombreux à Brignoles et sachant que ceux d'origine italienne dans le métier de plaquiste sont également rares, cela explique la faible quantité de plaquistes étrangers dans la commune.

<sup>529</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

Comme à Brignoles, il y a peu d'entrepreneurs spécialisés dans la plaqueterie à La Garde. Le faible nombre d'entreprises répertoriées ne permet pas vraiment d'analyser la situation réelle du métier de plaquiste dans la commune, mais on peut cependant souligner la présence d'un entrepreneur dont le patronyme est d'origine italienne, alors qu'il n'y en a aucun dans les autres villes étudiées et l'absence de dirigeant d'origine maghrébine, comme c'est le cas à Brignoles.

On ne peut qu'être frappé par la faible quantité de plaquistes recensés dans les pages jaunes. Bien que le nombre réel de ces entreprises soit sûrement beaucoup plus élevé, notre enquête révèle que les sociétés de plaqueterie sont largement moins nombreuses que les entreprises de maçonnerie et terrassement par exemple. Ce constat résulte certainement du fait que ce métier appartient à la branche de la maçonnerie et que beaucoup d'entrepreneurs du secteur réalisent cette tâche. Le caractère récent du métier peut expliquer que les Transalpins ne l'exercent pas, ou peu. En effet, depuis quelques décennies seulement, la confection de cloisons, l'isolation et l'aménagement intérieur en plaques de plâtre, remplacent la traditionnelle construction en briques plâtre. De plus, ce métier ne s'exerce pas par tradition et ne nécessite qu'une courte formation. Du reste, un certain nombre de ces professionnels sont issus d'autres secteurs d'activités et choisissent d'intégrer le bâtiment en fonction des besoins de la profession<sup>530</sup>.

En revanche, le métier d'électricien est plus ancien que celui de plaquiste, mais plus technique et en constante évolution. Les entreprises d'électricité sont donc plus nombreuses et regroupent un nombre d'entrepreneurs d'origine italienne plus important que les sociétés de plaqueterie, comme l'indique le tableau ci-dessous.

---

<sup>530</sup> Entretien avec monsieur Alain Doneda, entrepreneur du bâtiment installé à La Garde (maçonnerie) depuis plus de vingt ans.

Électriciens	Origine italienne	Origine nord-africaine	Français et autres étrangers	Entreprises non répertoriées
Toulon	15	6	44	38
La Seyne-sur-Mer	13	3	21	19
Brignoles	3	0	13	5
La Garde	5	1	2	11

**Tableau 31** : Nombre d'électriciens dans les villes étudiées en fonction de leurs origines<sup>531</sup>

Les entreprises d'électricité générale comptabilisées à Toulon sont nombreuses (103). Parmi les 65 sociétés qui ont pu être répertoriées, les principaux dirigeants portent un nom français ou d'origines diverses et ils sont largement majoritaires. Ils sont suivis par les patrons d'origine italienne dont le nombre n'est pas négligeable et ceux dont le patronyme est d'origine maghrébine se placent en dernière position.

À La Seyne-sur-Mer, on compte 56 entreprises d'électricité et 37 ont été répertoriées. Bien que les patrons français et d'origine diverses soient majoritaires, comme à Toulon, l'écart entre ces derniers et les entrepreneurs dont le patronyme est d'origine italienne est beaucoup plus faible à La Seyne-sur-Mer. Les Italiens ou descendants d'Italiens représentent alors une part plus importante du total des électriciens à La Seyne-sur-Mer qu'à Toulon (environ un quart des professionnels). Les dirigeants d'origine nord-africaine restent très peu nombreux dans la commune, comme à Toulon.

On recense 21 entreprises d'électricité à Brignoles. À la tête des 16 sociétés répertoriées, on compte une majorité de dirigeants français et d'origines diverses. Tandis que la part des Transalpins est faible par rapport à la ville de La Seyne-sur-Mer par exemple, aucun entrepreneur d'origine maghrébine n'est recensé parmi les électriciens de cette commune.

<sup>531</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

Il est difficile d'analyser la situation des électriciens à La Garde, au vu du nombre important d'entreprises non répertoriées (11 pour 19 entreprises au total), mais on peut tout de même signaler que sur les 8 entreprises répertoriées, la majorité des dirigeants porte un nom d'origine italienne. Ils devancent donc les Français et individus d'origines diverses, tandis que la place des entrepreneurs d'origine nord-africaine reste très faible.

En résumé, d'une manière générale, on observe une faible proportion d'étrangers dans cette branche avec cependant un nombre plus important et non négligeable de dirigeants d'origine italienne (en seconde position dans chaque ville étudiée, excepté à La Garde) que de patrons d'origine maghrébine. La faible quantité d'étrangers est peut-être due au caractère moins traditionnel du métier comparé à celui de maçon par exemple, puisque durant le grand exode italien, très peu d'électriciens en provenance de la péninsule sont recensés à Toulon (aucun en 1891, seulement 2 en 1901)<sup>532</sup>. Le métier est rarement évoqué par les historiens de l'immigration et n'apparaît pas parmi les témoignages. La majorité des immigrés transalpins de l'époque est maçon ou terrassier. La situation semble identique pour les individus d'origine maghrébine qui se consacrent plus fréquemment à la maçonnerie qu'aux travaux d'électricité. Les besoins antérieurs du département expliquent aussi la dominance de certaines activités chez les immigrés. De plus, il s'agit d'un métier qui s'est développé récemment avec l'évolution des techniques et des habitations et qui nécessite une formation adaptée et pointue, probablement plus accessible à une population aisée.

Le métier de plombier s'est également développé en parallèle de l'évolution des habitations et il est aussi peu pratiqué par les Italiens durant le grand exode. Aujourd'hui, la place des entrepreneurs d'origine italienne dans la profession a évolué et leur présence dans cette branche est non négligeable, notamment par rapport aux dirigeants d'origine nord-africaine, comme le montre le tableau ci-dessous.

---

<sup>532</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<b>Plombiers</b>	Origine italienne	Origine nord-africaine	Français et autres étrangers	Entreprises non répertoriées
Toulon	24	3	35	35
La Seyne-sur-Mer	9	2	20	20
Brignoles	6	0	3	6
La Garde	3	0	10	3

**Tableau 32** : Nombre de plombiers dans les villes étudiées en fonction de leurs origines<sup>533</sup>

Les entreprises de plomberie recensées à Toulon sont au nombre de 97, dont 62 qui ont pu être répertoriées. Parmi les dirigeants de ces sociétés, ceux qui portent un nom français ou d'origines diverses sont majoritaires, mais ils sont suivis de près par les entrepreneurs d'origine italienne qui représentent environ le quart des professionnels de la plomberie à Toulon. Comme dans la branche de l'électricité, les dirigeants d'origine nord-africaine sont très peu nombreux.

À La Seyne-sur-Mer, 51 sociétés de plomberie sont comptabilisées. Parmi les 31 sociétés répertoriées, les dirigeants français ou d'autres origines étrangères prédominent largement (il s'agit surtout de Français). Les entrepreneurs dont le patronyme est italien se placent en seconde position, loin derrière toutefois. Ils sont moins nombreux qu'à Toulon et représentent une part largement inférieure par rapport au nombre total de plombiers à La Seyne-sur-Mer. Quant au nombre de chefs d'entreprises d'origine maghrébine, il est faible à La Seyne-sur-Mer comme à Toulon.

Les entreprises de plomberie recensées à Brignoles sont au nombre de 15 et seulement 9 sont répertoriées. Parmi leurs dirigeants, ceux dont le patronyme est d'origine italienne sont majoritaires, les Français ou entrepreneurs d'origines diverses se placent en seconde position et aucun patron originaire des pays du Maghreb n'est comptabilisé. On peut penser que la présence ancienne de Transalpins à Brignoles est la cause de cette prédominance, comme

<sup>533</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

nous l'avons déjà remarqué dans la branche de la maçonnerie, où les Italiens et descendants d'Italiens sont plus nombreux que les dirigeants d'origine nord-africaine dans la commune.

À La Garde, sur les 13 entreprises qui ont pu être répertoriées, les Français et étrangers d'autres origines sont majoritaires, tandis que les dirigeants dont le nom est d'origine italienne sont peu nombreux et qu'aucun entrepreneur d'origine maghrébine n'a été comptabilisé.

Nous l'avons constaté, le métier de plombier regroupe un nombre non négligeable d'entrepreneurs d'origine italienne. Ces derniers se placent généralement en seconde position derrière les Français et individus d'origines diverses, excepté à Brignoles où le contingent d'origine italienne est en tête du classement. La présence notable de dirigeants originaires de la péninsule dans cette branche peut s'expliquer par un élargissement des activités dû aux besoins du département dans ce métier. De plus, la profession de plombier est très ancienne donc plus traditionnelle et moins technique que celle d'électricien, bien qu'elle se soit naturellement développée en parallèle de la modernisation des habitations et de la complexité des installations. Les sociétés non répertoriées, assez nombreuses, limitent la possibilité d'une comparaison efficace entre les diverses origines de nos entrepreneurs mais on peut affirmer que le métier n'attire que très peu d'individus d'origine nord-africaine.

Le tableau suivant montre la place des Italiens et de leurs descendants dans le bâtiment, toutes catégories de métiers confondues, par rapport aux dirigeants originaires d'Afrique du Nord et aux entrepreneurs français et d'origines diverses.

	Nombre total d'entrepreneurs du bâtiment toutes catégories de métiers confondues		
	Italiens	Maghrébins	Français et autres étrangers
Toulon	86	106	146
La Seyne-sur-Mer	47	41	83
Brignoles	25	3	40
La Garde	15	10	25
<b>Total</b>	<b>173</b>	<b>160</b>	<b>294</b>

**Tableau 33** : Nombre total d'entrepreneurs du bâtiment selon leurs origines<sup>534</sup>

D'une manière générale, les entrepreneurs du bâtiment dont le patronyme est d'origine italienne sont plus nombreux que les dirigeants d'origine nord-africaine. La place des Transalpins d'origine dans le bâtiment est alors marquante, sachant que l'immigration italienne est un phénomène ancien et qu'en revanche, l'exode maghrébin est beaucoup plus récent. La maçonnerie est le secteur qui emploie le plus grand nombre d'entrepreneurs d'origine transalpine et maghrébine, probablement par tradition nous l'avons relevé et parce que cette branche ne nécessite pas de diplôme ni de formation très technique à l'époque où la main d'œuvre étrangère se substitue à la main d'œuvre locale. Les Italiens ou descendants d'Italiens sont plus nombreux que les chefs d'entreprise d'origine maghrébine dans l'électricité et la plomberie, bien que l'électricité regroupe un nombre majoritaire de Français car c'est un métier qui s'est développé plus tardivement. Les immigrés en provenance des pays du Maghreb ayant peu à peu remplacé les immigrés italiens dans les années 1950-1960, les Transalpins ont tout de même conservé une position importante dans le secteur de la construction et ces deux populations ont trouvé leur place. Les Français et étrangers d'autres origines se placent généralement en tête du classement mais seulement parce qu'ils sont comptabilisés simultanément. Il est intéressant de constater que malgré l'interruption de l'immigration italienne depuis plusieurs décennies, les Transalpins restent nombreux dans le bâtiment où ils détenaient la première place parmi les populations étrangères varoises durant

<sup>534</sup> Tableau réalisé d'après l'enquête effectuée à l'aide des Pages Jaunes, [en ligne] : <http://www.pagesjaunes.fr/>.

les années du grand exode italien, mais à l'époque en tant qu'ouvriers. Le nombre important de dirigeants d'origine italienne aujourd'hui montre aussi qu'une évolution professionnelle s'est opérée avec les descendants d'immigrés. Cependant, on constate une reproduction perpétuelle du schéma puisque le travail ouvrier est désormais réservé à des individus dont l'immigration est plus récente. Nous avons notamment évoqué les Polonais, les Portugais ou encore les Roumains.

Le bâtiment et le secteur agricole sont donc les deux principaux employeurs de la population italienne du département durant le grand exode. Toutefois, les Transalpins sont présents dans presque toutes les branches d'activité à l'époque, comme le montre le recensement des Italiens des villes de Brignoles et de La Garde, qui ont été prises pour exemple des principales professions des Italiens actifs et de la diversité des métiers exercés par ces immigrés dans le département, de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle.

## 1. C. LE RÔLE DES ITALIENS DANS LES AUTRES SECTEURS D'ACTIVITÉ

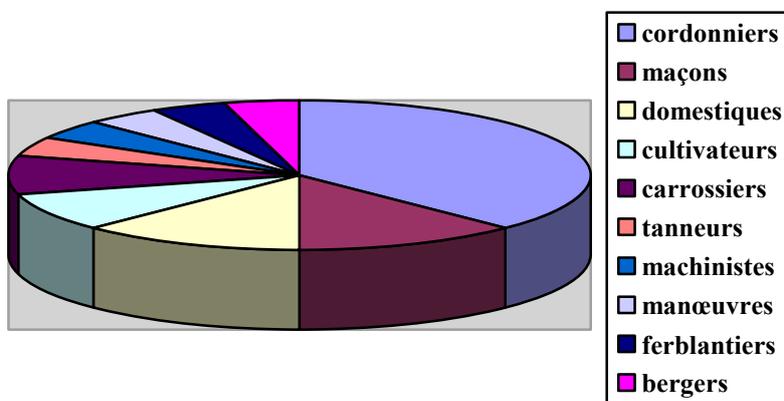
### 1. C. a. Des exemples emblématiques au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

Comme le révèlent les recensements, la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle voient la population italienne du Var intégrer un nombre important de métiers. À Brignoles par exemple, les Italiens sont embauchés ou installés à leur compte dans divers métiers, surtout manuels, malgré le caractère agricole de la commune, comme l'indiquent les graphiques ci-dessous qui montrent les principales professions exercées par la population italienne et la proportion des Transalpins dans chaque branche d'activité de 1851 à 1901, hommes et femmes confondus<sup>535</sup>. Bien qu'ils aient déjà été étudiés, les métiers de maçon,

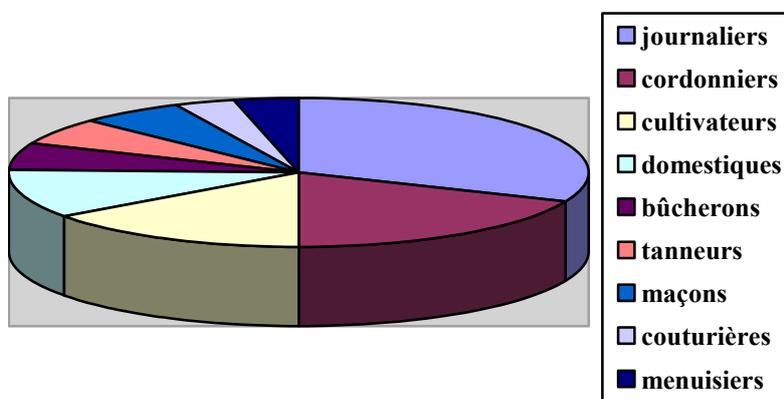
---

<sup>535</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

bûcheron, cultivateur et berger figurent dans les graphiques car ils font partie des principales activités des actifs italiens, mais ils n'ont pas été évoqués dans cette partie.



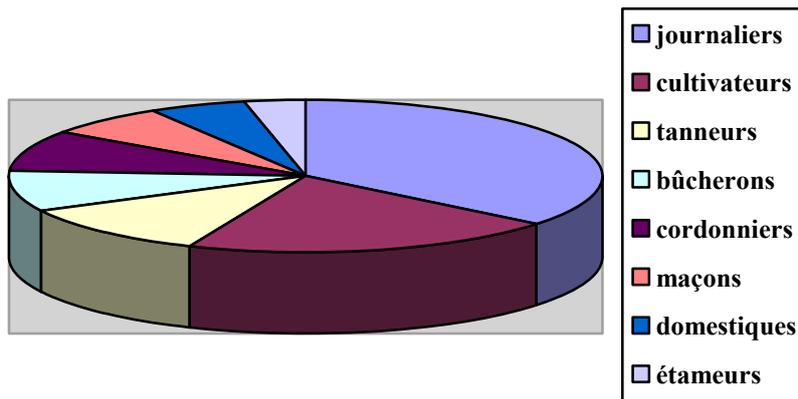
**Graphique 17** : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1851<sup>536</sup>



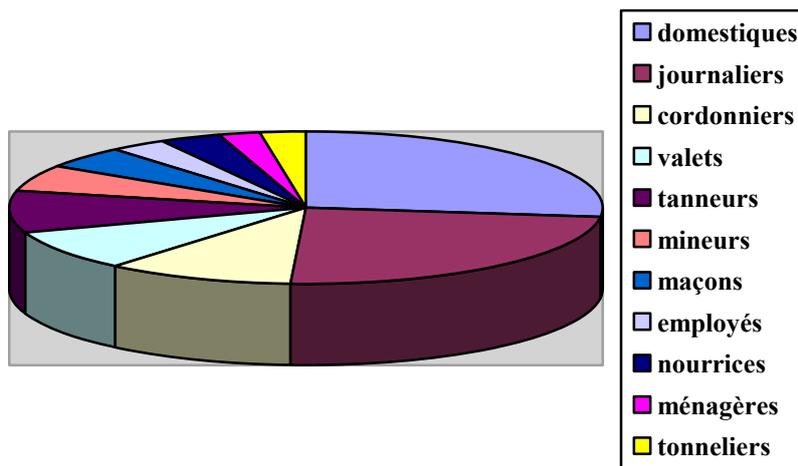
**Graphique 18** : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1872<sup>537</sup>

<sup>536</sup> Registre de recensement 11M 2/54, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>537</sup> Registre de recensement 11M 2/55, 1872, ADV, Draguignan.



**Graphique 19** : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1891<sup>538</sup>



**Graphique 20** : Les dix principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1901<sup>539</sup>

<sup>538</sup> Registre de recensement 11M 2/56, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>539</sup> Registre de recensement 11M 2/57, 1901, ADV, Draguignan.

Dans un premier temps, on remarque que les principaux métiers de la population italienne de Brignoles sont des métiers essentiellement manuels. La place de chaque profession varie d'un recensement à l'autre, c'est-à-dire que la proportion des actifs dans chaque branche d'activité se modifie au cours des décennies. On constate également que de nouvelles professions apparaissent peu à peu parmi les principales. Cela montre d'ores et déjà la diversité des activités qu'exercent les Transalpins de Brignoles.

Parmi ces activités manuelles, les Italiens sont quelques-uns à exercer le métier de cordonnier. En effet, les cordonniers transalpins sont déjà 9 en 1851, pour un nombre total d'actifs en provenance de la péninsule qui s'élève à 24 individus et le métier se place en première position pour le nombre de travailleurs qu'il regroupe. Lors du recensement suivant, les cordonniers sont en hausse puisque l'on en compte 16 parmi la population italienne active en 1872, pour un total de 126 travailleurs transalpins. Leur nombre chute en 1891 (8), en même temps que le nombre total d'actifs et il augmente de nouveau légèrement en 1901 (13), en parallèle de l'augmentation du total des travailleurs<sup>540</sup>. Malgré un nombre de cordonniers assez faible sur l'ensemble de la période par rapport au nombre d'actifs italiens, le métier apparaît parmi les principales professions exercées par la population italienne de Brignoles dans chacun des graphiques présentés à la page précédente. De plus, le nombre de cordonniers n'augmente que très peu, voire diminue (en 1891) au cours des décennies tandis qu'une augmentation presque constante du nombre total d'actifs se vérifie. Cela signifie que quelques-uns de ces cordonniers intègrent probablement d'autres professions.

Les domestiques sont assez nombreux dans la commune également et leur nombre varie fortement selon les recensements. En effet, 3 domestiques sont comptabilisés en 1851, 9 en 1872, seulement 5 en 1891 et 34 en 1901, tandis que l'on compte aussi cette année-là 11 valets, 4 nourrices et 3 ménagères, soit une hausse importante des métiers de la domesticité au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette augmentation est due non seulement à la hausse du nombre total d'actifs italiens à Brignoles en 1901, liée à l'accroissement de la population italienne totale de la commune, mais également à l'arrivée de familles entières qui élève le contingent italien féminin. En effet, d'une manière générale, le nombre de femmes dans cette branche est

---

<sup>540</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

supérieur au nombre d'hommes. Par exemple, en 1901, 29 femmes et seulement 9 hommes sont employés comme domestiques<sup>541</sup>. À titre de comparaison, la majorité des femmes recensées à La Garde sont aussi employées dans les métiers domestiques<sup>542</sup>.

Parmi les principales activités des Italiens de Brignoles, on retrouve l'activité de journalier qui, nous l'avons déjà constaté, regroupe des travailleurs embauchés dans divers secteurs comme l'agriculture, le bâtiment, mais aussi les métiers de l'extraction. Ainsi, quelques carriers et mineurs font probablement partie des journaliers recensés à Brignoles (27 en 1872, 33 en 1891 et 30 en 1901)<sup>543</sup>, sachant que ces métiers sont souvent exercés à titre provisoire, en fonction des besoins et que Brignoles est une commune qui abrite des mines de bauxite. La bauxite varoise est découverte en 1873 par le géologue Daubrée. La mine de Cabasse, située non loin de Brignoles, est la première à être exploitée<sup>544</sup>. Le métier de carrier apparaît d'ailleurs dans le recensement de Brignoles en 1891<sup>545</sup> et Anne-Marie Faidutti-Rudolph compte 8 % de carriers et 9 % de mineurs dans le département à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>546</sup>. En 1901, 7 mineurs sont recensés à Brignoles, tandis que le nombre de journaliers diminue légèrement. Cela indique peut-être un changement de statut des ouvriers qui accèdent à des emplois plus stables et deviennent mineurs à titre permanent, après quelques semaines, mois ou années de travail journalier.

Prenons également pour exemple le recensement de la ville de La Garde qui montre, sur l'ensemble de la période étudiée, la présence italienne dans les métiers de l'extraction<sup>547</sup>. En effet, l'existence de carrières dans la commune, dont quelques dessins sont présentés ci-dessous, permet l'embauche des Transalpins dans les professions de carrier et mineur. Selon

---

<sup>541</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

<sup>542</sup> *Ibidem*.

<sup>543</sup> *Ibidem*.

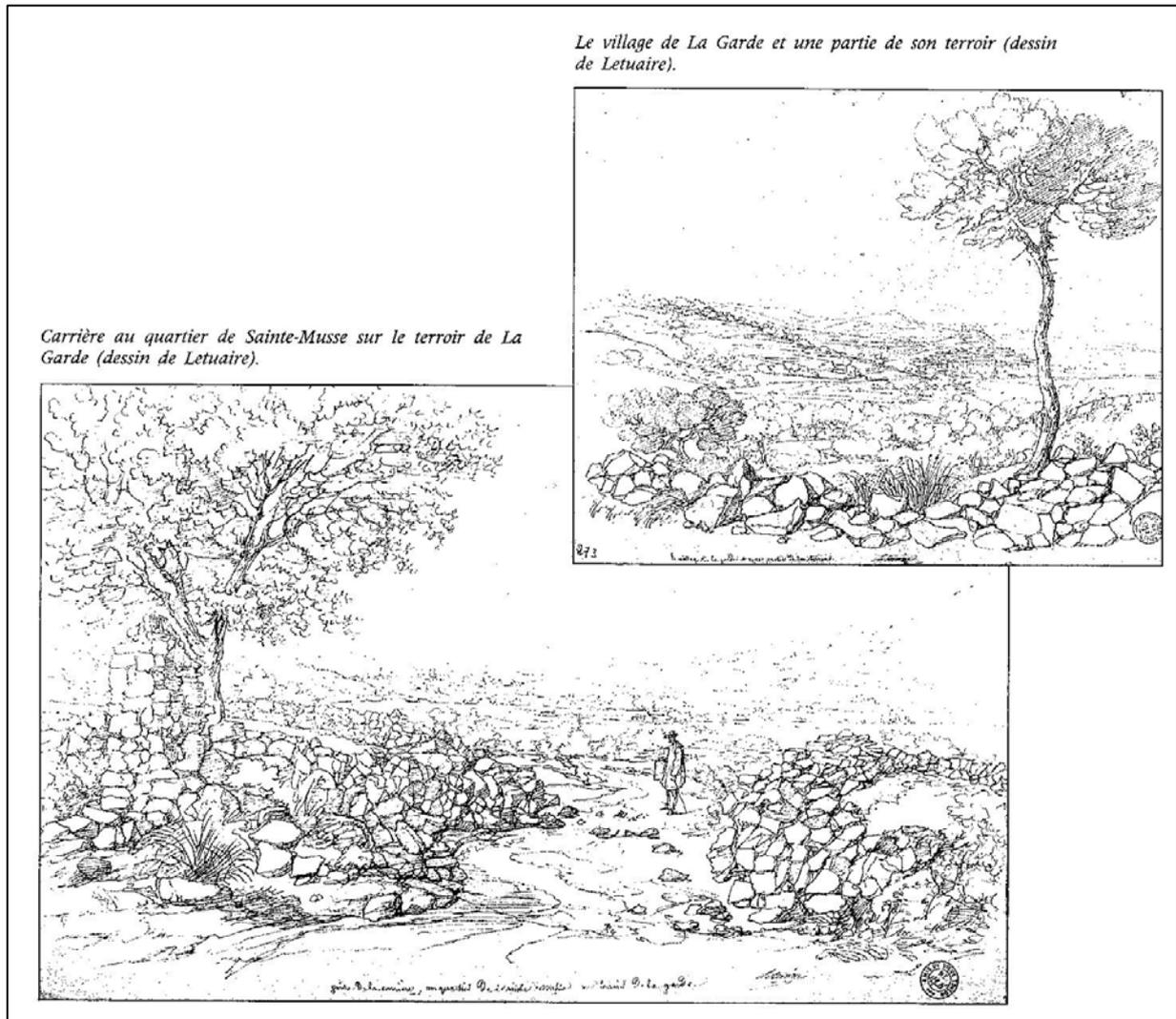
<sup>544</sup> Claude Arnaud, Jean-Marie Guillon, *Les Gueules Rouges, Un siècle de bauxite dans le Var*, Association des Gueules Rouges du Var, Imprimerie Hémissud, p. 31.

<sup>545</sup> Registre de recensement 11M 2/56, 1891, Brignoles, ADV, Draguignan.

<sup>546</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France, op. cit*, Vol. 1, p. 149.

<sup>547</sup> Registres de recensement de la ville de La Garde, Archives Municipales.

les anciens du village, l'une d'entre elles était appelée la Carrière des Piémontais du fait de l'importance de la main d'œuvre italienne qui y travaillait. De plus, un nombre important de journaliers est recensé à La Garde, parmi lesquels on trouve probablement des ouvriers embauchés dans les carrières.



**Illustration 7 :** Les carrières gardéennes<sup>548</sup>

<sup>548</sup> Maurice Delplace, *La Garde en images, vingt siècles d'Histoire, op. cit.*, p. 83.

Outre les métiers de l'extraction, quelques tanneurs sont recensés à Brignoles (à La Garde également)<sup>549</sup>, et leur nombre ne cesse d'augmenter. En 1851, on compte un tanneur seulement, contre 5 en 1872, 10 en 1891 et 11 en 1901<sup>550</sup>.

Bien que certains métiers regroupent une proportion importante d'Italiens, la présence de ces immigrés dans de nombreux secteurs d'activité se vérifie, notamment à l'aide des graphiques présentés ci-dessus, puisque les principales professions exercées par les Transalpins varient selon les recensements. Par exemple, en 1851, on trouve les métiers de carrossier (2), machiniste (1), manœuvre (1) et ferblantier (1). En 1872, les professions de couturière (3) et menuisier (3) font partie des principales activités des Italiens de Brignoles. En 1891, le métier d'étameur (3) apparaît pour la première fois dans les graphiques et en 1901, les professions de valet (11), mineur (7), employé (4), nourrice (4), ménagère (3) et tonnelier (3) font partie des principaux métiers des Transalpins<sup>551</sup>.

De plus, les métiers secondaires, c'est-à-dire ceux qui ne regroupent qu'un petit nombre d'Italiens et qui ne sont pas présentés graphiquement, sont nombreux et on recense un nombre important d'activités qui dépendent de différents secteurs. Une trentaine de professions est recensée en 1872 et en 1901 et une vingtaine en 1891, du fait de la diminution de la population italienne active qui s'explique par une faible participation féminine, avec seulement 9 femmes actives parmi la population italienne contre 16 en 1872<sup>552</sup>.

Cette année-là, on assiste à la diversification des métiers, en parallèle de l'augmentation du nombre d'actifs italiens (de 24 en 1851 à 126 en 1872). Par exemple, la profession de marchand apparaît pour la première fois dans le recensement. Elle regroupe des marchands de chiffons, de fruits et de fromages. Les marchands de produits alimentaires sont employés par les divers propriétaires terriens ou, possèdent eux-mêmes une petite parcelle de terrain qu'ils

---

<sup>549</sup> Registres de recensement de la ville de La Garde, Archives Municipales.

<sup>550</sup> Registres de recensement 11M 2/54, 1851, 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

<sup>551</sup> *Ibidem*.

<sup>552</sup> Registres de recensement 11M 2/55, 1872, 11M 2/56, 1891, 11M 2/57, 1901, Brignoles, ADV, Draguignan.

exploitent. On compte aussi un facteur, un limonadier, un colporteur, un garçon de café, un tailleur de pierre, un dentiste<sup>553</sup>...

En 1891, malgré la baisse du nombre de métiers recensés, les professions des Italiens de Brignoles sont très diverses : ferblantier, charbonnier, charretier, manœuvre, boucher, négociant, cafetier, hortultrice et marchand de chapeaux<sup>554</sup>. Il va sans dire que la diversification se poursuit en 1901, où le nombre de travailleurs transalpins est en hausse, avec par exemple le recensement des métiers de laitier, jardinier, cordier, boulanger, plâtrier, chapelier et cuisinière... Parmi les professions non manuelles, on compte en 1901 par exemple un épicier, un aubergiste, un restaurateur, une religieuse, un concierge et un avocat<sup>555</sup>.

La quantité de métiers recensés à Brignoles montre la présence des Italiens dans de nombreux secteurs d'activité. Outre l'agriculture et le bâtiment, où ils sont nombreux, nous avons vu qu'ils appartiennent aux métiers de l'extraction, de la domesticité ou exercent des emplois manuels divers. Le recensement de restaurateurs et d'épiciers par exemple montrent leur présence dans le secteur du petit commerce. Enfin, on remarque, dès 1872, l'exercice de métiers qui requièrent des études plus longues comme celui de dentiste ou d'avocat.

Après l'étude des Italiens dans les différents secteurs d'activité à Brignoles et à La Garde, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle, la situation professionnelle et l'évolution des immigrés d'outremont durant l'entre-deux-guerres et dans l'ensemble du département a été déterminée, notamment à l'aide de travaux portant sur les activités des Transalpins dans le Var à cette période.

---

<sup>553</sup> Registre de recensement 11M 2/55, Brignoles, 1872, ADV, Draguignan.

<sup>554</sup> Registre de recensement 11M 2/56, Brignoles, 1891, ADV, Draguignan.

<sup>555</sup> Registre de recensement 11M 2/57, Brignoles, 1901, ADV, Draguignan.

## 1. C. b. Les activités des Italiens dans le département à partir de l'entre-deux-guerres

Les métiers exercés par la population italienne durant l'entre-deux-guerres ont été étudiés par Jacques Girault et Daniel Costamagna. L'exercice des métiers de l'extraction par la population italienne masculine se vérifie dans chacun de leurs travaux et nous allons voir que la place des ouvriers transalpins grandit. L'industrie extractive est particulièrement développée autour de Brignoles et selon les historiens, elle embauche une majorité d'étrangers, surtout des Italiens. Daniel Costamagna parle de 80 % d'étrangers dans ce secteur, avec 1500 étrangers en 1927 pour 2200 ouvriers au total dans les carrières varoises. Contrairement aux mines, qui ne nécessitent pas de qualifications particulières, les carrières semblent accueillir des travailleurs spécialisés tel que les marbriers italiens par exemple. Comme à Brignoles, nombreux sont aussi les travailleurs saisonniers recrutés dans ce secteur<sup>556</sup>. Selon Jacques Girault, en 1928, dans les mines de bauxite de la région de Brignoles, sur 320 ouvriers, 227 sont italiens<sup>557</sup>. L'étude *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA* révèle qu'il y a 60 % d'Italiens parmi les ouvriers des mines de Brignoles en 1929<sup>558</sup>. Le rôle des ouvriers italiens dans les métiers de l'extraction se renforce alors au cours des décennies.

Selon les mêmes chercheurs, beaucoup de Transalpins travaillent dans la métallurgie, notamment aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer et ce, nous le verrons, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils sont également embauchés dans les diverses industries de Saint-Tropez, La Londe (usines d'armement par exemple) et Toulon<sup>559</sup>. Les industries de transformation comme les briqueteries, les industries de la céramique et les tuileries, nombreuses dans le département du fait de la qualité de l'argile varois, emploient également un certain nombre d'Italiens. Selon Daniel Costamagna, durant l'entre-deux-guerres, dans les sept principales fabriques du Var et des Alpes-Maritimes, sur les 775 ouvriers employés, 457

---

<sup>556</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 50-51 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 256.

<sup>557</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 254.

<sup>558</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>559</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 17 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. I, *op. cit.*, p. 254-255.

sont italiens. Dans l'industrie des chaux et ciments, les Italiens sont majoritaires, ils représentent jusqu'à 70 % de la main d'œuvre dans certaines usines<sup>560</sup>. Enfin, la tannerie, importante dans la zone de Barjols, Draguignan, le Muy, mais également Solliès-Pont, Tourves et Toulon nous le verrons, recrutent aussi les Italiens du département<sup>561</sup>. La présence de tanneurs parmi les Transalpins de Brignoles a été observée en 1851, 1872, 1891, et 1901. Ces derniers sont aussi embauchés dans la menuiserie. Le secteur du commerce compte également quelques Italiens<sup>562</sup>. Rappelons que ces professions étaient déjà recensées durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et en 1901 à Brignoles.

De plus, avec le développement touristique du littoral varois, nombreux sont les immigrés d'outremont embauchés dans l'hôtellerie, notamment pour des emplois saisonniers, le secteur ayant des besoins plus ou moins importants en fonction des périodes. Selon Daniel Costamagna, les garçons d'hôtel et garçons d'étage italiens sont nombreux dans la région de Fréjus et Saint-Raphaël<sup>563</sup>. Les registres de recensement de la ville de Toulon indiquent également leur présence dans l'agglomération<sup>564</sup>.

Quant à la situation féminine, les Italiennes actives sont toujours très présentes dans les métiers de la domesticité<sup>565</sup>. C'est le cas dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous l'avons constaté à Brignoles et à La Garde, et l'étude de Toulon et de La Seyne-sur-Mer, nous le verrons, le démontre également. Outre les métiers domestiques et les activités agricoles déjà étudiés, les femmes travaillent également dans le secteur du textile, des étoffes et du bois<sup>566</sup>.

---

<sup>560</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 53-55.

<sup>561</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 17 ; Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. II, *op. cit.*, p. 295.

<sup>562</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, *op. cit.*, Vol. 1, p. 149.

<sup>563</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 55.

<sup>564</sup> Registres de recensement de la ville de Toulon, ADV, Draguignan.

<sup>565</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. II, *op. cit.*, p. 296.

<sup>566</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, T. II, *op. cit.*, p. 295 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 51-52.

Certaines sont probablement embauchées dans les mêmes industries de transformation que la population active masculine italienne<sup>567</sup>.

Après la Seconde Guerre, les Italiens du département sont toujours présents dans les mêmes secteurs d'activité selon Anne-Marie Faidutti-Rudolph. En 1954, elle compte 39,6 % d'ouvriers d'industries parmi les Transalpins (contre 35 % durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle). Nous avons vu qu'ils appartiennent particulièrement aux industries navales et de transformation mais aussi à la petite industrie (la tannerie par exemple). 8,8 % des Italiens actifs sont patrons d'industrie et du commerce selon la géographe (contre 10 % durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle). On note donc une augmentation du nombre d'ouvriers d'industries qui résulte sûrement de la nouvelle vague d'immigration d'après-guerre et, par contre, une diminution du nombre de patrons du commerce et de l'industrie qui dépend très certainement du nombre élevé de naturalisations<sup>568</sup>.

Beaucoup d'ouvriers qualifiés, Émiliens et Toscans notamment, travaillent dans le secteur de la métallurgie. Les mines emploient toujours un certain nombre d'Italiens de toutes origines régionales. Le tourisme reste un secteur pourvoyeur d'emplois pour les Transalpins du département. Ils sont serveurs ou employés d'hôtel, comme durant l'entre-deux-guerres. Enfin, parmi la population active masculine italienne, un grand nombre est artisan ou petit commerçant ce qui traduit une évolution socio-économique<sup>569</sup>. Pour exemple, Vincenzo Giannone exerce le métier de menuisier dans différentes communes varoises avant d'acheter une droguerie à La Garde avec son épouse<sup>570</sup>.

Quant aux femmes, la géographe compte 25 % d'actives en 1954 parmi la population féminine italienne de plus de 16 ans<sup>571</sup>. On peut supposer qu'elles travaillent toujours dans les mêmes secteurs d'activité, d'autant que nous avons déjà constaté une évolution

---

<sup>567</sup> Voir Adrien Vezzoso, « Mon mazzolin di fiori », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 180.

<sup>568</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 30.

<sup>569</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, op. cit., p. 149-157.

<sup>570</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 172.

<sup>571</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, op. cit., p. 149-157.

professionnelle très faible chez les Italiennes, contrairement aux Italiens actifs et l'évolution de ces dernières semble généralement dépendre de la situation de l'époux. C'est le cas de Napolina qui trouve un emploi de bonne lorsqu'elle arrive dans le département en 1952 puis qui devient commerçante aux côtés de son mari, un Français qui exerce le métier de boulanger<sup>572</sup>.

En résumé, la population italienne active du département tient une place importante dans l'économie varoise. En plus d'être nombreux, les Transalpins sont présents dans presque toutes les branches d'activités. Ils sont largement majoritaires dans les métiers agricoles, peu à peu délaissés par la population locale. Hommes, femmes et même enfants en provenance de la péninsule intègrent l'agriculture, les divers travaux permettant un recrutement hétérogène. Souvent embauchés de manière provisoire au départ pour exécuter divers ouvrages et récoltes en fonction des saisons, nombreux sont ceux qui deviennent propriétaires exploitants ou fermiers métayers. On parle alors de colonisation agricole, puisque des familles entières se consacrent aux métiers agraires et permettent la survie de l'agriculture varoise. Le secteur du bâtiment embauche également un nombre considérable de Transalpins. Il est l'un des principaux employeurs de cette population immigrée. Les maçons, les manœuvres et les terrassiers Italiens abondent dans la construction. Comme dans l'agriculture, nombreux sont ceux qui se mettent à leur compte après des années de travail salarié. Les entrepreneurs Italiens ou d'origine italienne sont encore très nombreux aujourd'hui dans les métiers du bâtiment malgré l'interruption définitive de l'immigration transalpine. Outre ces deux secteurs d'activités, les Transalpins du département exercent divers métiers manuels. Ils travaillent aussi dans les métiers de l'extraction, dans les industries métallurgiques, les industries de transformation, le commerce et le tourisme. On retrouve également de nombreuses Italiennes actives dans les métiers domestiques et certaines petites industries, notamment du textile ou du bois.

La place prépondérante des Transalpines dans le secteur de la domesticité se vérifie également dans les villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer, communes dans lesquelles la diversité des métiers est remarquable, résultat d'une économie fructueuse.

---

<sup>572</sup> Claudia Estellon, « Enfance d'une émigrée toscane », in *Racines italiennes, op. cit.*, p. 42.

## 2. DEUX CAS PARTICULIERS : TOULON ET LA SEYNE-SUR-MER

Les communes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer bénéficient d'un développement économique et industriel considérable durant les décennies de l'exode italien<sup>573</sup> et elles offrent à la population transalpine de nombreuses opportunités d'emploi. De plus, on a constaté l'importance du nombre d'Italiens installés dans ces deux grandes villes côtières<sup>574</sup>. C'est pourquoi une attention toute particulière a été portée à la situation professionnelle de ces immigrés. Naturellement, l'étude socio-économique de la ville de La Seyne-sur-Mer inclut celle des Forges et Chantiers de la Méditerranée et la place des Italiens dans cette grande industrie. Dans un premier temps, voyons la situation à Toulon.

### 2. A. LES MÉTIERS DES ITALIENS À TOULON

#### 2. A. a. Les métiers des Italiens au début de l'exode (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)

La ville de Toulon, véritable puits économique et industriel, offre à la population locale et étrangère de nombreuses possibilités professionnelles. En effet, la diversité des activités engendrées par le développement du territoire, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, entraîne un besoin de main d'œuvre accru, mais également la venue de tous les corps de métier. Aussi les immigrés italiens acceptent-ils toutes sortes d'emplois, souvent des métiers manuels dénigrés par une partie de la population locale, comme c'est le cas dans l'ensemble du département.

Cependant, la situation des actifs italiens après quelques décennies montre leur évolution professionnelle. En effet, l'examen des registres de recensement révèle que les principales activités des Transalpins varient entre 1851 et 1891, comme le montre le tableau suivant, et que les métiers se diversifient, c'est-à-dire que le nombre de professions exercées par la population italienne de la commune est en augmentation (233 à Toulon est et 191 à Toulon ouest en 1891), ce qui est également le reflet de la diversification de la société.

---

<sup>573</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. a., p. 65-69, I. 3. A. a., p. 108-110.

<sup>574</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. b., p. 69-77, I. 3. A. a., p. 110-117.

<b>Les principaux métiers des Italiens</b>	
<b>1851</b>	<b>1891</b>
Journalier	Journalier (384)
Maçon et métiers du bâtiment	Maçon et métiers du bâtiment (222)
Chiffonnier	Cordonnier (151)
Balayeur	Manœuvre (96)
Marchand	Charretier (48)
Pêcheur	Boulangier (44)

**Tableau 34** : Les principaux métiers des Italiens en 1851 et 1891<sup>575</sup>

En 1851, la plupart des Transalpins qui arrivent à Toulon ne sont pas qualifiés pour les métiers dans lesquels ils sont recrutés. Toutefois, nous verrons en dernière partie de ce travail qu'ils sont souvent spécialisés dans les emplois qu'ils exercent en Italie<sup>576</sup>. Dans leur commune d'accueil, ils sont prêts à accepter le métier qui leur sera offert en fonction des besoins économiques locaux. L'activité de journalier et les métiers du bâtiment emploient une majorité de Transalpins à Toulon en 1851 et en 1891. On remarque cependant l'augmentation du nombre de patrons dans le secteur de la construction en 1891<sup>577</sup>. Ces professions recrutent de nombreux Transalpins dans l'ensemble du département, surtout des Piémontais et des Ligures au départ, et les journaliers sont souvent embauchés, nous l'avons vu, dans l'agriculture, le bâtiment et l'extraction.

Les métiers de chiffonnier (surtout exercé par des Napolitains), balayeur (Calabrais), pêcheur et marchand ambulant (Génois) sont monnaie courante en 1851<sup>578</sup> :

<sup>575</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>576</sup> Cf. *infra*, III. 2. B. a., p. 271.

<sup>577</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>578</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

Le bureau municipal des emplacements délivre 150 licences de marchands ambulants, dont 50% à des Italiens, bien que le règlement exclue les étrangers... Mais, parmi les marchands qui vendent sans autorisation, dans les faubourgs, la proportion des Italiens est très élevée. Les marchands étrangers ne peuvent avoir d'emplacement à eux sur le marché quotidien du Cours Lafayette ; ils arrivent cependant à trouver une place et à vendre leurs produits<sup>579</sup>.

On note l'abondance de marins pêcheurs, marins de commerce, ouvriers du port et pêcheurs indépendants. La photographie suivante illustre la pause repas d'un groupe de pêcheurs toulonnais.



**Illustration 8 :** Les pêcheurs toulonnais durant leur pause repas<sup>580</sup>

En revanche, en 1891, soit quarante ans après, ces métiers ne font plus partie des principales professions exercées par les Italiens de Toulon. Les pêcheurs sont au nombre de 27 cette année-là et 14 balayeurs, 16 chiffonniers et seulement quelques marchands ambulants sont recensés en 1891. La diminution du nombre de pêcheurs peut s'expliquer par leur déplacement dans les différentes villes côtières du département, notamment à La Seyne-sur-Mer où les ports de Saint-Elme et de Saint-Mandrier attirent, nous le verrons, de nombreux

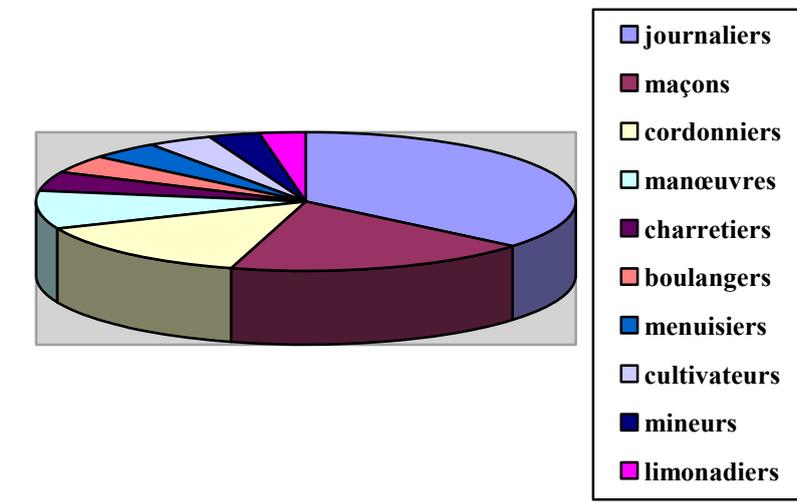
---

<sup>579</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 647. Dans certains cas, le travail est illégal et certainement non déclaré. Les immigrés ne peuvent donc pas être recensés.

<sup>580</sup> [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

pêcheurs italiens. La baisse du nombre de balayeurs et de chiffonniers à Toulon, métiers précaires et peu gratifiants, indique un changement d'activité de la part des Italiens et donc leur évolution professionnelle.

Nous avons constaté que le métier de marchand ambulant est souvent pratiqué clandestinement par les immigrants en 1851. Bien que ces derniers soient encore nombreux en 1891, hommes et femmes confondus, leur baisse résulte probablement d'un changement de situation. Par exemple, quelques-uns ont certainement obtenu la naturalisation et, de ce fait, un emplacement réglementaire sur les marchés. D'autres se sont sûrement installés dans des locaux puisqu'on remarque une augmentation du nombre de commerçants. Le graphique suivant montre les métiers dans lesquels les Transalpins sont majoritairement embauchés en 1891 et leur proportion dans chacune de ces activités.



**Graphique 21** : Les principaux métiers exercés à Toulon par la population italienne masculine en 1891<sup>581</sup>

Dès 1851, quelques Italiens occupent déjà ces professions, notamment les métiers de manoeuvre, menuisier, cordonnier et charretier, mais leur nombre augmente considérablement

<sup>581</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

en 1891<sup>582</sup>. En 1851, la construction du chemin de fer et l'agrandissement général de la ville attirent aussi des charpentiers et des peintres en bâtiment<sup>583</sup>.

Dans le secteur des services, les aubergistes italiens ne sont pas rares en 1851, ainsi que les garçons de café et les domestiques. Le nombre de professions liées au service et à la restauration est en hausse en 1891 et on remarque également l'augmentation du nombre de patrons dans ce secteur, avec le recensement, par exemple, de restaurateurs et de patrons cafetiers<sup>584</sup>.

En 1891, la diversification des activités se vérifie et les Italiens de Toulon sont également embauchés comme tanneurs (26), ouvriers et employés dont la profession exacte n'est pas précisée (44), bergers (19), cochers (17), portefaix (12), ébénistes (11), serruriers (10) et ferblantiers (8). Les tailleurs sont également nombreux (35), mais une confusion règne dans les registres de recensement entre les tailleurs d'habits et les tailleurs de pierres. Parmi les 35 tailleurs recensés, 13 sont tailleurs dans le milieu de la couture, 9 dans le secteur du bâtiment et 13 ne précisent pas leur fonction.

Enfin, quelques Italiens sont chauffeurs, carriers, empailleurs, fondeurs, antiquaires, voituriers, étameurs, plombiers, jardiniers, tourneurs, porteurs de pain, plongeurs, matelassiers, teinturiers ou encore fabricants de pâtes. Bien que les Transalpins soient peu nombreux dans les métiers mentionnés ci-dessus, la quantité et la variété de professions recensées montrent qu'ils sont présents dans toutes les branches d'activités et que la ville de Toulon offre des opportunités d'emploi particulièrement diversifiées.

On note également, en 1891 par rapport à 1851, l'augmentation voire l'apparition de certaines professions qui requièrent des études ou une formation pointue, avec notamment les métiers de comptable et de vétérinaire. D'une manière générale, l'évolution des statuts des

---

<sup>582</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>583</sup> Cf. *supra*, I. 2. A. a., p. 65-69 ; Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>584</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

immigrés transalpins est également importante par rapport à 1851, comme dans l'ensemble du département, puisqu'on recense à Toulon des propriétaires (15), un patron pêcheur, deux patrons dont l'activité n'est pas déterminée et deux associés, cela sans compter les maçons ou autres entrepreneurs installés à leur compte mais dont le statut n'est pas précisé. On sait que l'évolution professionnelle féminine est en revanche plus rare et que les femmes sont majoritairement recrutées dans les métiers de la domesticité<sup>585</sup>. C'est également le cas à Toulon où ce secteur regroupe la plupart des Italiennes actives à la fois en 1851 et en 1891.

En effet, en 1851, les immigrées transalpines recensées dans la commune sont repasseuses, bonnes, ménagères, lingères ou encore nourrices<sup>586</sup>. Ces domestiques travaillent souvent temporairement dans le département au début de l'exode et leur qualité de travail incite par la suite les familles toulonnaises à faire de nouveau appel à leurs services<sup>587</sup>. Les Italiennes actives sont aussi nombreuses à exercer les métiers de tailleuses et couturières<sup>588</sup>. En 1891, les actives en provenance de la péninsule sont toujours majoritaires dans les emplois domestiques et leur nombre dans les métiers de la couture est aussi en augmentation<sup>589</sup>. Le graphique suivant indique les principales professions des immigrées italiennes cette année-là et leur proportion dans chaque métier.

---

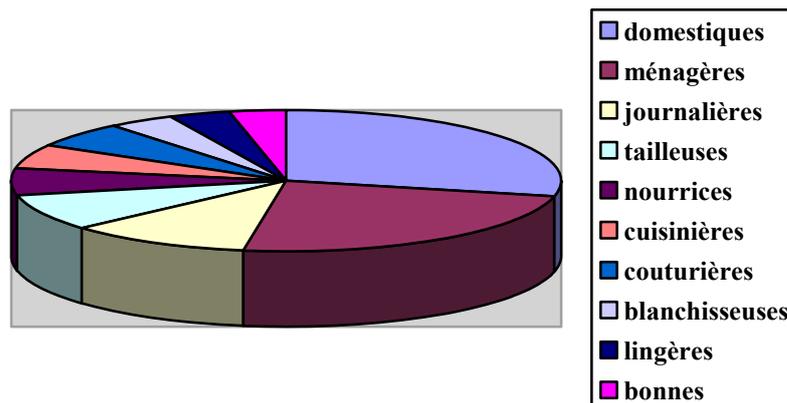
<sup>585</sup> Cf. *supra*, II. 1. C. a. b., p. 180-183.

<sup>586</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>587</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 647-649.

<sup>588</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851, ADV, Draguignan.

<sup>589</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.



**Graphique 22** : Les principaux métiers exercés à Toulon par la population italienne féminine en 1891<sup>590</sup>

On observe alors peu de changements dans les principales activités féminines en 1891 par rapport à 1851, mise à part la hausse du nombre d'actives dans les métiers domestiques et les professions liées à la couture, mais aussi une augmentation du nombre de journalières. Comme pour les hommes, les journalières n'ont pas de tâches déterminées, elles œuvrent au gré des travaux proposés, probablement dans le secteur de l'horticulture très développé sur la côte.

Outre ces professions, des femmes sont recensées parmi les marchands déjà mentionnés, en 1851 et en 1891. Il s'agit de marchandes d'herbes, d'oignons, mais également de poissons ou de faïences. Ces métiers semblent souvent liés aux activités de l'époux. En effet, la femme d'un pêcheur aura tendance à vendre du poisson et celle d'un maçon des faïences<sup>591</sup>.

Les femmes exercent également les professions de repasseuses (26), métier qui appartient au secteur de la domesticité, revendeuses (21) ou ouvrières dont le rôle n'est pas déterminé (7). Le recensement de 1891 montre aussi une augmentation des professions liées

<sup>590</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

<sup>591</sup> Registres 11M 2/316, Toulon Est, 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851 ; registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891, ADV Draguignan.

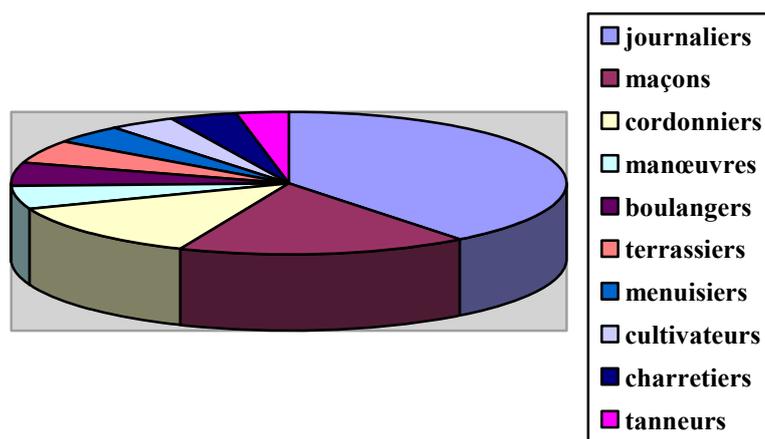
au service, puisque sept coiffeuses exercent à Toulon la même année, ou qui requièrent des études plus longues comme le métier d'institutrice (4 institutrices sont recensées). Cependant, l'évolution féminine est plutôt faible par rapport à celle des hommes, comme c'est le cas dans l'ensemble du département, et la diversité des secteurs pourvoyeurs d'emplois féminins est également moindre.

En conclusion, on remarque une prédominance des métiers manuels chez la population active masculine, accompagnée cependant d'une évolution socio-économique pour certains et de la pratique de métiers qui nécessitent des études pour d'autres. On remarque également une grande diversité des professions exercées puisqu'à Toulon, les actifs masculins sont présents dans presque tous les secteurs d'activité. En revanche, la population active féminine est majoritairement embauchée dans les métiers domestiques et son évolution reste très faible par rapport à celle des hommes, même si l'on observe une légère augmentation du nombre de professions exercées et si l'on recense quelques métiers du secteur des services ou liés à l'éducation en 1891.

D'une manière générale, le début du XX<sup>e</sup> siècle ne voit pas de grands changements s'opérer quant aux principaux métiers exercés par la population italienne active, mais on assiste cependant à l'évolution socio-économique de nombreux Italiens et à la diversification des activités.

## 2. A. b. L'évolution des activités et des statuts (XX<sup>e</sup> siècle)

Le dépouillement des registres de recensement de 1901 révèle un nombre considérable de métiers. Les première, deuxième et troisième sections du registre de la ville de Toulon, qui correspondent aux quartiers est, regroupent respectivement 199, 128 et 148 métiers différents, hommes et femmes confondus. Quant aux quartiers ouest, la première section compte 133 métiers différents, la seconde 128 et la troisième 81. Il va sans dire qu'il s'agit essentiellement des métiers pratiqués par les Italiens de la commune et leur nombre a augmenté par rapport au recensement de 1891. Cependant, les principales professions exercées par les Italiens de Toulon sont presque identiques en 1891 et en 1901, comme le montrent le graphique et le tableau comparatif ci-dessous.



**Graphique 23** : Les principaux métiers exercés par la population italienne masculine en 1901<sup>592</sup>

Métiers	1891	1901
Journaliers	384	621
Maçons	195	268
Cordonniers	151	201
Manœuvres	96	85
Boulangers	44	83
Menuisiers	43	65
Cultivateurs	42	64
Charretiers	48	59

**Tableau 35** : Récapitulatif des principales professions italiennes en 1891 et 1901<sup>593</sup>

Les principaux métiers des Italiens restent en majorité les mêmes en 1901 et en 1891 à Toulon, excepté ceux de mineur et limonadier qui n'apparaissent plus dans le graphique de

<sup>592</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>593</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

1901. Cela ne signifie pas automatiquement que le nombre d'actifs dans ces professions est en baisse (39 mineurs en 1901, contre 32 en 1891), mais simplement que le nombre de travailleurs a fortement augmenté dans les autres activités classées parmi les principales, ce qui entraîne une modification du classement. En effet, on remarque une importante hausse du nombre d'actifs dans les principales activités des Italiens de Toulon, en parallèle de l'augmentation du nombre de travailleurs transalpins. Prenons pour exemple le nombre de journaliers qui a presque doublé dans la commune en 1901, par rapport au recensement précédent. Cette augmentation va de pair avec le nombre important de nouveaux arrivants qui sont souvent recrutés, au départ, à titre provisoire.

Seul le métier de manœuvre perd de ses actifs, ce qui traduit certainement la qualification d'une grande partie de ces travailleurs du bâtiment et leur changement de statut, pour celui de maçon ou terrassier par exemple, dont le nombre est en revanche en forte augmentation. Du reste, les professions de terrassiers et tanneurs apparaissent pour la première fois dans le graphique de 1901, tandis qu'elles ne font pas partie des principales activités des Italiens en 1891<sup>594</sup>. L'importance des métiers du bâtiment et de la tannerie a déjà été constatée dans l'ensemble du département<sup>595</sup> et l'évolution socio-économique des actifs italiens, qui passent de manœuvres à ouvriers spécialisés, ou d'ouvriers à entrepreneurs dans ces métiers manuels, se vérifie durant les décennies suivantes, qu'il s'agisse de l'entre-deux-guerres, où leur nombre est en nette hausse<sup>596</sup> ou de l'après-guerre. En effet, Anne-Marie Faidutti-Rudolph, dans son travail de thèse de 1964, parle d'un nombre important d'ouvriers dans les métiers du bâtiment notamment, durant les années 1950, parmi lesquels « 26% se déclarent ouvriers spécialisés, 23% qualifiés et peu restent manœuvres 12%<sup>597</sup>. » De plus, elle ne révèle pas de grandes différences entre les Italiens naturalisés et les non naturalisés quant aux qualifications.

---

<sup>594</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>595</sup> Cf. *supra*, II. 1. B. a., p. 160-166, II. 1. C. a. b., p. 180-185.

<sup>596</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 648.

<sup>597</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 157.

L'importante diversité des métiers exercés par les Transalpins en 1901 se vérifie avec le recensement d'un grand nombre de professions de tous les secteurs, comme celles de tailleur (profession qu'il est difficile de comptabiliser précisément, nous l'avons déjà remarqué dans le registre de 1891), peintre, pêcheur, serrurier, ouvrier, charbonnier, laitier, hommes de peine, jardinier, étameur, camionneur, forgeron, carrier, berger, marbrier, ébéniste, portefaix<sup>598</sup>, maréchal-ferrant ou encore ferblantier... Un nombre important de marchands est comptabilisé (marchands d'aulx, ambulants, de bois, de vin, de glaces, de journaux, de liqueur, de pâtes...) et on note l'augmentation des Italiens installés à leur compte dans les métiers du commerce : épicier, restaurateur, débitant de tabac, de boissons, bijoutier ou commerçant<sup>599</sup>.

Cette évolution se poursuit jusqu'à la Grande Guerre puisqu'en 1914, 20% des petits commerçants de Toulon, parmi lesquels des restaurateurs ou vendeurs en boutique, sont des Italiens<sup>600</sup>. Puis, durant l'entre-deux-guerres, les crédits bancaires permettent aux Italiens de progresser dans ce secteur : « À Toulon, les étrangers, surtout Italiens, ouvrent 30 salons de coiffures et 22 boulangeries avec des crédits d'origine bancaire<sup>601</sup>. » Quant à la situation d'après-guerre, Anne-Marie Faidutti-Rudolph note, à Toulon, une augmentation du nombre de commerçants chez les Italiens en 1954<sup>602</sup>. En cela, l'exemple de Carmelo Manta est éloquent puisque cet immigré ouvre plusieurs pizzerias à Toulon dans les années 1950 : « [il] ouvre avec son épouse une première pizzeria à Gardanne. Deux années plus tard, c'est un second établissement situé à Aix qui l'occupe, ainsi que toute sa famille. Devant le succès rencontré dans ces entreprises, famille et amis de Serradifalco rejoignent "la terre promise" avec le soutien de l'"ouvrier agricole devenu patron". », « Carmelo s'installe à Toulon et ouvre des établissements, notamment avec son ami d'enfance, Gaetano Insalaco. Leurs tables voient

---

<sup>598</sup> Le métier de portefaix consiste à porter des fardeaux, c'est-à-dire des charges plus ou moins lourdes.

<sup>599</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<sup>600</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 648.

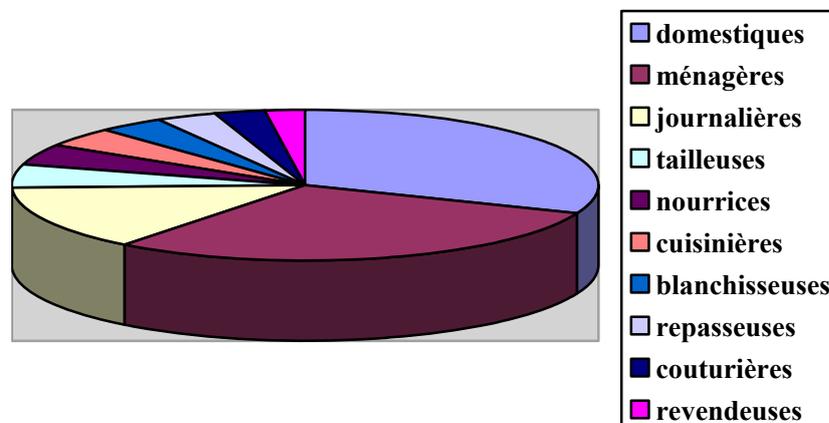
<sup>601</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 53.

<sup>602</sup> Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 157.

défiler le “tout Toulon” : hauts fonctionnaires, magistrats, avocats, politiques... et une multitude de vedettes » (p. 94)<sup>603</sup>.

En 1901, les activités liées au service et au tourisme sont également en hausse par rapport à 1891, avec un nombre non négligeable de garçons coiffeurs, garçons d’hôtel, de café, de buvette, de salle... Ces professions augmentent avec le développement touristique de la côte, nous l’avons déjà constaté pour l’ensemble du département. Enfin, les métiers qui requièrent un niveau d’études plus important comme instituteur, écrivain public, typographe ou architecte sont aussi plus nombreux en 1901 qu’en 1891. On note également la présence de propriétaires et de rentiers.

On a constaté que l’évolution professionnelle féminine ainsi que la diversité des activités chez les Italiennes actives sont moindres que chez les travailleurs italiens de sexe masculin. Toutefois, le début du XX<sup>e</sup> siècle voit le nombre de métiers féminins augmenter, bien que la domesticité reste le principal employeur de la population italienne féminine, comme le montrent le graphique et le tableau comparatif suivants.



**Graphique 24** : Les principaux métiers exercés par la population italienne féminine en 1901<sup>604</sup>

<sup>603</sup> Arnaud Lucien, « Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon », in *Racines italiennes*, *op. cit.*

<sup>604</sup> Registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

<b>Métiers</b>	<b>1891</b>	<b>1901</b>
Domestiques	224	308
Ménagères	187	289
Journalières	85	137
Tailleuses	66	48
Nourrices	48	44
Cuisinières	44	43
Couturières	44	29
Blanchisseuses	32	36

**Tableau 36** : Récapitulatif des professions italiennes féminines classées parmi les dix principales en 1891 et 1901<sup>605</sup>

En 1901, les principaux métiers des Italiennes actives sont presque identiques à 1891, excepté les professions de lingère et bonne qui deviennent plus secondaires. De plus, outre les activités de domestique, ménagère, journalière et blanchisseuse, qui voient leur nombre d'actives augmenter, dans les professions de tailleur, couturière, nourrice et cuisinière, la part des Italiennes actives diminue ou stagne. Cette baisse de la population transalpine féminine dans de nombreuses activités domestiques peut s'expliquer par un changement d'activité, notamment en dehors du secteur de la domesticité, un nombre croissant de métiers ayant été recensé.

En effet, les Italiennes sont aussi embauchées dans les professions de bergère, laitière, jardinière, matelassière, vermicellière ou encore fleuriste. Le nombre de marchandes (de bois, de cade, de charbon, de meubles, de légumes...) et de revendeuses est également en hausse. L'activité de revendeuse apparaît d'ailleurs dans le graphique de 1901 parmi les principales, contrairement à 1891 (c'est aussi le cas du métier de repasseuse, avec une augmentation du nombre d'actives).

<sup>605</sup> Registres de recensement 11M 2/324, Toulon Est, 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891 ; registres de recensement 11M 2/339, Toulon Est, section 1 à 483, 11M 2/330, Toulon Est, section 484 à 1030, 11M 2/ 331, Toulon Est, section 1031 à 1548, 1901, 11M 2/ 343, Toulon Ouest, section 1 à 444, 11M 2/344, Toulon Ouest, section 445 à 854, 11M 2/345, Toulon Ouest, section 855 à 1172, 1901, ADV, Draguignan.

D'une manière générale, les métiers liés au commerce sont en augmentation et quelques Italiennes sont même installées à leur compte comme épicière, bijoutière, ou restauratrice (aucune en 1891). Cependant, bien que l'évolution des actives italiennes dans les professions commerciales se vérifie, elle est toujours moins marquante que celle des actifs transalpins de sexe masculin en 1901 et on a vu qu'elle dépend souvent d'une évolution commune à celle de l'époux, c'est-à-dire que c'est généralement l'installation du couple à son compte dans la gestion d'un commerce qui permet à l'épouse d'évoluer professionnellement. Quelques métiers administratifs (secrétaire) et artistiques (musicienne) sont aussi recensés en 1901, mais les professions domestiques restent néanmoins la première source d'emploi pour les Italiennes actives en ce début de siècle.

En conclusion, on observe une importante diversité des métiers à Toulon, notamment pour la population italienne masculine. Bien que la majorité des actifs transalpins soit embauché dans les nombreux métiers manuels en manque de main d'œuvre, une évolution des statuts est souvent observée et on note l'augmentation des professions liées au commerce, au service et à la restauration. Quelques-uns exercent également des métiers qui nécessitent un niveau d'études plus élevé. Quant aux femmes, elles exercent majoritairement des professions domestiques. Certaines travaillent aussi dans le secteur du commerce ou dans des professions qui demandent un certain niveau d'études, mais leur évolution est moins fréquente que celle de la population active masculine.

À La Seyne-sur-Mer comme à Toulon, la diversité des métiers est grande et l'essor de l'industrie navale attire de nombreux actifs italiens.

## 2. B. LA SEYNE-SUR-MER : CHANTIERS NAVALS ET AUTRES EMPLOYEURS

Les chantiers navals, industrie essentielle au développement de la commune de La Seyne-sur-Mer, connaissent une évolution fulgurante dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La petite construction en bois laisse rapidement place à la grande construction navale, notamment grâce à l'évolution des techniques et à la découverte de nouveaux matériaux. Ces

changements importants favorisent l'essor des chantiers navals, ce qui entraîne l'augmentation de l'emploi et un besoin accru de main d'œuvre. Le rôle des Italiens est alors primordial pour l'industrie navale, dont l'origine remonte à une époque largement antérieure à l'immigration italienne massive.

## 2. B. a. L'essor de l'industrie navale et la place des Italiens dans ce secteur

Selon diverses découvertes archéologiques, la construction de bateaux à La Seyne-sur-Mer remonte à l'époque romaine<sup>606</sup>. Cependant, cette bourgade ne semble pas prédestinée à la construction navale car les principales activités de la commune sont longtemps agricoles et la ville n'a pas les ressources nécessaires à un développement économique maritime fructueux<sup>607</sup>. Pourtant, le XVII<sup>e</sup> siècle voit se développer autour d'une petite baie de la rade de Toulon des activités liées à la pêche et celles du premier chantier naval seynoïse sont certifiées à partir de 1711<sup>608</sup>. Selon les observations de Marius Autran, le premier port de pêche de la commune, appelé La Sagno, est à l'origine de l'industrie navale seynoïse<sup>609</sup>.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit la construction navale se développer de manière plus significative, malgré le manque de matières premières, d'eau courante et autres ressources naturelles et le caractère encore artisanal de l'exercice<sup>610</sup>. Entre 1785 et 1791, 40 navires sont construits à La Seyne-sur-Mer contre 29 à Marseille, 17 à La Ciotat et seulement 7 à Martigues<sup>611</sup>. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la petite construction navale en bois laisse place à la

---

<sup>606</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, « Les chantiers de constructions navales de La Seyne », in *Revue de géographie alpine*, 1948, Tome 36 N°3, p. 412, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga\\_0035-1121\\_1948\\_num\\_36\\_3\\_5436](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga_0035-1121_1948_num_36_3_5436).

<sup>607</sup> « Histoire de La Seyne », *art. cit.*, p. 1 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>608</sup> « Histoire de La Seyne », *art. cit.*, p. 1 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 8-9.

<sup>609</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 2.

<sup>610</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>611</sup> *Ibidem*.

construction industrielle, notamment sous l'égide de François Mathieu, un Marseillais directeur d'une compagnie de navigation attiré par le potentiel de la commune<sup>612</sup> :

L'aventure industrielle des chantiers navals débute au XIX<sup>e</sup> siècle par l'ouverture des premiers chantiers mécaniques (1835) et l'arrivée précoce du chemin de fer (1859). À cette époque, La Seyne s'apprête à devenir simultanément l'une des capitales mondiales de la construction navale et une destination touristique réputée. Nous sommes donc en 1835, à l'aube des premiers chantiers de constructions navales métalliques. Tôles, plaques de blindage et profilés arrivent à La Seyne depuis le Creusot ou la Lorraine ; une route longue et épuisante pour les hommes et les chevaux. Avant, avec les constructions en bois, il suffisait d'aller dans la forêt de Janas pour y prendre chênes, liège et pins maritimes. Mais le progrès a placé la construction métallique à la première place<sup>613</sup>.

Peu à peu, le développement des échanges maritimes avec les ports de la Méditerranée et les pays les plus proches permet la construction de bateaux de plus en plus importants<sup>614</sup>. La construction navale évolue à partir de 1839 sous la direction de Joseph Antoine Lombard aidé des frères Evans, deux ingénieurs anglais<sup>615</sup>. En 1845, sous la direction de l'ingénieur anglais Philip Taylor, les chantiers se développent considérablement. Ce dernier triple leur superficie et apporte des améliorations techniques importantes<sup>616</sup>. En 1848, les chantiers emploient déjà 1300 ouvriers pour la construction d'embarcations civiles et militaires<sup>617</sup>.

À partir de 1852 et durant quelques années, les chantiers connaissent certaines difficultés. Des retards de livraison mettent en danger la réputation de la construction navale seynoise. Ces problèmes de délais semblent résulter d'un manque de main d'œuvre qui se fait cruellement sentir, les charpentiers d'État employés aux chantiers navals ayant été appelés

---

<sup>612</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 414 ; « Histoire des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://www.archives-films-paca.net/histoire-des-chantiers-navals-en-provence/item/1047-histoire-des-chantiers-navals-de-la-seyne-sur-mer.html>.

<sup>613</sup> « Histoire de La Seyne », *art. cit.* p. 2.

<sup>614</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 2.

<sup>615</sup> Yolande Le Gallo, Françoise Manaranche, « Bref historique d'un bâtiment de la société industrielle seynoise : l'ex-clinique des chantiers », *Cahier septembre 2005*, [en ligne] : <http://www.histpat-laseyne.net/Cahiers/Manaranche05.shtml> ; Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 414.

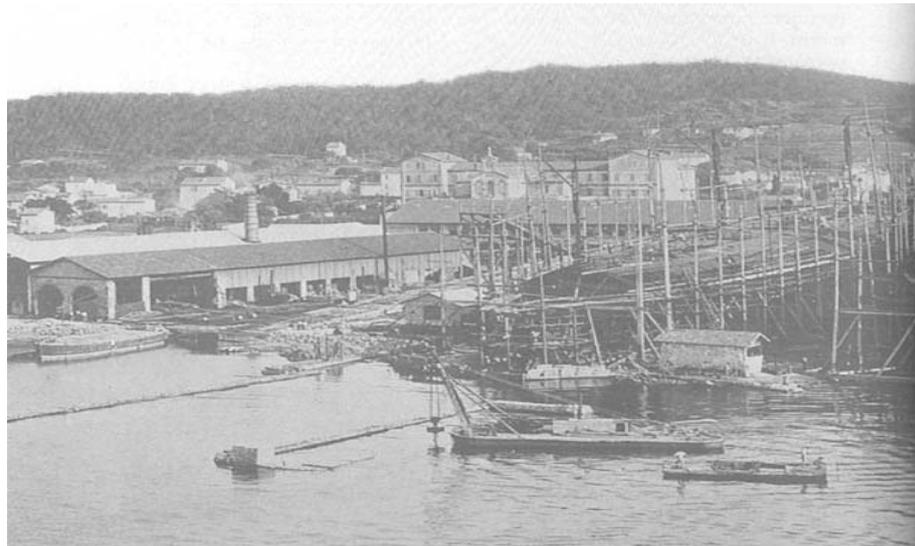
<sup>616</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 415 ; « Histoire des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://www.archives-films-paca.net/histoire-des-chantiers-navals-en-provence/item/1047-histoire-des-chantiers-navals-de-la-seyne-sur-mer.html>.

<sup>617</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 33.

durant la guerre de Crimée. L'évolution précipitée de l'industrie, du matériel et des structures serait également la cause de ces perturbations<sup>618</sup>.

En 1855-1856, la société des Forges et Chantiers de la Méditerranée acquiert les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer<sup>619</sup>. Cette société prospère est dirigée par Armand Béhic, grand industriel et homme politique français. Sous le commandement de ce dernier, la construction navale seynoise connaît un essor important :

Armand Béhic voit grand : sous son impulsion, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée achète les prés, les labours et les vignes qui bordent l'établissement dont la superficie est triplée, se trouvant portée à 13 ha. en 1860. L'outillage est rénové. Le port, dont les quais sont restaurés, est creusé à 6 m 50, ainsi que le chenal et la darse d'armement... L'armement de *La Gloire* en 1860 fut un coup de maître. Cette frégate cuirassée de 6 000 tonneaux dont les plans avaient été dressés par le célèbre ingénieur Dupuy de Lôme surclassa toutes ses rivales... Aussi, non seulement onze navires semblables furent commandés par le gouvernement français ; mais l'Italie, la Russie, l'Espagne, la Turquie, l'Égypte, le Brésil et même la Hollande et la Prusse passent à La Seyne commandes de paquebots et d'unités de guerre<sup>620</sup>.



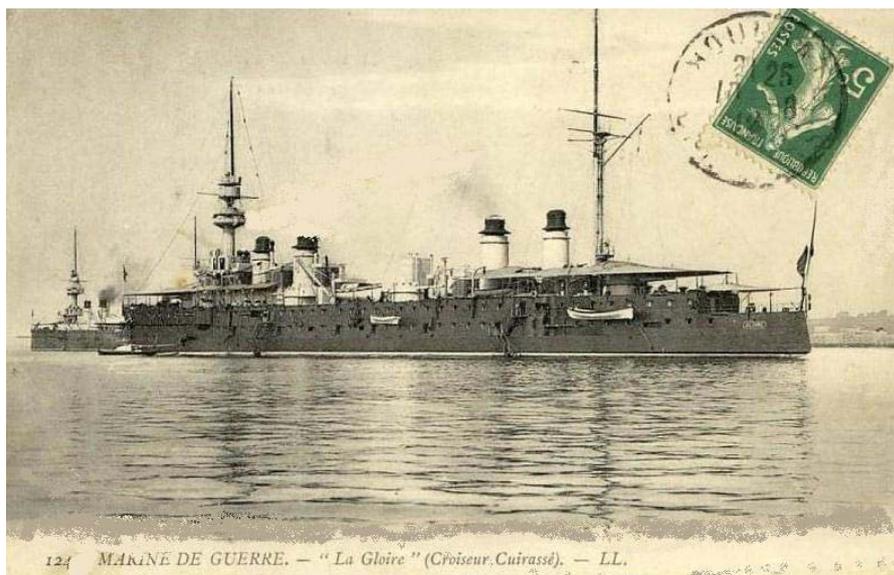
**Illustration 9 :** Vue d'ensemble des chantiers navals et du couvent de la Présentation à La Seyne-sur-Mer (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)<sup>621</sup>

<sup>618</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 13.

<sup>619</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, op. cit., p. 33 ; Yolande Le Gallo, Françoise Manaranche, art. cit.

<sup>620</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, art. cit., p. 416.

<sup>621</sup> [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).



**Illustration 10 : Le cuirassé *La Gloire*<sup>622</sup>**

L'évolution de la construction navale à La Seyne-sur-Mer, notamment sous la tutelle d'Armand Béhic, augmente considérablement le besoin de main d'œuvre des chantiers. Selon Marius Autran, les ouvriers seynois ne peuvent combler ce manque à eux seuls et dès 1855, la Chambre de Commerce du Var et les Forges et Chantiers de la Méditerranée sollicitent le ministère afin qu'il fasse appel aux travailleurs étrangers, notamment aux Italiens<sup>623</sup>. Dès lors, le recrutement de la main d'œuvre italienne devient automatique et indispensable<sup>624</sup>. Il s'agit d'ouvriers plus ou moins qualifiés, dont le recrutement dépend des besoins des chantiers et de leur modernisation<sup>625</sup>.

Ce sont donc des manœuvres, ouvriers et techniciens en provenance de Gênes, Savone, La Spezia, Viareggio, Livourne ou Naples qui sont recrutés aux Forges et Chantiers de la Méditerranée dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour leur expérience dans le domaine

<sup>622</sup> <http://www.arsenaux.fr/page.php?id=43>.

<sup>623</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 10 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>624</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>625</sup> René Merle, « Immigration italienne à La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://rene.merle.charles.antonin.over-blog.com/article-promemo-immigration-italienne-la-seyne-sur-mer-121346163.html>.

maritime<sup>626</sup>. Puis, à partir de 1860, d'autres travailleurs manuels comme les charpentiers en provenance du Piémont rejoignent la construction navale<sup>627</sup>. Nous avons déjà constaté la diversité des origines transalpines dans la commune due à la variété des emplois. Aussi la ville de La Seyne-sur-Mer, contrairement à d'autres territoires varois, voit-elle arriver une main d'œuvre qualifiée et un contingent masculin important<sup>628</sup>. Toutefois, ces ouvriers semblent confrontés à une instabilité professionnelle presque constante car la demande en termes de construction est fluctuante, ce qui entraîne des variations d'effectif<sup>629</sup> :

Si l'accroissement de la population seynoise est lié au développement des F.C.M., bien évidemment la progression de l'immigration est liée elle aussi à l'essor de ce chantier naval, mais les conséquences pour les Italiens sont spécifiques. Les effectifs des chantiers évoluent en dents de scie car on l'a souligné, les commandes de navires sont soumises aux variations économiques et politiques, nationales et internationales, et ne sont pas régulières. Il semble que ce soit les immigrés qui sont embauchés ou débauchés, en fonction des commandes aux F.C.M.<sup>630</sup>.

Rappelons également la perte de nombreux Seynois dès 1854, notamment dans la guerre de Crimée, la conquête de la Cochinchine puis les guerres d'Italie, parmi lesquels des employés des chantiers. Ensuite, le choléra de 1865 décime une partie de la population de la commune, locale et étrangère<sup>631</sup>. Ainsi, durant au moins deux décennies, les effectifs de la construction navale varient sans cesse. Alors que l'on compte 1300 salariés en 1848<sup>632</sup>, leur nombre diminue en 1855 avec 938 ouvriers<sup>633</sup>. Marius Autran parle de 5000 employés quelques années plus tard puis 3200 en 1872 et seulement 850 en 1877<sup>634</sup>. Certaines périodes sont donc propices à l'immigration italienne et à l'emploi d'immigrés aux Forges et Chantiers de la Méditerranée, tandis que d'autres leur sont largement défavorables. Nous reviendrons

---

<sup>626</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4.

<sup>627</sup> Yolande Le Gallo, Françoise Manaranche, *art. cit.*

<sup>628</sup> Cf. *supra*, I. 3. A. b., p. 118-121.

<sup>629</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 10 ; Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>630</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>631</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 10.

<sup>632</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>633</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 10.

<sup>634</sup> *Ibidem*, p. 10.

sur les conséquences négatives de cette variabilité sur les ouvriers italiens, ainsi que sur les diverses grèves et protestations des employés dans la troisième partie de ce travail.

Toutefois, les années 1870 voient se fabriquer un nombre considérable de navires à La Seyne-sur-Mer, notamment sous l'impulsion d'Amable Lagane, employé aux F.C.M. depuis plusieurs années à différents postes importants. Ce dernier fait construire 215 bâtiments en une vingtaine d'années seulement. Parmi eux, le cuirassé *Duperré* en 1876<sup>635</sup>.



**Illustration 11 :** Le cuirassé *Duperré* en rade de Toulon<sup>636</sup>

Malgré les nombreux problèmes politiques et économiques qui ont provoqué le ralentissement de la construction navale de La Seyne-sur-Mer durant plusieurs décennies, son développement se poursuit sans contexte. La qualité de travail et de service proposée ainsi que la rapidité d'exécution semblent être les atouts majeurs des F.C.M.<sup>637</sup>. Selon les observations

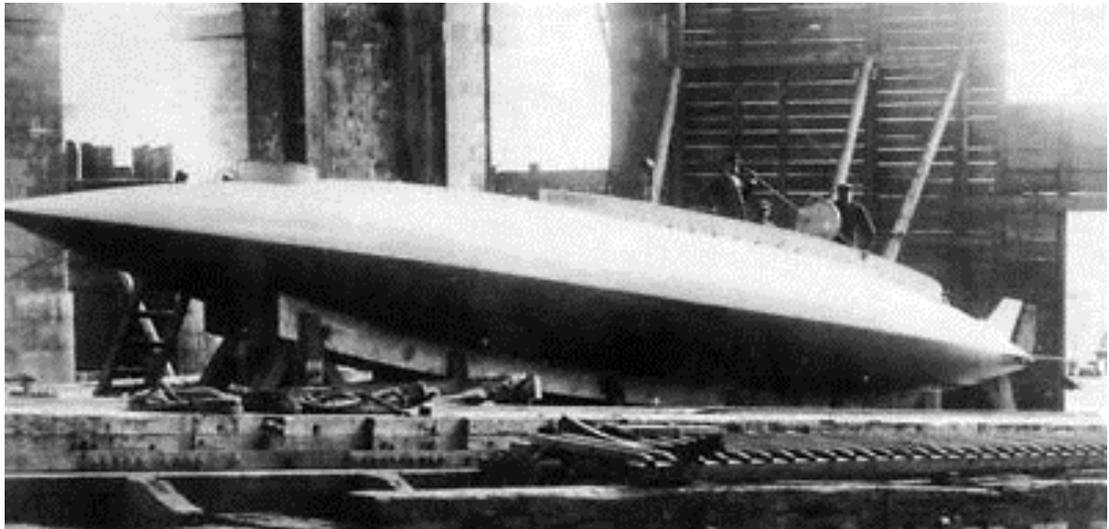
---

<sup>635</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 417.

<sup>636</sup> Photographie datant du 16 avril 1887, [en ligne] : <http://www.netmarine.net/bat/ee/duperre/ancien.htm>. Il doit son nom à l'amiral français [Guy-Victor Duperré](#) (1775-1846), [pair de France](#) et [ministre de la Marine](#). Il a fait partie de « l'Escadre de la Méditerranée », anciennement appelée « Flotte du levant », c'est-à-dire l'ensemble des navires de la Marine Royale Française destinés aux opérations navales.

<sup>637</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 417 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corsés », *art. cit.*, p. 10.

de Marius Autran, c'est à partir des années 1880 que les chantiers navals de la commune entrent dans une période de prospérité intense<sup>638</sup>. D'après Daniel Costamagna, les F.C.M. sont la première industrie de la région littorale en termes d'effectif et la société la plus dynamique et prospère pour le développement économique de la région<sup>639</sup>. Les commandes de navires affluent du côté français mais aussi sur le plan international. En 1881, le premier sous-marin appelé *le Gymnote*, dont la photographie est présentée ci-dessous, est construit aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer<sup>640</sup>. Conséquence logique, le nombre d'Italiens qui y travaillent augmente au même moment puisque sur 2177 ouvriers, plus de 41% sont des immigrés transalpins selon Marius Autran. En 1887, sur 2223 employés, 1071 sont Italiens, soit presque 50%<sup>641</sup>.



**Illustration 12** : Le sous-marin *le Gymnote*<sup>642</sup>

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie navale seynoise connaît un immense succès, conséquence de son évolution constante et de ses performances. Elle est la première à se servir de l'électricité ce qui permet la naissance de nouvelles activités et l'augmentation du

<sup>638</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 10-11.

<sup>639</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 17.

<sup>640</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 417-418.

<sup>641</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 11.

<sup>642</sup> <http://evenos.asso.free.fr/?q=dupuydelome>.

recrutement. Au même moment, à côté des chantiers, l'une des usines de chaudières marines des plus sophistiquées et performantes en Europe est créée<sup>643</sup>. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la construction navale seynoise est à son apogée et les innovations mises en place, notamment les machines, le moteur à explosion, les autos, les pompes d'arrosage et le tramway semblent favoriser la stabilité de l'emploi<sup>644</sup>. Marius Autran parle de 5420 ouvriers aux Forges et Chantiers de la Méditerranée en 1902, parmi lesquels 1450 Italiens qui y travaillent en continu et 420 étrangers, très certainement originaires de la péninsule pour la plupart, qui y sont embauchés temporairement<sup>645</sup>.

Les nombreuses commandes de ce début de siècle permettent l'augmentation du nombre d'employés de cette industrie. Parmi elles, Marius Autran mentionne la construction du cuirassé *le Voltaire* à La Seyne-sur-Mer, dont une illustration figure ci-dessous. Elle débute en 1907 et le navire sera lancé en 1911<sup>646</sup>. En 1912, le cuirassé *le Paris* est inauguré. Impressionnant de par son ampleur, comme le montre la photographie présentée à la page suivante, et les prouesses techniques réalisées lors de sa construction, son inauguration crée un véritable évènement. L'année suivante, les chantiers navals présentent une superficie de 22 hectares<sup>647</sup> et ils emploient 4000 ouvriers<sup>648</sup>. Quelques années après, le pont-levis, qui facilite l'approvisionnement des matériaux jusqu'aux chantiers, est construit.

---

<sup>643</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 418.

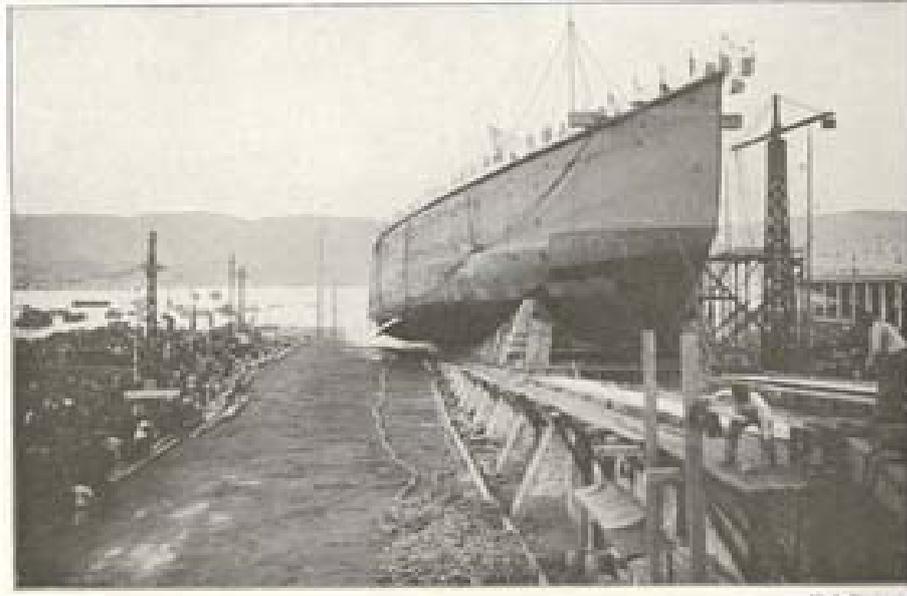
<sup>644</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 16.

<sup>645</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 11.

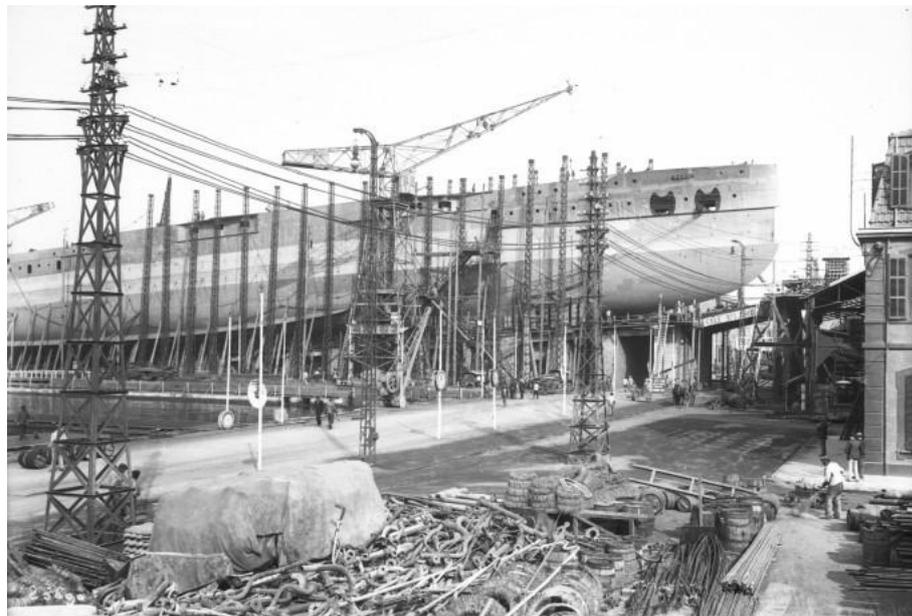
<sup>646</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 16.

<sup>647</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 418.

<sup>648</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 20.



**Illustration 13 :** Le cuirassé *Le Voltaire* à La Seyne-sur-Mer<sup>649</sup>



**Illustration 14 :** Le cuirassé *Le Paris* à La Seyne-sur-Mer<sup>650</sup>

<sup>649</sup> *Le Voltaire* lors de son lancement à La Seyne-sur-Mer en 1911, [en ligne] : <http://florances.free.fr/Voltaire%20-%20cuirass%C3%A9.htm>.

<sup>650</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6921546f>.

Comme on peut s'y attendre, le développement prodigieux de l'industrie navale de la ville de La Seyne-sur-Mer et les nouveaux projets qui auraient pu naître sont freinés par l'arrivée du conflit de 1914-18<sup>651</sup> :

Dès lors, tandis que les chantiers navals britanniques, canadiens, japonais et américains connaissent une activité fébrile, en France par discipline nationale les constructions maritimes de toute nature sont ralenties, voire interrompues. La production annuelle tombe de 230 000 tonneaux<sup>652</sup> (130 000 marchands, 100 000 navals) en 1910-1914 à 25 000 tonneaux, puis à 13 000 en 1918. Exactement comme en 1870 les Ateliers de La Seyne, grâce à l'excellence de leurs machines-outils, s'adaptent rapidement aux fabrications d'artillerie : canons et obus de 75 mm, artillerie lourde dite de marine, canons de 305 sur voie ferrée<sup>653</sup>.

Le conflit entraîne également la diminution de l'effectif de la construction navale de la commune. Nombreux sont les disparus, les blessés et les morts. Parmi les 373 morts recensés dans la population seynoïse, environ une centaine, selon Marius Autran, sont des Transalpins<sup>654</sup>. La récession des chantiers est aussi la cause de nombreux licenciements qui touchent particulièrement la population immigrée<sup>655</sup>, puisqu'elle est la première concernée par les réductions d'effectif. De plus, la diminution du nombre de Transalpins aux chantiers navals est renforcée par l'importance des naturalisations dans le département.

Suite au conflit, on observe la reprise soutenue de l'activité des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Il faut alors construire de nouveaux navires en remplacement de ceux détruits durant la guerre, car anéantis par les sous-marins allemands. L'industrie navale seynoïse a de nouveau besoin d'une main d'œuvre importante qu'elle va trouver parmi les immigrés italiens. De plus, avec l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, la France récupère ses gisements de fer, essentiels à l'industrie navale et à son développement<sup>656</sup>.

---

<sup>651</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 17.

<sup>652</sup> En termes de marine, *le tonneau* désignait une unité de poids de deux mille livres, servant à évaluer la capacité d'un navire. Il se dit aujourd'hui d'une mesure semblable, égale à mille kilogrammes. Un bâtiment de cent, de deux cents, de trois cents tonneaux. On dit aussi *tonne*.

<sup>653</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 418.

<sup>654</sup> Marius Autran ne précise pas si il s'agit d'individus naturalisés français ou de nationalité italienne mais l'on peut dire que si certains étaient naturalisés, d'autres espéraient sûrement obtenir la naturalisation suite à leur engagement dans le camp français durant la Grande Guerre.

<sup>655</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 17.

<sup>656</sup> *Ibidem*, p. 19-20.

Malgré le nouvel essor des F.C.M., la construction navale seynoise connaît quelques difficultés durant l'entre-deux-guerres. Elle est confrontée à une importante concurrence naissante, tant au niveau national que sur le plan international. De plus, certains États qui passaient commande à La Seyne-sur-Mer préfèrent désormais se contenter d'entretenir et de rénover un matériel pourtant obsolète. Certaines charges financières trop élevées pèsent également sur les F.C.M. Ainsi, aucun agrandissement, ni grand changement n'a lieu durant cette période de stagnation<sup>657</sup>. En revanche, peu à peu, la réduction des effectifs s'impose. Alors qu'en 1928 les Italiens représentent encore 38% des ouvriers des chantiers navals de la commune selon Daniel Costamagna, en 1933, on observe une diminution d'environ un tiers du personnel, qui touche particulièrement les étrangers<sup>658</sup>. Jacques Girault confirme ces chiffres puisqu'il compte 39 % d'étrangers dans l'industrie navale seynoise en 1928, dont une majorité d'Italiens. Il révèle une hausse de leur nombre en 1931 où ils représentent 46 % des ouvriers des F.C.M., puis une baisse en 1932 (32 %) qui se poursuit en 1933 (11 %), imputant cette baisse à la dépression de l'industrie navale mais aussi aux nombreuses naturalisations, probablement incitées par les patrons<sup>659</sup>.

Suite aux difficultés rencontrées, l'industrie navale seynoise révisé son activité à la fin des années 1930 : « La Seyne tend à se spécialiser dans les navires transméditerranéens élégants et rapides... si [elle] paraît avoir abandonné la construction des unités spectaculaires, son activité demeure considérable et, en dépit d'un outillage plus mécanisé qui économise une importante main d'œuvre, le nombre total des ouvriers se maintient aux environs des 2500 sans crise de chômage<sup>660</sup>. » En 1939, l'arrivée du conflit bouleverse de nouveau les Forges et Chantiers de la Méditerranée. Malgré la construction de chars et de petits caboteurs, l'activité des chantiers, sous la tutelle de l'Arsenal de Toulon, diminue considérablement. Moins de 800 ouvriers y travaillent alors<sup>661</sup>. Suite à la Seconde Guerre, très destructrice pour la ville de La Seyne-sur-Mer et l'industrie navale, comme on peut le voir sur l'illustration suivante, il faut

---

<sup>657</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 419-420.

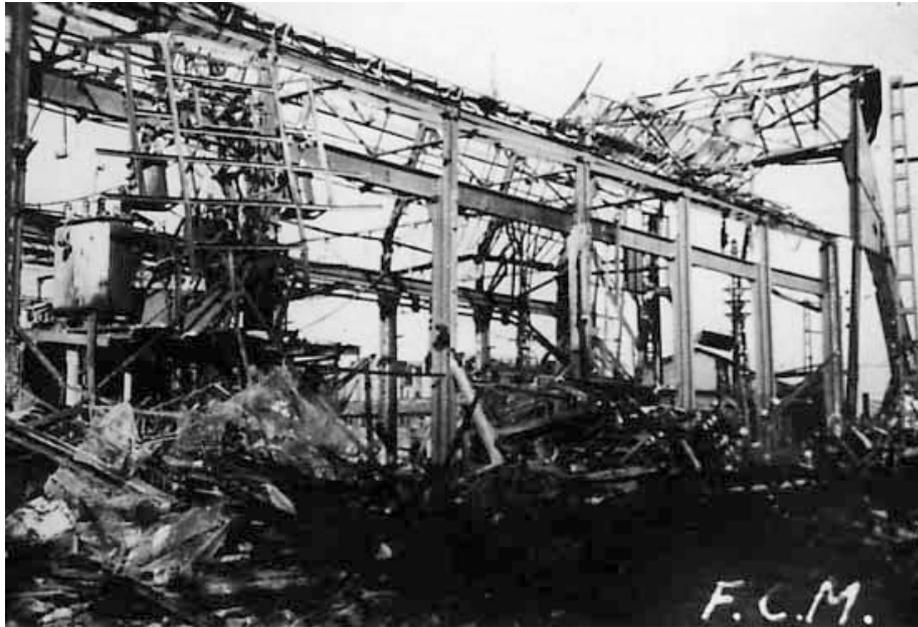
<sup>658</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 20, 72.

<sup>659</sup> Jacques Girault, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, *op. cit.*, T.I, p. 254.

<sup>660</sup> Jean-Baptiste Gaignebet, *art. cit.*, p. 421.

<sup>661</sup> *Ibidem*, p. 422.

rebâtir les chantiers totalement anéantis et les divers bâtiments et habitations de la commune. Aussi les Italiens de tous les âges participent-ils à cette reconstruction<sup>662</sup>.



**Illustration 15 :** Les ateliers des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer suite aux bombardements de 1944<sup>663</sup>

En conclusion, les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer connaissent une importante activité malgré les nombreux obstacles qu'ils rencontrent, résultat des conflits et des problèmes économiques et politiques. Nombreux sont les employés qui œuvrent pour la construction des navires et qui s'investissent durablement pour répondre aux multiples demandes nationales et internationales. Parmi eux, un grand nombre d'Italiens dont la situation professionnelle est parfois instable. Bien que les F.C.M. soient l'un des principaux employeurs des Transalpins actifs de La Seyne-sur-Mer, ces derniers sont également recrutés dans les autres secteurs d'activités.

---

<sup>662</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 21.

<sup>663</sup> [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

## 2. B. b. Les autres activités des Italiens à La Seyne-sur-Mer

Outre les chantiers navals qui emploient un nombre important de Transalpins d'origines régionales diverses, la ville de La Seyne-sur-Mer, comme celle de Toulon, offre diverses opportunités de travail à la population étrangère. Selon Marius Autran, on remarque la présence de nombreux marchands italiens dans la commune. Parmi eux, des ouvriers des F.C.M. ou issus d'autres industries seynoises qui sont parfois dans l'obligation de se reconverter après un licenciement soudain, en l'attente d'une période plus prospère pour l'industrie qui permettra leur réembauche<sup>664</sup>. Le commerce de denrées alimentaires naturelles n'est pas rare. Les marchands vendent salades sauvages, asperges, fruits, herbes aromatiques, champignons ou escargots. Les marchands de bois sont aussi nombreux. L'abondance de marchands et revendeurs divers a été constatée à Toulon également et on sait que ces deux villes littorales ont bien des points communs, notamment concernant leur développement économique et leur marché du travail.

Quelques Italiens proposent aussi leurs services pour creuser des puits ou aider à la plantation d'arbres, de vignobles<sup>665</sup>... Ils sont probablement embauchés provisoirement pour des travaux agricoles saisonniers. En effet, la ville de La Seyne-sur-Mer avec ses terrains fertiles, ses côteaux idéalement situés et exposés et sa proximité avec la mer et la forêt offre de nombreuses possibilités d'emplois dans l'agriculture. Fermiers, métayers et ouvriers agricoles entretiennent les terres de familles seynoises aisées ou s'installent à leur propre compte, comme dans l'ensemble du département. Le maniement des chevaux, mulets et ânes est pratiqué par les bourreliers, charretiers et charrons<sup>666</sup>, présents également à Toulon.

Ces agriculteurs et éleveurs ont souvent un double emploi puisqu'ils vendent, en tant que marchands ambulants, les produits issus de leurs exploitations. Par exemple, le métier de laitier va généralement de pair avec celui de berger. À La Seyne-sur-Mer, selon les observations de Marius Autran, les anciens se souviennent de noms tels Talone et Tosello

---

<sup>664</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 9-10.

<sup>665</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 6-7.

<sup>666</sup> Registre de recensement 11M 2/285, La Seyne-sur-Mer, 1872, ADV, Draguignan ; Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 2

dont la consonance est sans aucun doute italienne. Ils exerçaient le métier de berger et vendaient les produits issus de leurs fermes<sup>667</sup>. La forêt permet également l'exercice de métiers tels que bûcheron ou scieur de long<sup>668</sup>, certainement pratiqués par des Transalpins habitués aux activités forestières et donc originaires de régions plutôt montagneuses et agricoles. D'autres sont journaliers et s'adaptent rapidement aux tâches qui leur sont confiées<sup>669</sup>.

Les pêcheurs et lesteurs<sup>670</sup>, nombreux à La Seyne-sur-Mer alors qu'ils sont rares sur l'ensemble du territoire, sont originaires de Naples ou Pouzzoles en Campanie et de Sicile. La plupart s'installent à Saint-Mandrier ou à Saint-Elme et sont spécialistes des activités de la mer<sup>671</sup>. Ils ont l'art de construire leurs propres bateaux qui fonctionnent à la rame ou à la voile et dont ils protègent les coques avec du goudron pour assurer leur étanchéité. Ils sont de très bons pêcheurs et vendent les produits récoltés sur les marchés<sup>672</sup>.

Outre les métiers agricoles et ceux liés à la mer, les métiers du bâtiment tiennent une place très importante chez les Italiens de la commune. Comme à Toulon, où nous l'avons vu ils abondent, mais aussi dans l'ensemble du département, beaucoup de maçons, terrassiers et manœuvres travaillent à La Seyne-sur-Mer. Rappelons que l'aménagement de la Corniche de Tamaris par Michel Pacha, dont le Grand Hôtel est illustré ci-dessous, a attiré un grand nombre de travailleurs du bâtiment dans la commune<sup>673</sup>.

---

<sup>667</sup> Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 6.

<sup>668</sup> *Ibidem*, p. 6-7.

<sup>669</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 4-5.

<sup>670</sup> Le lesteur est celui qui s'occupe du lest à bord d'un navire. Le lest est une matière pesante placée dans les fonds d'un navire ou fixée à sa quille pour lui assurer un tirant d'eau ou une stabilité convenables.

<sup>671</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 34-35.

<sup>672</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 8.

<sup>673</sup> Cf. *supra*, II. 1. B. a., p. 161.



**Illustration 16 :** Vue d'ensemble de Tamaris et du Grand Hôtel<sup>674</sup>

Les Italiens qui s'installent à La Seyne-sur-Mer s'emploient aussi dans les activités de l'artisanat et du petit commerce. Des ferronniers, cordonniers, menuisiers, riveurs, forgerons, perceurs et chiffonniers d'origine italienne exercent dans la commune<sup>675</sup>. Des boulangers, des aubergistes et des épiciers sont également recensés<sup>676</sup>. La photo ci-dessous montre la devanture d'une cordonnerie dont le propriétaire est italien.

---

<sup>674</sup> [http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel\\_pacha.html](http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/oeuvres/tome2/michel_pacha.html).

<sup>675</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 11.

<sup>676</sup> Registres de recensement 11M 2/285, 1872, 11M 2/286, 1881, 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan.



**Illustration 17 :** La cordonnerie Pastorino à La Seyne-sur-Mer<sup>677</sup>

Les colporteurs transportent et vendent des denrées délicates comme le pétrole, les combustibles, les allumettes et le charbon de bois<sup>678</sup>. Les registres de recensement des Archives Départementales du Var révèlent également, à La Seyne-sur-Mer, un nombre important de journaliers dont la profession exacte n'est pas précisée<sup>679</sup>. Nous avons déjà constaté l'abondance des journaliers à Brignoles et Toulon notamment et nous avons vu qu'ils appartiennent généralement au secteur agricole, au bâtiment et aux activités extractives.

Les métiers artistiques semblent également être le gagne-pain de quelques Italiens : « Au moment où les spectacles de la place prenaient fin, quand les bohémiennes agiles avaient terminé la collecte de menues pièces de bronze, il n'était pas rare de voir surgir, au milieu du rassemblement, un grand Napolitain aux larges pantalons bouffants de charpentier, tendant à

<sup>677</sup> [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

<sup>678</sup> Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 11.

<sup>679</sup> Registres de recensement 11M 2/285, 1872, 11M 2/286, 1881, 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan.

bout de bras son grand chapeau de feutre noir. Il s'écriait en essayant d'apitoyer les badauds : « *Morto di fame*<sup>680</sup> ! », raconte Marius Autran.

Enfin, bien que les métiers de la Fonction Publique n'emploient que très peu d'Italiens, quelques-uns appartiennent tout de même à ce secteur. Dès leur arrivée au XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup réussissent le brevet primaire ou élémentaire et souhaitent accéder à des emplois de fonctionnaires dans la marine, la police, au PTT ou dans l'enseignement, selon notre historien local<sup>681</sup> et en effet, en 1901, un agent administratif originaire de la péninsule et non naturalisé est recensé<sup>682</sup>.

D'une manière plus générale, une évolution s'opère durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle quant au nombre d'employés par secteur. Selon Daniel Costamagna, le secteur qui emploie le plus grand nombre de travailleurs à La Seyne-sur-Mer en 1856 est celui de l'industrie qui regroupe plus de 50% des actifs, suivi de l'agriculture avec 27% (secteur qui est le premier employeur italien dans l'ensemble du département). En 1861, tandis que le secteur industriel est en hausse (58%), celui de l'agriculture perd de ses actifs (19%). En 1876 et 1886, la tendance se renforce puisque les deux secteurs emploient respectivement 67% et 14% des travailleurs en 1876 et en 1886, 70% pour l'industrie contre seulement 6% pour l'agriculture. Quant au secteur commercial, il est loin d'être le premier employeur à la Seyne-sur-Mer mais il reste stable puisqu'il regroupe 3 à 4% d'actifs de 1856 à 1886<sup>683</sup>.

Cette évolution du secteur industriel va de pair avec le développement économique de la commune et les chantiers navals sont, pour beaucoup, dans l'augmentation du nombre d'actifs de l'industrie. Concernant les chiffres relatifs à l'agriculture, les pourcentages donnés ne prennent en compte que les salariés, ils traduisent alors l'acquisition de terrains de la part des ouvriers agricoles qui deviennent donc propriétaires et ne sont plus comptabilisés. Ce phénomène de colonisation agricole a été observé sur l'ensemble du territoire et l'on a

---

<sup>680</sup> Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 12.

<sup>681</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 24.

<sup>682</sup> Registre 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan.

<sup>683</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 8.

également constaté qu'une évolution professionnelle de la population transalpine se produit dans tous les secteurs.

Enfin, les Italiens de La Seyne-sur-Mer sont le ciment de l'évolution économique et industrielle locale. L'immigration a permis un développement qui n'aurait pas été possible si les patrons et grands industriels s'étaient contentés de la main d'œuvre locale et c'est notamment grâce à cette population que la commune est passée « du bourg provençal à la cité cosmopolite ».

Quant à la situation féminine, malgré le caractère industriel de la commune qui, on l'a vu, attire majoritairement la population masculine, beaucoup d'immigrées italiennes sont présentes à La Seyne-sur-Mer et y travaillent dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Toutes les femmes actives ne sont pas recensées comme telles car le travail non déclaré représente une part importante de l'activité féminine, comme de l'activité masculine<sup>684</sup>. Les registres de recensement de la commune, en 1851 et 1872, révèlent qu'une grande majorité des femmes sont journalières (17 sur les 24 Italiennes actives recensées en 1851)<sup>685</sup>. Bien que la profession exacte ne soit pas indiquée, elles travaillent très certainement dans le domaine agricole, soit temporairement, soit à temps complet<sup>686</sup>. Nous avons déjà constaté que l'agriculture est l'un des secteurs les plus fructueux dans le département et que cette branche convient aux femmes et aux enfants, puisqu'elle ne nécessite que très peu de qualifications<sup>687</sup>.

Les Italiennes sont également embauchées dans les métiers de la domesticité, comme dans l'ensemble du département. Elles sont gouvernantes, femmes de chambre, lingères, couturières, lavandières, femmes de ménages ou nourrices, déclarées ou non<sup>688</sup> : « Une

---

<sup>684</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>685</sup> *Ibidem*, p. 59-60.

<sup>686</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 10 ; Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 22.

<sup>687</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.* p. 40-49.

<sup>688</sup> Registres de recensement 11M 2/283, 1851, 11M 2/285, 1872, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan ; Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 10 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 6 ; *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 35.

majorité travaille dans des professions ne demandant guère de qualification ou s'emploie comme domestique. Les Piémontaises sont réputées pour leurs qualités de nourrice : plusieurs dizaines offrent leurs services à La Seyne en 1881<sup>689</sup>. » On peut également supposer que des Toscanes appartiennent à la profession puisqu'elles sont nombreuses dans les Bouches-du-Rhône. Les Italiennes sont aussi marchandes, elles vendent souvent les produits récoltés par leurs maris<sup>690</sup>. Nous avons fait le rapprochement pour Toulon et c'est aussi le cas à La Seyne-sur-Mer où les femmes de pêcheurs revendent sur les marchés les produits de la mer. À Saint-Elme, des familles italiennes tiennent la poissonnerie durant plus de cent ans<sup>691</sup>. La photographie présentée ci-dessous montre l'importance des femmes dans le métier de poissonnière dans la commune.



**Illustration 18 :** Les poissonnières à La Seyne-sur-Mer<sup>692</sup>

Plus tard, lorsque les Italiens réussissent à acquérir des lopins de terre et à construire leurs propres exploitations, les femmes vendent les produits issus de l'élevage familial ou elles sont employées comme marchandes par des propriétaires terriens<sup>693</sup>. Voici la

---

<sup>689</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 35.

<sup>690</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 55.

<sup>691</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 8.

<sup>692</sup> [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

<sup>693</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 13.

photographie de Georgette Baroni qui fut durant des années une des laitières les plus connues de la commune<sup>694</sup>.



**Illustration 19 :** Georgette Baroni, une célèbre marchande de lait de La Seyne-sur-Mer<sup>695</sup>

La vente de plantes et de fruits sauvages, d'herbes aromatiques, de bois mort, de champignons, d'asperges et d'escargots ramassés dans les bois et les campagnes environnantes n'est pas réservée aux hommes<sup>696</sup>. Les femmes revendent également du verre, des chiffons et des peaux de lapins. Certaines exercent aussi le métier de balayeuses<sup>697</sup>. Peu à peu, les femmes semblent rechercher une stabilité professionnelle souvent liée à une installation définitive dans la commune. En effet, le recensement de 1901 montre une importante diminution de l'activité de journalière qui n'apparaît pratiquement plus parmi les professions féminines. L'instabilité du statut de journalier peut expliquer la baisse de cette activité chez les femmes. On peut également penser que cette diminution résulte d'un

---

<sup>694</sup> Marius Autran, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *art. cit.*, p. 6.

<sup>695</sup> Georgette Baroni (1899-1986), [en ligne] : [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com).

<sup>696</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 6.

<sup>697</sup> Marius Autran, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *art. cit.* p. 10.

changement dans la nomenclature utilisée par les agents du recensement. Cependant, l'augmentation des Italiennes actives employées dans les activités domestiques montre qu'un changement de statut a bien lieu pour certaines immigrées. Le secteur de la domesticité devient alors la première source d'emploi pour les Transalpines<sup>698</sup>.

En tête, le métier de domestique qui regroupe diverses tâches puis les professions de ménagère, couturière, repasseuse, tailleuse, servante, cuisinière et nourrice sont les plus fréquentes. Le nombre d'Italiennes sans profession est aussi important<sup>699</sup>. Déjà en 1881, les femmes inactives sont beaucoup plus nombreuses qu'en 1851<sup>700</sup>. Sachant qu'une évolution des salaires et des statuts masculins s'opère avec le temps<sup>701</sup>, peut-être les hommes gagnent-ils mieux leur vie ce qui permet à un grand nombre de femmes de gérer essentiellement la vie familiale. Enfin, l'évolution professionnelle féminine est faible comme à Toulon et elle dépend généralement du métier de l'époux ou du chef de famille<sup>702</sup>. Une évolution commune des époux s'opère alors, par exemple lorsque le mari et la femme sont tous deux épiciers ou restaurateurs<sup>703</sup>.

En résumé, à La Seyne-sur-Mer les chantiers navals sont la première industrie pourvoyeuse d'emplois pour les Italiens de sexe masculin essentiellement. Comme dans l'ensemble du département, les hommes sont généralement assignés à des tâches manuelles diverses, qu'il s'agisse du secteur de l'agriculture, du bâtiment ou de l'artisanat. Des marchands et petits commerçants sont aussi recensés parmi la population transalpine. Comme sur l'ensemble du territoire, la population masculine évolue souvent dans son métier. Les actives italiennes sont généralement embauchées comme journalières ou dans les métiers de la domesticité. Nombreuses aussi sont les marchandes ou les revendeuses. Nous avons vu que le métier féminin dépend parfois de celui de l'époux (vente des produits récoltés ou pêchés). Une baisse de l'activité de journalière se vérifie peu à peu, peut-être par une volonté de se

---

<sup>698</sup> Registre 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan.

<sup>699</sup> *Ibidem*.

<sup>700</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 59-62.

<sup>701</sup> *Ibidem*, p. 52-53.

<sup>702</sup> *Ibidem*, p. 59-62.

<sup>703</sup> Registre 11M 2/289, 1901, La Seyne-sur-Mer, ADV, Draguignan.

stabiliser lors de l'établissement définitif de la famille dans la commune. Comme à Toulon, la diversité des métiers à la Seyne-sur-Mer est plus importante que dans l'ensemble du département. Les recensements montrent bien la quantité des métiers exercés. La diversité des régions de provenance et donc des qualifications favorise la pratique de métiers différents. De plus, le développement économique et industriel soutenu de ces deux communes varoises fait de l'agglomération Toulon-La Seyne une importante source d'emplois.

Nous avons vu dans la première partie de ce travail que la présence des Italiens dans le Var est considérable et la seconde partie nous a permis de montrer que les actifs des deux sexes qui sont embauchés dans les divers secteurs d'activités sont nombreux. En résumé, on a pu observer l'importance de l'agriculture et du bâtiment dans le recrutement des immigrés transalpins du département et on a constaté que ces derniers sont présents dans presque tous les secteurs d'activités et exercent majoritairement des activités manuelles. L'étude des villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer a révélé que ces deux communes offrent de nombreuses opportunités d'emploi et des possibilités très diversifiées. D'une manière générale, la population active masculine bénéficie souvent d'une évolution professionnelle tandis que les femmes, principalement employées dans les métiers de la domesticité, ont tendance à stagner professionnellement, excepté celles qui travaillent en collaboration avec leurs époux.

Les conditions économiques et sociales dans lesquelles évoluent les Italiens du département sont alors variées, puisqu'elles dépendent en partie de la situation professionnelle des immigrés. Souvent décrites comme difficiles dans l'ensemble des travaux portant sur l'immigration, travaux qui prennent souvent leur source dans l'imaginaire collectif, elles doivent pourtant être considérées individuellement si l'on souhaite apporter des réponses justes et pertinentes sur le parcours migratoire des Italiens du Var et ses divers aspects.

***TROISIÈME PARTIE***

***LE PARCOURS MIGRATOIRE DES  
ITALIENS DU VAR À TRAVERS LES  
TÉMOIGNAGES : DÉPART,  
ADAPTATION, ACCUEIL ET  
TRANSMISSION***

Les Italiens qui s'expatrient dans le département du Var, comme l'ensemble des immigrés à travers le monde, sont passés par différentes étapes qui constituent ce qui peut être défini comme leur « parcours migratoire ». Du départ du pays d'origine jusqu'à l'intégration, il n'est pas rare que ce cheminement soit retracé par les descendants d'immigrés, pour qui le devoir de mémoire devient une préoccupation importante : « Ce sont souvent les petits-enfants qui se sont faits les dépositaires d'une histoire familiale marquée par cet événement "inaugural" qu'a été l'émigration<sup>704</sup>. » En effet, de nos jours, la mémoire de l'immigration apparaît de plus en plus comme un véritable sujet de société et donne lieu à de nombreux projets : « Il est possible de constater, depuis une décennie, l'explosion du thème de la mémoire de l'immigration, et ce particulièrement dans le champ associatif. Cette inflation du thème mémoriel se remarque aussi dans le champ culturel et ses reproductions diverses de et sur l'immigration<sup>705</sup>. »

Nombreux sont également les travaux scientifiques qui portent sur l'immigration et qui tentent de définir le parcours migratoire des différentes communautés étrangères, en France et ailleurs. Cependant, ces travaux sont quelquefois soumis aux clichés et s'appliquent à la diffusion d'idées reçues, notamment concernant le déracinement de l'immigré, automatiquement vécu comme une déchirure, la volonté d'intégration, les difficultés d'adaptation ou encore la discrimination économique et sociale : « la problématique de l'immigration véhicule des imaginaires, des opinions et des perceptions dont l'univers est aujourd'hui plus "négatif" que "positif" : difficultés, souffrances, pauvreté, misère, racisme, violence, injustice... sont autant d'idées associées à l'immigration<sup>706</sup>. » La confrontation des travaux scientifiques et des témoignages de descendants d'immigrés donne une vision plus réaliste de ce que vivent ces communautés : « La meilleure façon de concilier ces deux types d'exigences : casser les stéréotypes sur l'immigration et transformer la mémoire en histoire(s),

---

<sup>704</sup> Mariella Colin, « "Dire l'émigration" : les immigrés italiens entre l'Italie et la Basse-Normandie, in *Cahier des Annales de Normandie n°29, Les Italiens en Normandie, de l'étranger à l'immigré*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle (8-11 octobre 1998), sous la direction de Mariella Colin et François Neveux, 2000, p. 227-243, p. 228, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/annor\\_0570-1600\\_2000\\_hos\\_29\\_1\\_2348](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/annor_0570-1600_2000_hos_29_1_2348).

<sup>705</sup> Laure Ciosi, Marine Vassort, *Les mémoires de l'immigration à Marseille : Lieux, récits, projets*, rapport final, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, 2008, 94 pages, p. 16-17, [en ligne] : [www.ethnologie.culture.gouv.fr/recherche/pdf/R\\_492.pdf](http://www.ethnologie.culture.gouv.fr/recherche/pdf/R_492.pdf).

<sup>706</sup> *Ibidem*, p. 15.

c'est de renforcer les liens entre le monde des historiens et celui des professionnels du spectacle vivant<sup>707</sup>. »

Notre étude se veut alors représentative d'une réalité souvent invisible, car dépassée par les clichés vecteurs d'une vision limitée, voire erronée du parcours migratoire des Italiens dans le Var. En d'autres termes, bien qu'on ne puisse sous-estimer les difficultés que représentent l'exode, l'adaptation à un nouveau lieu de vie, à un nouvel emploi, à une population ancrée sur son territoire et parfois peu prêteuse, l'apprentissage d'une nouvelle langue jusque là inconnue et bien d'autres obstacles, on doit également considérer le versant positif de l'immigration et des étapes qui la composent, afin de porter un regard des plus justes sur le phénomène. Il s'agit donc de mettre en exergue les multiples facettes du parcours migratoire et de montrer que des notions comme, par exemple, l'intégration et l'entretien de la culture, qui peuvent sembler opposées, sont en réalité souvent compatibles.

Pour cela, notre travail s'inspire des schémas établis dans l'article : « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration »<sup>708</sup>, qui souligne l'importance du parcours individuel de l'immigré pour échapper aux clichés : « Dans l'élaboration de ce schéma du parcours migratoire, c'est donc bien l'individu qui est mis au premier plan – l'émigré, qui est aussi, tour à tour et en même temps, le migrant et l'immigré – qui échappe ainsi aux généralisations, lesquelles finissent toujours par être abusives lorsqu'on se penche sur un groupe humain particulier dans une région du monde donnée<sup>709</sup>. »

Nous avons puisé la matière nécessaire à la réalisation de cette étude dans les témoignages issus des recueils *Racines italiennes*<sup>710</sup> et *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s)*

---

<sup>707</sup> Gérard Noiriel, *Immigration, antisémitisme et racisme en France. Discours publics, humiliations privées (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, 2007, 717 pages, p. 694.

<sup>708</sup> Isabelle Felici, « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration », in *Contes, histoires, légendes et récits d'émigration*, CELIS-Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2012, en cours de publication. Voir les schémas établis dans l'article, annexe 9, p. 334.

<sup>709</sup> *Ibidem*.

<sup>710</sup> Isabelle Felici, *Racines italiennes*, *op. cit.* Voir annexe 10, présentation du recueil *Racines Italiennes* et résumés des témoignages, p. 335-339.

*parlez-vous ?*<sup>711</sup>, dans lesquels des descendants d'immigrés ont eu l'occasion de raconter l'histoire de leurs ancêtres transalpins. Ont également été exploités les ouvrages *La vie est un éclat de rire*<sup>712</sup> et *Ces Toscans-là, en Toscane et ailleurs*<sup>713</sup> ..., qu'Alexandre Briano et Francis Pieraccini ont choisi d'écrire dans le but de partager et de pérenniser le parcours de leurs ascendants. Tous ont fait la démarche de retracer le parcours migratoire de leur famille et de raviver la mémoire de l'immigration.

## 1. ENTRE LE VAR ET L'ITALIE, LE CŒUR DES IMMIGRÉS BALANCE

### 1. A. LE CHOIX DES UNS FAIT LE MALHEUR DES AUTRES

#### 1. A. a. Des ressentis divergents face au déracinement

Le départ des immigrés du pays d'origine est généralement défini comme un déracinement douloureux, imposé par la situation économique ou politique fragile, voire nuisible pour l'émigré, de la terre natale :

Dans la remémoration du passé est immanquablement évoqué le moment où la décision de s'expatrier pour trouver un travail et changer la vie semble s'être soudain imposée comme la seule issue possible<sup>714</sup>.

Certes, l'immigration italienne pour motifs économiques, puis politiques, est une réalité indéniable. La notion de déchirure est alors souvent mise en évidence par les auteurs, comme le montrent les propos de Florence Martinotti, sociologue, spécialiste de l'immigration :

---

<sup>711</sup> Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.* Voir annexe 11, présentation du recueil *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?* et résumés des témoignages, p. 340-345.

<sup>712</sup> Alexandre Briano, *op. cit.* Voir annexe 12, résumé de l'œuvre d'Alexandre Briano, p. 346-351.

<sup>713</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.* Voir annexe 13, résumé de l'ouvrage de Francis Pieraccini, p. 352-353.

<sup>714</sup> Mariella Colin, *art. cit.*, p. 232.

J'ai pu problématiser le déracinement migratoire comme tout d'abord la séparation d'avec un milieu physique et géographique constituant des repères spatio-temporels sécurisants pour l'individu. Le déracinement est également l'expression de la déchirure familiale<sup>715</sup>.

Cette rupture avec la Terre-Mère ainsi qu'avec les membres de la famille existe bel et bien et touche automatiquement de manière différente les « acteurs » de l'émigration et les « spectateurs ». Nous devons même la considérer à titre individuel afin de pouvoir dépasser les représentations stéréotypées qui lui sont généralement imputées.

L'ambiguïté qui caractérise le déracinement et la façon dont il est appréhendé par les immigrés et par leurs proches, peu importe la période de l'exode, apparaît claire dans la reconstitution de la mémoire. Par exemple, dans la famille Brien, dont Alexandre Briano raconte le parcours migratoire, les réactions divergent lorsque le fils aîné, Carlo, qui a quitté quelques années plus tôt la ferme familiale et travaille dans une usine sidérurgique de Savone, saisit l'opportunité qui lui est offerte de travailler aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne-sur-Mer, au début du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que, selon l'auteur, l'assassinat du roi Humbert 1<sup>er</sup> par l'anarchiste Gaetano Bresci en 1900 a semé le trouble en Italie<sup>716</sup>. Carlo considère son départ pour le département du Var comme une chance d'évoluer dans son travail et de quitter un contexte politique instable, mais son père, « le vieux Mario, décédé depuis peu, n'aurait pas apprécié ce choix d'exil » (ABI, p. 83)<sup>717</sup>, selon l'ensemble de ses proches, travaillant dans la ferme familiale que Carlo a quittée quelques années auparavant. Et du côté de son épouse, « Ilda avait beaucoup de chagrin de voir partir encore une de ses filles pour l'étranger, en dépit du fait qu'elles allaient vivre dans la même ville ! Et puis ses petits-enfants allaient bien lui manquer ! » (ABI, p. 83-84).

Dans le cas de cette famille, la déchirure est grande pour ceux qui restent au pays, notamment pour Ilda, la mère de Teresa. Cependant, les sentiments des « spectateurs » divergent puisqu'on peut percevoir, dans la réaction de la famille de Carlo, qui évoque le père

---

<sup>715</sup> Florence Martinotti, « La résurgence de la mémoire de l'émigration italienne », in *Cahier des Annales de Normandie n°29, Les Italiens en Normandie, de l'étranger à l'immigré*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle (8-11 octobre 1998), sous la direction de Mariella Colin et François Neveux, 2000, p. 245-255, p. 247, [en ligne] : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/annor\\_0570-1600\\_2000\\_hos\\_29\\_1\\_2361](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/annor_0570-1600_2000_hos_29_1_2361).

<sup>716</sup> Alexandre Briano, T. I, *op. cit.*, p. 27, 32, 83.

<sup>717</sup> *Ibidem*. À partir de maintenant, nous signalerons le premier tome d'Alexandre Briano comme suit (ABI).

décédé et son probable désaccord, une once de jalousie, ou peut-être un peu d'envie face au départ palpitant d'un proche vers une nouvelle destination qu'il imagine prometteuse, tandis que tous semblent voués à une immobilité sans doute définitive. Les témoignages révèlent même parfois le départ comme nécessaire, comme un rêve qui doit prendre vie.

C'est le cas de Napolina qui, dès l'âge de seize ans, rêve de quitter l'Italie pour rejoindre la France, la ville de Toulon plus exactement, où l'une de ses tantes a émigré au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle souhaite vivement découvrir de nouveaux horizons et ne voit pas son avenir dans les métiers de l'agriculture, exercés par ses parents. Mais, en tant que fille d'agriculteurs, elle ne peut obtenir le livret qui lui permettrait de travailler en ville et d'exercer une profession différente de celle de sa famille. Sa mère, totalement opposée à cette expatriation, refuse de lui venir en aide et de financer partiellement son voyage. Napolina se démène alors pour économiser de l'argent, « têtue et motivée, [elle] décide d'aller vendre des fruits, des légumes, des lapins aux villages alentours »<sup>718</sup>, afin d'obtenir le pécule qui lui permettra de changer de vie. En 1951, tandis qu'elle a atteint la majorité et économisé l'argent nécessaire, elle quitte son petit village toscan, accompagnée de son père, pour rejoindre le département du Var où elle s'installe définitivement, tandis que son père rejoint sa femme en Italie<sup>719</sup>.

Pour Napolina, l'idée de déracinement ne semble pas présente dans son parcours personnel. Alors que sa mère refuse qu'elle quitte l'Italie, probablement par crainte de la voir disparaître définitivement, tant la motivation de la jeune femme est grande, Napolina voit son exil comme un rêve qu'elle souhaite réaliser par tous les moyens, le rêve d'une vie meilleure, différente de celle de ses parents. Comme Carlo Brien le fait en démissionnant de l'activité familiale à la ferme dans un premier temps, puis en émigrant, Napolina semble ressentir le besoin de quitter, à travers le processus migratoire, un cadre familial figé dans un petit village toscan où le travail de la terre s'exerce de génération en génération :

D'une certaine manière, la migration signifie l'entrée dans « l'âge adulte » et permet d'obtenir la légitimité dont l'individu a besoin . Si dans un projet de sédentarité il n'arrive pas à

---

<sup>718</sup> Claudia Estellon, « Enfance d'une immigrée toscane », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 40.

<sup>719</sup> *Ibidem*, p. 41-42.

l'obtenir, la mobilité peut devenir le choix obligé pour l'individu qui ressent le besoin de jouer un rôle actif dans la famille<sup>720</sup>.

En parallèle de ces départs « décisifs », entendons par ce terme qu'il s'agit de départs pour une durée indéterminée, même si l'idée de retour fait généralement partie de l'imaginaire de l'immigré, certains Italiens décident de partir, dans un premier temps, pour des missions professionnelles provisoires. Il s'agit souvent d'individus de sexe masculin qui exercent des activités saisonnières dans l'agriculture ou le bâtiment par exemple, on l'a vu en seconde partie de ce travail<sup>721</sup>, mais dont le retour au pays natal est régulier, comme c'est le cas d'Achille Doneda : « Durant trente ans, sa vie est faite d'allers-retours entre la France et l'Italie, ponctués par les naissances de ses quatre enfants » (p. 160)<sup>722</sup>. Bien que la souffrance liée à l'éloignement provisoire soit légitime : « Quitter sa terre et sa famille est difficile, mais il n'a pas le choix<sup>723</sup>. », on ne peut parler à ce moment du parcours de déracinement puisqu'Achille retourne régulièrement dans son pays natal. En revanche, à l'époque où l'Italie connaît de grandes difficultés économiques, puis politiques, ces déplacements éphémères débouchent souvent sur une installation définitive : « la famille résidera définitivement à La Valette, aux alentours de 1915<sup>724</sup>. » et ces voyages répétés peuvent être un moyen de préparer les futurs immigrés à l'exode définitif :

L'immigration italienne en France fonctionne sur le mode de la noria depuis le moyen âge. Cela signifie que les venues ponctuelles lors de contrats saisonniers ont préparé les éternels émigrants d'Italie à un départ plus définitif<sup>725</sup>.

D'autres partent en éclaireur pour trouver un emploi avant de faire venir leurs proches en France, ce qui permet également à la famille de se préparer à l'émigration. Comme dans le

---

<sup>720</sup> Martina Marengo, *Trajectoires migratoires : Le cas des Italiens du canton de Vaud*, deuxième partie, « Le(s) parcours migratoire(s) par la parole et les pratiques des migrants », Les Lausanne, 2001, [en ligne] : [http://www.consginevra.esteri.it/Consolato\\_Ginevra/Menu.Il\\_Consolato/Storia\\_presenza\\_italiana/Studi\\_ricerca/](http://www.consginevra.esteri.it/Consolato_Ginevra/Menu.Il_Consolato/Storia_presenza_italiana/Studi_ricerca/), p. 167.

<sup>721</sup> Cf. *supra*, II. 1. A. a., p. 150-155, II. 1. B. a., p. 160-165.

<sup>722</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>723</sup> *Ibidem*.

<sup>724</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 161.

<sup>725</sup> Florence Martinotti, *art. cit.*, p. 245.

témoignage suivant, les proches sont alors heureux de rejoindre la terre promise afin d'y retrouver leur mari ou leur père :

L'ambiance était bon enfant. Les candidats à l'émigration, heureux à l'idée de retrouver le soir même, à Toulon, le chef de famille, chantaient et riaient malgré l'heure matinale. Le vacarme s'arrêtait quelques secondes. Puis des fous rires prenaient immédiatement la suite, ponctués par les « La la la, la la la, andemou via a Tolone ! » (Nous partons pour Toulon !)<sup>726</sup>.

Cependant, lorsque le chef de famille avait dû partir, accompagné de la plus âgée de ses filles, quelques mois plus tôt :

Toute la famille tremblait un peu en accompagnant le détachement précurseur à la gare de *Savona*, en ce premier dimanche de l'année. Certains pleuraient, comme la *nona* Teresa. Est-ce qu'elle pressentait qu'elle ne reverrait plus son fils unique, Giuseppe<sup>727</sup> ?

Une fois de plus, les réactions sont différentes non seulement d'un individu à l'autre, mais aussi en fonction des circonstances, des étapes du processus migratoire et de la position de chacun dans ce processus. En effet, lors du départ de Giuseppe et de sa fille, sa femme et ses autres enfants semblent apeurés par cette séparation provisoire, puis ils se réjouissent de les rejoindre à Toulon. À l'inverse, la mère de Giuseppe, Teresa, voit son fils partir de manière sûrement définitive et elle souffre énormément de cette rupture. Enfin, le contexte politique italien du début des années 1930 et la position de Giuseppe, en désaccord avec les idées fascistes de Mussolini, favorisent l'émigration des descendants de Carlo Brien pour qui l'exode est un choix réfléchi et plus sûr. L'émigration apparaît alors comme une nécessité pourtant sécurisante et cela montre l'ambivalence des sentiments, presque toujours liée au déracinement.

Les motivations des migrants et leur façon de vivre leur départ sont donc très diverses. Elles varient, dans un premier temps, en fonction de la période et des problèmes économiques et/ou politiques qui les poussent à faire le choix de l'immigration, mais elles dépendent aussi de choix personnels qui ne sont pas toujours liés à la contrainte et à la nécessité :

---

<sup>726</sup> Alexandre Briano, T. III, *op. cit.*, p. 7. À partir de maintenant, nous signalerons le troisième tome d'Alexandre Briano comme suit (ABIII).

<sup>727</sup> Alexandre Briano, T. II, *op. cit.*, p. 230.

Au-delà des aspirations individuelles, des besoins matériels, des hostilités et parfois des humiliations qui les ont poussés à s'inscrire dans un projet migratoire, les migrants ont su préserver leur envie d'aventure, de découverte et d'audace. La migration est et reste une opportunité de découverte du monde<sup>728</sup>.

La décision d'émigrer semble aussi être parfois facilitée par une mobilité familiale antérieure ou actuelle :

Au vu de l'histoire de l'émigration italienne, il n'est pas surprenant de découvrir des traditions migratoires familiales et intergénérationnelles. Bien au contraire, l'habitude au « départ » a fait des projets de vie « alternant » entre stabilité et mobilité une habitude qui s'est enracinée au fil des décennies, entre la fin du siècle dernier et l'après-guerre<sup>729</sup>.

C'est le cas de la famille Brien par exemple, puisque Giuseppe Brien retourne à Toulon avec sa famille en 1932, tandis qu'il y a vécu avec ses parents au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ses parents avaient eux-mêmes rejoint à l'époque des membres de leur famille déjà installés dans cette commune varoise. Le déracinement est alors vécu de façons différentes selon les motivations des candidats à l'émigration et la place de chacun dans le processus migratoire, puisqu'il y a ceux qui prennent la décision de partir, ceux qui suivent le décisionnaire et ceux qui restent dans le pays d'origine.

Cependant, qu'ils aient choisi ou non de quitter l'Italie, une fois installés sur le territoire accueillant, certains immigrés souffrent en permanence de la rupture avec la terre natale, tandis que d'autres réussissent à « s'ancrer » dans leur nouvel environnement :

Le déracinement ne peut dans le cas de la migration rester vide de sens. Il s'agit davantage d'un processus dont les effets sont temporisés par l'enracinement, c'est-à-dire par l'intégration à la société d'accueil. Le déracinement est alors à comprendre comme un espace-temps qui varie en fonction de la trajectoire personnelle du migrant et de son projet migratoire<sup>730</sup>.

Les immigrés semblent moins sensibles au déracinement lorsqu'ils sont enthousiasmés avant même leur départ et épanouis dans le pays d'accueil grâce aux échanges qu'ils peuvent entretenir à travers leur vie professionnelle notamment. Ils entament alors rapidement le processus d'enracinement évoqué par Florence Martinotti :

---

<sup>728</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 169.

<sup>729</sup> *Ibidem*, p. 161-162.

<sup>730</sup> Florence Martinotti, *op. cit.*, p. 247.

Cette métamorphose fait peu à peu évoluer l'individu qui doit cependant retrouver ses marques. Il doit garder à l'esprit son propre désir, continuer à marcher à la conquête de ce qu'il aime faire. Le lieu symbolique où il veut se placer se redéfinit dans cette nouvelle culture : au fur et à mesure il le fait sien et le rendra réel. C'est, par exemple, le poste de travail où l'on peut s'épanouir professionnellement<sup>731</sup>.

Les témoignages suivants sont emblématiques d'un ancrage rapide dans la nouvelle société d'accueil, dans le Var en l'occurrence :

Dès son installation définitive en France vers 1920, mon père s'est senti « Français de cœur »<sup>732</sup>.

Bartolomeo n'a pas eu beaucoup de mal à se faire à cette nouvelle vie, à s'intégrer à cette nouvelle société, parce qu'il y avait à l'époque beaucoup d'Italiens sur les chantiers [...] Santina adore la France et la nouvelle vie qu'elle y mène<sup>733</sup>.

Au contraire, certains exilés ne peuvent entamer le processus d'enracinement car ils ne réussissent pas à se détacher de « l'ailleurs » qu'est devenu le pays d'origine. Il semble particulièrement difficile pour les femmes, notamment celles qui s'occupent du foyer et entretiennent peu de relations avec l'extérieur, de s'enraciner dans la nouvelle société :

Souvent dispensée du travail salarié, l'épouse est reléguée au foyer et absorbée par les tâches ménagères et l'éducation des enfants. Dans l'espace étranger qui est devenu tout à coup son nouveau chez elle, les occupations les plus routinières peuvent se changer en épreuves redoutables, car la méconnaissance de la langue du pays d'accueil dresse sur son chemin des obstacles imprévus. Alors que son mari a déjà acquis un bagage linguistique minimal, la femme se retrouve souvent muette et paralysée par son nouvel isolement<sup>734</sup>.

L'exemple de Teresa Brien est caractéristique de l'isolement féminin et des difficultés à s'enraciner dans la commune d'accueil :

---

<sup>731</sup> Diomar Gonzalez Serrano, « Du songe à la réalité d'un parcours migratoire », in *revue électronique de l'Institut de Recherche et d'Information sur le Volontariat (iriv)*, n°25, rive psychanalytique décembre 2013, [en ligne] : <http://www.benevolat.net/article.php?id=132>.

<sup>732</sup> Francis Pieraccini, *op. cit.*, p. 76. À partir de maintenant, nous signalerons l'ouvrage de Francis Pieraccini comme suit (FP).

<sup>733</sup> Emmanuelle Magliano, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens », in *Racines Italiennes*, *op. cit.*, p. 24, 26.

<sup>734</sup> Mariella Colin, *art. cit.*, p. 239.

Le soir, toute la famille Brien put dormir chez elle. Cela aurait pu remonter le moral de Teresa qui, malgré l'aide affectueuse des De Salvo, se sentait vraiment en terre étrangère, dans une localité qui lui paraissait immense en comparaison de *Savona* où elle avait toujours vécu. (ABI, p. 98).

Sa femme lui raconta sa mauvaise nuit et la déprime qui la gagnait depuis les premiers jours de leur arrivée en France ! (ABI, p. 99).

Il espérait, aussi, cueillir de délicieux champignons qui amélioreraient l'ordinaire, pas toujours apprécié, de Teresa. (ABI, p. 147).

La Noël s'était passée sans encombre, avec les traditionnels raviolis, mouillés par les larmes de Teresa, fille qui ne pouvait se consoler d'avoir abandonné sa mère et de vivre en ce pays étranger. Ses proches s'inquiétaient de son comportement, de ses maux de tête et de ses troubles digestifs fréquents. (ABI, p. 202).

On retrouve, dans le cas de Teresa, la « perte de points de repères » et « l'anxiété » évoquées par Danielle Gratton, psychologue et anthropologue qui étudie le stress lié au parcours migratoire<sup>735</sup>. De plus, lorsque le déracinement est difficile, le pays d'origine reste le centre d'intérêt de l'individu en souffrance :

C'est aussi une manière d'évoquer la Terre-Mère, de la remettre au centre du nouvel ancrage. Bien que toute re-fondation ne puisse prendre sa source que dans un espace de fondation premier, les références à cette « source » risquent de prolonger la nécessaire période d'adaptation à la nouvelle société<sup>736</sup>.

Concernant Teresa Brien, ces références au pays natal empêchent tout épanouissement dans le pays d'accueil et renforce la volonté de retour aux origines :

Ce n'était plus ce rire si communicatif que tout le quartier de *Savona* où elle demeurait lui connaissait, mais le pauvre rire d'une femme vivant loin de ses racines, de ses amis d'enfance, de la grande famille de son mari avec qui elle avait des liens étroits ! Et, bien sûr, de sa mère dont elle portait le deuil. (ABI, p. 210).

Dans les jours qui suivirent, rien ne put distraire son épouse. Bien au contraire, trouvant des raisons à sa non-assimilation à la vie toulonnaise qui frisait la paranoïa ! [...] Teresa supportait de moins en moins son exil de sa chère ville de *Savona*. (ABI, p. 238).

---

<sup>735</sup> Danielle Gratton, « Une approche interculturelle du parcours migratoire pour comprendre l'anxiété chez l'étudiant immigrant », in *Regards croisés sur l'interculturel et la réussite éducative*, Montréal, Service interculturel collégial, 2011, p. 7-11, [en ligne] : [http://www.service-interculturel-collegial.qc.ca/wp-content/uploads/actes\\_colloques/actes\\_colloque\\_2011.pdf](http://www.service-interculturel-collegial.qc.ca/wp-content/uploads/actes_colloques/actes_colloque_2011.pdf).

<sup>736</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 195.

Cette dernière réclamait encore et toujours un retour dans la mère patrie. (ABI, p. 244).

### 1. A. b. La Terre-Mère : souvenir ou destination future

Aussi le retour est-il défini par un grand nombre d'auteurs comme une volonté formelle :

Nous sommes alors certes dans une perspective d'émigration mais l'immigration n'est pensée que comme temporaire. Les moments forts de cette période s'inscrivent dans la mémoire du migrant dans un contexte particulier : celui du projet de travailler pour constituer un pécule permettant de soutenir sa famille et d'envisager le retour au pays<sup>737</sup>.

Pour reprendre la terminologie « mythique » ainsi que les références aux mythes intimement liés aux mouvements migratoires, une fois l'Eldorado tant espéré atteint, une fois insérés dans l'espace et la société d'accueil, ces Italiens ont vu jaillir, subitement ou dans le temps, toutes les prémices d'un nouveau mythe : celui du retour à la Terre-Mère qui, d'espace clos, limité et limitant, s'est transformé petit à petit en espace de rassurement, de refuge, d'épanouissement dans la certitude d'un ancrage ancestral<sup>738</sup>.

Pourtant, les travaux et témoignages montrent aussi que le retour est une notion variable qui diverge d'un immigré à l'autre et qui dépend, en grande partie, de la façon dont est vécu le déracinement et, lorsque c'est possible, l'ancrage dans la société d'accueil. Les décisions et les ressentis peuvent alors varier à l'intérieur d'une même famille.

En effet, si Carlo et Teresa Brien retournent en Italie avec leurs enfants en 1907, le chef de famille ayant été rappelé par l'usine sidérurgique de Savone qui souhaitait vivement son retour, le fils aîné Giuseppe choisit, dans un premier temps, de rester à Toulon pour poursuivre son apprentissage<sup>739</sup>. Le jeune homme fait donc un choix différent de celui de ses parents et ne semble pas souffrir du mal du pays. Quant aux autres membres de la famille, on peut aisément imaginer la joie de Teresa de retrouver la Terre-Mère et la ville de Savone si chère à son cœur, tandis que « Marinin était triste. Non pas de quitter Toulon mais d'y quitter ses amies de l'atelier » (ABI, p. 254). Cela montre de nouveau que l'enracinement dépend beaucoup des échanges avec l'extérieur, échanges dont la fille aînée Marinin a pu bénéficier grâce à son apprentissage professionnel.

---

<sup>737</sup> Florence Martinotti, *art. cit.*, p. 251.

<sup>738</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 227.

<sup>739</sup> Alexandre Briano, T. I, *op. cit.*, p. 253.

L'ancrage dans la société d'accueil et l'intensité des relations humaines sont parfois si forts qu'un retour au pays est difficile, même pour ceux qui le souhaitent :

La double appartenance et les ancrages multiples sont le résultat de choix de vie privée, d'attaches qui sont devenues aussi indispensables que les attaches de l'origine. Entre envie de récupérer les repères de l'origine et besoin de ne pas perdre les attaches créées, ces individus ne peuvent pas toujours opter pour un choix définitif<sup>740</sup>.

Certains immigrés acquièrent alors, au fil du temps, ce qu'on pourrait appeler une « double identité », c'est-à-dire qu'ils ont le sentiment d'appartenir à la fois à la terre d'accueil et à la Terre-Mère « car l'enracinement “fondateur” est, la plupart du temps, suivi d'un nouvel ancrage, un rite de fondation que le migrant accomplit dans son nouvel espace de vie. Cela ne veut pourtant pas dire que l'ancrage premier du migrant disparaisse ou soit abandonné : les deux cohabitent et peuvent se superposer en donnant origine à un espace de vie qui n'est plus simple territoire<sup>741</sup>. » Les témoignages suivants sont caractéristiques de la double appartenance ressentie par certains immigrés.

Par exemple, lorsque Giuseppe Brien rejoint ses parents en Italie en 1908, soit un an après le retour au pays d'origine de ces derniers, « laissant dans cette ville plein d'amis, de souvenirs, il partait le cœur gros vers ses racines familiales. Il allait refaire, tout seul, en sens inverse, le trajet parcouru avec ses parents, quand il était encore enfant. » (ABI, p. 266-267). Cet immigré vit alors un second déracinement et son retour en Italie ne sera pas définitif puisqu'il reviendra s'installer à Toulon avec son épouse et ses enfants au début des années 1930, nous l'avons expliqué. Quant à Gino, il n'a pu rentrer définitivement en Italie à la fin de sa vie, après de nombreuses années passées dans le département du Var :

Deux cousins avaient raccompagné mon grand-père d'Italie car celui-ci avait souhaité s'y installer vers la fin de sa vie. Dans une longue histoire, ils expliquaient en italien les difficultés de mon grand-père qui n'était pas parvenu à s'acclimater à son pays d'origine<sup>742</sup>.

---

<sup>740</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 200.

<sup>741</sup> Piolle, 1990, in Martina Marengo, *op. cit.*, p. 191.

<sup>742</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, « Les grenouilles du fleuve », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 142.

Je comprenais les tribulations de mon grand-père devenu étranger dans son pays natal<sup>743</sup>.

Sa tentative d'installation en Italie vers la fin de ses jours s'était soldée par un échec : après toute une vie passée hors de son pays d'origine, il n'était pas parvenu à s'y adapter<sup>744</sup>.

Gino n'a donc pas réussi à s'enraciner dans son pays d'origine, devenu pour lui, comme pour de nombreux autres immigrés, pays étranger :

Une fois archivés les difficultés et les problèmes du premier impact, le second départ a été vécu comme un « retour » dans un espace qui était devenu, parfois malgré eux, un nouvel ancrage dans leur trajectoire de vie<sup>745</sup>.

Pour certains immigrés, cet enracinement profond anéantit toute décision de retour définitif au pays natal :

Une fois sa connaissance approfondie, l'espace d'accueil s'est transformé en ancrage principal, « lieu » où chercher à redéfinir sa propre vie, où formuler de nouveaux projets, où chercher à atteindre des objectifs personnels, peut-être impossible à atteindre ailleurs<sup>746</sup>.

Ces individus originaires d'un « ailleurs » ont construit leur vie et voient leur futur dans « l'ici », c'est-à-dire le territoire accueillant dans lequel ils évoluent professionnellement et humainement, souvent depuis plusieurs années :

Le retour définitif étant souvent irréalisable pour des raisons pratiques mais aussi affectives et de sociabilité, c'est le retour temporaire, les vacances ou en tout cas les séjours de courte durée qui jouent le rôle de ressourcement identitaire qui nourrissent le mythe à tout jamais<sup>747</sup>.

L'exemple de quelques familles italiennes installées dans le département du Var est caractéristique du retour ponctuel au pays d'origine des immigrés enracinés dans leur société d'accueil :

---

<sup>743</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 142.

<sup>744</sup> *Ibidem*, p. 150.

<sup>745</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 200.

<sup>746</sup> *Ibidem*, p. 201.

<sup>747</sup> *Ibidem*, p. 227.

Vittorio aimait beaucoup l'Italie, tout comme son père, et chaque année, il retournera dans son pays natal afin de rendre visite à ses cousins, ses oncles et tantes, etc. [...] Margherita retournera très régulièrement en Italie pour rendre visite à ses sœurs et à sa famille<sup>748</sup>.

Pendant leur enfance, les six frères et sœurs ont l'occasion de rendre visite à la tante Louise d'Italie et surtout aux cousins<sup>749</sup>.

Ces retours peuvent alors raviver le passé des immigrés, faire remonter des souvenirs oubliés ou mettre en exergue leur double identité. Quoiqu'il en soit, ils permettent de conserver le lien indélébile qui les unit souvent à leur patrie. C'est d'ailleurs à travers la remémoration de souvenirs (odeurs, saveurs, lieux, moments de vie...) que les immigrés qui s'installent définitivement sur le territoire d'accueil entretiennent aussi le lien avec le pays natal :

La Terre-Mère continue d'exister et son existence est toujours revitalisée et nourrie dans l'Eldorado afin de pouvoir soit se ressourcer soit exploiter cette expérience première pour toute nouvelle fondation<sup>750</sup>.

Les exemples de témoignages suivants sont caractéristiques de la remémoration de souvenirs agréables du pays d'origine :

D'abord il faut la sélection du blé, récolté dans ce village, mûri lentement au soleil de la Toscane dans cet air léger, sous ce ciel si bleu. (FP, p. 296).

Les jours de fêtes carillonnées, les repas étaient pris dans la salle à manger, toujours sur des nappes blanches savamment bordées avec tout autour des ourlets à jour, avec des serviettes assorties. J'ai souvenir d'une nappe rectangulaire ayant, dans l'espace libre où il n'y a pas de couvert aux angles, des gerbes de blé disposées en faisceaux, attachées avec des liens de paille torsadée, des gerbes de blé aux lourds épis, brodées avec des fils tellement bien imités qu'ils semblaient en or. (FP, p. 300).

Pourtant cette contrée toscane, est avant tout belle et attachante, riche en couleurs, des plus claires aux plus vives, boisée de châtaigniers, traversée par de nombreux cours d'eau [...] Ce site a aussi le ciel le plus bleu et l'air le plus pur. (FP, p. 421).

[Les paniers] étaient pleins de belles olives aux chatoyantes couleurs. (ABI, p. 9).

---

<sup>748</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 28-29.

<sup>749</sup> Emmanuelle Sola, « D'Emmanuel troisième à la famille Sola : l'itinéraire d'une smala italienne », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 237.

<sup>750</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 191.

Chez les parents de Teresa qui habitaient à l'ouest de *Savona*, sur les belles collines où l'olivier était roi, planté sur de belles terrasses bien entretenues [...] À leurs pieds, les visiteurs avaient un panorama splendide, et la vue sur la mer que l'on voyait par temps clair les laissait sans voix. (ABI, p. 69).

Cependant, tous ne souhaitent pas se souvenir ni raviver la flamme du passé, parfois lié à la souffrance du déracinement :

Si l'évocation permet la revitalisation et une nouvelle vie de cette origine aux valeurs matricielles, il ne faut pas négliger que cette évocation peut faire ressurgir des moments et des situations douloureuses. C'est en particulier le détachement de la Terre-Mère qui refait surface<sup>751</sup>.

Le témoignage suivant est un exemple emblématique de la volonté d'oublier un vécu pénible :

En fait, mon grand-père, pendant les vingt dernières années de son existence, a fermé à double tour les portes de son passé. Mon père comprenait mal certaines interdictions : il ne fallait pas parler de l'Italie, des événements historiques qu'il étudiait au lycée et qui le poussaient à poser des questions [...] Certains tabous l'intriguaient : l'Italie, terre interdite<sup>752</sup>.

Dans ce cas, l'immigré ne souhaite pas évoquer son pays natal et garde le secret de son passé. La remémoration est alors source d'angoisse, peut-être celle du déracinement et du non-retour.

La décision de nourrir ses racines pour certains ou de tenter de les oublier pour d'autres fait pleinement partie du processus d'adaptation des familles immigrées. Comme toutes les étapes du parcours migratoire, l'adaptation est une notion très controversée dont le processus varie d'une famille à l'autre.

---

<sup>751</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 184.

<sup>752</sup> Murielle Mazzocchi, « Sillio. Histoire d'un émigré », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 53.

## 1. B. LES CONTROVERSES DE L'ADAPTATION : ENTRE INTÉGRATION ET ENTRETIEN DE LA CULTURE D'ORIGINE

Tandis que certains migrants choisissent d'abandonner leurs racines, leur langue d'origine, leurs coutumes, dans l'espoir d'une intégration réussie, comme le soulignent de nombreux travaux portant sur l'immigration italienne, tous les Transalpins ne rompent pas le lien qui les unit à leur pays d'origine et nombreux sont ceux qui entretiennent leur culture dans la société d'accueil et conservent une attache très forte avec la mère-patrie. Ce lien avec le pays d'origine n'empêche pas pour autant une intégration satisfaisante puisque nous avons vu que la double-identité caractérise un grand nombre d'immigrés :

L'ici et l'ailleurs cohabitent, se superposent, se bousculent en nous permettant d'apercevoir la complexité d'une identité souvent difficile à assumer mais qu'ils ont pourtant contribué à forger eux-mêmes, en déployant des stratégies identitaires jaillies de décisions migratoires qui leur appartiennent, tout comme leur projet de vie<sup>753</sup>.

Les comportements divergent également dans la façon dont chacun préserve la culture d'origine puisque certains assument publiquement, voire partagent leurs coutumes, tandis que d'autres préfèrent rester discrets et ne faire vivre leurs racines que dans le cercle familial, probablement par peur du rejet et parce que cela leur semble nécessaire à une intégration réussie :

L'intégration des Italiens fut effectivement rapide et se caractérise notamment par une volonté affirmée de s'intégrer. Cette détermination fut véhiculée lors de la socialisation par le milieu familial notamment dans les valeurs inculquées aux enfants : la réussite à l'école, la maîtrise de la langue, une certaine conception du travail, et surtout une discrétion sur la scène publique. L'identité de migrant, de déraciné et d'étranger n'étant pas affirmée sur la place publique, voire parfois tue au maximum, c'est alors dans le milieu familial, à l'abri, que l'histoire du migrant se construit. Oubliée de l'histoire nationale et régionale, elle perdure pourtant dans la mémoire familiale<sup>754</sup>.

---

<sup>753</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 175.

<sup>754</sup> Florence Martinotti, *art. cit.*, p. 251.

## 1. B. a. La langue

Les témoignages et les quelques travaux portant sur la langue nous livrent les différents aspects de l'adaptation linguistique des immigrés italiens. Jean-Charles Vegliante, dans son article « L'Italien. Une italophonie honteuse », fait part de cette volonté à la fois de s'intégrer au pays d'accueil par l'apprentissage de la langue et de conserver le parler d'origine : « la propre volonté des intéressés oscillant sans cesse entre la fidélité aux multiples différences et l'effort d'intégration, voire de totale assimilation. Ceci se marque dans la langue, où le *sentiment de fidélité* est justement une donnée essentielle<sup>755</sup>. »

On a expliqué que, d'une manière générale, l'entretien de la culture du pays natal est tout à fait compatible avec le processus d'intégration, même si au niveau linguistique, une confusion des langues se manifeste presque automatiquement, nous le verrons. On doit également considérer individuellement le comportement de chaque immigré pour comprendre la situation linguistique réelle et certes complexe des Italiens qui se sont installés, en ce qui nous concerne, dans le département du Var. Aussi l'exemple de ces familles italiennes établies dans le Var à des périodes différentes est-il caractéristique à la fois de l'entretien de la culture d'origine pour certains et de l'abandon de celle-ci pour d'autres. Ils montrent également que si certains font preuve de volonté dans l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, d'autres sont plus réticents et que les individus d'une même famille appréhendent parfois le processus d'adaptation de manières différentes, notamment en fonction de l'âge, du statut économique et de l'impact qu'a eu sur chacun le déracinement.

En effet, chez les Brien, tandis que les enfants semblent ouverts et réceptifs à une double culture linguistique : « Soudain, ils entendirent les gamins qui parlaient fort, en dialecte ligure » (ABI, p. 122), « à l'automne, suivant les conseils de son cousin, Pipo s'inscrit aux cours du soir pour apprendre un minimum de français. » (ABI, p. 197), « elle apprenait à parler français à toute vitesse » (ABI, p. 108), « à *Vintimiglia*, interrogé par un *carabinieri* qui s'étonnait de son accent français, Pipo éclata de rire » (ABI, p. 267)<sup>756</sup>, la mère de famille, Teresa, bouleversée par le déracinement et désavantagée par le peu d'échanges avec l'extérieur que lui impose sa situation de femme au foyer, n'évolue que très peu en français :

---

<sup>755</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italophonie honteuse », in *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Tome II, sous la direction de Geneviève Vermès, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 234-262, p. 238.

<sup>756</sup> D'une manière générale, nous n'avons pas corrigé les erreurs orthographiques et grammaticales en italien.

« La communication entre un homme du service de santé , pourtant habitué à soigner des marins de toutes nationalités, et les dames de la proche Ligurie n'était pas aisée ! » (ABI, p. 206), « cette dernière ne disait mot, se contentant de traduire quand Teresa ne comprenait pas trop bien les questions du médecin. » (ABI, p. 207).

Quelques années plus tard, lorsque Giuseppe Brien, devenu un homme, revient s'installer à Toulon avec femme et enfants, le schéma semble se répéter puisque ses enfants apprennent très rapidement le français, malgré l'entretien du dialecte ligure dans le cadre familial :

Elle lisait bien le français. (ABIII, p. 52).

Son grand souci, c'était la lecture. Se plonger dans le vieux bouquin de lecture de l'école, ainsi que dans les grandes pages du *Petit Var*, libellé en Français, ça gazait. Mais alors, quand lui tombait dans les mains cet hebdo italien, *La Corriere de la Domenica*, que les grands lisaient, quel dilemme ! Il lisait à haute voix pour amuser ses parents, ses frères et sœurs qui riaient gentiment de ses maladresses ; surtout sur le piège de l'accent tonique, jamais placé au même endroit, employé par le jeune lecteur à contresens et qui les faisaient bien rire. (ABIII, p. 132).

Ils rentraient tous ensemble, saluant en français au passage, l'équipe d'Italiens de garde. (ABIII, p. 223).

Tandis que le plus jeune fils de Giuseppe est même plus à l'aise en français qu'en italien (ses parents parlant le ligure en famille et non l'italien), sa femme Rosetta, tout comme sa mère Teresa lors de leur premier voyage dans le Var au début du XX<sup>e</sup> siècle, ne maîtrise absolument pas le français et ne semble pas vouloir évoluer dans son apprentissage :

Cette dernière, si elle comprenait parfaitement le français, elle ne le parlait pratiquement pas. Énormément de timidité, un manque d'effort et peu de temps à consacrer à étudier la langue du pays d'accueil. (ABIII, p. 150-151).

Il faut toutefois prendre en considération la facilité d'apprentissage d'une nouvelle langue pour la population étrangère la plus jeune, par rapport à celle qui a atteint l'âge adulte lors de l'exode :

À la différence de leurs enfants nés en France ou arrivés très jeunes, le français n'est pas leur langue première mais une langue seconde ou étrangère. À cet égard, le bi- ou le plurilinguisme des enfants migrants est plus stable, plus assuré, sinon plus assumé, que celui de leurs parents. Ils sont fermement appuyés sur cette francophonie, ce qui ne signifie pas que

toutes les questions langagières soient réglées, loin s'en faut, mais le français est bien la langue qu'ils utilisent le plus spontanément, le plus efficacement, une langue dans laquelle ils possèdent les répertoires langagiers les plus étendus<sup>757</sup>.

L'exemple de la famille Urbani est également significatif : « L'intégration de mes grands-parents s'avéra très difficile car ils maîtrisaient très mal le français. Lorsqu'ils allaient faire les courses, par exemple, ils essayaient de payer avec un billet quand ils le pouvaient car ils n'étaient pas en mesure de comprendre la somme qu'ils devaient [...] À l'âge de dix ans à peine mon père s'occupait déjà des papiers de ses parents car leur connaissance du français était insuffisante<sup>758</sup>. »

Dans le cas de Teresa et Rosetta Brien, le statut de mère au foyer ne facilite pas non plus l'échange avec l'extérieur, ni la volonté d'apprendre rapidement la langue parlée dans la société d'accueil. Ces femmes se retrouvent alors dans un cercle vicieux puisque le contact avec la population autochtone est difficile comme l'expliquent Mariella Colin et Hervé Adami :

Les courses quotidiennes se transforment en énigmes que chacune doit obligatoirement affronter et résoudre<sup>759</sup>.

Le concept d'insécurité linguistique renvoie à une situation de contact entre deux variétés de langue, dont l'une est en position socialement dominante. Les locuteurs sont alors contraints de gérer des situations langagières complexes où le fait d'utiliser l'une ou l'autre variété a des conséquences en termes de positions, de places, d'image de soi et de l'autre. Les locuteurs qui utilisent la variété dominée se retrouvent en insécurité linguistique<sup>760</sup>...

Les difficultés rencontrées découragent alors probablement un grand nombre de femmes et d'individus en général qui, pour éviter de se retrouver dans une situation de faiblesse linguistique, cherchent à se protéger, parfois en se renfermant sur eux-mêmes plutôt qu'en apprenant avec ferveur la langue de la société d'accueil. C'est ce que font Teresa et Rosetta, à

---

<sup>757</sup> Hervé Adami, « Parcours migratoire et intégration langagière », in Jean-Marc Mangiante, *L'intégration et la formation linguistique des migrants : état des lieux et perspectives*, Artois Presses Université, Arras, 2011, p. 37-54, p. 4 dans les archives ouvertes, [en ligne] :

[http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/57/68/68/PDF/Actes\\_J.E\\_ARRAS\\_2010\\_H\\_ADAMI.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/57/68/68/PDF/Actes_J.E_ARRAS_2010_H_ADAMI.pdf).

<sup>758</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », in *Racines Italiennes*, op. cit., p. 15.

<sup>759</sup> Mariella Colin, art. cit., p. 239.

<sup>760</sup> Hervé Adami, art. cit., p. 17.

l'inverse des autres membres de leur famille qui réussissent à acquérir une double culture linguistique : « Le simple fait d'apprendre le français fait des migrants non natifs au moins des bilingues. Car l'apprentissage de la langue du pays d'accueil n'efface pas la langue d'origine et ne contraint pas non plus les migrants à l'abandonner<sup>761</sup>. »

Dans la famille Pieraccini, le dialecte toscan est transmis par la grand-mère paternelle alors que le chef de famille souhaite, à l'origine, privilégier la pratique exclusive de la langue française, même dans le cadre familial :

Il parlait rarement de l'Italie et n'usait que de la langue d'ici. Plus tard, lorsque sa mère vieillissante et veuve, vint habiter chez nous à Bandol, nous dûmes parler le dialecte de son village. (FP, p. 76).

Ma grand-mère ne savait pas l'Italien et était trop âgée pour apprendre le Français. Elle baragouinait tout juste quelques mots. C'est pour cette raison-là que, jusqu'à sa mort, le patois « Badésé » fut la langue en usage dans notre maison. (FP, p. 76).

Est-ce par sa faute ou grâce à elle que nous avons jusqu'à sa mort, dans l'intimité familiale parlé le « Badésé » ce fameux dialecte toscan ? (FP, p. 98).

Bien que l'auteur de ce témoignage pose la question de savoir si parler le badese à domicile a été une chance ou au contraire un obstacle, le maintien du dialecte ne semble en aucun cas avoir freiné la bonne pratique de la langue française dans cette famille, ni son intégration nous le verrons.

Cependant, dans certains cas, le dialecte utilisé en famille peut perturber l'apprentissage de la nouvelle langue : « Les parents se parlaient en un verbiage qui paraissait occulte et déjà lointain à de jeunes oreilles qui essayaient tant bien que mal d'apprendre un bon français à l'école<sup>762</sup>. » et le bilinguisme peut être problématique pour ceux qui le pratiquent, sans pour autant freiner automatiquement le processus d'intégration. En effet, au départ, l'immigré qui apprend la langue du pays d'accueil et conserve la langue et/ou le dialecte d'origine se trouve confronté à « une situation complexe, un entre-deux linguistique » et « le parcours

---

<sup>761</sup> Hervé Adami, *art. cit.*, p. 5.

<sup>762</sup> Adrien Vezzoso, « Mon *Mazzolin di fiori* », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.* Voir les écrits de Jean-Charles Vegliante concernant l'importance des dialectes en Italie et l'extinction rapide des dialectes les plus anciens dans le pays d'accueil dans « L'italien. Une italoophonie honteuse », *op. cit.*, p. 177.

d'appropriation de la langue dominante du pays d'accueil, le français, est un processus long, complexe et multiforme »<sup>763</sup>.

L'exemple de Giuseppe Brien est en cela emblématique. En effet, lorsqu'il rejoint le Var dans les années 1930, le chef de famille a su conserver les bases de français apprises enfant, lorsqu'il émigre en France avec ses parents au début du XX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il « traduisait simultanément les questions et les réponses » (ABIII, p. 12). Pourtant, « il s'exprim[ait] dans un langage bien à lui, une sorte de sabir où se mêlaient le français, le provençal, le dialecte ligure et un tantinet d'italien. » (ABIII, p. 19) et « il n'avait toujours pas réglé son problème de bilinguisme et montait ses phrases d'une façon toute personnelle, choisissant sans le vouloir les mots les plus faciles pour lui. » (ABIII, p. 28). De plus, parler français ne l'empêche pas « d'avoir l'accent des Italiens du nord de la péninsule. » (ABIII, p. 36) et certains « se demand[aient] qui était ce Brien, qui avait ce fort accent italien » (ABIII, p. 246).

Chez les Ricci également, le bilinguisme donne naissance à un parler métissé : « Attenzione de ne pas ritornare con il ballone, o je vous pends au clou come un maiale! », « ma grand-mère et ses frères et sœurs, ont été bercés par une hasardeuse alchimie qui se composait d'un mauvais italien, assorti de patois modénais, et d'un français à peine maîtrisé. », et la prononciation de certains mots français reste imparfaite : « “Ma mère avait des difficultés pour prononcer certains mots. Par exemple, elle n'a jamais réussi à dire le mot “cache-nez”, et prononçait “cochonnier”, jusqu'à ce qu'un marchand finisse par lui rétorquer “qu'elle n'était pas dans une charcuterie...” ; ou alors le beurre qui dans sa bouche devenait du “borre”, curieux aliment...” »<sup>764</sup>.

Il semble d'ailleurs que le problème du croisement des langues chez l'immigré ne soit parfois jamais rétabli, surtout chez les générations les plus anciennes qui, lors de leur arrivée dans le département du Var, ont appris le provençal avant même de connaître le français : « Le Piémontais n'est pas le gagnant dans cet échange linguistique car il ne progresse jamais en français ! Parfois on rencontre de vieux ouvriers qui sont en Provence depuis des décennies et qui s'expriment en *provençaou-piémontass-francesse* » (ABI, p. 161). Dans ce cas, les

---

<sup>763</sup> Hervé Adami, *art. cit.*, p. 1-2.

<sup>764</sup> Adrien Vezzoso, *art. cit.*, p. 176-177.

immigrés sont confrontés à un « trilinguisme inachevé », c'est-à-dire qu'aucune des langues parlées n'est totalement maîtrisée, à part le dialecte d'origine dont certains mots ou expressions se perdent cependant probablement au cours des décennies passées dans le département. Cependant, la pratique du provençal semble favorable à l'intégration des immigrants :

L'intégration linguistique des immigrants italiens a été facilitée en revanche, dans les départements de la Provence (Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse) dans la mesure où le provençal était resté la langue usuelle jusque dans les années 30 dans les villes et jusqu'à la seconde guerre mondiale dans les zones rurales, et où les dialectes italiens (génois, piémontais) étaient beaucoup plus proches des dialectes provençaux que du français<sup>765</sup>.

Quoiqu'il en soit, qu'il s'agisse de bilinguisme ou de trilinguisme, les Italiens, mis à part ceux nés ou arrivés jeunes dans le pays d'accueil, demeurent dans « un entre-deux linguistique » lorsque leur connaissance de chaque langue est approximative : « En résumé, jusqu'à une époque relativement récente, les Italiens en France n'ont pas vécu une véritable situation de bilinguisme, mais plutôt une sorte de curieuse francophonie imparfaite, fortement marquée par l'origine étrangère<sup>766</sup>. »

Cette francophonie imparfaite, marquée également par la pratique du provençal, nous l'avons souligné, est entretenue par les échanges entre Italiens et entre Italiens et Provençaux qui usent de langues (italien, ligure), dialectes et patois par lesquels ils réussissent à se comprendre :

Besagne était un peu le faubourg lointain de la Ligurie et, dans le magasin, la langue la plus utilisée par la clientèle était le dialecte de cette province. Parfois, ô surprise ! Une cliente s'exprimait en provençal, teinté de mots piémontais ! Enfin tout le monde se comprenait ! Mais ce genre de langage ne facilitait pas les progrès de l'enfant qui aurait voulu écrire et parler un excellent français ! (ABI, p. 92).

---

<sup>765</sup> Sylvie Robert, « Rôle des langues dans la construction de l'identité des immigrants italiens et de leurs descendants, Le français : une clé pour l'intégration », [en ligne] : <http://www.memoireonline.com/10/09/2784/Rle-des-langues-dans-la-construction-de-lidentite-des-immigres-italiens-et-de-leurs-descendan.html>, p. 1.

<sup>766</sup> Jean-Charles Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France », (notes liminaires), in *Les Italiens en France de 1914 à 1940, la langue*, sous la direction de Pierre Milza, École Française de Rome, Palais Farnèse, 1986, p. 111-139, p. 121.

Il était tout surpris de les entendre parler et s'interpeller en plusieurs dialectes. Il comprenait sans problème celui des Génois et des Piémontais. Mais, il avait plus de difficultés à entendre le patois des Lombards et des Vénitiens. (ABI, p. 103).

L'une parlait ligure, l'autre répondait en dialecte corse. (ABIII, p. 54).

Bartolomeo n'a pas connu de problème vis-à-vis de la langue, étant donné que tous parlaient l'italien<sup>767</sup>.

À La Seyne, Gino et Sabatina comptaient beaucoup d'immigrés italiens parmi leurs clients et l'italien s'imposait naturellement comme langue commune<sup>768</sup>.

Ce plurilinguisme ne favorise donc pas la bonne pratique du français, mais il montre également que « l'italophonie honteuse » des Italiens en France dont parle Jean-Charles Vegliante<sup>769</sup>, qui touche indéniablement une partie des Italo-varois nous le verrons, doit être considérée individuellement et en fonction du territoire d'accueil. En effet, dans le Var, une grande partie de la population locale usant du provençal durant la période de l'exode transalpin, le parler de dialectes, de langues romanes et de patois italiens est peut-être mieux accepté par les autochtones que dans des départements où le français est la langue première, voire la seule langue utilisée et où les esprits sont donc moins ouverts à la diversité. Aussi les Varois se trouvent-ils dans une situation similaire à celle des Italiens qui, longtemps, n'ont pas de langue « maîtresse »<sup>770</sup>. En effet, bien que le français soit langue nationale, nombreux sont les Provençaux qui ne le parlent pas et qui l'apprennent alors en même temps que leurs homologues italiens, selon les dires des anciens.

Cependant, contrairement à ces immigrés qui cultivent leur langue d'origine et instaurent une double culture linguistique, soit exclusivement dans le cadre familial, soit aussi dans leurs échanges avec leurs compatriotes et même avec la population locale, certains immigrés établis dans le département du Var font le choix de l'oubli de la langue d'origine, souvent dans le but d'une intégration réussie, comme le souligne Jean Sarramea suite à une enquête réalisée en 1987 :

---

<sup>767</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 24.

<sup>768</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 146.

<sup>769</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italophonie honteuse », *art. cit.*

<sup>770</sup> Jean-Charles Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France », *art. cit.*

Plusieurs élèves ont également répondu que le chef de famille ne voulait pas que l'on parle l'italien à domicile (volonté d'une intégration rapide). L'on remarque d'ailleurs que si les nés en Italie gardent un fort accent, les enfants élevés en France n'en ont aucun, même s'ils sont de nationalité italienne<sup>771</sup>.

Maxime Serre, dans son article portant sur l'immigration italienne à Toulon, explique aussi :

Il nous est arrivé de nous trouver avec des "grands-pères" robustes, venus autrefois de la Ligurie ou du Piémont et qui, entourés de leur nombreuse famille, entièrement française, aux attaches exclusivement toulonnaises, nous vantaient en Provençaux de race le plaisir d'aller pêcher. On chercherait en vain une trace d'origine étrangère chez ces chefs de famille, même dans la langue ; ils ne parlent plus que le français et le provençal ; même dans l'accent, exactement conforme à l'accent toulonnais<sup>772</sup>.

C'est également le cas de quelques familles italiennes établies dans le département à différentes époques :

Un beau matin à son réveil aux aurores, Anselme eut une idée lumineuse : pour être plus rapidement adopté, afin de pouvoir mieux s'exprimer, il faudrait se débarrasser de cet accent toscan, se servir d'un vocabulaire plus riche, pour gagner en confiance en soi dans la vie de tous les jours, dans la rue chez les commerçants, pour lier connaissance bref, pour avancer dans l'intégration, il faudrait apprendre la langue française. » (FP, p. 250).

Ce départ marque le début d'une expatriation définitive. À quarante-huit ans, il semble être un exemple d'intégration réussie. En effet, il parle aujourd'hui le français sans accent, alors qu'à son arrivée en 1970, il ignorait totalement cette langue<sup>773</sup>.

L'adoption contingente- et donc, en un certain sens, forcée- de la langue française devait être en retour promotrice de nouveaux droits<sup>774</sup>.

C'est après leur installation en France que la rupture avec la langue d'origine a été consommée, non pas brutalement, mais par étapes<sup>775</sup>.

---

<sup>771</sup> Enquête réalisée en 1987 par Jean Sarramea, Professeur d'histoire et géographie au lycée du Golf de Gassin dans le Var, auprès de familles habitant le Golf de Saint-Tropez et quelques communes de la partie orientale du département. Les résultats de l'étude ont été transmis dans le dossier : « Les liens entre le département du Var et l'Italie », *doc. cit.*, p. 20.

<sup>772</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 657.

<sup>773</sup> Mathilde Pascuttini, « Une famille frioulane », in *Racines Italiennes*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>774</sup> Lorella Sini, « La langue à l'estomac », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 46.

La rupture avec la langue d'origine intervint en 1931<sup>776</sup>.

Mon père, Guy, est né en 1936 alors que sa famille s'était parfaitement acculturée à la France. Il a été élevé dans le respect des principes républicains français et ses parents ne lui ont jamais parlé italien. Sa langue maternelle est donc le français<sup>777</sup>.

Cette période douloureuse marque la rupture définitive avec la langue d'origine. Mon père ne l'entendait jamais parler à la maison car ses parents faisaient de leur mieux pour s'intégrer<sup>778</sup>.

L'adaptation linguistique est donc appréhendée de manières très diverses selon les familles, mais aussi d'un immigré à l'autre. On assiste alors à la divergence des comportements et notamment à une volonté plus ou moins forte d'apprendre la langue, de la maîtriser, souvent en fonction de l'âge et de la situation socio-économique des Italiens. La double culture linguistique montre également ses aspects positifs et négatifs, qu'il s'agisse d'intégration ou de bilinguisme. On remarque aussi d'importantes différences dans la façon d'assumer ou, au contraire, de dissimuler au maximum ses origines. Du reste, la naturalisation est aussi pour certains un moyen efficace de dissimuler ses racines étrangères et de se fondre dans la population locale mais, comme pour la langue, les immigrés ont des comportements nuancés, voire opposés face à la naturalisation et les raisons qui les poussent, ou non, à entamer le processus sont diverses.

---

<sup>775</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 145.

<sup>776</sup> *Ibidem*, p. 146.

<sup>777</sup> *Ibidem*.

<sup>778</sup> *Ibidem*, p. 148.

## 1. B. b. La naturalisation et l'enracinement

Dans le Var, le nombre de demandes de naturalisation est supérieur au reste de la France<sup>779</sup> et cela montre un engouement pour la naturalisation particulièrement important chez les Italiens du département, notamment ceux établis dans le sud du territoire : « Le sud du département, plus actif, plus peuplé, s'avère plus demandeur<sup>780</sup>. » Toutefois, les motivations des candidats à la naturalisation sont diverses. Ainsi, l'enracinement profond des immigrants dans la société d'accueil, devenue le principal ancrage où ils vont désormais évoluer, renforce considérablement la volonté d'obtenir la nationalité française, surtout lorsqu'il existe un véritable attachement à la terre d'adoption, comme on peut le voir avec l'exemple de quelques familles italiennes installées dans le Var.

Ainsi, Giuseppe Brien, « depuis son retour à Toulon, et c'était obsessionnel, n'avait qu'une idée en tête : demander la nationalité française pour lui, son épouse et ses enfants, tous mineurs. » (ABIII, p. 43) et « à la fin du mois d'août parvint, boulevard Cunéo, une des plus grandes nouvelles chez les Brien depuis dix ans. En effet, sous pli du ministère de la Justice arriva le document tant attendu : l'acte de naturalisation. » (ABIII, p. 151). Ce dernier se considère même « Toulonnais de cœur, mais Ligurie d'origine. » (ABIII, p. 179). Quant à Francesco Doneda : « Appelé en 1915 pour combattre pour son pays natal, il déserte et choisit la France, pays qui le nourrit depuis des années. Il décide alors de se faire naturaliser et intègre la 312<sup>e</sup> compagnie de l'armée française en tant que brancardier<sup>781</sup>. » Le cas de la famille Sola est aussi exemplaire : « Les années passent, et la famille Sola "s'intègre" bien à cette nouvelle terre d'accueil. Carlo Giuseppe, Flora Elisa, Luisia Maria et Luis Sola deviennent même, le 22 mars 1933, par décret présidentiel, Charles Joseph, Flore Élise, Louise Marie et Louis Sola (oui, ils ont quand même gardé une *seule* marque de leurs *racines italiennes*)<sup>782</sup>. »

---

<sup>779</sup> Cf. *supra*, I. 1. A. c., p. 30. Voir Jacques Girault, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle-1940) », *art. cit.*

<sup>780</sup> Jacques Girault, « Naturalisation contre exclusion : l'exemple du Var (1889-1940) », in André Gueslin et Dominique Kalifa, *Les exclus en Europe 1830-1930*, Les Éditions de l'Atelier, Paris, 1999, p. 244-252, p. 249.

<sup>781</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 163.

<sup>782</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 235.

Dans la famille Pieraccini, l'amour du pays d'accueil semble la première source de motivation pour demander la naturalisation :

Dès son installation définitive en France vers 1920, mon père s'est senti « Français de cœur ». (FP, p. 76).

Mon père nous a appris à être civiques, en enseignant à la famille le respect dû au pays d'accueil. Il savait mettre en évidence les valeurs et les libertés de la constitution républicaine et la tolérance des lois nationales ; à tous ces avantages, il ajoutait aussi avec humour, la clémence du climat. La France était son pays d'affection. Je l'ai vu prendre position dans des discussions aux avis partagés : ceux pour et ceux contre la France. Argumenter d'abord, se disputer ensuite et aller jusqu'à l'empoignade pour défendre l'image de la France. (FP, p. 76-77).

Dans mon for intérieur, je pense qu'il serait temps d'être logique : ce n'est pas l'endroit où l'on naît qui compte, mais bien celui où l'on vit et où on espère mourir, le plus tard possible naturellement. (FP, p. 367).

L'idée de devenir Français finissait par se faire sentir, s'installait même, et, prenant tous les jours un peu plus de place, devenait prioritaire. L'homme, chef de famille et tous les siens étaient prêts pour la suprême mutation. (FP, p. 386).

Le flou du début était devenu rapidement palpable, solide même et l'unanimité se faisait parmi les trois générations concernées. Finalement cette décision fut un acte des plus naturels, mon père, ayant vécu presque toute sa vie en France et surtout n'ayant plus aucun parent transalpin, avait plus de liens affectifs en France qu'ailleurs. (FP, p. 386).

Pour mon père, la France était sa Terre-Sainte. Il en parlait comme d'une maîtresse, il n'y trouvait que des qualités, il connaissait par cœur la Constitution Républicaine avec laquelle il était en parfait accord. (FP, p. 386).

Dommage, qu'il ait eu l'idée de se faire incinérer. Sinon, sa pierre tombale aurait mérité l'épithète : « Ci-gît un pur hexagonal. » (FP, p. 424).

Cependant, l'amour que portent les immigrés à leur pays d'accueil, ainsi que la volonté d'être naturalisés pour diverses raisons ne traduisent pas automatiquement l'oubli des origines et un désintéret pour le pays natal : « Les raisons de la demande de nationalité française n'indiquent pas une rupture totale avec l'ancienne nationalité, mais plutôt la conséquence d'une situation nouvelle imposée par la vie<sup>783</sup>. » L'exemple de la famille Brien, désireuse d'obtenir la nationalité française on l'a vu, est en cela emblématique. Par exemple, lorsqu'a lieu un évènement sportif : « Écartelés entre leur amour pour leur pays d'accueil et pour celui

---

<sup>783</sup> Jacques Girault, « Naturalisation contre exclusion : l'exemple du Var (1889-1940) », *art. cit.*, p. 247.

de la terre de leurs ancêtres, les Brien en parlaient avec calme et raison. Ils étaient, en quelque sorte, devenus neutres, comme des Suisses ! » (ABIII, p. 121).

Néanmoins, tous les Italiens installés dans le Var ne sont pas favorables à la naturalisation, soit qu'ils souhaitent conserver leur nationalité d'origine à laquelle ils sont très attachés, soit qu'ils ne la considèrent pas comme nécessaire à leur intégration :

Si le pourcentage d'étrangers augmente, et tout particulièrement en milieu rural, des résistances à la naturalisation apparaissent, notamment en raison de la communauté d'origine qui peut constituer une manière d'enclave en terre française à la différence de la ville où le déracinement et le brassage créent un désir d'intégration. En somme la situation d'immigré ne conduirait pas toujours à des formes d'exclusion<sup>784</sup>.

De plus, une enquête réalisée par Jean Sarramea en 1987<sup>785</sup> révèle que 18% des personnes sondées ont conservé la nationalité italienne uniquement, bien qu'elles résident dans le département du Var depuis plusieurs années voire plusieurs décennies, et que 5% ont la double nationalité<sup>786</sup>. Selon une seconde enquête effectuée auprès d'étudiants italianistes de l'Université de Toulon, sur les 28 individus interrogés, 5 ont l'un des deux parents de nationalité italienne, 3 ont des parents ayant la double nationalité et seulement un des parents est naturalisé<sup>787</sup>. Ces pourcentages montrent que dans ces quelques familles Italo-varoises, certains ont souhaité conserver leurs origines transalpines.

C'est aussi le cas de Jean Servi, l'un des personnages de *La vie est un éclat de rire*, qui, bien qu'il semble bien intégré à la vie toulonnaise, a choisi de garder la nationalité italienne par amour pour son pays natal : « il a gardé sa nationalité et il revendique fièrement ses origines. » (ABIII, p. 44). Pour certains, l'obtention de la naturalisation semble une obligation, souvent liée à la situation ou à l'avenir professionnel : « Pour obtenir son BEP, elle a été obligée de se faire naturaliser [...] Il se fit naturaliser à l'âge de seize ans afin d'avoir le droit

---

<sup>784</sup> Jacques Girault, « Naturalisation contre exclusion : l'exemple du Var (1889-1940) », *art. cit.*, p. 249.

<sup>785</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 20.

<sup>786</sup> Enquête réalisée en 1987 par Jean Sarramea, Professeur d'histoire et géographie au lycée du Golf de Gassin dans le Var, auprès de familles habitant le Golf de Saint-Tropez et quelques communes de la partie orientale du département.

<sup>787</sup> Cindy Doneda, « Les Italo-varois et l'évolution du sentiment d'identité : entre discrétion et revendication », *Doctoriades 2012*, Université de Toulon, à paraître, p. 8.

d'accéder par la suite à certaines professions pour lesquelles il était exigé au moins cinq années de nationalité française<sup>788</sup>. »

D'ailleurs, selon Jacques Girault qui a étudié la naturalisation dans le Var de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à 1940 :

Trois demandes sur quatre émanent de salariés. La poussée des demandeurs en 1926 et 1927 correspond à l'augmentation des agriculteurs et des installés à leur compte. Celles de 1932 et de 1935 résultent du plus grand nombre de salariés. Ainsi, la naturalisation touche avant tout des salariés et de plus en plus ceux de l'industrie et de l'artisanat. De 1870 à 1940, 51,6 % des demandes concernent les professions industrielles et artisanales, 33,3 % les professions agricoles<sup>789</sup>.

Outre l'apprentissage de la langue du pays d'accueil et la naturalisation qui, nous l'avons constaté, sont appréhendés de façons très diverses en fonction des immigrés, d'une manière générale, il semble que l'adaptation et l'enracinement des Italiens en France, et notamment dans le département du Var, soit favorisés par la proximité géographique et culturelle entre les territoires, comme le montrent à la fois les travaux scientifiques et les témoignages :

La proximité géographique de l'Italie permet tout à la fois d'être ailleurs, de satisfaire les aspirations personnelles et les besoins matériels et de rester en contact avec la famille, et en tout cas, d'entretenir des liens qui, autrement, seraient difficiles à alimenter du fait de la distance<sup>790</sup>.

Cette intégration dans la société française était largement facilitée par les similitudes de mœurs, de croyances, ainsi que des coutumes et des façons de penser et de vivre. (FP, p. 388).

La cuisine était faite, ces dimanches-là, dehors, à tour de rôle, soit par les Provençaux, soit par les Ligures. On s'apercevait alors que beaucoup de plats se rapprochaient et [seuls] parfois les noms changeaient. (ABI, p. 120).

Toutefois, nous devons considérer les divers penchants de l'intégration des Italiens dans le Var, comme le fait Pierre Milza qui tente de porter un regard des plus justes sur la situation de la population italienne en France :

---

<sup>788</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », in *Racines Italiennes*, *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>789</sup> Jacques Girault, « Naturalisation contre exclusion : l'exemple du Var (1889-1940) », *art. cit.*, p. 247.

<sup>790</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 163.

La parenté entre les ressortissants des deux « sœurs latines » est une donnée qui paraît aujourd'hui évidente : parenté des langues, des cultures, des pratiques sociales et religieuses, parenté des manières de vivre et de sentir, parenté des rapports à la nature et à la Cité, etc. Tout cela forme un tissu de lieux communs dans lequel on ne se lasse pas de puiser dès lors que l'on cherche à tirer argument de la proximité culturelle pour valoriser l'immigration ancienne aux dépens de la nouvelle. Or, si cette proximité existe, s'agissant des peuples de la péninsule, et si elle constitue effectivement de longue date un facteur objectif d'assimilation, elle n'a pas toujours été perçue comme telle par les autochtones. Dans la France de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, les Italiens, qui sont alors en passe de devenir les représentants de la communauté immigrée la plus nombreuse, suscitent fréquemment des réactions de rejet que nourrit une imagerie mythique fondée sur ce qui sépare les deux peuples plutôt que sur leur appartenance au tronc commun de la latinité<sup>791</sup>.

## 2. LA SITUATION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES ITALIENS DU VAR

### 2. A. LES IDÉES REÇUES SUR LES ÉCHANGES

#### 2. A. a. Les relations entre Italiens et autochtones

L'intégration des Italiens en France est alors un processus controversé, certes facilité par des similitudes culturelles évidentes, mais aussi contrecarré par le comportement discriminatoire d'une partie de la population locale, inquiète de voir arriver en nombre une communauté étrangère, bien que voisine :

Le tout premier impact avec la société d'accueil est de toute manière une phase incontournable pour les nouveaux arrivés dans cet espace. Une phase dont il faut toujours tenir compte, même dans un projet de vie qui ne comprend pas une migration internationale, cette phase de dépaysement n'a certainement pas été épargnée aux migrants du Mezzogiorno dans le triangle industriel du Nord-Ouest de la Péninsule. Ce qu'il est difficile d'accepter c'est, en revanche, la réaction des autochtones : non habitués ou peu familiers eux aussi à la différence, ils ont à leur tour rendu problématique la phase d'adaptation à la société d'accueil<sup>792</sup>.

Il va sans dire que le comportement des autochtones varie en fonction des périodes et de la situation économique et politique que connaît la France, mais aussi à chaque nouvelle vague migratoire, comme l'explique Pierre Milza :

---

<sup>791</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : ou vertu de la longue durée ? », *Pouvoirs* n°47, L'immigration, novembre 1988, p. 103-113, [en ligne] : <http://www.revue-pouvoirs.fr>, p. 104.

<sup>792</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 195.

Jusqu'au début du siècle, les Transalpins ont dû, sur fond de dépression économique et de saturation du marché de l'emploi, affronter des réactions xénophobes. Ce qui est vrai de la période antérieure au premier conflit mondial l'est également des séquences suivantes. À chaque gonflement soudain des flux, la masse de nouveaux immigrés se trouve placée dans une situation qui n'est pas sans ressemblance avec celle de la vague précédente<sup>793</sup>.

Aussi les spécificités du territoire d'accueil jouent-elles un rôle non négligeable dans l'assimilation de l'immigré et il semble que le département du Var n'ait pas connu d'affrontements aussi violents que ceux qui ont lieu à Marseille ou à Aigues-Mortes par exemple<sup>794</sup> :

Quant aux réactions locales à propos de cette présence massive des Italiens, il y a à dire que la nature cordiale et ouverte de la plupart des immigrés et leur bonne volonté de travail furent les éléments qui leur permirent de s'acclimater et de s'insérer, dans leurs deuxièmes et troisièmes générations, dans le tissu social toulonnais et varois, sans d'importants échos négatifs même durant la néfaste période du gouvernement fasciste qui évoquait des chimériques grandeurs dont les Italiens de Toulon et du Var, dans leur très grande majorité, désormais bien implantés, n'avaient aucun souvenir, ni aucune nostalgie. Les témoignages de l'accueil cordial des Italiens dans la région sont nombreux et ils nous viennent, soit des milieux du patronat, soit de celui des ouvriers<sup>795</sup>.

Cependant, cela ne signifie pas pour autant que la population varoise n'ait pas eu de comportements ségrégationnistes envers les Italiens établis sur le territoire, notamment dans le milieu du travail, comme le montre l'exemple de ces quelques ouvriers ou employés transalpins :

Plusieurs ouvriers, qui s'exprimaient en provençal ou en français, envoyaient quelques grosses plaisanteries sur cette main-d'œuvre étrangère qui massacrait le français. (ABI, p. 103).

Tout le personnel de l'atelier s'était rapproché, espérant trouver une bonne raison de se fendre la pêche sur le dos de ce petit *piantou*, un des termes péjoratifs pour désigner les émigrés cisalpins. (ABI, p. 113).

Le maire de La Garde-Freinet, Désiré Marin, a fait une déclaration qui se rapproche de ce tract. En effet, comme on parle de supprimer la gendarmerie dans le village, il a dit des choses horribles sur les cinq cents travailleurs d'origine étrangère, presque tous italiens. (ABI, p. 175).

---

<sup>793</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 107.

<sup>794</sup> *Ibidem*, p. 106-109.

<sup>795</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 83-84.

Les personnes chez qui travaillait ma grand-mère lui répétaient sans cesse qu'il était inutile pour mon père d'étudier à l'école car il n'avait qu'à être maçon comme son père, sous-entendant ainsi le fait que les études étaient destinées aux enfants d'origine française, et les travaux les moins qualifiés aux Italiens<sup>796</sup>.

L'école semble également être un lieu ouvert aux brimades contre les immigrés italiens<sup>797</sup> :

Depuis quelques mois, les filles Brien en avaient assez de se faire traiter de « sales piantous » (ABIII, p. 111).

Ces filles qui les regardaient avec dédain quand ce n'était pas des injures et des mines de dégoût ! (ABIII, p. 111-112).

La situation était très inconfortable. Mon père se souvient que ses camarades lui reprochaient parfois ses origines italiennes lorsqu'ils étaient à court d'arguments<sup>798</sup>.

Mais, la discrimination de la part de la population locale se vérifie dans n'importe quelle situation :

Il suffisait d'écouter l'inspecteur de la Sûreté s'exprimer sur ses « sales étrangers », aux comptoirs des cafés, pour être au parfum. (ABIII, p. 78).

Son statut de mère célibataire et d'immigrante italienne la rendait encore plus sujette aux diverses brimades et moqueries venant des Français. Les gens disaient à Gina en parlant de Brunette : « Elle n'a pas besoin de travailler à l'école, elle fera des ménages comme sa mère »<sup>799</sup>.

Ce racisme dont il a souffert se retrouve dans les anecdotes qu'il m'a un jour racontées. À son emménagement dans le Var, il entre un jour dans un bar de village d'où il est jeté dehors quelques minutes après par le patron. Ce dernier refuse de servir un rital, un « facho »<sup>800</sup>.

---

<sup>796</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 15.

<sup>797</sup> Voir Olivier Loubes, « L'école et les étrangers : assimilation et exclusion », in Pierre Milza, Denis Peschanski, *Exils et Migration, Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, l'Harmattan, 1994, 695 pages, p. 259-271.

<sup>798</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 147.

<sup>799</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 14.

<sup>800</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 35.

Les comportements xénophobes se manifestent également au sein des familles en cas de relations et/ou mariages mixtes, comme c'est le cas pour ces Italiens qui peinent à intégrer quelques familles varoises par exemple :

Le père de cette dernière, M. André, essaya de s'opposer à cette alliance pour toujours les mêmes motifs : un Italien issu d'une famille d'émigrés qui survivait avec bonheur dans ce pays d'accueil. (ABIII, p. 181).

Il lui fallait beaucoup de personnalité pour résister aux arguments xénophobes du père : « Que fais-tu avec cet Italien ? » Ou aux paroles encore plus insidieuses de sa mère : « Tu ne vas pas épouser ce garçon ? Tu as vu où demeurent ses parents ? C'est quoi ces gens-là ? Des romanichels ? Des Bohémiens ? » (ABIII, p. 143).

Il connaît là aussi des problèmes pour se faire accepter de ses beaux-parents. Des années après la guerre, le souvenir de l'Italie alliée à l'Allemagne fasciste restait gravé[e] dans les esprits<sup>801</sup>.

Toutefois, ces comportements xénophobes évoluent parfois au fil du temps, comme dans le cas de Gino :

Au début ce fut dur pour Gino, son beau-père n'aimant pas trop ces Italiens qui viennent prendre femme en Provence ! Mais il s'aperçut vite que son gendre lui était devenu indispensable pour l'aider aux travaux de son maraîcher. Ses positions sur les travailleurs étrangers évoluèrent rapidement et le papa Firmin ne jura plus que par son beau-fils : bon père, bon époux et connaissant le jardinage comme personne. » (ABI, p. 119).

D'une manière générale, les Italiens sont alors régulièrement moqués et sous-estimés par les autochtones. De plus, nous l'avons dit, les événements économiques et politiques nationaux et internationaux ne font que réveiller des tensions parfois apaisées :

Les ouvriers provençaux dénoncent alors l'invasion dont la France serait victime. La main d'œuvre étrangère est responsable des malheurs, de la misère des ouvriers français, sa présence, si elle n'est pas à l'origine de la crise économique, en exacerbe cependant les effets sociaux : tel est le discours type d'ouvriers chez qui on observe un fort nationalisme<sup>802</sup>.

L'exemple d'immigrés qui ont subi des violences physiques et morales lors de la Seconde Guerre mondiale dans le Var est aussi significatif :

---

<sup>801</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 35.

<sup>802</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 44.

Situation délicate pour les Italiens en général, parce que les gens, de façon trop facile, faisaient l'amalgame entre le fascisme mussolinien et les émigrés d'Italie. Dans toutes les situations de ce genre, il est difficile de porter la nationalité d'un pays ennemi. Par exemple, pendant les alertes à l'école, Albin, le fils de Sillio se voyait refuser le masque à gaz, se faisant traiter de « Mussolini »<sup>803</sup>.

L'ensemble de la population ne comprenait pas. Elle parlait d'un grand coup de poignard dans le dos porté par l'Italie. Des incidents éclatèrent. Des sujets italiens reçurent la bastonnade. Certains préférèrent rentrer au pays. Quelques imbéciles s'en prirent au boucher Servatti, en haut de la rue Lamalgue. Les « Sale Italien ! Sale Italien ! » fusèrent, ponctués de coups de poings, marquant pour des années la paisible rue commerçante. (ABIII, p. 161-162).

Cependant, « après 1945, en dépit des rancunes suscitées par le “coup de poignard dans le dos” de 1940, c'est vers l'Italie que les gouvernements de la IV<sup>e</sup> République se tournent pour répondre aux impératifs de la reconstruction, puis de l'industrialisation à marche forcée. Trois quarts de siècle après les premiers flux de l'immigration de masse, l'Italien est devenu pour les dirigeants du pays d'accueil, comme pour ceux qui utilisent sa force de travail, une sorte de modèle d'intégration rapide » et, déjà durant l'entre-deux-guerres, « les incidents xénophobes opposant Italiens et Français diminuent en nombre et en gravité » en France selon Pierre Milza, malgré la crise économique qui sévit dès 1929<sup>804</sup>. C'est également le cas dans le Var où : « Devant l'immigration massive, les opinions outrancières sont marginales. À la différence de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'entre-deux-guerres admet l'Italien comme constituant essentiel de l'équilibre du département. Tout le monde le sait<sup>805</sup>. »

Les comportements sont alors très variables en fonction de la situation nationale, internationale, mais aussi personnelle des immigrants et des autochtones :

La construction du rapport à l'Autre peut-être conçu comme un questionnement toujours en évolution, c'est-à-dire ouvert à tout remaniement qui se rend nécessaire face à l'expression des besoins, des doutes, des aspirations des migrants comme des autochtones. Ces remaniement conduisent parfois à l'ouverture et à la recherche de communication ou bien s'expriment par une volonté de fermeture, provisoire ou définitive, face à l'altérité<sup>806</sup>.

---

<sup>803</sup> Murielle Mazzocchi, *art. cit.*, p. 56.

<sup>804</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : “miracle” ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 107-108.

<sup>805</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 264.

<sup>806</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 211.

Ainsi, on assiste à la fois à l'évolution des mentalités au cours des décennies, malgré les difficultés économiques et politiques, à l'acceptation de l'autre et à la recrudescence provisoire de la violence en fonction de ces mêmes difficultés, violence cependant marginale dans le département. Aussi la diminution des actes xénophobes en France et de leur gravité, évoquée par Pierre Milza, et la reconnaissance de l'immigré, soulignée par Jacques Girault, s'expliquent-elles par l'évolution des mentalités des autochtones qui s'habituent peu à peu à l'étranger et sont capables de reconnaître ses qualités et inversement :

S'habituer à la différence et surtout au respect de la différence est un parcours de longue haleine construit sur la base de refus, de méfiances, d'ouvertures timides mais prometteuses jusqu'à arriver à un « *modus vivendi* » à même de prendre en compte les pour et les contre des uns et des autres. Le résultat de ce processus long et sinueux est la construction de nouvelles identités qui deviennent, jour après jour, un peu plurielles, pour les migrants comme pour les autochtones<sup>807</sup>.

Les preuves de soutien et d'amitié sont d'ailleurs nombreuses et certains Varois n'ont aucun mal à accepter l'étranger. Il n'est donc pas rare que les immigrants reçoivent l'aide de personnalités locales ou de familles plus aisées. Les exemples suivants sont caractéristiques de l'aide apportée à quelques familles italiennes installées dans le département :

Il y a encore, dans le Mourillon, des familles, prêtes à verser chaque mois les frais d'études pour des enfants pauvres et catholiques. Un parrainage, en quelque sorte. (ABIII, p. 14).

Si vous le désirez, et si votre fils y consent, je lui fais prendre un engagement de trois ans dans la marine. C'est un bon garçon. La marine en viendra bien à bout [...] Il n'a qu'à faire une demande de naturalisation que je suivrai attentivement. La marine a besoin de bras. (ABIII, p. 77).

L'autre bonne nouvelle était l'avancement du dossier de naturalisation, grâce à l'action soutenue de l'amiral Juge. Cet officier, sans doute admirateur de ses protégés, cette famille d'émigrés italiens et apparemment bons « cathos », apporta sans relâche son aide à faire aboutir le dossier de demande de naturalisation dans les arcanes plutôt compliquées du ministère de la Justice. (ABIII, p. 133).

Pour obtenir son BEP, elle a été obligée de se faire naturaliser. Elle y est parvenue grâce à l'aide du patron de sa mère qui a fait les démarches nécessaires<sup>808</sup>.

---

<sup>807</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 189.

<sup>808</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 14.

Menacé d'expulsion, celui-ci dut sa libération et son maintien sur le territoire français au soutien de personnalités locales qui lui étaient reconnaissantes pour les services rendus<sup>809</sup>.

Quelques années plus tard, en 1973, la solidarité informelle se structure, l'« Amicale des enfants de Serradifalco » est créée. L'objet qui lui est assigné est de concrétiser les liens entre Serradifalco et Toulon et surtout de venir en aide aux migrants italiens. Ensuite, en 1978, c'est l'association des anciens combattants d'Italie qui est créée et présidée jusqu'à ce jour par Carmelo Manta. La solidarité, organisée, permet des opérations d'envergure. Un contrat d'amitié est signé entre les deux contrées méditerranéennes, qui initient notamment des échanges d'étudiants. En 1988, la solidarité s'institutionnalise. Ces années d'entraide et de solidarité, fondées sur une appartenance commune, sont récompensées : une agence consulaire est créée à Toulon sous la direction de Carmelo Manta<sup>810</sup>.

L'entente cordiale et la solidarité entre travailleurs français et étrangers sont également fréquentes et ce, dès les premières vagues migratoires italiennes, comme le souligne Pierre Milza dans son article portant sur l'intégration des Italiens en France :

Des « collisions » comme celle d'Aigues-Mortes gardent un caractère exceptionnel et ne doivent pas cacher les nombreux exemples d'action solidaire entre les travailleurs des deux nationalités<sup>811</sup>.

Dans le Var, ces quelques exemples montrent la bonne entente et le soutien entre travailleurs et/ou patrons et ouvriers italiens :

Ainsi, de la culture à la vannerie et à l'expédition, cohabitaient et œuvraient dans une parfaite entente Provençaux du terroir, Piémontais et Toscans. (FP, p. 60).

La cohabitation entre travailleurs émigrés et résidents locaux se passait bien au niveau contacts humains et manière de vivre. Peut-être quelques bagarres le soir des samedis de paye, avec comme excuse ou prétexte : faut bien un peu se défouler ! (FP, p. 414).

Tintin renvoyait durement les employés curieux à leur tâche, n'admettant aucune discrimination sous ses ordres. S'adressant ensuite à Pipo, il lui dit gentiment que l'appellation de *mestré* lui convenait, s'apparentant au mot provençal qui veut dire la même chose. (ABI, p. 113).

Il déclara à la cantonade, tout en s'adressant à son élève et en lui parlant lentement pour qu'il comprenne : ton marteau est intéressant à plus d'un titre... (ABI, p. 163).

---

<sup>809</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 147.

<sup>810</sup> Arnaud Lucien, « Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 94-95.

<sup>811</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 107.

Ainsi, les preuves de soutien professionnel et administratif sont nombreuses et diverses, qu'il s'agisse de demandes de naturalisation, de recherche d'emploi ou encore de soutien psychologique et les relations entre Transalpins et autochtones vont parfois beaucoup plus loin, jusqu'à la création d'amitiés profondes, basées notamment sur le partage des cultures :

C'est en effet en cherchant à composer entre les différentes appartenances individuelles et collectives que le rapport à l'Autre peut se mettre en place et avoir la chance d'entrer dans les mentalités et dans le quotidien des individus [...] Les appartenances multiples et les compétences de médiation acquises se sont graduellement transformées en « culture du partage », en outils indispensables afin d'aider l'autre à démêler l'écheveau de son parcours de vie et de migration dans l'ailleurs mais aussi dans l'ici<sup>812</sup>.

Les notions de partage, de soutien et d'entraide sont alors à l'origine de nombreuses amitiés entre Italiens et Varois :

La première semaine, l'adolescente crut qu'elle ne résisterait pas à la pression exercée sur ses faibles épaules par la barrière de la langue. Heureusement elle fut prise en sympathie par la première ouvrière, Annonciade, une jeune femme originaire de l'île de beauté. Elle avait le cœur sur la main et, de voir Marinin, une gamine de quatorze ans, toute fraîche, en larmes une grande partie de la journée, la rendait malade. Entre la femme de trente ans et la gamine, se nouèrent, jour après jour, des liens étroits du seul fait qu'elles communiquent facilement. Annonciade lui parlait en dialecte corse, donnant souvent la traduction simultanée en français. Marinin obéissait, toute heureuse de comprendre tous les ordres et répondait, si c'était nécessaire, en italien, plus facile à comprendre que le dialecte ligure pour une insulaire. (ABI, p. 105-106).

Pour le 14 juillet, Carletto promit qu'il préparerait une spécialité de San-Bartoumé, son hameau natal. (ABI, p. 120).

Georges insistait pour que Carletto les régâlât à nouveau de plats de sa région. (ABI, p. 123).

L'échange de recettes de cuisine existait toujours entre les Adaoust et les Brien. Ce dimanche-là, c'était au tour de Georges, aidé de son amie Berthe, de faire déguster un plat provençal à ses amis ligures [...] Georges avait appris à Pipo à monter à vélo et lui prêtait volontiers son engin. (ABI, p. 189).

Invitée par Georges le dimanche 15 de ce mois de Marie, toute la tribu Brien prenait le premier bateau pour La Seyne [...] Organisateur-né, il avait pris la précaution d'apporter sur la petite charrette les vélos qu'enfourchaient avec joie les garçons. (ABI, p. 220).

---

<sup>812</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 206, 216.

Pas grand-chose à dire du déjeuner sympathique où se réunissaient une soixantaine de personnes venant de tous les horizons du monde du travail. Tous les convives s'adressaient la parole, contrairement à beaucoup d'autres noces, indifféremment en français ou en provençal. (ABI, p. 241).

Depuis des mois ils avaient sympathisé avec les deux fils de l'inspecteur ! L'aîné, Roger, s'entendait à merveille avec Antoine pour avoir fait, ensemble, d'amusantes petites « expéditions » à la recherche de cigarettes ou d'aventures amoureuses. Et la même passion pour le rugby. Le cadet, Dédé, joyeux luron et gentil farceur, amusait par ses facéties tous ses copains y compris François, Ambroise et l'inévitable Toussaint. (ABIII, p. 45).

Avec M. Pipo, ici présent, nous saluons à notre manière sa toute nouvelle nationalité française. Vous conviendrez, monsieur, que cela se fête ! Car figurez-vous que c'est mon partenaire à la pétanque et j'avais trop peur qu'il reparte en Italie, son pays natal, pour y rejoindre les hordes fascistes ! (ABIII, p. 155).

François et Maurice travaillèrent tout l'été. Ils raffermirent ainsi leur amitié, partageant parfois un casse-croûte et un quart de mauvais pinard. (ABIII, p. 223).

De fil en aiguille, ils étaient devenus bons copains. Un dimanche, il était venu sans son épouse, il nous a apporté une « panisse » [...] Mon père l'a invité à partager notre repas de midi, il a accepté avec empressement. (FP, p. 87).

Ce Monsieur Fabre, avec qui nous étions devenus bons copains, venait assez souvent après le repas du soir, veiller chez nous dans l'atelier aux paniers. Quelquefois son épouse l'accompagnait, c'était un vrai plaisir de l'entendre rire de si bon cœur. (FP, p. 92).

Les relations entre Italiens et Varois varient donc en fonction de la situation économique et politique, dans une moindre mesure cependant dans le département, mais aussi en fonction de la capacité de chacun à accepter, ou non, la différence liée à l'extranéité de l'Autre, différence qui, on l'a vu, est appréhendée de manières diverses si l'étranger reste en dehors du cadre personnel ou, au contraire, s'il est susceptible d'y entrer (mariages mixtes par exemple). Quoiqu'il en soit, d'une manière générale, l'assimilation des Italiens dans le Var, c'est-à-dire leur intégration, mais aussi l'acceptation des immigrants par la population locale, semble réussie si on considère l'ensemble de l'exode et la marginalité des actes de violence grave de la part des autochtones :

Le ciment français a tenu. Deux guerres mondiales se sont succédées et dans la seconde, la population civile du Var a eu ses déportés politiques en Italie et en Allemagne, et ses maquis, cela, sans discrimination d'aucune sorte ; tandis que maint naturalisé d'après la Libération chasse le souvenir des camps d'internement ou de concentration des Pyrénées ou de l'Ariège, de 1939-40 comme de 1942. Les campagnes du Var ont vu aussi, toujours avec le même sentiment d'ironie attristée, ces socles de béton à l'inscription grandiloquente où s'élevait au bout de longues hampes le drapeau de la maison de Savoie. Les enfants d'Italiens ont été les premiers à

se déguiser en « soldats de finance » avec une plume de poule. Ex-soldats de Badoglio en débandade, réfractaires italiens au S.T.O., réfractaires français, population de nos campagnes et de nos villes, se sont retrouvés dans le péril comme dans le travail, dans la Résistance comme dans l'œuvre de vie. De plus belle, les unions mixtes ont repris, dès avant la Libération. Elles ont contribué à faire souche de Français par l'entrée de bons travailleurs dans maintes familles de propriétaires aisés sans postérité mâle, où les petits-enfants grandissent nombreux et forts. Tels les monuments de la Gaule romaine, le bloc a résisté, qu'avait lié le ciment français<sup>813</sup>.

Présent dans toutes les branches d'activité, l'étranger participait pleinement à la vie du département. On assistait donc à un véritable phénomène d'osmose, et ce mélange avec l'élément indigène aidait l'étranger à s'assimiler complètement. L'étranger faisait vraiment partie intégrante de la population du Var<sup>814</sup>.

De plus, si les rapports entre Italiens et Varois, qu'ils soient conflictuels ou amicaux, sont un élément déterminant dans le processus d'intégration, les relations entre compatriotes transalpins tiennent également une place primordiale dans ce processus et présentent aussi, contrairement aux idées reçues, des aspects bien divers.

## 2. A. b. Les rapports entre compatriotes

Généralement, on s'accorde à faire valoir les rapports positifs qu'entretiennent les Italiens entre eux : soutien financier, aide à l'apprentissage de la langue, découverte de la société d'accueil et surtout embauche, bien que le recrutement entre compatriotes suscite un intérêt réciproque : « Le type même reste le petit entrepreneur de maçonnerie italien qui accède progressivement à une situation indépendante et attire alors quelques compagnons recrutés par lui, dans sa région d'origine<sup>815</sup>. » Sans minimiser l'importance de l'entraide entre immigrés d'une même région et/ou d'un même pays, on se doit de considérer également le versant négatif de ces relations, parfois altérées par la jalousie, la peur, ou l'égoïsme...

Ainsi, dans le département du Var, la solidarité entre Italiens, durant les diverses périodes du mouvement migratoire, se vérifie à travers l'exemple de ces immigrés qui œuvrent, chacun à leur manière, en faveur de leurs compatriotes. Qu'il s'agisse de travailler à

---

<sup>813</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 662.

<sup>814</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 61.

<sup>815</sup> Jacques Girault, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », *art. cit.*, p. 255-256.

titre gracieux : « la vente au détail aux “prolos” du quartier était assurée par Rosetta. C’était un service gratuit de solidarité, de compatriotes à compatriotes qui avaient fui leur pays d’origine pour des raisons diverses et pas toujours bien claires. Par contre, pour ce service rendu, la glace, placée dans une grande bassine, pour conserver les produits périssables de la famille Brien, était offerte six jours sur sept. » (ABIII, p. 31), de cacher des compatriotes risquant leur vie pour défendre celle des autres : « Durant plus d’une année, l’humble demeure des Brien, impasse Brémond, participa à sa manière à la filière des brigadistes volontaires pour la guerre civile d’Espagne en les hébergeant une ou plusieurs nuits. C’était essentiellement des Italiens » (ABIII, p. 95), de remercier une famille pour la solidarité dont elle fait preuve : « Écoutez, compagnon Brien, de métier je suis menuisier. Tant que je serai chez vous, n’ayez pas peur d’utiliser mes compétences pour vos travaux. De plus, j’ai vu que, côté meubles, votre épouse avait du mal à ranger votre garde-robe. Aussi je vous propose de vous faire une armoire penderie. » (ABIII, p. 100), ou d’apporter un soutien matériel : « Solidaires et unis dans un pays qui ne les avait pas vu naître mais qui allait voir grandir leurs enfants. Mon arrière-grand-père avait prêté de l’argent à son meilleur ami pour que celui-ci s’achète un cheval et puisse proposer ses services en tant qu’ouvrier agricole<sup>816</sup>. »

Cela sans compter ceux qui donnent de leur temps pour venir en aide à leurs compatriotes dans l’apprentissage de la langue : « Ces gens, qui sont très vite devenus des amis fidèles, leur enseignent le français. », dans la découverte du nouvel environnement : « Magno et Maria retrouvent près de chez eux des amis qu’ils connaissaient de Valloriate, amis par le biais desquels ils apprennent le français, découvrent la ville et la région. »<sup>817</sup> et même dans la construction du domicile familial : « Et là, on allait savoir ce qu’était la solidarité, et l’entraide : parents, amis, voisins et toutes les connaissances se faisaient plus qu’un devoir, un plaisir de donner un coup de main, non payé [...] chacun apportait son temps, son courage, son savoir-faire, son outillage dans un souci de bonne volonté et une ambiance de bonne humeur. » (FP, p. 393). Des communautés se forment alors, composées de compatriotes qui sont souvent originaires d’une même région, qui sont voisins, ou qui

---

<sup>816</sup> Adrien Vezzoso, *art. cit.*, p. 178.

<sup>817</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 26-27.

travaillent pour la même entreprise : « Il y avait à l'époque beaucoup d'Italiens sur les chantiers, ils formaient une communauté et s'aidaient réciproquement<sup>818</sup>. »

Face à cette solidarité dominante, certains immigrés sont parfois confrontés au rejet de la part de leurs compatriotes. Cette exclusion venant d'individus issus de la même patrie, ayant connu les difficultés du parcours migratoire, et notamment du processus d'intégration, est, à juste titre, plus mal vécue par les Italiens que le rejet venant des autochtones :

Apparemment, composer avec les compatriotes peut, dans certains cas, demander une connaissance de cet art encore plus affinée que celle nécessaire dans la relation avec les hôtes. Tisser des liens avec les autochtones demande plusieurs tests réciproques, autorise parfois des jugements hâtifs ou la mobilisation de stéréotypes rassurants, mais meurtrissant des volontés d'ouverture de part et d'autre. La mise en place de relations de confiance et d'acceptation entre compatriotes n'utilise pas non plus la voie la plus directe, même si par la suite le réseau des compatriotes finit, dans la majorité des cas, par assumer un rôle central dans la gestion des relations sociales dans la société hôte. L'entrée « dans la communauté » peut, dans certains cas spécifiques, être bien plus problématique et conflictuelle que l'entrée dans la société [hôte]. De cette dernière, les immigrés attendent en principe des réticences sinon des oppositions ; le refus, voire parfois le rejet, de la part de sa propre communauté est bien plus difficile à maîtriser et à assurer et, surtout, risque parfois de compromettre ou retarder l'accommodation du nouveau venu dans la société d'accueil<sup>819</sup>.

Les péripéties de quelques familles d'immigrés italiens établies dans le département du Var sont exemplaires de la désolidarisation de certains compatriotes, parfois issus d'une même famille. Ainsi, Napolina quitte l'Italie à sa majorité, accompagnée de son père, afin de rejoindre Toulon où vit l'une de ses tantes, « mais tous deux n'ont qu'une adresse à leur disposition car la tante n'a jamais répondu aux courriers incessants de sa nièce [...] Mais là, surprise, la tante ne veut pas leur ouvrir. C'est son fils, Jeannot, le cousin germain de Napolina qui après maintes tentatives, convainc sa mère de les accueillir<sup>820</sup>. » Quelques Transalpins essuient également la trahison de leurs compatriotes :

Mon grand-père profita de sa qualité de commerçant pour aider les personnes démunies à se nourrir. Probablement cacha-t-il à l'occasion quelques résistants dans les réserves du magasin. Mes grands-parents eurent à affronter les dénonciations (probablement de concurrents jaloux), mais les témoignages favorables l'emportèrent, et la famille put rester en France<sup>821</sup>.

---

<sup>818</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 24.

<sup>819</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 202-203.

<sup>820</sup> Claudia Estellon, *art. cit.*, p. 41-42.

<sup>821</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 147.

À la suite d'une dénonciation d'une vague cousine rancunière, les FFI firent la confusion plus ou moins voulue entre Sillio et son frère Boris qui s'était enfui<sup>822</sup>.

Il est alors difficile pour les immigrés d'être rejetés par leur propre famille, peut-être par pur égoïsme ou par peur des ennuis, et d'être trahis par des compatriotes lors de périodes dangereuses pour les Italiens comme celle de la Seconde Guerre mondiale, où quelques-uns risquent l'expulsion définitive. Dans ces cas-là, les Transalpins sont confrontés à un autre genre de discrimination, puisqu'il ne s'agit pas du rejet de l'étranger, de la peur de la différence, mais d'une exclusion de la part de ceux dont ils attendent du soutien, de la compréhension, de la tolérance.

D'ailleurs, la discrimination entre individus originaires d'un même pays se vérifie également entre Français issus de régions éloignées. On peut alors parler de racisme interrégional, dont les exemples suivants, de raillerie entre Toulonnais et habitants des régions du nord de la France, sont significatifs : « Ils ne connaissent pas la cuisine au beurre, les mocos » (ABI, p. 208), déclare une Bretonne au sujet des Toulonnais, « j'aime ce pays. Dommage qu'il soit habité par des gens de cette ville que péjorativement on surnomme les "[Mocos]" ! » (ABIII, p. 84) sont les propos d'une Parisienne installée à Toulon.

En résumé, les rapports entre Italiens et autochtones et entre compatriotes transalpins ne sont pas toujours ce que l'on peut imaginer et chaque situation doit être considérée de manière indépendante afin de porter un regard pertinent sur la discrimination ou, à l'inverse, l'entraide et l'amitié. De plus, outre les événements économiques et politiques qui renforcent parfois les comportements discriminatoires entre individus de toutes origines ou, au contraire, qui favorisent l'entraide, ce sont surtout les ressentis personnels, la position de chacun, les préjugés ou la tolérance et enfin le temps qui construisent la relation avec l'Autre, d'où l'intérêt d'une observation au cas par cas.

Du reste, le travail, qui est à la fois vecteur de discrimination et l'un des principaux facteurs d'intégration, mérite aussi que l'on s'y intéresse avec la largeur d'esprit nécessaire à l'exemption des clichés. Non pas d'un point de vue strictement économique, comme nous

---

<sup>822</sup> Murielle Mazzocchi, *art. cit.*, p. 56.

l'avons fait en seconde partie de ce travail, mais plutôt dans sa perspective économique et sociale, c'est-à-dire en s'attachant à définir de manière objective les compétences des immigrés, parfois sous-estimées, mais aussi les conditions de travail et les salaires des travailleurs italiens, notamment en comparaison à la situation des autochtones appartenant aux classes sociales les moins aisées.

## 2. B. LES CONDITIONS DE VIE ET DE TRAVAIL DES ITALIENS DU VAR

### 2. B. a. Les conditions de travail et les salaires des actifs italiens du département : justesse ou inégalités ?

On sait que les travailleurs transalpins sont, dans leur grande majorité, embauchés dans des emplois pénibles et souvent précaires en France et, pour ce qui nous intéresse, dans le Var, comme le montre le dépouillement des registres de recensement des Archives Départementales. Ces professions sont souvent délaissées par une partie de la population locale qui aspire à une vie professionnelle plus confortable et qui affiche, selon Daniel Costamagna, du « dédain voire du dégoût » pour ces activités manuelles, activités qui, en revanche, ont été la première motivation au départ des travailleurs immigrés. D'une manière générale, l'appartenance des Italiens aux couches les plus pauvres et déshéritées expliquerait leur répartition dans les activités les plus rudes<sup>823</sup>.

Il ressort également de l'ensemble des travaux portant sur l'immigration italienne la non qualification des travailleurs transalpins, excepté ceux issus de la vague migratoire d'après-guerre, plaçant les immigrés dans une position d'infériorité comme le soulignent Mariella Colin, Pierre Milza ou encore Romain H. Rainero :

Le travail : voici la véritable cause exogène reconnue par les émigrés à leur départ. Un travail qui non seulement explique la raison de l'émigration mais définit aussi la condition de l'émigrant italien, confirmant la connotation d'infériorité sociale des émigrants dans lesquels tout le monde s'accorde pour voir des travailleurs manuels sans qualification<sup>824</sup>.

---

<sup>823</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 49-82.

<sup>824</sup> Mariella Colin, *art. cit.*, p. 236.

Les Italiens, partis pour la majorité d'entre eux d'un niveau très bas de la hiérarchie des emplois – celui des journaliers agricoles ou des manœuvres sans qualification – ont accompli leur périple professionnel dans un contexte qui était celui de l'industrie triomphante<sup>825</sup>.

Sur le plan de la qualité des immigrés italiens, l'on peut dire que, comme ailleurs dans le monde de l'émigration italienne, la plupart des Italiens qui se présentent à Toulon et dans le Var possèdent un très mince bagage de connaissances techniques : ce sont des « bras nus » que les nécessités économiques de la région d'accueil utilisent dans les travaux fatigants et peu payés, délaissés par la main d'œuvre locale, surtout dans les secteurs agricoles et dans ceux des activités industrielles souvent liées au Port et à l'Arsenal<sup>826</sup>.

Cependant, parler de non qualification des travailleurs italiens est erroné si l'on prend en compte le fait qu'ils exercent, dans leur pays d'origine, une profession dans laquelle ils sont généralement qualifiés, souvent par hérédité, c'est-à-dire que le savoir-faire a été inculqué dans le cadre familial et transmis de génération en génération, comme dans les métiers de l'agriculture et du bâtiment<sup>827</sup>. Ces immigrés ne sont alors pas automatiquement spécialisés dans les métiers qui leur sont offerts en France et dans le département du Var, mais cela ne signifie pas qu'ils n'aient aucun savoir-faire spécifique, comme le montre l'exemple de ces travailleurs italiens qui ont rejoint le Var pour y exercer un emploi dans un secteur en manque de main d'œuvre, tandis qu'ils possèdent des compétences dans un autre domaine : « C'est avec "papi", dernier chañon d'un long lignage de cultivateurs d'Ombrie, que j'ai goûté au plaisir du jardinage. Devenu marbrier pour faire vivre sa famille, il n'en était pas moins resté un homme de la terre » (p. 156-157)<sup>828</sup>. Quant à Bartolomeo, issu d'une famille d'agriculteurs, lors de son arrivée à La Seyne-sur-Mer, « il est de suite embauché sur les chantiers navals, et travaille plus précisément dans une usine où l'on peint les bateaux. » (p. 25-26)<sup>829</sup>. Enfin, Carmelo Manta qui, dans son village de Serradifaco, « se destine à la carrière d'ouvrier agricole », deviendra mineur à Gardanne, puis restaurateur à Toulon<sup>830</sup>.

---

<sup>825</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 110.

<sup>826</sup> Romain H. Rainero, *art. cit.*, p. 83.

<sup>827</sup> Cf. *supra*, II. 1. B. b., p. 160, II.1. B. a. b., p. 160-179.

<sup>828</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ? op. cit.*

<sup>829</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*

<sup>830</sup> Arnaud Lucien, *art. cit.*, p. 94.

Ainsi, les métiers qu'exercent les Italiens en France sont généralement des professions manuelles et plutôt pénibles et il est indéniable qu'ils évoluent souvent dans de difficiles conditions, comme le soulignent la majorité des historiens de l'immigration et notamment Pierre Milza, qui nuance cependant ses propos, nous le verrons :

Aussi dures qu'aient été les conditions faites à cette main d'œuvre d'importation, celle-ci a eu la possibilité de franchir les premières étapes du parcours plus ou moins long, plus ou moins difficile, de l'insertion sociale<sup>831</sup> ...

L'exemple de ces ouvriers et apprentis italiens embauchés dans divers secteurs d'activité dans le département du Var est caractéristique de la pénibilité des emplois :

Le travail était très dur et se rapportait à l'entretien de la plupart des immeubles récents de la haute ville. (ABI, p. 105).

Il était un peu choqué, un peu inquiet, par les recommandations qui lui étaient faites par les ouvriers tapissiers quand il aidait à monter les sommiers de cent quarante de large dans des cages d'escalier pas toujours bien faciles à monter, lui, petit bonhomme d'un mètre trente-cinq, pesant moins de quarante kilos ! (ABI, p. 146).

Le transport de ces fagots était un travail pénible qui se faisait à l'épaule d'homme, des berges de la rivière jusqu'au premier chemin carrossable accessible. (FP, p. 33).

Tous ces gens travaillent sans relâche dans un espace restreint. (FP, p. 45).

Comme dans de nombreux travaux manuels, les mains avaient la peau flétrie ; même un trempage dans l'eau chaude et une nuit de récupération n'arrivaient pas à effacer ces rides. (FP, p. 51).

Ma grand-mère est entrée dans une fabrique de tuiles à Six-Fours, et à découvert les joies du travail à la chaîne [...] elle lavait les draps que des personnes lui portaient. Elle les lavait dehors l'été aussi bien que l'hiver<sup>832</sup>.

Mes parents travaillaient dur et prenaient peu de vacances<sup>833</sup>.

---

<sup>831</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 110.

<sup>832</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 15.

<sup>833</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 141.

La durée du temps de travail semble aussi interminable pour de nombreux Italiens du Var : « Je te préviens de suite : tu devras travailler plus de cinquante heures par semaine » (ABI, p. 101), « souvent, nous ne dormions que trois ou quatre heures par nuit, quelquefois moins » (FP, p. 49), « naturellement la contrepartie était impitoyable : travail sans répit, sans jour férié, sans défaillance, un nombre d'heures incalculable, sans relâche d'aucune sorte », « les hommes terminaient la journée très tard et devaient ensuite s'occuper du potager et d'autres menus travaux. » (FP, p. 253) et les licenciements économiques touchent majoritairement les étrangers, comme aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer par exemple<sup>834</sup>.

Néanmoins, si les conditions de travail des Italiens semblent laborieuses, qu'en est-il de celles des Varois qui appartiennent aux classes sociales les moins aisées et qui sont embauchés dans les mêmes métiers que les immigrés ? L'exemple de ces travailleurs, varois et étrangers, montre que l'origine ne joue pas toujours un rôle majeur dans le traitement des individus, qu'il s'agisse de la pénibilité de l'emploi ou du temps de travail :

Les ouvrières, au nombre de six, travaillaient plus de cinquante heures par semaine, penchées sur l'établi ou pédalant comme des dératées sur des machines à coudre. (ABI, p. 106).

Il se reposait un peu de toutes les corvées que subissaient tous les apprentis de ce début du XX<sup>e</sup> siècle. La semaine se terminait le dimanche matin vers dix heures, après un ultime coup de balai au vaste atelier de tapisserie. Heureusement que ce travail s'accomplissait avec son condisciple, Bernard Finasse. (ABI, p. 114).

Le 24 décembre, le jour tant attendu, tout le personnel put quitter les ateliers de Saint-Jean-du-Var à la nuit tombée ! (ABI, p. 158).

Le chef Tintin n'acceptait que du travail bien fait [...] Alors là, gare aux coups de pied aux fesses ! (ABI, p. 177).

Au niveau du travail, en ces temps-là, il n'était pas un cas isolé, nombreux étaient les citoyens sortis du même moule. Lorsque le chef de famille possède cette ardeur au labeur, presque toujours, elle déteint sur l'entourage. (FP, p. 92).

---

<sup>834</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 54 ; Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », art. cit., p. 6.

Du reste, l'exemple des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer montre que les conditions et le temps de travail, notamment les problèmes de congés hebdomadaires, touchent l'ensemble des ouvriers, peu importe leur origine, dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>835</sup>.

Ainsi, tandis que les conditions de travail de la population locale appartenant aux classes sociales défavorisées et qui exercent des métiers manuels s'apparentent dans certains cas à celles des immigrés italiens, ce qui ne semble pas étonnant, il n'est pas non plus surprenant de voir une partie de la main d'œuvre transalpine installée en France, et notamment dans le département du Var, jouir d'une situation professionnelle plutôt agréable ou, tout au moins, évoluer avec le temps, comme le souligne Pierre Milza :

Celle-ci a eu la possibilité de reproduire, avec un décalage de plusieurs décennies, l'évolution – en termes de statut professionnel, de niveau de vie et de place dans la société – de la classe ouvrière française<sup>836</sup>.

Il n'est bien sûr pas question ici de minimiser les difficultés professionnelles qu'ont rencontrées les immigrés italiens, mais simplement de souligner le versant positif du travail étranger, en prenant en compte la situation économique individuelle de quelques immigrés qui œuvrent dans le département du Var. Prenons l'exemple de la famille Brien, dont la position économique et sociale évolue peu à peu après la Seconde Guerre :

Le travail était tout autre. Utiliser que des produits neufs et de première qualité, sortir de ces vieux matelas poussiéreux, quel plaisir ! » (ABIII, p. 51), « François s'installa artisan menuisier-ébéniste dans une partie des locaux artisanaux de Pipo. Le père était heureux de voir ce fils venir agrandir les activités de la petite entreprise. Ajouté à la tapisserie et au vernissage, vu la demande dans cette période où les gens ne jetaient rien, il y avait de quoi gagner modestement sa vie. (ABIII, p. 276).

Il y a aussi Vittorio et Rosa Magliano qui, arrivés en France, « ont continué leur métier d'agriculteur et agrandi au fil des ans leur exploitation au quartier des Ourlèdes à Hyères<sup>837</sup>. » Rappelons également le cas de Carmelo Manta, déjà cité en seconde partie de ce travail, qui, après avoir travaillé dans les mines de Gardanne, « ouvre avec son épouse une première pizzeria à Gardanne. Deux années plus tard, c'est un second établissement situé à Aix qui

---

<sup>835</sup> Marius Autran, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations – Migrations – Italiens et Corses », *art. cit.*, p. 16.

<sup>836</sup> Pierre Milza, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *art. cit.*, p. 110.

<sup>837</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 29.

l'occupe, ainsi que toute sa famille. Devant le succès rencontré dans ces entreprises, famille et amis de Serradifalco rejoignent "la terre promise" avec le soutien de l'"ouvrier agricole devenu patron". », puis « Carmelo s'installe à Toulon et ouvre des établissements, notamment avec son ami d'enfance, Gaetano Insalaco. Leurs tables voient défiler le "tout Toulon" : hauts fonctionnaires, magistrats, avocats, politiques... et une multitude de vedettes. »<sup>838</sup>. Enfin, « Margherita travaille tout d'abord comme ménagère, puis ouvrière agricole, chez sa tante. Mais le travail est beaucoup moins harassant en comparaison de celui qu'elle effectuait en Italie<sup>839</sup>. »

Parmi les travailleurs italiens du département, certains jouissent de bonnes conditions de travail dès leur arrivée dans le Var, soit parce qu'ils bénéficient d'un environnement agréable : « Le premier "banastounier" qui s'installe à Bandol, Anselmo Pezzulli, pur produit de ce village toscan, se vit offrir la caserne désaffectée des Douaniers, située, centre-ville, au bord de mer. Un emplacement de rêve avec un grand nombre de vastes pièces. » (FP, p. 31), « c'était un vrai privilège au niveau floral de vivre et de travailler dans cette région de France » (FP, p. 58), soit car le travail se déroule dans une ambiance plutôt joviale, comme c'est le cas des vanniers toscans installés à Bandol durant l'entre-deux-guerres : « Comme toutes ces opérations sont à peu près de même durée, la rotation se fait en cadence dans la bonne humeur, les plaisanteries verbales, l'esprit de compétition et les bavardages toujours en dialecte toscan. Cette ambiance était en plus, égayée par les chansons individuelles aux refrains entraînants repris par l'ensemble. La bonne volonté de chacun en tous domaines donnait à ces travailleurs une contagieuse joie de vivre. » (FP, p. 46).

Certains arrivent même dans le département avec une situation financière confortable :

Arrivés sur le littoral toulonnais, Charles achète une maison et plusieurs petites affaires avec Flore, dont un fonds de commerce d'appartements et de chambres meublées à louer. Les activités reprennent bon train [...] Louis monte une épicerie avec laquelle il devient un des premiers fournisseurs des hôtels-restaurants toulonnais et de la Marine<sup>840</sup>.

---

<sup>838</sup> Arnaud Lucien, *art. cit.*, p. 94.

<sup>839</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 28.

<sup>840</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 236-237.

Les Italiens installés en France, et notamment dans le Var, ne sont donc pas tous dans une situation économique inquiétante et ne travaillent pas automatiquement dans des conditions déplorables, bien que la majorité d'entre eux soit souvent embauché pour des travaux pénibles. La situation des Français appartenant aux classes sociales les plus défavorisées et exerçant également des métiers pénibles semble cependant similaire à celle des étrangers peu fortunés. Nombreux sont également les Transalpins qui évoluent dans leur profession et quelques-uns ont la chance de bénéficier de bonnes conditions de travail.

Comme le travail, les salaires, et particulièrement les différences de revenus entre Italiens et Français, posent de nombreuses questions. En effet, lorsque certains travaux portant sur l'emploi des immigrés italiens dans le Var dénoncent l'inégalité des salaires entre ouvriers français et étrangers : « Ils se contentaient d'un salaire qui n'aurait pas satisfait un ouvrier français<sup>841</sup>. », d'autres, portant sur le département du Var et sur les Bouches-du-Rhône mettent en doute l'existence de différences réelles entre travailleurs locaux et immigrés :

Il va de soi que les déplorables conditions de logement des immigrés sont liées à la faiblesse de leurs salaires et de leurs revenus. Mais là encore sera-t-il possible de discerner ce qui est propre aux immigrés ? De plus, les salaires journaliers ne donnent pas une idée exacte des revenus car combien de jours par an ces ouvriers travaillent-ils ? Et plus précisément les immigrés<sup>842</sup> ?

En 1885, le commissaire central réalise une enquête sur les salaires des Italiens : les ouvriers du port sont payés en moyenne 4,50 à 5,50 francs par jour. Il n'est pas précisé que ces salaires sont différents de ceux des Français<sup>843</sup>.

C'est en ce sens que s'orientent les exemples suivants qui révèlent l'attribution des salaires des travailleurs italiens et varois en fonction du statut professionnel (apprenti, ouvrier, ouvrier qualifié...) et non selon l'origine :

Le salaire variait entre trois francs par jour, pour Annonciade, à seulement deux francs pour l'ouvrière confirmée. Quant à Marinin, son salaire se soldait à un franc par semaine qu'elle touchait le samedi soir. (ABI, p. 106).

---

<sup>841</sup> Daniel Costamagna, *op. cit.*, p. 62.

<sup>842</sup> Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>843</sup> Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, registre 1 M 1431, in *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*, *op. cit.*, p. 44.

Si le « singe » acceptait de payer des heures supplémentaires aux ouvriers et contremaîtres, les apprentis pouvaient aller se rhabiller. (ABI, p. 157).

« Le Petit Var » dans sa rubrique « salaire des ouvriers de l'arsenal », annonçait : trois francs cent dix-sept sans prime, et trois francs quatre cent vingt avec prime, pour une journée de travail ! Le salaire du privé, donc celui de Bouffagué, suivait celui de l'Arsenal ! Seuls les ouvriers des F.C.M. gagnaient quatre francs par jour. (ABI, p. 168).

Le travail changeait du tout au tout et une nouvelle formation commençait pour lui, avec un salaire de demi-ouvrier soit deux francs par jour. (ABI, p. 255).

Les bons ouvriers, sollicités par les patrons, quittaient souvent les ateliers pour un meilleur salaire. Pipo suivait le mouvement. (ABI, p. 259).

Depuis peu, Pipo aimait bien le travail rémunéré à la pièce. Pour peu qu'on ait la vitesse d'exécution, on pouvait améliorer son salaire d'un dixième. Et même terminer plus tôt ! (ABI, p. 261).

Avec sa paye d'apprenti et les petits pourboires des livraisons, il en avait pour deux ans à régler la facture ! (ABIII, p. 92).

Les difficultés financières semblent également toucher l'ensemble de la population, toutes origines confondues, lorsque le pays et/ou la région connaissent des troubles économiques et politiques :

Avant la fin de cet important mouvement des masses populaires, financièrement les Brien étaient au fond de la trappe. Comme presque la totalité de la France des travailleurs d'ailleurs, pourtant très fiers de leur combat pour une amélioration de leurs conditions de vie. (ABIII, p. 81).

De plus, les revenus étant directement liés à l'emploi, l'évolution professionnelle des immigrés permet souvent une augmentation de leur salaire :

Maintenant qu'il gagnait assez bien sa vie, il n'avait aucun empêchement pour s'offrir de belles fringues ! (ABI, p. 261).

Le travail fini, c'était du cash. Parfois il fallait soustraire un petit crédit pour les marchandises en compte chez le commerçant. Mais Pipo revenait heureux au Polygone, ayant fait de multiples emplettes sur le cours Lafayette, pour le bonheur de tous. Alors, ces midi-là, c'était la table des beaux jours : antipasta, pasta, bistecca. (ABIII, p. 51).

Louis en profite également pour donner un peu d'argent à sa mère et sa sœur ainsi que quelques denrées, rares ou chères en Italie, sorties de l'épicerie<sup>844</sup>.

---

<sup>844</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 237.

Les immigrés transalpins qui évoluent professionnellement ne sont pas rares, nous l'avons constaté, et certains bénéficient alors, comme la population française, d'un salaire confortable et de l'élévation de leur niveau de vie. C'est pourquoi les conditions de vie des Italiens de France, et du Var en ce qui nous concerne, varient aussi d'un individu à l'autre et en fonction de l'évolution socio-économique de chacun, tandis que les représentations sociales des conditions de l'immigré ne donnent qu'une image négative de celles-ci.

## 2. B. b. Les conditions de vie en fonction du statut économique

D'une manière générale, il ressort que les conditions de vie des Italiens en France, et notamment dans le département du Var, sont déplorables, comme à La Seyne-sur-Mer où « les conditions de vie et d'hygiène sont particulièrement difficiles : odeurs pestilentielles, absence d'eau et d'égouts. Les tas d'ordures où pullulent les rats entretiennent des maladies endémiques : le choléra de 1865 y prend naissance, ce qui explique les nombreuses victimes parmi les travailleurs venus du Piémont, de la Toscane, de Naples, de Sicile, de Sardaigne<sup>845</sup>. » ou à Toulon : « Parmi les taudis nombreux à Toulon, l'élément sédentaire qui très mêlé à la population locale vit à des degrés divers de la vie française occupe souvent une pièce dans le sous-sol, mal éclairée, où sa famille voisine avec les tas de chiffons et les peaux de lapin. Habillé à peu de frais, toujours, il vit pauvrement, souvent propre avec les plus pauvres vêtements ou au contraire sale par habitude<sup>846</sup>. »

On attribue alors aux Italiens de mauvaises conditions de vie, aussi bien concernant le logement que la façon de se vêtir, et il est indéniable qu'une partie des immigrés transalpins du Var et d'ailleurs, en particulier lors de leur arrivée dans la société d'accueil, y sont confrontés, comme le montre l'exemple de ces familles italiennes installées à Toulon au début du XX<sup>e</sup> siècle pour la première, et durant l'entre-deux-guerres pour la seconde :

---

<sup>845</sup> *Histoire et mémoires des immigrations en région PACA, op. cit.*, p. 34.

<sup>846</sup> Maxime Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *art. cit.*, p. 650.

Tous les murs, blanchis à la chaux, avaient besoin, ainsi que les huisseries, vu leurs couleurs grisâtres, d'être sérieusement rénovés. Au plafond, des épaisseurs de peinture à l'eau, accumulées depuis des décennies, semblaient se demander quand est-ce qu'elles allaient tomber sur les occupants du logement ! (ABI, p. 93).

La réserve d'eau épuisée l'empêcha de faire sa toilette. (ABI, p. 99).

Les conditions dans lesquelles elle vécut à son arrivée en France furent d'autant plus difficiles pour elle qu'elle était habituée à vivre dans un certain confort<sup>847</sup>.

À leur arrivée en France, Gina et Brunette vivaient à cinq dans un endroit composé de deux pièces, les toilettes étaient à l'extérieur et elles se lavaient dans des bassines. Pendant des années, elles ont dormi à deux dans un lit à une place qui se trouvait dans la chambre de mes arrière-grands-parents<sup>848</sup>.

Néanmoins, comme c'est le cas pour la pénibilité de l'emploi, certains Varois appartenant aux classes sociales les plus pauvres vivent aussi dans des conditions de vie très modestes et les exemples suivants révèlent des mauvaises conditions générales qui touchent donc la population toulonnaise dans son ensemble, peu importe l'origine des individus :

La famille Brien avait été surprise que l'appartement des De Salvo, comme le reste de l'immeuble d'ailleurs, ne comportât pas de cabinet d'aisance ! Au matin, pour eux, ce fut dramatique ! (ABI, p. 91).

Les maisons à cette époque et en ces lieux n'avaient pas l'eau courante, ni le tout-à-l'égout. (ABI, p. 116).

Toute la famille était heureuse de quitter Toulon pour la journée car, avec les premières journées de chaleur, la puanteur sévissait dans toutes les rues et les quartiers, sans tout-à-l'égout, de la vieille cité. (ABI, p. 121).

Dans cet immeuble vit d'ailleurs un certain monsieur Blanc, voisin des De Salvo, dont le nom indique sans aucun doute son origine française.

De plus, certaines familles originaires de la péninsule bénéficient d'une situation plutôt confortable, souvent en parallèle d'une évolution professionnelle, comme ces quelques immigrés établis dans le Var :

---

<sup>847</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 13.

<sup>848</sup> *Ibidem*, p. 14.

Rosette leur conseilla d'attendre que sa grande famille s'installe boulevard Cunéo. Plus facile d'y célébrer ces événements entre les deux familles avec infiniment plus de confort et d'espace que dans ce gourbi de l'impasse. (ABIII, p. 142).

Nous étions au quartier de Pierreplane parmi les premiers à avoir le téléphone, numéro 118. Compte tenu de l'importance des travaux, les PTT de l'époque nous ont demandé une participation financière. (FP, p. 86).

Il avait fait, un jour, l'acquisition d'une tondeuse à cheveux manuelle, un luxe pour l'époque. (FP, p. 91).

Un jour, mon père acheta à la foire de Toulon, la première cuisinière à fuel domestique parue sur le marché. (FP, p. 113).

Par bonheur, peu de temps après se présentèrent deux heureuses solutions : le début de l'installation de l'égout et surtout nous avons déménagé pour un lieu plus résidentiel : l'Escourche. (FP, p. 118).

Quelques années plus tard, en 1962, elle a épousé Giovanni Rossi. Ils ont toujours vécu avec Gina, ensemble ils ont réussi à acheter une très belle maison<sup>849</sup>.

Dans les années soixante-dix, mes grands-parents ont réussi à acheter leur maison<sup>850</sup>.

Grâce à leurs économies, ils achètent une maison et un terrain à Hyères, où Bartolomeo continue d'exercer sa passion : l'agriculture. Santina, comblée, devient une couturière renommée<sup>851</sup>.

Les plus chanceux jouissent même de bonnes conditions dès leur arrivée dans le département, bien qu'ils soient sûrement peu nombreux dans ce cas :

La famille Berardengo arrive donc à Hyères, où elle achète une maison et un terrain, et reprend son activité agricole<sup>852</sup>.

Les immigrants italiens semblent alors souvent confrontés à un quotidien plus ou moins pénible lorsqu'ils intègrent la société d'accueil, mais leur situation évolue généralement avec le temps et en fonction de leur mutation professionnelle et de leur situation financière. De plus,

---

<sup>849</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 14.

<sup>850</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>851</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 27.

<sup>852</sup> *Ibidem*.

le quotidien des Varois qui font partie de la même catégorie sociale est parfois comparable à celui des étrangers, qu'il s'agisse de vivre dans un logement précaire, de souffrir du manque de commodité ou encore de subir l'absence de tout-à-l'égout et les odeurs pestilentielles.

La problématique de l'immigration dépend donc en grande partie « du poids des représentations sociales<sup>853</sup> » qui, on l'a vu, influence considérablement la vision générale que la société porte sur les parcours migratoires (déracinement, adaptation, discrimination, conditions de vie et de travail...) et amène à la divulgation de clichés qui peuvent pourtant être nuancés et rectifiés :

Composées de perception, d'opinion et d'imaginaire, il s'agit d'agir sur ces différentes dimensions des représentations sociales pour infléchir celles qu'une société porte sur un phénomène donné. La perception passée par l'objectivation concrète est un processus de connaissance qui se veut en partie conscient et « rationnel ». Son « objectivation » s'appuie sur la prise en compte de faits concrets et observables et peut être étayée par des connaissances<sup>854</sup>.

Les témoignages de descendants d'immigrés sont alors l'une des sources les plus pertinentes pour connaître les divers aspects du parcours migratoire, nous l'avons constaté, et ils nous livrent également ce que représente le poids de la transmission, dernière étape de ce parcours, vécue elle aussi de manières très différentes selon les individus.

### 3. L'HÉRITAGE DE L'IMMIGRATION CHEZ LES DESCENDANTS D'ITALIENS

Si une partie des descendants d'immigrés italiens a reçu de ses parents ou grands-parents un héritage culturel fort, qu'il s'agisse de la langue ou des liens conservés avec le pays d'origine par exemple, d'autres sont peu empreints de cette italianité car ils ont grandi dans un système de « dissimulation des racines », qui semblait pour certains immigrés, à l'époque du grand exode, la seule façon d'être assimilés à la société d'accueil. Cependant, on assiste de plus en plus à la revendication des origines étrangères de la part des descendants.

---

<sup>853</sup> Laure Ciosi, Marine Vassort, *op. cit.*, p. 14.

<sup>854</sup> *Ibidem*, p. 14.

### 3. A. L'IMPORTANCE OU L'OUBLI DES RACINES

#### 3. A. a. La revendication des origines par la reconstitution de la mémoire

De nos jours, la mémoire de l'immigration apparaît comme un véritable sujet de société. En effet, « les enfants de migrants ont pour la plupart reçu une éducation les motivant vers une intégration effective et revendiquée par leurs parents. Mais ils sont indubitablement les héritiers d'une histoire qu'ils revendiquent aujourd'hui. La francisation irrémédiable des enfants libère du poids de l'étrangeté, il n'y a plus d'immigrés italiens mais des Français d'origine italienne, et ce dans un contexte de construction européenne : on peut alors se souvenir, c'est-à-dire oublier, réinventer, reconstruire son parcours et celui de ses ascendants. Il s'agit de dire dans l'espace public la réussite malgré les difficultés, de transmettre, de valoriser son étrangeté ancienne. Nous pouvons donc considérer que la génération de descendants de migrants qui revendique des origines que leurs propres parents ont parfois tout fait pour oublier, est à même de le faire tant par son ancrage réel dans l'identité nationale française que par son enracinement effectif et symbolique<sup>855</sup>. »

Cependant, la revendication des origines et du parcours migratoire par les descendants d'immigrés semble une initiative récente au vu des observations faites par Jean-Charles Vegliante en 1988 :

En pleine « italomanie » de ces deux ou trois dernières années, on ne constate encore que très rarement chez les descendants de seconde ou troisième génération la volonté de « retour aux origines » (ou aux « racines ») de type américain<sup>856</sup>.

À l'heure actuelle, il va sans dire que la position des descendants d'Italiens dans la société moderne, par rapport à celle des anciens migrants dans la société à l'époque de l'immigration massive, est beaucoup plus confortable. L'élément italien fait partie intégrante de la population française, notamment dans le sud-est où les Transalpins sont venus nombreux et les problèmes d'intégration ou de discrimination envers l'étranger ne touchent plus les

---

<sup>855</sup> Florence Martinotti, *art. cit.*, p. 255.

<sup>856</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 243-244.

originaires de la péninsule, mais plutôt les nouveaux immigrés. Certes, on assiste à la répétition d'un schéma infini, mais les Italiens et leurs descendants font désormais partie, depuis quelques décennies déjà, de la toile de fond qui voit se construire le parcours migratoire, plus ou moins difficile, des nouvelles populations.

L'Italien peut alors manifester en toute quiétude ses origines, les partager, notamment à travers la reconstitution de la mémoire<sup>857</sup>, phénomène de plus en plus en vogue ces dernières années :

Il apparaît en effet que la mémoire de l'immigration italienne n'est pas encore tombée dans l'oubli, qu'elle ne relève pas exclusivement de la mémoire historique mais qu'elle est bel et bien une mémoire vivante. Certains facteurs objectivants démontrent la réalité de la mémoire de l'immigration italienne : les récits de vie mis en forme par les migrants eux-mêmes ou par leurs enfants, les recherches généalogiques qui peuvent aller jusqu'à la publication officielle d'ouvrages retraçant l'histoire d'un village et de ses migrants, les liens étroits entretenus entre des descendants de migrants transalpins et leur pays d'origine, mais aussi l'empressement de certains à nous raconter, enfin, leur histoire, la jubilation des enfants à faire revivre le parcours migratoire de leurs parents et à clamer dans une époque pourtant teintée de xénophobie leur étrangeté originelle. Tout cela ne doit pas être perçu comme un mouvement revendicatif d'une communauté, ni à l'inverse comme une démarche anecdotique. Il y a apparemment dans cette quête des racines, dans ce besoin de mémoire, de reconnaissance, le signe d'une époque encline au mnémotropisme mémoriel, un besoin de dire après coup, a posteriori, ce que l'on ne pouvait pas revendiquer auparavant<sup>858</sup>.

C'est la démarche qu'ont suivie quelques Varois d'origine italienne qui, « en assumant cet héritage symbolique ont vu dans leur altérité italienne un supplément d'identité plutôt qu'une marque d'infériorité<sup>859</sup>. » Parfois de leur propre initiative, comme c'est le cas d'Alexandre Briano et de Francis Pieraccini, parfois parce que l'occasion leur a été donnée de le faire, comme la majorité des descendants d'Italiens qui relatent le parcours de leur famille dans les recueils *Racines Italiennes* et *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, tous ont souhaité mieux connaître et partager l'histoire de leurs aïeux, dans le but d'un enrichissement personnel et identitaire, mais aussi en hommage à leurs ancêtres :

---

<sup>857</sup> Voir Isabelle Felici, « La reconstruction de la mémoire des Italiens en France et les mutualistes de la Fratellanza d'Aubagne (Bouches-du-Rhône) », texte issu de la rencontre qui s'est tenue à Aubagne et à Marseille les 26 et 27 octobre 2007, *100 anni di Fratellanza. Centenario della Società di Mutuo soccorso di Aubagne*, organisée par le COMITES de Marseille, la Consulta per l'emigrazione e l'immigrazione de la région Ligurie et le Consulat Général d'Italie à Marseille.

<sup>858</sup> Florence Martinotti, *art. cit.*, p. 246.

<sup>859</sup> Mariella Colin, *art. cit.*, p. 228.

J'ai donc pris à cœur de relater l'histoire de leur vie avec le plus d'exactitude possible en fonction des renseignements que j'ai pu recueillir auprès de mon père et de sa cousine, ainsi que dans plusieurs documents conservés précieusement par mes parents<sup>860</sup>.

Voilà ainsi résumée l'histoire de ma famille. Cet exposé m'a beaucoup appris sur ma famille, ainsi que sur la dureté de la vie agricole. J'ai pu notamment suivre, en quelque sorte, les différents types d'immigration grâce à l'aventure personnelle de chaque membre de ma famille<sup>861</sup>.

Aujourd'hui s'offre à moi l'opportunité de rendre hommage aux générations passées, à travers quelques récits de leurs humbles existences qui m'ont été contées tantôt par mon père et ma tante Lydia, tantôt par mes grands-parents Attilio et Maria<sup>862</sup>.

Ma mère et moi avons été très émues par ce plongeon dans le passé. En ce qui me concerne, j'ai pris un plaisir énorme à écrire ces quelques pages. J'ai été émue, certes, mais l'idée de pouvoir laisser un écrit retraçant l'histoire de ma mère, m'a comblée de bonheur<sup>863</sup>.

En cet instant très précis, c'est vers Pierina et Anastasio, mes grands-parents tant aimés, aujourd'hui disparus, que s'envolent toutes mes pensées<sup>864</sup>.

C'est grâce aux récits de mes grands-pères et de mon père, ainsi qu'aux nombreux documents familiaux conservés que je peux aujourd'hui raconter notre histoire. Certes, il me sera difficile dans ce récit de proposer un point de vue dépourvu de sentiment<sup>865</sup>.

Ce voyage a été pour nous une façon de rendre hommage à Iside ainsi qu'à nos aïeux. Il nous a permis de découvrir concrètement un passé resté en Italie, pour lequel nous avons beaucoup d'intérêt<sup>866</sup>.

En aucun cas je ne tiens à figurer au box-office, j'ignore quelle est la mode littéraire actuelle et n'aspire pas à l'immortalité. Je ne recherche ni la notoriété, ni le profit, mais uniquement le plaisir de noter, noir sur blanc, des choses d'une autre époque vécues par les parents ou les grands-parents de mes contemporains. Ce livre, je l'ai écrit avec certains moments d'intense émotion et d'autres, le cœur plein de gaieté. Ces alternatives m'ont comblé. (FP, p. 18-19).

---

<sup>860</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », *art. cit.*, p. 11.

<sup>861</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 30.

<sup>862</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 31.

<sup>863</sup> Claudia Estellon, *art. cit.*, p. 42.

<sup>864</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 158.

<sup>865</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 159.

<sup>866</sup> *Ibidem*, p. 166.

La reconstitution de la mémoire par les descendants d'Italiens fait donc apparaître beaucoup d'émotions, qu'elles soient teintées de mélancolie et de tristesse ou de plaisir et de réjouissance. La fierté est également un sentiment qui trouve généralement sa place dans ce genre de récits :

Au-delà de la langue, c'est aussi la culture italienne que je souhaitais approfondir. Ayant étudié le latin, je ressentais comme une fierté de compter parmi mes ancêtres des représentants des civilisations étrusque et romaine<sup>867</sup>.

Une histoire personnelle, comme son nom l'indique, est le reflet d'un passé intime qui suscite de nombreuses émotions et une grande fierté<sup>868</sup>.

Je regarde admiratif ses [viei]lles mains usées par le temps et le labeur, qui n'ont cependant rien perdu de leur dextérité<sup>869</sup>.

Souvent, le sentiment de fierté est exprimé de manière implicite, lorsque les descendants louent le courage et la volonté des aïeux qui ont vécu la grande immigration par exemple :

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à imaginer les difficultés qu'ils ont dû surmonter à leur arrivée à Toulon. Mais c'est avec un grand courage et une volonté très affirmée qu'ils ont réussi à s'intégrer<sup>870</sup>.

Bartolomeo, qui, à cette époque, avait dix-neuf ans et s'avérait être un garçon très courageux<sup>871</sup>.

À quinze ans, Margherita, pleine d'ambition, décide de quitter l'Italie pour rejoindre sa tante<sup>872</sup>.

Les originaires de la péninsule manifestent également de la fierté et de l'admiration pour leurs ancêtres en partageant leurs qualités humaines :

---

<sup>867</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 150.

<sup>868</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 159.

<sup>869</sup> Adrien Vezzoso, *art. cit.*, p. 173.

<sup>870</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 156.

<sup>871</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 24.

<sup>872</sup> *Ibidem*, p. 28.

Je n'ai donc pas connu mon grand-père mais il paraît que tous ses descendants ont hérité de son bon caractère [...] J'en garde un souvenir impérissable car elle s'est toujours mise en quatre lorsque tous les petits enfants déboulaient pour passer la Noël à Romans dans la Drôme sous une pyramide de cadeaux<sup>873</sup>.

Les Brien étaient tous issus d'une famille d'honnêtes et respectables personnes ! (ABI, p. 44).

La grand-mère Acquaronne, n'était pas une femme qui laissait les gens indifférents, il émanait d'elle une multitude de sentiments allant de la bonté à la générosité, le tout enveloppé dans une énorme personnalité. (ABI, p. 69).

C'était un vrai jovial d'où émanait en même temps une affection sans limite pour toute sa parenté. (ABI, p. 88).

En un mot, mon père était pudique au sens propre et au sens figuré, en deux mots pudique et travailleur, en trois mots pudique, travailleur et bon. L'adage « un esprit sain dans un corps sain » aurait pu être inventé pour lui. (FP, p. 22-23).

S'il existait « Le grand livre des bonnes actions » mon père y trônerait aux places d'honneur [...] Ce citoyen modèle a marché toute sa vie dans les clous, docilement sans rouspétance ni révolte, grâce à son caractère souple, serviable et généreux. Il aimait tout le monde et par réciprocité tout le monde l'aimait. Il savait irradier autour de lui la bonne humeur et générer l'espoir et l'espérance [...] Si j'avais dû choisir mon père, c'est celui-là qui aurait eu ma préférence, pour sa gentillesse, sa valeur, son humanité, la simplicité de son mode de vie et surtout pour avoir pris pour compagne et épouse ma mère. Cet exemple vivant m'a totalement mis d'accord avec la formule d'un commandement de Dieu : « Tes père et mère honoreras. » (FP, p. 76).

Une grand-mère de haute valeur comme il en faudrait dans chaque famille. (FP, p. 98).

Les compétences particulières des ascendants sont aussi souvent mises en exergue par les auteurs :

Pipo était un bon élève : premier en arithmétique, aucun problème ne restait pour lui sans solution ! Et il en était de même pour la grammaire italienne et ses rédactions, de l'avis de son instituteur, il ne manquait pas d'imagination ! (ABI, p. 82).

Une fois encore, la débrouillardise de Bouffagué était indispensable. (ABI, p. 97).

Alors, il fallait voir Pipo, ce génie de l'arithmétique, étudier la note. Comptant à toute allure. (ABIII, p. 79).

---

<sup>873</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 238-239.

Grâce à l'habileté de Pipo, la famille découvrit en peu de temps le confort des toilettes. (ABIII, p. 239).

La clientèle du quartier, un peu friquée, ne regardait pas trop à la dépense. Tellement heureuse de trouver un artisan, compétent et sérieux. (ABIII, p. 265).

Chez mon père le travail était une occupation exagérée, il lui apportait naturellement son moyen d'existence, il était aussi ses loisirs et son repos par changement de fatigues. Il était son exutoire, le remède à tous ses maux, et tous ses besoins, sa planche de salut, sa façon de s'exprimer et de s'affirmer, de se taire, de passer ses colères, le travail était son meilleur ami toujours présent et toute sa vie son compagnon de route. Simplement, sans l'avoir volontairement cherché, il était devenu sa religion, il en avait fait le décor de sa vie, il figurait son allégorie. Maçon, vannier, bûcheron, horticulteur, terrassier, mon père savait tout faire. (FP, p. 91).

Sans limite, son savoir-faire, son adresse, ses connaissances en tous domaines faisaient que cette grand-mère arrivait à tout faire avec rien. Un rare sens pratique de l'épargne, de la récupération et de la transformation dû peut-être à sa génération. (FP, p. 103).

Active comme une fourmi, toujours prête et disponible, elle savait se rendre utile, c'était une fortune d'avoir une femme de cette valeur à la maison. (FP, p. 115-116).

Santina, de plus, était différente des autres. On la surnommait « mains d'or » car elle était une excellente couturière et elle possédait également le don de guérir les gens, en imposant les mains sur eux et en récitant des prières<sup>874</sup>.

Grâce à ses qualités de tailleur de pierre, ce dernier amasse une petite fortune<sup>875</sup>.

Quelques années après, mon trisaïeul crée sa propre entreprise, avec Francesco à ses côtés ; il travaille jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. Cela montre l'incroyable volonté qu'avaient les immigrants de l'époque pour réussir leur vie, nourrir leur famille et laisser un patrimoine à leurs enfants<sup>876</sup>.

La liberté qu'ont les descendants d'Italiens de pouvoir non seulement raconter et parfois publier le parcours migratoire de leurs ascendants, mais aussi de vanter les qualités, les compétences et le mérite de ces derniers, leur permet de rendre hommage, de mettre en évidence des aspects souvent historiquement dissimulés, de contredire des clichés maladroitement divulgués, à travers lesquels l'Italien est souvent sous-estimé. Par la reconstitution de la mémoire, les enfants, petits-enfants et même arrière-petits-enfants

---

<sup>874</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 25.

<sup>875</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 32.

<sup>876</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 161.

d'immigrés, en opposition aux historiens de l'immigration, raconte un parcours individuel vu de l'intérieur, bien que l'ensemble de ces récits forment ce qu'on appelle l'histoire collective, et transmettent ainsi des informations nouvelles, des points de vue différents, très utiles à la recherche, notamment lorsqu'elle tend à faire disparaître les idées reçues.

D'une manière générale, il ressort également de la reconstitution de la mémoire un fort attachement aux racines, généralement transmis par les parents ou les grands-parents, bien qu'il soit appréhendé de manière très différente en fonction de la génération et du vécu de chacun :

Cette appartenance première est très forte, elle possède la puissance définitive et le pouvoir de l'éternel que seuls les sensations et des souvenirs d'enfant peuvent avoir. Vu la différence du rapport à l'origine des deuxièmes générations ; qui a été construit sur la base d'une médiation familiale, fondatrice elle aussi de leur identité première ; les revers sont plus rattachés à la sociabilité et aux modes de vie « typiques » et parfois stéréotypés de l'origine qu'à la « Nature »<sup>877</sup>.

### 3. A. b. L'attachement au pays d'origine et l'entretien des liens

Ce sont généralement les parents ou grands-parents qui choisissent de transmettre la culture du pays d'origine et l'attachement à la terre des ancêtres ou, au contraire, de taire un passé révolu, ou de minimiser l'importance des racines. L'exemple de quelques familles varoises d'origine transalpine montre les divers aspects de la transmission. D'une part, des ascendants en adéquation avec leurs origines et qui souhaitent faire perdurer leur culture :

Depuis le berceau, ma vie s'écoule avec l'Italie en toile de fond. Mes parents, très à l'aise avec leurs origines, fiers de leurs ascendants, ont toujours pris le temps de me faire partager leur amour pour la langue et le pays de leurs aïeux. Mais c'est auprès de mes grands-parents paternels, immigrés de la première génération, que mon enfance s'est imprégnée avec le plus de force de cette culture, encore très vivace en eux, puisque pratiquement intacte<sup>878</sup>.

Je suis née à mon tour au cœur de cette famille très unie où coexistaient deux cultures<sup>879</sup>.

---

<sup>877</sup> Martina Marengo, *op. cit.*, p. 179.

<sup>878</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 155.

<sup>879</sup> *Ibidem*, p. 156.

Pour estimer nos chances de transmettre aux futures générations la mémoire de nos racines italiennes et la langue de nos ancêtres, j'ai interrogé mes enfants<sup>880</sup>.

C'est désormais à nos enfants de porter le flambeau de la transmission inter-générationnelle<sup>881</sup>.

Mes parents sont tous deux d'origine italienne et de régions différentes, ils m'ont chacun transmis, à leur manière, l'amour du pays et de la langue. J'ai toujours aimé aller en Italie, je m'y sens si bien, et j'aime entendre et parler cette si belle langue qui a bercé mon enfance<sup>882</sup>.

D'autre part, des parents qui n'évoquent pas le parcours familial, ni leurs origines :

Nos parents ont tendance à nous dire que la vie est un acharnement perpétuel, mais ils ne nous dévoilent jamais quelles ont été les étapes de leur propre existence. Et puis un jour on rencontre une personne avec un projet en main, et qui vous questionne sur ce qui ne vous était jamais venu à l'esprit : « Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? »<sup>883</sup>.

C'est alors la transmission de génération en génération qui permet aux descendants de créer un lien avec le pays d'origine, voire de ressentir un attachement profond pour celui-ci :

Pourtant cette contrée de Toscane, à l'histoire unique, ce lieu tant convoité aux hivers rudes d'alors, est avant tout belle et attachante, riche en couleurs, des plus claires aux plus vives, boisée de châtaigniers, traversée par de nombreux cours d'eau : du petit ru à la grande rivière, en passant par le modeste ruisseau alimenté d'innombrables sources aux vertus bienfaitrices, médicalement reconnues. Ce site a aussi le ciel le plus bleu et l'air le plus pur. Ce terroir d'exception rend les gens gais, c'est sûr ; intelligents, il se pourrait ; poètes c'est certain ! (FP, p. 421).

Je suis née le 16 décembre 1982, et je m'appelle Emmanuelle-Rosa-Margherita Magliano, en hommage à mes deux grands-mères. Ces prénoms aux connotations florales me plaisent beaucoup car ils ont pour moi une forte symbolique : ils rappellent d'une certaine manière ce lien avec la terre que ma famille a toujours cultivée au fil des siècles<sup>884</sup>.

En ce qui me concerne, je sais que le lien culturel, linguistique et affectif qui m'attache à l'Italie est essentiel dans ma vie<sup>885</sup>.

---

<sup>880</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 143.

<sup>881</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>882</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 163-164.

<sup>883</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 233.

<sup>884</sup> Emmanuelle Magliano, *art. cit.*, p. 30.

<sup>885</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 31.

La petite flamme de mes origines se ravive et brûle de son plus bel éclat<sup>886</sup>.

Bien que je sois née en France et profondément attachée à mon pays, une partie de moi est et restera toujours italienne. Depuis mon enfance, l'Italie a toujours fait partie de ma vie. Mes vacances, c'était l'Italie ; le courrier que nous attendions impatiemment au moment des fêtes, c'était l'Italie ; les appels tard le soir, c'était l'Italie<sup>887</sup>.

Ce parcours, tout comme le précédent, sont des éléments essentiels qui permettent de mieux comprendre d'où l'on vient et l'amour qu'on peut avoir pour un pays et sa langue. De plus, c'est de cette histoire familiale qu'est née mon envie d'étudier, dans le cadre d'une thèse de doctorat, la présence des Italiens dans le Var<sup>888</sup>.

Au contraire, dans le cas de la non transmission, les descendants se sentent souvent éloignés de leurs racines : « Parfois, on se sent loin de ses racines, comme englué dans un présent continu où l'avenir est notre unique préoccupation<sup>889</sup>. », « je préfère me dire qu'il n'est pas trop tard, et qu'un jour peut-être je serai amenée à revenir à mes racines<sup>890</sup>. » et parfois même étranger à leurs propres origines : « Si je me demande la place qu'occupe aujourd'hui l'Italie dans ma vie, la réponse ne va pas chercher bien loin. De vagues réminiscences de syllabes en “o”, “i”, “a”, ânonnées au collège... Deux ou trois séjours culturels à Rome, Naples, Florence... Les résultats de la dernière journée du *calcio*, et une coupe du monde volée... Rien de bien original en somme<sup>891</sup>. », « j'ai perdu quasiment tout sentiment d'appartenance avec le pays de mes aïeux, si ce n'est ces bribes de souvenirs saisies à travers le temps par cette voix mélancolique. Elle est l'expression d'un temps révolu, la voix de ceux qui sont passés, un ultime lien unissant racines italiennes et ramifications françaises<sup>892</sup>. »

D'une manière générale, parmi les descendants d'immigrés italiens qui ont conservé un lien affectif avec le pays de leurs ancêtres, nombreux sont ceux qui, comme le faisaient leurs

---

<sup>886</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 158.

<sup>887</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 163.

<sup>888</sup> *Ibidem*, p. 172.

<sup>889</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 233.

<sup>890</sup> *Ibidem*, p. 240.

<sup>891</sup> Adrien Vezzoso, *art. cit.*, p. 173.

<sup>892</sup> *Ibidem*, p. 180-181.

aïeux dans un tout autre contexte<sup>893</sup>, se rendent plus ou moins régulièrement en Italie pour rendre visite à leur famille comme le révèle une enquête de 1987 :

On constate le maintien de l'esprit de famille typique des peuples méditerranéens : un quart seulement des familles de l'échantillon n'a plus de lien avec la famille restée en Italie. Les trois-quarts des familles se déplacent donc vers leur famille italienne selon des périodicités somme toute limitées mais non négligeables. Le sens des fréquences France-Italie l'emporte nettement sur le sens Italie-France<sup>894</sup>.

Selon une enquête réalisée en 2012, sur les 28 personnes interrogées, 14 entretiennent des relations régulières avec leur famille italienne, soit la moitié de l'échantillon (3 d'entre eux ont également la double nationalité)<sup>895</sup>. Les exemples suivants sont en cela emblématiques :

Nous allions parfois en Italie où mon père retrouvait ses cousins restés en Ombrie<sup>896</sup>.

Grâce à cette immersion, au bout de trois semaines, papa comprenait et parlait l'italien. Il trouvait une telle chaleur humaine auprès de cette famille qu'il faisait tous ses efforts pour communiquer dans la langue de ses cousins<sup>897</sup>.

À l'adolescence, je ne rêvais que de repartir en Italie [...] je conservais au fond de moi le désir de repartir un jour, peut-être par mes propres moyens, pour retrouver ce pays et ces gens qui m'avaient fait si bon accueil<sup>898</sup>.

À partir de cette période, je retournais régulièrement en Italie, parfois avec mes parents, le plus souvent seule par le train. Je me sentais si bien dans ce pays que j'envisageais sérieusement de m'y installer lorsque viendrait le temps de travailler. Je ne suis pas allée vivre en Italie, mais grâce à l'usage de la langue, j'ai pu établir avec ma famille italienne des relations de confiance qui vont bien au-delà des usages codifiés par les lois de l'hospitalité<sup>899</sup>.

---

<sup>893</sup> Cf. *supra*, III. 1. A. b., p. 240-241.

<sup>894</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 21. Rappelons que l'enquête a été réalisée par Jean Sarramea, Professeur d'histoire et géographie au lycée du Golf de Gassin dans le Var, auprès de familles habitant le Golf de Saint-Tropez et quelques communes de la partie orientale du département.

<sup>895</sup> Cindy Doneda, « Les Italo-varois et l'évolution du sentiment d'identité : entre discrétion et revendication », *art. cit.*, p. 6. L'enquête a été effectuée auprès d'étudiants italianistes de l'Université de Toulon.

<sup>896</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 141.

<sup>897</sup> *Ibidem*, p. 149.

<sup>898</sup> *Ibidem*, p. 150.

<sup>899</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 151.

J'ai la chance d'avoir épousé un enseignant d'anglais passionné d'Italie et nous avons tous deux transmis cette passion à nos enfants. Nous les y avons emmenés de façon très régulière et ils ont choisi de leur propre chef d'étudier l'italien comme seconde langue. Ils sont sensibles à la culture italienne, à la richesse du patrimoine historique, architectural et gastronomique de ce pays et ils partagent mon attachement familial<sup>900</sup>.

Quatre-vingt-cinq ans après le départ de l'Italie, j'ai pu préserver ces contacts privilégiés grâce à la pratique de la langue et je cultive les relations avec ma famille italienne car ce lien me semble précieux pour mes enfants. Ainsi que le résume très bien mon fils aîné : « l'Italie, c'est un pays étranger où je me sens chez moi »<sup>901</sup>.

Restent alors en Italie de nombreux membres de la famille. Depuis l'enfance, mes parents, mon frère et moi nous rendons régulièrement en Italie pour leur rendre visite<sup>902</sup>.

La transmission des origines est donc différente d'une famille à l'autre et l'attachement au pays des aïeux et à la culture italienne sont donc aussi variables selon les individus. L'enquête effectuée en 2012 révèle que sur l'échantillon composé de 28 personnes, à la question « à quel degré vous sentez-vous italien sur une échelle de 1 à 10 ? », la moyenne obtenue est de 6,5 sur 10<sup>903</sup>, avec un fort sentiment d'italianité pour certains et une identité italienne beaucoup moins présente pour d'autres, ce qui reflète très bien les divers penchants de la transmission et leurs conséquences sur les descendants d'immigrés, avec cependant une note sur dix supérieure à la moyenne, qui est peut-être la conséquence d'un sondage réalisé auprès d'étudiants italianistes. La langue d'origine est d'ailleurs un élément déterminant en termes de transmission de la culture italienne et le rapport à la langue et/ou au dialecte des ancêtres varie fortement selon les descendants.

---

<sup>900</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 152.

<sup>901</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>902</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 167.

<sup>903</sup> Cindy Doneda, « Les Italo-varois et l'évolution du sentiment d'identité : entre discrétion et revendication », *art. cit.*, p. 8. Rappelons que cette enquête a été effectuée auprès d'étudiants italianistes de l'Université de Toulon.

### 3. B. LA TRANSMISSION DE LA LANGUE D'ORIGINE

#### 3. B. a. L'italien : langue familière ou étrangère ?

Sur le plan linguistique, la transmission dépend donc des familles, de leur façon d'appréhender l'intégration, l'héritage culturel familial, du passé de ceux qui ont émigré et du choix qu'ont fait les générations antérieures<sup>904</sup>. En effet, si l'immigré, à l'époque du grand exode, a choisi de transmettre ou, au contraire, d'occulter sa langue maternelle, ce choix à une incidence directe sur les générations successives, qu'il s'agisse des seconde, troisième ou quatrième générations et, selon les observations faites par Jean-Charles Vegliante au cours des années 1980, la tendance est plutôt à l'oubli de la langue et/ou du dialecte d'origine qu'à son maintien :

L'une des données fondamentales du contact des langues, *le sentiment de fidélité* (Weinreich) se trouve ainsi le plus souvent singulièrement affaibli chez l'immigré d'origine italienne : d'où cette tendance à l'italophonie honteuse qui a caractérisé longtemps – et caractérise parfois encore – les descendants d'immigrés italiens. C'est par elle aussi que s'explique en priorité le décalage énorme entre l'importance de la population franco-italienne et le nombre dérisoire d'élèves et d'étudiants qui choisissent l'italien langue vivante étrangère ; en dépit de l'espèce de « mode italienne » qui a cours depuis quelques années. Le processus de « redécouverte de ses racines », à la façon américaine, est ici à peine engagé. En tout cas, cette faible puissance de la langue des Italiens en France, ce manque de « force » et d'« attraction », comme disent encore certains socio-linguistes, est sans doute l'une des premières causes de relâchement et d'abandon rapide<sup>905</sup>.

L'exemple de familles varoises d'origine italienne est caractéristique de l'abandon de la langue des ancêtres dans le cadre familial, notamment dans le but d'une intégration réussie, mais aussi dans le milieu scolaire :

Mon père ne jugera pas opportun de nous transmettre sa langue, synonyme de nostalgie, de souffrance, de discrimination<sup>906</sup>.

Maintenant, pour répondre à la question de ce recueil : il n'y a plus que mon père, les oncles et les tantes qui connaissent l'italien [...] Je parle français uniquement, avec quelques maladroites notions d'anglais, tout comme mon frère Clément. Nous n'avons jamais pris italien

---

<sup>904</sup> Cf. *supra*, III. 1. B. a., p. 243-252.

<sup>905</sup> Jean-Charles Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France », *art. cit.*, p. 117.

<sup>906</sup> Mathilde Pascuttini, *art. cit.*, p. 35.

en deuxième langue au collège ou au lycée, pensant qu'avec notre famille nous aurions bien l'occasion d'apprendre deux trois mots<sup>907</sup>.

Et puis, je ne suis finalement que la continuité d'une famille qui s'est installée en France et qui a cherché à se fondre dans le paysage<sup>908</sup>.

Ces choix et comportements fréquents expliquent alors l'épuisement de la langue italienne en France, à la fois dans le cadre familial et éducatif<sup>909</sup>.

Du reste, quelques travaux portant sur la langue italienne soulignent le nombre important d'étudiants originaires de la péninsule qui ne choisissent pas l'italien comme seconde langue étrangère :

On constate en effet qu'au fil des générations la langue italienne se perd rapidement. Les enseignants sont frappés du nombre d'élèves à patronyme italien qui n'apprennent pas leur langue d'origine au lycée : volonté d'une insertion plus rapide dans la société française, italien déjà peu parlé dans la famille (ou mal connu à cause du dialecte dominant), liens distendus avec une famille italienne qui parle ou comprend souvent le français, ou enfin préférence pour l'étude d'autres langues qui « enrichissent » le nombre de langues parlées par l'élève<sup>910</sup>.

La présence massive d'italophones (réels) dans le même espace géographique que celui où était élaborée une « politique » et une didactique de l'italophonie idéale représentait plus qu'une gêne passagère : un véritable obstacle. D'où la censure à peu près complète. D'où réciproquement, dans les familles italophones, résistance au choix scolaire de la *langue italienne*. Au bout de cet engrenage d'incompréhension, le fait qu'au moins 3 millions de Français d'origine italienne et environ 500 000 Italiens résidants, il y ait à peine 2 % d'élèves de l'enseignement secondaire pour choisir, à un moment quelconque de leur cursus, à titre obligatoire ou facultatif, la langue vivante italienne<sup>911</sup>.

La volonté d'intégration qui pousse les familles à choisir la même « première langue » que la majorité ambiante, plutôt que leur propre langue, souvent perçue, à juste titre, en marge des voies maîtresses du système<sup>912</sup>.

---

<sup>907</sup> Emmanuelle Sola, *art. cit.*, p. 239.

<sup>908</sup> *Ibidem*, p. 240.

<sup>909</sup> Voir Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 258.

<sup>910</sup> Jean Sarramea, *doc. cit.*, p. 20.

<sup>911</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 239.

<sup>912</sup> *Ibidem*.

Il est vrai que ce constat peut sembler incohérent et alarmant concernant l'épuisement de la langue italienne dans le milieu scolaire.

Cependant, « chez un grand nombre d'enfants, un fort engagement affectif entoure malgré tout la langue d'origine de leur famille<sup>913</sup>... », constate Jean-Charles Vegliante en 1988 et cet attachement pour la langue des ancêtres est visible à travers la reconstitution de la mémoire par les descendants d'Italiens, qu'elle ait été transmise au sein de la famille ou choisie durant le parcours scolaire :

Ma langue maternelle était bien celle de *mamma*, un italien bien entretenu que mes parents parlaient avec moi<sup>914</sup>.

Les mots les plus tendres, les compliments les plus doux, étaient toujours exprimés dans leur langue maternelle, telle une jolie mélodie, celle du bonheur<sup>915</sup>.

Je me suis souvent interrogée sur les raisons qui avaient motivé mon apprentissage de la langue italienne et sur ma passion pour le pays d'origine de mes ascendants paternels<sup>916</sup>.

La mélodie de la langue s'était apparemment inscrite dans mon cerveau. Les sons avaient un sens [...] J'étais alors au collège et je devais choisir une seconde langue étrangère. Je choisis naturellement l'italien<sup>917</sup>.

À l'école, j'étudiais l'italien avec ferveur : pour moi, il ne s'agissait pas d'une langue comme les autres, mais de celle de mes ancêtres et de mes cousins restés là-bas, en Ombrie<sup>918</sup>.

Quelques années plus tard, mon inclination naturelle m'a amenée à choisir l'option italien en Quatrième, tout comme mes parents l'avaient fait précédemment. Dès les premiers cours, je me suis sentie tout de suite à ma place, très à l'aise et j'ai pris du plaisir qui n'a cessé de croître au fil des années. J'ai rencontré des enseignants impatients de partager avec les élèves les plus motivés leur passion pour la langue et le pays<sup>919</sup>.

---

<sup>913</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italo-phonie honteuse », *art. cit.*, p. 261.

<sup>914</sup> Lorella Sini, *art. cit.*, p. 46.

<sup>915</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 156.

<sup>916</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, *art. cit.*, p. 141.

<sup>917</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>918</sup> *Ibidem*, p. 150.

<sup>919</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », *art. cit.*, p. 157-158.

Mon histoire familiale, tant celle qui appartient au passé que celle qui demeure est, sans aucun doute, la raison de mon parcours scolaire (études d'italien) et de mes motivations professionnelles (enseignement de la langue italienne). L'Italie et sa langue font, depuis toujours, partie intégrante de ma vie<sup>920</sup>.

De plus, la situation semble évoluer sans cesse, avec un intérêt de plus en plus visible pour la langue des ancêtres :

Il est clair que peu de réalités linguistiques connaissent aujourd'hui une évolution aussi rapide et mouvementée que celle des immigrants italiens en France. En fait, on ne pourrait trouver dans aucun autre pays une présence aussi ancienne, variée et étalée dans le temps, soumise pour des raisons technologiques, géographiques, historico-culturelles, économiques, à autant et à de telles stimulations « nouvelles » pour redécouvrir ses propres racines, y compris celles liées à un minimum de maîtrise linguistique<sup>921</sup>.

Néanmoins, la question de la langue elle-même (dialectes, patois...) et de sa maîtrise chez les descendants d'Italiens est complexe.

### 3. B. b. Les problématiques linguistiques dans la reconstitution de la mémoire

Si l'italien est la langue enseignée à l'école, la transmission de la langue d'origine dans le cadre familial est un sujet épineux car la diversité des dialectes, patois et autres langues romanes est grande et semble infinie et indéfinissable :

Dire que l'Italie, à l'unité politique récente, est une mosaïque, c'est répéter une évidence. Constaté à quel point sa (ou ses) langue(s) se laisse difficilement définir et cerner, est toujours un motif d'étonnement<sup>922</sup>.

Ainsi, la langue apprise par les descendants d'Italiens et parlée exclusivement au sein de la famille est souvent une langue régionale, qui comporte des particularités selon la ville ou le village d'origine, comme le *badese* par exemple, cette langue toscane utilisée chez les

---

<sup>920</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », *art. cit.*, p. 163-164.

<sup>921</sup> Jean-Charles Vegliante, « La “lingua spacà” : alcune riflessioni sul “bilinguismo imperfetto” degli emigrati italiani in Francia », in G. Claude, L. Couder, P. Corti, L. Cravero, M. Dottori, M. Dossetti, M. Dreyfus, N. Giannotti, A. Lonni, R. Monteleone, J. CH. Vegliante, *Dai due versanti delle Alpi, Studi sull'emigrazione italiana in Francia, La lingua*, Édition dell'Orso, Alessandria, 1991, p. 127-263, p. 127.

<sup>922</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 241.

Pieraccini<sup>923</sup>. Il s'agit alors « [de] particulières façons de parler, *linguaggio* autant que et plutôt que [de] langue[s]<sup>924</sup> ». L'exemple de quelques « enfants d'immigrés » est en cela emblématique, comme celui de Francis Pieraccini qui use donc du *badese* :

En italien l'osier se nomme « vimine », mais dans ce village toscan, où n'était parlé que le dialecte, on disait « la borgogna ». Ils savaient que la Bourgogne était cette région de France située au nord de Lyon et bien avant Paris, région réputée pour son vin. (FP, p. 38).

« Da me na bottia it fo n'aquaïo! » Donne-moi une boule, je te fais un évier! (FP, p. 221).

Mais ce village toscan a fait de la farine de châtaignes une spécialité unique appelée Néchi- l'orthographe est différente si l'on veut garder la prononciation d'origine. Néchi en français, Necci en italien. (FP, p. 290).

Donc, dès ma naissance, privilège peu banal, j'ai eu droit au « Brévé ». Le Brévé est cet objet mystérieux de forme carrée, enserré d'un tissu artistiquement ourlé, tout son tour, maintenu au tour du cou par un cordonnet de fils tressés. À l'intérieur, une image du cœur de Jésus, pliée en deux [...] Quant à son rôle : préserver le nouveau-né des attaques parasitaires, maléfiques, épidémiques, démoniaques... (FP, p. 377).

« Basta qu'a bâgni ! » pourvu que ce soit liquide ! (FP, p. 411).

Quant à Alexandre Briano, il emploie les termes « *moumma* » (ABI, p. 6), « *poupa* » (ABI, p. 101) et « *nepote* » (ABI, p. 266) par exemple, probablement issus d'une des formes de la langue ligurie.

Lorella Sini, elle, a été bercée par le *logudorese*, un dialecte sarde à la prononciation particulière, bien que ses parents lui aient appris l'italien : « essaye donc de prononcer *sa pudda* (la poule), *sa trudda* (la louche), avec ce “d” mouillé si singulier. » et qui présente des limites, notamment dans la communication avec l'extérieur, avec ce qui est différent, inhabituel : « Du reste, la langue sarde (le *logudorese* en usage dans le nord de l'île) ne servait pas à nommer ces objets d'une culture citadine ».

Le *logudorese* est aussi constitué de mots et d'expressions qui lui sont propres : « Et puis de loin en loin ce chapelet de proverbes et dictons qui ponctuaient certains actes de la vie courante : *chi dorme non piglia pesci* (je n'aimais pas la sardine et ses arrêtes), *o mangia*

---

<sup>923</sup> Cf. *supra*, III. 1. B. a., p. 247.

<sup>924</sup> Jean-Charles Vegliante, « L'italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 242.

*la minestra o salta dalla finestra*(nous habitons au quatrième étage), *in quattro e quattr'otto* (quatre et quatre : huit... et après ?) [...] « Quant aux idées abstraites, intra-duisibles, intraducibles comme ce *grembo* dans “*viene in grembo*” de ma mère, qui est si loin de signifier “viens sur mes genoux”<sup>925</sup>. »

Il en est de même pour le *badese* : « une seule famille d’oiseau la “*iandara*”. Je ne connais pas le nom français. » (FP, p. 310), et sûrement la majorité des dialectes, patois et langues romanes : « Dans le langage privé, soit directement soit à travers des termes bien précis que les parents ou grands-parents utilisaient, des zones obscures, dans lesquelles aux signifiants ne correspond aucune signification du même code, subsistent presque toujours<sup>926</sup>... »

Aussi ces langues régionales, ou pourrait-on dire « de terroir », disparaissent-elles souvent avec le temps, non seulement dans le pays d’accueil, mais aussi dans la région d’origine :

Les formes locales des anciens dialectes n’ont jamais survécu bien longtemps à l’expatriation – ni même, en Italie aux migrations internes – sauf cas particuliers de repliement complet sur un ghetto familial, dans des emplois limités de ce code. Il ne s’agit pas seulement d’ouverture obligée à la langue du pays d’accueil, mais simplement des contacts qui se produisent déjà au niveau intralinguistique, entre formes et variantes (plus ou moins proches) d’un système de communication supra-dialectal<sup>927</sup>.

Le cadre familial reste alors le seul endroit où la langue d’origine, aussi complexe et étrangère soit-elle, peut continuer de vivre. Du reste, en parallèle de ces « langues » parlées en famille ou simplement entendues, les descendants d’immigrés apprennent souvent l’italien, comme Francis Pieraccini qui use de l’italien avec aisance et donne régulièrement à son lecteur des explications pertinentes :

D’habitude ce prénom de Primo signifie que le couple veut une grande famille, le deuxième s’appelle Secondo, Seconda si c’est une fille, le troisième Tersilio ou Tersilia, le

---

<sup>925</sup> Lorella Sini, *art. cit.*, p. 47-48.

<sup>926</sup> Jean-Charles Vegliante, « La “lingua spacà” : alcune riflessioni sul “bilinguismo imperfetto” degli emigrati italiani in Francia », *art. cit.* p. 129-130.

<sup>927</sup> Jean-Charles Vegliante, « L’italien. Une italoophonie honteuse », *art. cit.*, p. 244.

quatrième Quartillio, le cinquième Quinto, le sixième Sisto, le septième Settimo, le huitième Octavio, le neuvième Noémi et le dixième Décimo. (FP, p. 225).

On doit d'abord disposer d'un appareil de cuisson rudimentaire « le trespolo » : au sol, pour base un socle en pierre, en bois ou en fer... (FP, p. 290).

« L'umido », vulgairement appelé sauce bolognaise. (FP, p. 297).

Une si bonne « pasta asciuta » sûrement la même qui fut servie le soir de la « Cena », le dernier repas, sur terre, de Jésus-Christ avec ses apôtres. (FP, p. 301).

Ce « poggio » – ce tertre, ce coteau était si bien situé... (FP, p. 341).

Spozzina, me lo fa vedere, quel bel bimbo ? « Hé jeune maman, faites-le moi voir ce beau petit ! » (FP, p. 363).

Lorella Sini a également appris l'italien au sein de sa famille, avec en toile de fond, on l'a vu, la pratique du *logudorese* par ses parents :

Je ne reçus aucune éducation linguistique à proprement parler ; ma langue maternelle, celle que l'on acquiert avant l'âge de raison, était bien celle de *mamma*, un italien bien entretenu que mes parents parlaient avec moi parce qu'ils ne voulaient pas m'apprendre le sarde<sup>928</sup>.

Cependant, malgré cette pratique courante et sûrement très satisfaisante de l'italien, elle semble mélancolique et souffrante vis-à-vis de sa langue maternelle :

Ma langue maternelle n'est-elle pas celle-ci : une langue adamique fantasmée, qui aurait dû assouvir *la smania, la brama*, une envie incommensurable mais de quoi si ce n'est d'embrasser l'autre *tout* de moi-même<sup>929</sup>.

« J'ai un trou de mémoire », « le mot me manque », « *ho un vuoto di memoria* », « *mi manca la parola* »... mais ces aveux mille fois entendus résonnent en moi comme « *ho un buco (nello stomaco)* »... « J'ai un creux », « je me vide » ou « ma mère me manque », c'est pareil<sup>930</sup>.

Aussi parce qu'elle n'a pas, à ses yeux, de véritable identité géographique ni linguistique et que sa pratique de la langue italienne dans un pays (la France) où elle n'est pas langue première lui semble immobile, éteinte :

---

<sup>928</sup> Lorella Sini, *art. cit.*, p. 46.

<sup>929</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>930</sup> *Ibidem*, p. 50-51.

Quand je parle italien, on me dit que j'ai un accent indéfinissable : *ce tu non sei di qui (?)* me déconcerte par son intention à la fois inquisitrice et frustratrice. D'où croient-ils que je suis ? Les Italiens n'ont pas de racines nationales, ils sont ancrés dans leur terroir, leur ville même, comme certains Français des banlieues se disent parfois appartenir à un *quartier*. Ils sont également pétris de leur langue qui est le sicilien, le napolitain ou le toscan, mieux, le florentin ou le livournaise. Je ne suis ni Pisane, ni Toscane. Ni Italienne, ni Sarde. Ni Toulonnaise, ni Française... Ces quelques mots italiens qui flottaient dans notre maison, qui veillaient, prêts à se dire, avaient certes une histoire, mais n'avaient pas vécu en nous ou par nous ; ils restaient des fantômes désincarnés, ils ne s'étaient pas gravés dans notre chair et notre sang<sup>931</sup>.

Alain Andreucci parle également de sa langue avec beaucoup d'émotion :

On parle un drôle d'italien c'est un patois du Nord qui loin du chant sans cesse hésite guttural entre raucité et férocité et larmes car cette vie est féroce qui leur a donné une fille unique infirme sourde et muette. C'est comme si l'italien qu'on parle là trouvait sa parenté avec cette cousine qui ne peut que pousser des cris de ne pas nous entendre mieux que je n'entends moi-même cette langue ni ces propos dont je comprends cependant qu'ils relatent, ponctués par les *dio cane*, les *porca miseria* et les *manage sante niente* de mon oncle, la catastrophe qui nous cheville à la vie<sup>932</sup>.

La transmission de la langue des ancêtres est donc un héritage complexe, qu'il s'agisse de l'italien, de dialectes, de patois ou de langues romanes. Ainsi, chaque « langue » connaît ses particularités et ses problématiques et chaque descendant vit cette situation de bilinguisme, voire de trilinguisme, à sa manière, souvent comme une véritable richesse culturelle qu'il faut préserver, mais parfois teintée de frustration et de mélancolie.

En résumé, en prenant en compte à la fois les travaux portant sur l'immigration italienne, qui constituent le point de vue externe du parcours migratoire, et la reconstitution de la mémoire par les descendants d'Italiens, qui est une source complémentaire riche et précieuse, on peut reconstituer le parcours migratoire collectif en se libérant des clichés trop souvent associés aux immigrés transalpins. Ainsi, le déracinement, l'adaptation/intégration, les échanges entre Transalpins et autochtones ou entre compatriotes italiens, les conditions de travail et de vie, ainsi que la transmission sont des notions qui divergent selon les individus, leur passé, leur vision du pays natal et de la société d'accueil et tout simplement selon leur façon d'appréhender la vie... Bien que nous ne négligions en aucun cas les difficultés relatives à chaque parcours migratoire et à tout changement important, comme en témoigne

---

<sup>931</sup> Lorella Sini, *art. cit.*, p. 49-50.

<sup>932</sup> Alain Andreucci, « J'ai dix ans », in *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*, p. 90.

l'ensemble de nos propos, « pourquoi ne pas raisonner toujours en terme de gain, pour l'individu lui-même, pour ses enfants, pour le(s) groupe(s) au(x)quel(s) il appartient dans son pays d'accueil et dans son pays d'origine<sup>933</sup>. »

---

<sup>933</sup> Isabelle Felici, « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration », *art. cit.*

## Conclusion

Le phénomène migratoire italien dans le département du Var est considérable, tant en termes démographiques, que d'un point de vue socio-économique, culturel et mémoriel. En effet, le département a accueilli un nombre important d'Italiens dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et on a pu constater que les chiffres obtenus sont en deçà de la réalité pour des raisons législatives, économiques et sociales qui ne permettent pas le recensement exact de la communauté transalpine. Malgré ces obstacles, les principaux mouvements migratoires ont pu être déterminés autour de trois grandes périodes : de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la Grande Guerre, durant l'entre-deux-guerres et particulièrement les années 1920 où le phénomène migratoire italien dans le Var est à son paroxysme et enfin, après la Seconde Guerre mondiale. Les Italiens issus des premières vagues migratoires sont majoritairement originaires du nord de la péninsule, surtout du Piémont. Puis, on assiste à la diversification progressive des origines régionales, particulièrement marquante durant l'immédiat après-guerre où de nombreux Italiens arrivent du Mezzogiorno. D'une manière générale, le nombre d'hommes dépasse largement le nombre de femmes et ces Transalpins sont majoritairement établis sur la partie littorale du département et dans quelques localités du centre Var ou au centre est (Brignoles et Draguignan par exemple), la répartition géographique de la population transalpine étant liée, comme la dominance masculine, aux besoins économiques du département.

Parmi les principales communes littorales d'accueil des Italiens du Var, on trouve les villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer qui ont attiré de nombreux Transalpins et qui présentent certaines spécificités. Ces deux communes jouissent d'une économie particulièrement développée et offrent alors de nombreuses opportunités d'emploi dans tous les secteurs. Pourtant, le rôle de Toulon en tant que commune d'accueil de la population transalpine est souvent sous-estimé. Si on considère la quantité d'Italiens présents dans la commune, et non la proportion de ces derniers par rapport à la population municipale globale, la ville de Toulon ne peut être exclue des principales villes d'accueil des immigrés transalpins. À l'inverse, à La Seyne-sur-Mer, bien que les Italiens soient nombreux, c'est surtout leur proportion dans la population totale qui est significative. La particularité de ces deux villes réside également dans le cosmopolitisme régional des Italiens qu'elles reçoivent, qui repose majoritairement sur la diversité des métiers et qui est toutefois plus marquant à

Toulon. On a aussi noté que l'écart entre les individus des deux sexes est faible à Toulon, contrairement à l'ensemble du département, tandis que l'industrie navale de La Seyne-sur-Mer attire majoritairement les hommes. Enfin, comme c'est le cas à Marseille ou à Nice, on a montré qu'un regroupement communautaire des immigrés par quartier s'opère à Toulon, mais que leur concentration est moindre que dans les départements limitrophes et, surtout, qu'il n'y a pas de marginalisation des immigrés, c'est-à-dire qu'ils sont malgré tout installés sur l'ensemble de la commune. À La Seyne-sur-Mer, bien que certains quartiers regroupent un nombre important d'immigrés, le regroupement communautaire est moins visible qu'à Toulon et les Transalpins sont présents sur l'ensemble du territoire.

Concernant les Italiens établis dans l'arrière-pays, on a pris pour exemple de l'immigration italienne en milieu rural la ville de Brignoles. On a vu que cette commune agricole a accueilli un nombre important d'Italiens par rapport à sa population totale. À Brignoles, comme à Toulon, les différences entre les deux sexes sont minces. En revanche, la commune rejoint la situation départementale concernant les régions de provenance des Transalpins, puisqu'elle regroupe une majorité de Piémontais, en opposition à la diversité régionale constatée dans les deux villes industrielles du littoral. Quant à la répartition géographique italienne sur le territoire, un regroupement communautaire se vérifie au centre ville. Néanmoins, on a constaté que peu à peu, le nombre d'Italiens installés dans des zones excentrées grandit, probablement en parallèle de l'augmentation des acquisitions de terrains. La ville de La Garde, qui a fait l'objet de recherches dans le cadre du mémoire de Master intitulé : *L'Italie à La Garde de 1850 à nos jours*, a régulièrement été utilisée à titre de comparaison. Elle est l'exemple intermédiaire entre les deux grandes villes industrielles et littorales que sont Toulon et La Seyne-sur-Mer et la ville agricole de Brignoles. Le recensement de cette petite commune révèle une forte présence italienne par rapport au nombre total d'habitants et montre que les aspects démographiques des Transalpins de la ville coïncident avec les données relatives à l'ensemble du département avec, notamment, la dominance de l'Italie du nord.

Les nombreux Italiens installés dans le département du Var représentent alors la première population active étrangère du département durant le grand exode. Dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ils participent activement au développement économique varois. L'agriculture est le principal employeur de la population transalpine, hommes et femmes

confondus. L'embauche des Italiens dans les activités agricoles apparaît comme essentielle, qu'il s'agisse d'emplois saisonniers ou permanents. En effet, l'agriculture, peu à peu abandonnée par la population locale, a besoin des travailleurs étrangers pour se développer. Les Italiens exercent les activités de journalier ou ouvrier agricole, au départ, de façon provisoire. Puis, nombre d'entre eux deviennent fermiers, bergers, ou propriétaires exploitants et travaillent généralement dans un cadre familial. Ils colonisent alors les régions les plus agraires et permettent le maintien d'une agriculture varoise florissante. Le secteur du bâtiment, également en manque de main d'œuvre, embauche de nombreux actifs en provenance de la péninsule. La construction abondante de villas sur la côte ainsi que la reconstruction d'après-guerre par exemple, sont des événements qui nécessitent, notamment, la venue de maçons et de terrassiers. Comme dans l'agriculture, beaucoup d'individus évoluent et s'installent à leur compte. On a montré qu'aujourd'hui encore les Italiens et leurs descendants sont nombreux dans ce secteur et qu'une évolution des professions s'est produite. En effet, on a comptabilisé un nombre important d'entrepreneurs en maçonnerie, mais aussi l'augmentation des patrons d'origine transalpine dans les métiers plus techniques, comme celui d'électricien ou de plombier. Durant le grand exode, la présence des Italiens se vérifie toutefois dans presque tous les secteurs d'activité. Ceux-ci sont employés dans les diverses industries du département, notamment dans le secteur de la métallurgie et de l'artisanat, ou exercent des métiers manuels, comme celui de cordonnier ou de tanneur. Beaucoup de Transalpins sont également embauchés dans les activités extractives, notamment dans la région brignolaise. D'autres sont commerçants, marchands et intègrent peu à peu la branche du tourisme, en parallèle au développement touristique de la région. Quant aux femmes, elles exercent en majorité des professions domestiques et leur évolution est plus faible que celle des hommes, sans doute parce qu'elle dépend souvent d'un travail en collaboration avec l'époux.

Outre les métiers de l'agriculture et du bâtiment, exercés à Toulon et à La Seyne-sur-Mer comme dans le reste du département, ces deux villes littorales offrent à la population émigrée une grande variété de professions. En effet, les Italiens de Toulon sont recrutés dans tous les secteurs d'activité et on a constaté, à l'aide du dépouillement des registres de recensement des Archives Départementales du Var, une augmentation progressive du nombre de patrons et d'entrepreneurs parmi les actifs transalpins, ainsi que la hausse des professions qui nécessitent des études, ce qui montre leur progression. Quant à la situation féminine,

l'importance des métiers domestiques a été démontrée, comme dans l'ensemble du département, mais on a remarqué qu'elles exercent aussi des professions liées au commerce (marchandes, vendeuses...). À La Seyne-sur-Mer, l'industrie navale connaît une évolution presque constante à partir des années 1850, malgré quelques périodes de récession liées à la situation nationale et internationale. La main d'œuvre locale ne suffit alors pas aux activités des chantiers, ce qui nécessite l'embauche d'un nombre considérable d'immigrés. De plus, comme à Toulon, les opportunités d'emploi sont variées dans cette commune et on retrouve les Italiens dans tous les métiers manuels et dans le secteur de l'artisanat et du petit commerce. Le contingent italien féminin est toujours très représenté dans les métiers de la domesticité et les femmes sont également présentes dans le secteur du petit commerce. Enfin, on a recensé un nombre non négligeable de pêcheurs et autres métiers liés à la mer à Toulon comme à La Seyne-sur-Mer.

Le travail est l'une des principales motivations à l'immigration et on a vu que les offres d'emploi abondent dans le Var. Cependant, bien que de nombreux immigrés fassent le choix de quitter leur pays d'origine et aspirent à une vie professionnelle plus confortable dans le département, certains partent par obligation et vivent une véritable déchirure. La façon d'appréhender le départ et le déracinement est alors vécue de manières différentes en fonction des individus. L'adaptation devient une notion essentielle dans la vie de l'immigré et ce processus implique soit le maintien de la culture d'origine (langue, nationalité...), soit la dissimulation des racines dans l'espoir d'une intégration réussie et d'une totale assimilation. Néanmoins, le maintien de la culture italienne ne conduit pas automatiquement à la marginalisation de l'immigré et il est tout à fait compatible avec son intégration, intégration qui dépend aussi de l'enracinement dans la société d'accueil, et lorsque le nouvel ancrage tient une place primordiale dans la vie quotidienne de l'immigré, le retour à la Terre-Mère devient parfois impossible. Les échanges font également partie intégrante du processus d'adaptation et d'enracinement des étrangers. Bien que les comportements xénophobes constituent une part des relations entre Italiens et autochtones, dans le département du Var, ces agissements sont peu fréquents et ils découlent souvent d'une situation économique et/ou politique difficile, qui place les étrangers en situation de culpabilité. De plus, la reconstitution de la mémoire révèle aussi des marques de soutien et la naissance de véritables amitiés entre Italiens et Varois, ainsi que la trahison et le rejet de la part de certains compatriotes

transalpines, bien que d'autres fassent preuve de solidarité, qu'il s'agisse de l'apprentissage de la langue, de la découverte du territoire d'accueil, qu'elle soit financière ou professionnelle.

On a d'ailleurs constaté que les conditions de travail des étrangers qui œuvrent dans le département varient aussi d'un individu à l'autre. La pénibilité de l'emploi est bien réelle pour beaucoup d'entre eux, puisqu'ils exercent en majorité des activités manuelles éprouvantes, mais quelques-uns travaillent également dans des conditions favorables. De plus, si on considère la situation des Varois qui exercent des professions identiques à celles des Italiens, on peut s'apercevoir qu'ils rencontrent les mêmes difficultés que les étrangers. Aussi, d'après les témoignages, les salaires semblent-ils souvent distribués en fonction des compétences et des statuts et non selon les origines. La majorité des travaux portant sur l'immigration italienne ne parviennent à fournir aucune preuve d'une discrimination salariale quelconque. C'est de la situation économique des immigrés et de leur évolution professionnelle que dépendent leurs conditions de vie et l'on a vu que si elles sont difficiles pour certains, elles peuvent être confortables pour d'autres. On a également pu observer que la situation socio-économique des Varois est parfois similaire à celle des étrangers et qu'elle dépend de leur appartenance aux classes sociales défavorisées ou, à l'inverse, plus aisées.

Toutes ces étapes forment le parcours migratoire des immigrés et c'est en fonction de ces trajectoires divergentes et plus ou moins laborieuses qu'ils choisissent de transmettre, ou non, leur culture d'origine à leurs descendants. Ainsi, si certains ont hérité de nombreuses marques de la culture italienne, et notamment d'une « langue » qui suscite, dans la reconstitution de la mémoire, de nombreuses émotions controversées, et conservent un fort attachement à leurs racines italiennes, d'autres ont perdu toute appartenance à la terre de leurs ancêtres et n'ont reçu en héritage qu'un nom de famille à consonance transalpine et quelques bribes d'une histoire familiale souvent compliquée. Ces descendants sont alors les garants de la mémoire de l'immigration italienne et il ne nous reste qu'à espérer que nombre d'entre eux continueront de la perpétuer, de la transmettre, afin qu'elle ne tombe pas dans l'oubli et que nous continuions à être fiers.

« Quels misérables nous serions si nous n'étions pas fiers de nos ancêtres ! »

Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, 1882.

## ***BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES***

## Histoire et société italienne

Caritas di Roma, *Immigrazione, Dossier Statistico 2000*, 10<sup>o</sup> Rapporto, Anterem, 2000, 381 pages.

Durand Jean-Dominique, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Hachette, Paris, 1999, 155 pages.

Données pays, Fiche pays Italie, [en ligne] : <http://www.ubifrance.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Procacci Giuliano, *Histoire des Italiens*, Fayard, Paris, 1998, 473 pages.

Romano Sergio, *Histoire de l'Italie du Risorgimento à nos jours*, le Seuil, Paris, 1977, 384 pages.

Scardigli Marco, *Le grandi battaglie del Risorgimento*, Storia, Trebaseleghe, 2011, 464 pages.

« 1974, World Population Year, La Population de l'Italie », C.R.I.C.R.E.D Series, [en ligne] : <http://www.cicred.org>, Viminalgrafica, Rome, (consulté le 19/05/2014).

## Histoire, population et immigration en France et en Europe

Adami Hervé, « Parcours migratoire et intégration langagière », in Jean-Marc Mangiante, *L'intégration et la formation linguistique des migrants : état des lieux et perspectives*, Artois Presses Université, Arras, 2011, p. 37-54.

Archivio centrale dello Stato, Rome, Centre d'études et de documentation sur l'émigration italienne, Paris, Centro Studi Piero Gobetti, Turin, Institut Culturel Italien, Paris. *L'Italia in esilio. L'emigrazione italiana in Francia tra le due guerre (L'Italie en exil. L'émigration italienne en France entre les deux guerres)*, Rome, Dipartimento per l'Informazione e l'Editoria, 1990, 605 pages.

Baverez Nicolas, « La spécificité française du chômage structurel de masse, des années 1930 aux années 1990. », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°52, octobre-décembre 1996, p. 41-65 : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Bechelloni Antonio, Dreyfus Michel, Milza Pierre, *L'intégration italienne en France, Questions au XX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1995, 424 pages.

Blanc-Chaléard Marie-Claude, *Les Italiens en France depuis 1945*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, 282 pages.

Blancheton Bertrand, Scarabello Jérôme, « L'immigration italienne en France entre 1870 et 1914 », *Cahiers du GREThA 2010-13* , 19 pages, [en ligne] : <http://cahiersdugretha.u-bordeaux4.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Canovi Antonio, « L'émigration italienne en France : représentations entre économie et politique », in *La clé des langues. Cultures et langues étrangères* , partie 1, Laboratorio Geostorico Tempo Presente di Reggio Emilia, 2008, [en ligne] : [cle.ens-lyon.fr](http://cle.ens-lyon.fr), (consulté le 19/05/2014).

Castiglione Minischetti Vito, Base de données des Italiens en France de la Bnf, [en ligne] : <http://circe.univ-paris3.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Cité nationale de l'histoire de l'immigration, « L'État recruteur : 1914-1931 », [en ligne] : <http://www.histoire-immigration.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Colin Mariella, « “Dire l'émigration” : les immigrés italiens entre l'Italie et la Basse-Normandie », in *Cahier des Annales de Normandie n°29, Les Italiens en Normandie, de l'étranger à l'immigré*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle (8-11 octobre 1998), sous la direction de Mariella Colin et François Neveux, 2000, p. 227-243.

Corti Paola, « L'emigrazione italiana in Francia : un fenomeno di lunga durata », in *Altreitalia* 26, janvier-juin 2003, p. 4-24, [en ligne] : [http://www.aclifai.it/userfiles/Francia\\_2003.pdf](http://www.aclifai.it/userfiles/Francia_2003.pdf), (consulté le 19/05/2014).

Direction de la population et des migrations, « Un peu d'histoire », article sur les lois relatives à la nationalité en France, janvier 1999, [en ligne] : <http://www.vie-publique.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Fumey Gilles, « La France en diagonales », 26 octobre 2009, [en ligne] : <http://www.cafe-geo.net>, (consulté le 10/10/13).

Godinot Alain, « Le recensement à l'étranger », Chapitre G, in *Pour comprendre le recensement de la population*, [en ligne] : <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imeths01zx.pdf>, (consulté le 19/05/2014).

Guerry Linda, « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre&Histoire* n°5, 2009, [en ligne] : <http://genrehistoire.revues.org/808>, (consulté le 19/05/2014).

Gueslin André, Kalifa Dominique, *Les Exclus en Europe, 1830-1930* , Les Éditions de l'Atelier, 1999, 480 pages.

« La France des années 1930 », [en ligne] : <http://collegedesflandres.etab.ac-lille.fr>, (consulté le 2/09/12).

Les archives contemporaines de la Justice, État des fonds d'archives de la Chancellerie, Affaires civiles et Sceau, Nationalité, [en ligne] : <http://www.archives-judiciaires.justice.gouv.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Llinares Claude, Lima-boutin Danielle, La Grande Famille de Procida et Ischia, « L'émigration italienne de 1830 à 1914, Causes, conditions et conséquences socio-économiques », Rencontres 2008, [en ligne] : <http://www.procida-family.com>, (consulté le 19/05/2014).

Masson Jean-Louis, *Provinces, départements, régions: l'organisation administrative de la France d'hier à demain*, Éditions Fernand Lanore, Paris, 1984, Livre numérique Google, 698 pages.

Martinotti Florence, « La résurgence de la mémoire de l'émigration italienne », in *Cahier des Annales de Normandie n°29, Les Italiens en Normandie, de l'étranger à l'immigré*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle (8-11 octobre 1998), sous la direction de Mariella Colin et François Neveux, 2000, p. 245-255, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Mauco Georges, « Les étrangers dans les campagnes françaises. Propriétaires fermiers et métayers établis en France », in *Annales de Géographie*. 1926, n°194. p. 97-125, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Mauco Georges, « Remarques sur le mouvement de la population en France depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle », *Annales de géographie*, 1935, Vol. 44, n°250, p. 371-384, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Milza Pierre, Peschanski Denis, *Exils et Migration, Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, l'Harmattan, 1994, 695 pages.

Milza Pierre, « L'intégration des Italiens en France : "miracle" ou vertu de la longue durée ? », *Pouvoirs* n°47, L'immigration, novembre 1988, p. 103-113, [en ligne] : <http://www.revue-pouvoirs.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Monso Olivier, De Saint Pol Thibaut, « L'origine géographique des individus dans les recensements de population en France », *Courrier des statistiques n°117-119*, 2006, [en ligne] : <http://www.insee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Noiriel Gérard, *Gens d'ici venus d'ailleurs, La France de l'immigration, 1900 à nos jours*, Éditions du Chêne, Hachette livre, 2004, 295 pages.

Noiriel Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France. Discours publics, humiliations privées (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, 2007, p. 694.

Pierre Guillaume, « Du bon usage des immigrés en temps de crise et de guerre, 1932-1940 », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°7, juillet-septembre 1985, p. 117-126, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Ponty Janine, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres* », Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, 474 pages.

Robert Sylvie, *Rôle des langues dans la construction de l'identité des immigrés italiens et de leurs descendants, Le français : une clé pour l'intégration*, Mémoire de Master en Sciences du Langage, Université de Stendhal, Grenoble 3, [en ligne] : <http://www.memoireonline.com>, (consulté le 19/05/2014).

Sangoï Jean-Claude, « La Guerre de 14-18 et l'évolution démographique française, rupture ou continuité », in *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne* , édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, les Audois, 1997, p. 147-155, [en ligne] : [daniel.sangoi.perso.neuf.fr](http://daniel.sangoi.perso.neuf.fr), (consulté le 19/05/2014).

Schor Ralph, *L'opinion française et les étrangers en France, 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, 1985, 761 pages.

Singer-Kerel Jeanne, « “Protection” de la main-d'œuvre en temps de crise », *Revue européenne de migrations internationales* , 1989, Volume 5, n°5-2, p. 7-27, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Valentin Guillaume, « La France face à ses premiers étrangers : la grande émigration polonaise de 1831 », février 2011, [en ligne] : [www.colisee.org](http://www.colisee.org), (consulté le 19/05/2014).

Vegliante Jean-Charles, « La “lingua spacà” : alcune riflessioni sul “bilinguismo imperfetto” degli emigrati italiani in Francia », in G. Claude, L. Couder, P. Corti, L. Cravero, M. Dottori, M. Dossetti, M. Dreyfus, N. Giannotti, A. Lonni, R. Monteleone, J. CH. Vegliante, *Dai due versanti delle Alpi, Studi sull'emigrazione italiana in Francia, La lingua*, Édition dell'Orso, Alessandria, 1991, p. 127-263.

Vegliante Jean-Charles, « L'italien. Une italoophonie honteuse », in *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France* , Tome II, sous la direction de Geneviève Vermès, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 234-262.

Vegliante Jean-Charles, « Pour une étude de la langue des Italiens en France », (notes liminaires), in *Les Italiens en France de 1914 à 1940, La langue*, sous la direction de Pierre Milza, École Française de Rome, Palais Farnèse, 1986, p. 111-139.

Vegliante Jean-Charles, « Gli Italiani trasparenti : la letteratura d'emigrazione in Francia tra impostura e dimenticanza » in *La letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo*, sous la direction de Jean-Jacques Marchand, Turin, Fondation Giovanni Agnelli, 1991, p. 61-81.

Weil Patrick, *La France et ses étrangers : l'aventure d'une politique de l'immigration de 1938 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1995, 403 pages.

## Les Italiens dans le Sud-est de la France

Allio Renata, *Da Roccabruna a Grasse, Contributo per una storia dell'emigrazione cuneese nel Sud-Est della Francia*, Bonacci Editore, Roma, 1984, 143 pages.

Blanchard Pascal, Boëtsch Gilles, *Marseille, porte sud : 1905-2005, Un siècle d'histoire coloniale et d'immigration*, Éditions La Découverte, J. Laffitte, Paris, Marseille, 2005, 240 pages.

Chatelain Abel, « Influence de l'apport étranger sur les densités de population du Midi méditerranéen », in *Les Études rhodaniennes*, vol. 21 n°1-2, 1946, p. 5-31, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Ciosi Laure, Vassort Marine, *Les mémoires de l'immigration à Marseille : Lieux, récits, projets*, rapport final, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, 2008, 94 pages, [en ligne] : [www.ethnologie.culture.gouv.fr](http://www.ethnologie.culture.gouv.fr), (consulté le 19/05/2014).

Costamagna Henri, « Communautés et migrations dans le comté de Nice et territoires environnants à l'époque moderne (XVIII<sup>e</sup>- XIX<sup>e</sup> siècles) », [en ligne] : <http://www.cg06.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Faidutti-Rudolph Anne-Marie, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France, Études et Travaux de « Méditerranée »*, Revue Géographique des Pays Méditerranéens, Éditions Ophrys, Gap, 1964, 2 vol., 401 pages, + cartes 227 pages, Archives Départementales du Var.

Felici Isabelle, « La reconstruction de la mémoire des Italiens en France et les mutualistes de la Fratellanza d'Aubagne (Bouches-du-Rhône) », texte issu de la rencontre qui s'est tenue à Aubagne et à Marseille les 26 et 27 octobre 2007, *100 anni di Fratellanza. Centenario della Società di Mutuo soccorso di Aubagne* organisée par le COMITES de Marseille, la Consulta per l'emigrazione e l'immigrazione de la région Ligurie et le Consulat Général d'Italie à Marseille.

Gharsallah Kaïs, *Le temps des Italiens*, dossier pédagogique, Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, [en ligne] : <http://www.ac-aix-marseille.fr>, (consulté le 19/05/2014).

*Histoire et mémoires des immigrations en région PACA*. Tome I – Récit historique, statistiques, bibliographie et annexes. Appel d'offres ACSÉ : Programme d'études 2005-2008. In *Histoire et mémoires des immigrations en régions et dans les départements d'outre-mer*. Marché n°2006 33 DED 02 : lot n°15, mai 2008, 253 pages, [en ligne] : <http://www.paca.drjcs.gouv.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Kronenberger Stéphane, « Italiennes sédentaires et migrantes : le rôle des femmes entre pluriactivité et reproduction familiale (1880-1920) », *Recherches Régionales*, 2010, [en ligne] : <http://www.cg06.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« L'immigration Italienne en Provence au XIX<sup>e</sup> siècle », GénéProvence, novembre 2012, 12<sup>e</sup> année, n°132, [en ligne] : <http://www.geneprovence.com>, (consulté le 19/05/2014).

Milza Pierre, *Voyage en Ritalie*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1994, 638 pages.

Pasquini Pierre, « Le parler des immigrés : l'exemple des Italiens en Provence », in Sanguin André-Louis (dir.), *Les minorités ethniques en Europe*, l'Harmattan, Paris, 1993, p. 149-155.

Sirna Francesca, « Une migration à “deux vitesses” : ressources, réseaux et mobilité résidentielle de deux migrants italiens à Marseille », ethnographiques.org n°12, février 2007, [en ligne] : <http://www.ethnographiques.org>, (consulté le 19/05/2014).

Temime Émile, *Marseille transit : les passagers de Belsunce*, Éditions Autrement, Série Monde/Français d'ailleurs, peuple d'ici, n°79, Paris, 1995, 139 pages.

Robert Specklin, Faidutti-Rudolph Anne-Marie, « L'immigration italienne dans le Sud-Est de la France, Annales, Économies, Sociétés, Civilisations », 1969, vol. 24, n°1, p. 168-171, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

### **Le Var et de ses communes**

Arnaud Claude, Guillon Jean-Marie, *Les Gueules Rouges, Un siècle de bauxite dans le Var*, Association des Gueules Rouges du Var, Imprimerie Hémisud, La Valette-du-Var, 175 pages.

Bernardi Raymond, *Les métiers d'autrefois dans le département du Var*, Breil-sur-Roya, Éditions du Cabri, 2004, 256 pages.

Blache Noël, *L'Insurrection du Var de 1851*, Éditions La Table Rase, Paris, 1983, 171 pages.

Bonaccorsi Robert, *Giacobazzi, Le motif*, Villa Tamaris Centre d'Art, Imprimerie Hémisud, La Valette-du-Var, 2009, 176 pages.

Comité de coordination des anciens combattants et associations patriotiques de La Garde, « Voyage en Italie du 13 au 20 septembre 2004 », rapport de séjour, Archives Municipales de La Garde.

Delplace Maurice, *La Garde ne meurt, Histoire d'un vieux village varois*, Imprimerie du Sud-est, Toulon, 1981, 136 pages.

Delplace Maurice, *La Garde en Images, vingt siècles d'Histoire*, Maury Imprimeur, La Garde, 1986, 461 pages.

Delplace Maurice, *Le Var, Histoire et histoires*, Imprimerie Hémisud, La Valette-du-Var, 1998, 172 pages.

« Département du Var-83 », [en ligne] : <http://www.cartesfrance.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Direction Départementales du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle, Mutations Économiques- Statistiques et Études, « Portrait socio-économique du Var », 2008, [en ligne] : <http://www.upv.org>, (consulté le 19/05/2014).

Gaignebet Jean-Baptiste, « Les chantiers de constructions navales de La Seyne », in *Revue de géographie alpine*, 1948, T. 36 n°3, p. 411-424, [en ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Gaillard Lucien, *La vie quotidienne des ouvriers provençaux au XIX<sup>e</sup>siècle*, Édition Hachette, Paris, 1981, 284 pages.

Géographie de la ville de Brignoles, « De riches ressources naturelles », [en ligne] : <http://www.brignoles.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« Histoire des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://www.archives-films-paca.net>, (consulté le 19/05/2014).

« Histoire de La Seyne », [en ligne] : <http://www.la-seyne.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« Hommages publics rendus à Marius Autran », [en ligne] : <http://jcautran.free.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« La population de Brignoles », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr>, (consulté le 19/05/2014).

La Seyne-sur-Mer, Chiffres clés, « Évolution et structure de la population », Géographie au 01/01/2011, [en ligne] : <http://www.statistiques-locales.insee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« La ville de Brignoles », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« Le baigne à Toulon », [en ligne] : [www.a-toulon.com](http://www.a-toulon.com), (consulté le 19/05/2014).

Le Gallo Yolande, Manaranche Françoise, « Bref historique d'un bâtiment de la société industrielle seynoise : l'ex-clinique des chantiers », *Cahier septembre 2005*, [en ligne] : <http://www.histpat-laseyne.net>, (consulté le 4/09/13).

Legenne Dominique, « Toulon et le Var, Histoires à contre-courant », in *L'Agora du 6 décembre 2000*, [en ligne] : <http://les4saisons.over-blog.com>, (consulté le 23/12/2013).

Legenne Dominique, *Var, Terre d'Histoire*, Actes Sud Éditions, Arles, 2009, 261 pages.

« Michel Pacha, 1819-1907 », *Images de la vie seynoise d'antan*, Tome II, 1988, [en ligne] : <http://marius.autran.pagesperso-orange.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Marmottans Antoine, « Regard sur le passé, de Telo à Toulon, in Toulon, ville touristique et portuaire », [en ligne] : [toulon.fr/site/new.toulon.fr](http://toulon.fr/site/new.toulon.fr), (consulté le 19/05/2014).

Maurel Paul, *Histoire de Toulon*, Les Éditions du Bastion, Péronnas, 2002, 183 pages.

Nicolas Fernand, « La migration de masse des Corses à Toulon à la fin du XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles », [en ligne] : [www.histpat.laseyne.net](http://www.histpat.laseyne.net), (consulté le 19/05/2014).

Ravaz Bruno, *Mémoire, Identité toulonnaise*, Université du Sud Toulon-Var, Imprimerie Hémisud, La Valette-du-Var, 2006, 303 pages.

Rinaudo Yves, *Les paysans du Var (Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)*, Thèse de Doctorat d'État, sous la direction de M. Pierre Guiral, rapporteur de thèse M. Émile Temime, Université de Provence, 1978, 4 tomes, 1013 pages.

Rinaudo Yves, « Note sur l'extension de la forêt varoise au XIX<sup>e</sup> siècle », in *forêt méditerranéenne*, T. I, n°2, 1980, [en ligne] : <http://www.foret-mediterraneenne.org>, (consulté le 19/05/2014).

« Saint-Mandrier autrefois », [en ligne] : <http://www.ville-saintmandrier.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« Statistiques sur la population de Toulon », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Statistiques de l'insee, [en ligne] : <http://www.statistiques-locales.insee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

« Statistiques sur la population de La Seyne-sur-Mer », [en ligne] : <http://www.annuaire-mairie.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Site de l'Office de Tourisme de la Provence Verte, [en ligne] : <http://www.la-provence-verte.net>, (consulté le 19/05/2014).

«Terroir et Métiers d'Autrefois», [en ligne] : <http://www.museebrignolais.com>, (consulté le 19/05/2014).

Vidéo de présentation de la Provence Verte, [en ligne] : <http://www.la-provence-verte.net>, (consulté le 19/05/2014).

« Ville de Brignoles dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com>, (consulté le 19/05/2014).

« Ville de La Seyne-sur-Mer dans le département Var (83) », [en ligne] : <http://www.conseil-general.com>, (consulté le 19/05/2014).

« Vingt ans », rapport dactylographié sur le jumelage entre La Garde et Montesarchio, récapitulatif des rencontres qui ont eu lieu de 1975 à 1995, Archives Municipales de La Garde.

« XX<sup>e</sup> siècle » Aide en ligne : Outils et conseils de recherche - Repères historiques, [en ligne] : <http://www.archives.var.fr>, (consulté le 19/05/2014).

## Les Italiens dans le Var

Autran Marius, « Métiers et travailleurs d'autrefois », *Images de la vie seynoïse d'antan*, Tome II, 1988, « Du bourg provençal à la cité cosmopolite », *Images de la vie seynoïse d'antan*, Tome III, 1990, « La Seyne, Terre d'accueil, Mutations-Migrations-Italiens et Corses », *Images de la vie seynoïse d'antan*, T.VIII, 2001, [en ligne] : [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com), (consulté le 19/05/2014).

Bovio Bertrand, « Les antifascistes italiens dans le Var entre 1919 et 1939 », *Recherches régionales n°4*, octobre-décembre, 1987, résumé d'un mémoire de maîtrise préparé sous la direction de M. Schor et soutenu devant la faculté des Lettres de Nice, p. 2-14, [en ligne] : [www.cg06.fr](http://www.cg06.fr), (consulté le 19/05/2014).

Costamagna Daniel, *L'activité des Étrangers dans le Var de 1919 à 1939*, Mémoire de Maîtrise sous la direction de M. André Nouschi, Nice, 1974, 169 pages, Bibliothèque Municipale de Toulon.

Doneda Cindy, « Bibliographie sur la présence des immigrés italiens dans le département du Var », in *Altreitalie. Rivista internazionale di studi sulle migrazioni italiane nel mondo* n°47, Turin, juillet-décembre 2013, [en ligne] : <http://www.altreitalie.it>, (consulté le 19/05/2014).

Doneda Cindy, *L'Italie à La Garde de 1850 à nos jours*, Mémoire de Master en civilisation étrangère, sous la direction de Madame Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, 2008, 80 pages.

Doneda Cindy, « Les Italo-Varois et l'évolution du sentiment d'identité, entre discrétion et revendication », *Doctoriades 2012*, Université de Toulon, à paraître.

Gama Olivier, *Les étrangers aux Arc-sur-Argens dans le Var 1872-1931*, Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Université de Nice, 2000, 107 pages.

Girault Jacques, « Demander la nationalité française dans le Var (fin XIX<sup>e</sup> siècle- 1940) », in « L'esodo frontaliero : gli Italiani nella Francia meridionale. L'émigration transfrontalière : les Italiens dans la France méridionale », sous la direction de Paola Corti et de Ralph Schor, *Recherches régionales Alpes-Maritimes et contrées limitrophes*, 3<sup>ème</sup> trimestre 1995, n°132, p. 221-252, [en ligne] : <http://www.cg06.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Girault Jacques, « Les Italiens du Var entre les deux guerres », in *L'intégration italienne en France*, Bruxelles, Édition Complexe, 1995, p. 251-258.

Girault Jacques, *Les Varois et le Socialisme (1920-1935)*, Thèse pour le Doctorat d'État ès Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris I, sous la direction de M. Agulhon, 1989, Tome 1 à 10, 2870 pages, Archives Départementales du Var.

Girault Jacques, « Naturalisation contre exclusion : l'exemple du Var (1889-1940) », in André Gueslin et Dominique Kalifa, *Les exclus en Europe 1830-1930*, Les Éditions de l'Atelier, Paris, 1999, p. 244-252.

Guillet Amélie, Diaporama historique du village de Callian, « Étrangers – Immatriculation : registre 1893 – 1910 », E DEPOT 9/135, 2/16, [en ligne] : <http://www.archives.var.fr>, (consulté le 3/09/2013).

Guillon Jean-Marie, « Résistance et xénophobie dans le Var à la Libération », *Cahiers de la Méditerranée*, Vol. 52, Relations Franco-italiennes, Nice, 1996, p. 9-23.

« Le Marché Touristique Italien », Agence de Développement Touristique, Conseil Général, 2013, [en ligne] : [www.visitvar.fr](http://www.visitvar.fr), (consulté le 19/05/2014).

« Les chiffres clés du Var », [en ligne] : [www.var.fr](http://www.var.fr), (consulté le 19/05/2014).

« Michel Pacha, Tamaris et les Italiens », [en ligne] : [www.toutsanary.fr](http://www.toutsanary.fr), (consulté le 3/12/2013).

Mourlane Stéphane, « Les anarchistes italiens dans les Alpes-Maritimes et le Var à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le choix de la marginalité ? », *Cahiers de la Méditerranée*, Vol. 69, *Être marginal en Méditerranée (XVI<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècles)*, 2004, <http://cdlm.revues.org>, (consulté le 19/05/2014).

Nicolas Fernand, *L'immigration italienne à la Seyne-sur-Mer, Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de Maîtrise d'histoire sous la direction de Madame E. Richard, 1990, 124 pages, Bibliothèque Municipale de Toulon.

Rainero Romain, « Les débuts de l'immigration italienne à Toulon », in *Bulletin de l'académie du Var*, séance publique du 16 mai 2001, p. 79-87.

Sarramea Jean, « Les liens entre le département du Var et l'Italie », *Recherches régionales*, janvier-mars 1988, p. 23-69.

Serre Maxime, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui- Notes sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », in *Revue de géographie alpine*, 1952, Tome 40 n°4, p. 643-667, [En ligne] : <http://www.persee.fr>, (consulté le 19/05/2014).

Serre Maxime, « Italiens en France. La colonie italienne à Toulon et à La Seyne-sur-Mer », *France-Italie, revue mensuelle*, 1<sup>ère</sup> année, n°5, novembre 1913.

Volpi Emmanuel, *L'occupation italienne dans le département du Var, novembre 1942-septembre 1943*, Mémoire de Maîtrise en Histoire Moderne et Contemporaine de la Méditerranée, Université de Nice Sophia Antipolis, UFR Lettres, Arts et Sciences Humaines, sous la direction de M. Jean-Louis Panicacci, 2007, Archives Départementales du Var.

## Les portraits et témoignages

Aubin Dominique, Castetz Natalie, Hauguel François, Lemarchand Alain, *Havre du Monde, Portraits d'immigrés*, Éditions des Équateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer, 2005, 158 pages.

Felici Isabelle, Vegliante Jean-Charles, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, 261 pages.

Felici Isabelle, Habilitation à diriger des recherches : *Chemins politiques et littéraires de l'émigration italienne à l'immigration en Italie*, tuteur M. Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne nouvelle Paris III, 2007. Document de synthèse : Le Roman d'un chercheur, [en ligne] : <http://isabellefelici.net>, (consulté le 19/05/2014).

Felici Isabelle, « La re-naissance italienne de Marcel Spada », in *Altreitalia. Rivista internazionale di studi sulle migrazioni italiane nel mondo*, n°47, Turin, juillet-décembre 2013, [en ligne] : <http://www.altreitalia.it>, (consulté le 19/05/2014).

Felici Isabelle, « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration », in *Contes, histoires, légendes et récits d'émigration*, CELIS-Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2012, en cours de publication.

Felici Isabelle, *Racines italiennes*, Laboratoire Babel, Université du Sud Toulon-Var, 2006, 144 pages.

Gonzalez Serrano Diomar, « Du songe à la réalité d'un parcours migratoire », in *revue électronique de l'Institut de Recherche et d'Information sur le Volontariat (iriv)*, n°25, rive psychanalytique décembre 2013, [en ligne] : <http://www.benevolat.net>, (consulté le 19/05/2014).

Gratton Danielle, « Une approche interculturelle du parcours migratoire pour comprendre l'anxiété chez l'étudiant immigrant », in *Regards croisés sur l'interculturel et la réussite éducative*, Montréal, Service interculturel collégial, 2011, p. 7-11, [en ligne] : <http://www.service-interculturel-collegial.qc.ca>, (consulté le 19/05/2014).

Mazzocchi René, *Sillio*, s.d., s.l.

Spada Marcel, *Portraits des Pagani*, inédit.

## Le corpus des portraits et témoignages

Andreucci Alain, « J'ai dix ans », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 89-91.

Battistoni - Van der Yeught Corinne, « Les grenouilles du fleuve », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 141-153.

Briano Alexandre, *La vie est un éclat de rire*, tomes I à III, Toulon, Éditions Les Presses du Midi, 2005, 2006, 2007.

Doneda Cindy, « L'Italie dans mes veines », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 159-172.

Estellon Claudia, « Enfance d'une immigrée toscane », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 37-42.

Magliano Emmanuelle, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens », *Racines Italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Laboratoire Babel, 2006, p. 23-30.

Mazzocchi Murielle, « Sillio. Histoire d'un émigré », *Racines Italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Laboratoire Babel, 2006, p. 53-59.

Lucien Arnaud, « Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon », *Racines Italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Laboratoire Babel, 2006, p. 93-95.

Pascuttini Mathilde, « Une famille frioulane », *Racines Italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Laboratoire Babel, 2006, p. 31-36.

Pieraccini Francis, *Ces Toscans-là, en Toscane et ailleurs s...*, Toulon, Géhess Éditions, collection témoin(s), 2008, 432 pages.

Sini Lorella, « La langue à l'estomac », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 45-52.

Sola Emmanuelle, « D'Emmanuel troisième à la famille Sola : l'itinéraire d'une smala italienne », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 233-240.

Urbani Sabrina, « Le chemin de vie de deux expatriés », *Racines Italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Laboratoire Babel, 2006, p. 11-16.

Urbani, Sabrina. « De la flamme au flambeau », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 155-158.

Vezzoso Adrien, « Mon *Mazzolin di fiori* », *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Toulon, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, p. 173-181.

### **Les registres de recensement des Archives Départementales du Var**

#### Brignoles

Registre 11M 2/54, Brignoles, 1851.

Registre 11M 2/55, Brignoles, 1872.

Registre 11M 2/56, Brignoles, 1881, 1891.

Registre 11M 2/57, Brignoles, 1901.

#### La Garde

Registre 11M 2/ 141, La Garde, 1851.

Registre 11M 2/ 142, La Garde, 1876, 1891, 1896, 1901.

#### La Seyne-sur-Mer

Registre 11M 2/283, 1851

Registre 11M 2/285, 1872

Registre 11M 2/286, 1881

Registre 11M 2/287, 1891

Registre 11M 2/289, 1901

Registre 11M 2/291, 1911

Registre 11M 2/292, 1921

Registre 11M 2/294, 1931

#### Toulon

Registre 11M 2/316, Toulon Est, 1851.

Registre 11M 2/332, Toulon Ouest, 1851.

Registre 11M 2/317, Toulon Est, 1856.

Registre 11M 2/333, Toulon Ouest, 1856.  
Registre 11M 2/319, Toulon Est, 1866.  
Registre 11M 2/335, Toulon Ouest, 1866.  
Registre 11M 2/320, Toulon Est, 1872.  
Registre 11M 2/336, Toulon Ouest, 1872.  
Registre 11M 2/324, Toulon Est, 1891.  
Registre 11M 2/340, Toulon Ouest, 1891.  
Registres 11M 2/329, 11M 2/ 330, 11M 2/331, Toulon Est, 1901.  
Registres 11M 2/343, 11M 2/ 344, 11M 2/345, Toulon Ouest, 1901.  
Registres 11M 2/354, 11M 2/355, Toulon 1<sup>er</sup> canton, 1911.  
Registres 11M 2/356, 11M 2/357, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 1911.  
Registres 11M 2/358, 11M 2/359, 11M 2/360, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1911.  
Registres 11M 2/361, 11M 2/362, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 1921.  
Registres 11M 2/363, 11M 2/364, Toulon, 2<sup>ème</sup> canton, 1921.  
Registre 11M 2/365, Toulon, 3<sup>ème</sup> canton, 1921.  
Registres 11M 2/372, 11M 2/373, Toulon, 1<sup>er</sup> canton, 1931.

### **Les registres de recensement des Archives Municipales de La Garde**

Registre de recensement de 1866  
Registre de recensement de 1886  
Registre de recensement de 1888 à 1893  
Registre de recensement de 1895-1896  
Registre de recensement de 1896-1898  
Registre de recensement de 1898-1899  
Registre de recensement de 1899 à 1901  
Registre de recensement de 1901 à 1903  
Registre de recensement de 1903 à 1905  
Registre de recensement de 1905 à 1907  
Registre de recensement de 1907 à 1909  
Registre de recensement de 1909 à 1912  
Registre de recensement de 1912 à 1914  
Registre de recensement de 1914 à 1916  
Registre de recensement de 1921 à 1924  
Registre de recensement de 1929 à 1933  
Registre de recensement de 1936  
Registre de recensement de 1948  
Registre de recensement de 1951  
Registre de recensement de 1952  
Registre de recensement de 1954  
Registre de recensement de 1957  
Registre de recensement de 1958

Registre de recensement de 1959  
Registre de recensement de 1960  
Registre de recensement de 1961  
Registres de recensement de 1963 à 1969  
Registre de recensement de 1970  
Registre de recensement de 1971  
Registre de recensement de 1976

## ***DOCUMENTS ANNEXES***

Annexe 1 : Exemple d'un registre d'immatriculation datant de 1893<sup>1</sup>

REPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 1.

Departement du Var: *Arondissement de Brignole*  
Commune de *Caillan*.

---

## REGISTRE D'IMMATRICULATION

En exécution de la loi du 8 août 1893, par devant nous Maire de la commune  
d. *Caillan* s'est présenté le Sicur :

Nom et prénoms : *Piretti Pietro*  
Lieu de naissance : *Wipia-Pesù (Italie)*  
Date de la naissance : *10 avril 1868*  
Nationalité : *Italienne*  
Fils de *Piretti Paolo*  
et de *Salma Dominie*  
Marié ou veuf : *Non*  
Marié à (1) *Agneside Cattarina, 28 ans, italienne*  
Enfants (2) 1 *Piretti Evidio (Italie) 9 ans*  
- 2 *Piretti Antonio (D) 7 ans*  
- 3 *Piretti Paolo*  
lequel nous a déclaré être arrivé le *1<sup>er</sup> août 1893* dans cette commune  
pour y exercer (3) *la profession d'aubergiste*.  
Il a justifié de son identité conformément aux dispositions de l'article 1<sup>er</sup> de  
la loi, en produisant à l'appui de sa déclaration (4) *passport et*  
*patente*.

Fait à *Caillan*, le *11 octobre 1893*.

Le Maire,

Signature du Déclarant, *Piretti Pietro*



(1) Nom, prénoms, âge et nationalité de la femme.  
(2) Nom, prénoms, sexe, âge et nationalité de chacun des enfants mineurs.  
(3) Indiquer la nature de la profession, du commerce ou de l'industrie que l'étranger compte exercer.  
(4) Indiquer la nature des pièces justificatives produites à l'appui de la déclaration.

<sup>1</sup> Amélie GUILLET, Diaporama historique du village de Caillan, « Étrangers – Immatriculation : registre 1893 -1910, E DEPOT 9/135, 2/16 », [en ligne] :

[http://www.archives.var.fr/depot\\_cg83\\_depote\\_site/fiche\\_aideenligne/45/45\\_3\\_doc.pdf](http://www.archives.var.fr/depot_cg83_depote_site/fiche_aideenligne/45/45_3_doc.pdf). Document relatif à un immigré de nationalité italienne, arrivé dans le village de Caillan dans le Var.

Annexe 2 : Première page d'un registre spécial consacré au contrôle des étrangers et mentionnant les visas accordés dans le département du Var<sup>2</sup>

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

---

DÉPARTEMENT DU VAR

---

Commune d \_\_\_\_\_

Commissariat d \_\_\_\_\_  
(S'il y a lieu)

---

CONTROLE DES ÉTRANGERS

---

REGISTRE SPÉCIAL

MENTIONNANT LES VISAS ACCORDÉS

---

OBSERVATIONS. — Chaque membre d'une même famille doit être l'objet d'une inscription séparée, à l'exclusion des enfants au-dessous de 15 ans, qui ne sont pas titulaires de cartes d'identité.

Les relevés des visas sont inscrits au jour le jour dans chaque commune.

La déclaration faite par l'étranger en vue d'obtenir une carte d'identité sera inscrite comme *arrivée* dans la commune.

Les mentions relatives au départ d'un étranger sont inscrites dans la partie du registre affectée à ces départs et en face de la mention de son arrivée dans la commune. A cet effet, la recherche du nom de l'étranger sera facilitée par l'examen de la feuille intercalaire de sa carte d'identité, qui indiquera la date d'arrivée dans la commune.

Pour faciliter les recherches dans les communes importantes désignées par le Préfet, les noms des étrangers inscrits au registre sont portés sur des fiches classées par ordre alphabétique et mentionnant les arrivées et départs avec références au registre.

NS  
olozt.  
p-dessous  
y a lieu  
ement.  
), etc.

Bra  
Coulm

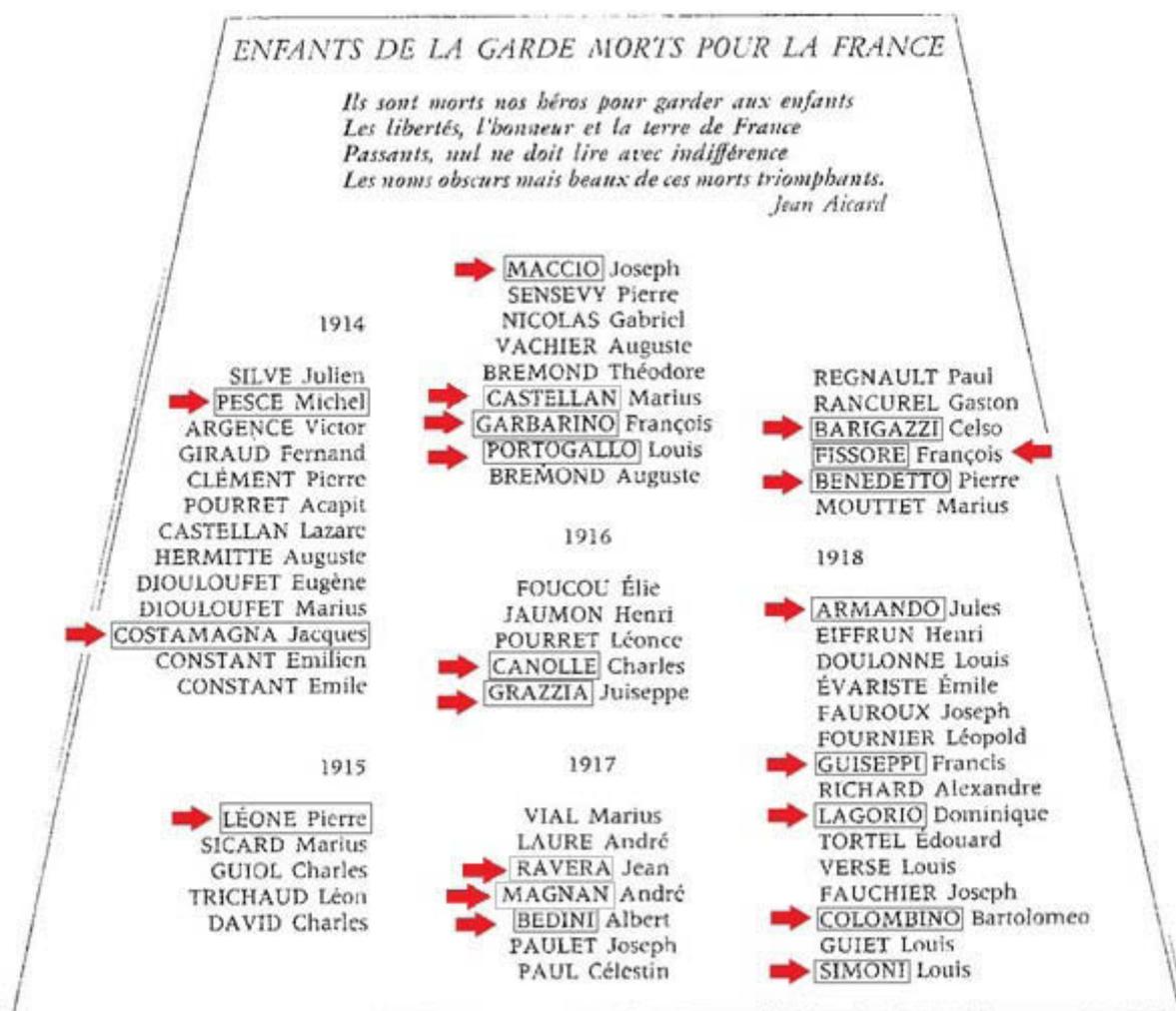
H-10

L'aj

15-11

<sup>2</sup> Archives Municipales de La Garde.

Annexe 3 : Monument au mort de La Garde relatif à la Grande Guerre sur lequel figurent quelques patronymes à consonance italienne<sup>3</sup>



<sup>3</sup> Maurice Delplace, *La Garde en images, vingt siècles d'Histoire, op. cit.*, p. 104. Image modifiée grâce au logiciel Paint.



<sup>4</sup> Archives personnelles.

## Annexe 5 : Biographie de Marius Autran<sup>5</sup>

Marius Autran, dont les ouvrages ont servi à l'élaboration de ce travail de thèse, est un historien local né le 2 décembre 1910 à La Seyne-sur-Mer et décédé à Ollioules le 20 janvier 2007. Il est le fils de Simon Autran, technicien de la Marine à Toulon et de Victorine Aubert, sans profession. Motivé par une politique de gauche transmise par son père, lui-même militant syndicaliste aux Forges et Chantiers de la Méditerranée, ce communiste a toujours mis ses convictions politiques au service de la commune de La Seyne-sur-Mer et de la région, notamment en tant que conseiller municipal (de 1950 à 1959), adjoint au maire (de 1959 à 1977) puis au poste de conseiller régional (de 1974 à 1977).

Avant d'être connu sur la scène politique locale, Marius Autran avait déjà acquis une certaine notoriété à La Seyne-sur-Mer où il était instituteur à l'École Martini dès 1938, puis enseignant en Sciences naturelles au Collège Curie et au Lycée Beauissier. En 1966, il est prend sa retraite de l'Éducation Nationale. Fervent Résistant durant la Seconde Guerre mondiale, il a été membre du Front National de la Résistance et a participé à la reconstruction de la commune dévastée durant l'immédiat après-guerre. Après 1977, Marius Autran se retire de ses multiples fonctions pour jouir d'une retraite bien méritée. Riche de son expérience et détenteur d'une quantité d'archives personnelles, il se consacre à l'écriture d'ouvrages dédiés à la commune de La Seyne-sur-Mer et à son histoire.

---

<sup>5</sup> Jean SPRECHER, Biographie de Marius Autran, [en ligne]: <http://marius.autran.pagesperso-orange.fr/biographie.html>, Jacques Girault, biographie extraite du Mouvement Ouvrier Français, [en ligne]: [http://www.site-marius-autran.com/fiches\\_mouvement\\_ouvrier/mouvement\\_ouvrier.html](http://www.site-marius-autran.com/fiches_mouvement_ouvrier/mouvement_ouvrier.html).

Annexe 6 : Carte des régions de provenance des Italiens du département de 1850 à la Seconde Guerre mondiale<sup>6</sup>



<sup>6</sup> Carte muette de l'Italie, [en ligne] :

[http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr/webphp/pays.php?num\\_pay=207&lang=fr](http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr/webphp/pays.php?num_pay=207&lang=fr), modifiée à l'aide du logiciel Paint.

Annexe 7 : Exemple de pages du registre de recensement de la ville de Toulon en 1851 (registre 11 M 2/316), qui montrent l'hétérogénéité des informations disponibles aux Archives Départementales du Var quant aux origines régionales des immigrés italiens :

→ Page 331 : Les Italiens sont recensés en tant que « Piémontais » ou « Génois ».

→ Page 332 : Les Italiens sont recensés en tant que « Sardes » ou « Italiens ».





Annexe 8 : La Provence Verte et les 39 communes qui la constituent<sup>7</sup>



<sup>7</sup> Carte de la Provence Verte, [en ligne] : <http://horaires.attcv.fr/decouverte.html>, modifiée à l'aide du logiciel Paint.

Annexe 9 : Les schémas établis par Isabelle Felici, « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration » (inédit).

*Schéma n°1 : Les étapes du parcours migratoire*

Avant le départ

- Le déclic qui entraîne la décision de partir
- Le débat autour de la décision de partir
- L' « arrachement »

Le voyage

- Les péripéties du voyage
- La frontière /le passage
- L'arrivée

L'installation (Voir schéma n°2)

- L'absence/ l'attente ou le partage entre ici et ailleurs
- Le « bagage » : objets et attitudes emblématiques
- Les échanges

Soi et son double

*Schéma n°2 : Les étapes de l'installation dans le contexte migratoire*

L'absence/l'attente ou le partage entre ici et ailleurs

- Les retours
- Les moyens de transport
- Les moyens de communication

Le « bagage » : objets et attitudes emblématiques

- Les vêtements
- La nourriture
- La/les langue/s et la gestuelle

Les échanges

- La « rencontre » avec le nouvel environnement
- La rencontre avec l'autre
- La transmission aux autres générations

Le souvenir/l'oubli

Annexe 10 : Présentation du recueil *Racines Italiennes*, Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Laboratoire Babel, 2006, et résumés des témoignages d'Italo-Varois

Dans *Racines italiennes*, Isabelle Felici<sup>8</sup> a rassemblé les témoignages de descendants d'Italiens relatant le parcours migratoire de leurs ancêtres, « sous formes de récits, d'enquêtes, de poésies<sup>9</sup>... », qu'ils aient émigré en France ou dans d'autres pays étrangers. À travers cet ouvrage, les divers auteurs, parmi lesquels de nombreux étudiants en Langues Étrangères Appliquées à l'Université de Toulon, racontent l'histoire de leurs ancêtres telle qu'elle leur a été transmise. Dans le cadre de mon travail de thèse sur l'immigration des Italiens dans le Var, seuls les textes qui concernent l'exil vers ce département du sud-est ont été pris en compte.

Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés »<sup>10</sup> :

Sabrina Urbani raconte le parcours de son grand-père Anastasio et de la sœur de celui-ci, Gina, qui ont tous deux émigré dans le département du Var après la Seconde Guerre mondiale. Tandis que leurs parents ont fui l'Italie fasciste durant les années 1930, Anastasio et Gina, « livrés à eux-mêmes » (p. 12), évoluent tant bien que mal dans la péninsule, où Gina met au monde une petite fille nommée Brunette. Quelques années plus tard, Anastasio, Gina et Brunette décident de rejoindre leurs parents dans le département du Var, à Toulon précisément. C'est le chemin sinueux de sa famille, originaire de Pietralunga, village situé dans la province de Pérouse, en Ombrie, que l'auteure fait partager au lecteur, « avec le plus d'exactitude possible » (p. 11).

Emmanuelle Magliano, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens »<sup>11</sup> :

Emmanuelle Magliano retrace l'immigration en deux temps des membres de sa famille, tous agriculteurs, de l'Italie vers le département du Var. Dans un premier temps, elle raconte le parcours de ses arrière-grands-parents paternels, originaires de Cosseria, pour son arrière-

---

<sup>8</sup> Actuellement Professeure des Universités à Montpellier III, Madame Felici était, au moment de la réalisation de l'ouvrage *Racines italiennes*, enseignant-chercheur à l'Université de Toulon.

<sup>9</sup> Isabelle Felici, *Racines italiennes*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

<sup>10</sup> Sabrina Urbani, « Le chemin de vie de deux expatriés », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 11-16.

<sup>11</sup> Emmanuelle Magliano, « Histoire d'une famille d'immigrés italiens », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 23-30.

grand-père, et de Pallare, pour son arrière-grand-mère, deux villages de la province de Savone, en Ligurie. Tandis que son arrière-grand-père, Bartolomeo, quitte l'Italie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour rejoindre la ville de La Seyne-sur-Mer et ses chantiers navals, il regagne l'Italie en 1896 pour y effectuer son service militaire. Son arrière-grand-mère, Santina, voit son père et ses frères rejoignent les États-Unis. Son père lui interdisant de les accompagner, elle reste au village d'origine. C'est dans ce même village qu'elle rencontre, en 1900, Bartolomeo. Tous deux repartent pour La Seyne-sur-Mer en 1906. Après un ultime retour au pays natal en 1911, le couple rejoint le département du Var de manière définitive en 1923, accompagné de leur fils Vittorio, né en Italie en 1914. Ce dernier rencontre en France Rosa Doneti, née dans l'hexagone en 1918, de parents italiens. L'auteure raconte ensuite l'immigration, pour des raisons économiques, de son grand-père maternel, Giacomo Berardengo, en compagnie de ses parents, fermiers à Valloriate dans le Piémont. En 1922, la famille quitte sa région d'origine pour s'installer à Hyères, dans le Var, la vie agricole en Italie étant très difficile à cette époque. Quant à sa grand-mère maternelle, Margherita De Giovanni, elle est née à San Damiano Macra, dans le Piémont, en 1917. Elle émigre dans le département du Var, à Hyères, en 1932.

Mathilde Pascuttini, « Une famille frioulane »<sup>12</sup> :

Mathilde Pascuttini fait le récit d'une famille frioulane disséminée par l'émigration. L'auteure raconte d'abord le parcours de son trisaïeul paternel, Leonardo, tailleur de pierres, qui émigre aux États-Unis en 1896, où il fait fortune. Dès son retour en Italie, en 1906, il s'installe à Forgaria, achète des terres et construit deux belles fermes. Ses fils ne saisissent malheureusement pas l'opportunité offerte par leur père et gaspillent la fortune paternelle. Leurs descendants choisissent alors la voie de l'émigration. Les frères du grand-père de l'auteure, Renzo, Luigi et Pasquale, s'installent en Argentine, où ils restent définitivement. Sa sœur, Norina, rejoint son époux aux États-Unis. Les filles de Norina émigrent au Canada. Seule Cecilia, son autre sœur, reste au village d'origine. Quand à Attilio, le grand-père, il rejoint la France en 1920. Tandis qu'il n'a qu'une dizaine d'années, il est confié à l'un de ses oncles. De retour à Forgaria en 1935, il épouse Maria Barazzutti, également frioulane. Le couple, après quelques allers et retours entre Forgaria et la France, finit ses jours au village d'origine. Valerio, le père de l'auteure, naît et grandit en Italie, élevé par Cecilia, loin de ses

---

<sup>12</sup> Mathilde Pascuttini, « Une famille frioulane », in *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 31-36.

parents partis pour la France. Il les rejoint dans le Var à l'âge de dix-sept ans et s'y installe définitivement. Quant aux oncles et tantes de l'auteure, au moment du récit Lydia vit toujours au Frioul, Antonietta y est retournée après quelques années passées en France et Pieri vit dans le Gers. Outre le parcours familial de ses ancêtres, elle souligne la « culture de l'émigration » et son incidence sur la vie de famille et notamment la dispersion de la parenté.

Claudia Estellon, « Enfance d'une émigrée toscane »<sup>13</sup> :

Le témoignage de Claudia Estellon retrace, dans un premier temps, l'enfance de sa mère, Napolina Landi, fille de Carminina et Giuseppe puis, son émigration vers le département du Var. Napolina naît en 1930, à Caccialupi, un village toscan de la province de Lucques. Dès son enfance, elle se consacre à ses deux petits frères, Silvano et Pordino, ainsi qu'à l'entretien de la maison, ses parents étant très occupés aux travaux des champs. L'Italie entre en guerre lorsque Napolina a dix ans, tandis que le pays est déjà depuis plusieurs années sous le régime fasciste de Mussolini. Après la Seconde Guerre, dès l'âge de seize ans, elle rêve de quitter l'Italie pour rejoindre la France, où l'une de ses tantes a émigré au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle ne souhaite pas travailler la terre, comme l'ont toujours fait ses parents. Sa mère n'étant pas favorable à son départ, Napolina ne reçoit aucune aide financière de sa part et doit travailler dur pour récolter l'argent nécessaire à son voyage à l'étranger. En 1951, tandis qu'elle atteint la majorité, Napolina, accompagnée de son père, part pour Toulon où vit sa tante, bien que cette dernière n'ait jamais répondu aux nombreux courriers envoyés par la jeune femme. Alors que son père rentre en Toscane pour retrouver sa femme, Napolina s'installe définitivement dans le département du Var.

Murielle Mazzocchi, « Sillio. Histoire d'un émigré »<sup>14</sup> :

Murielle Mazzocchi débute son récit familial en dévoilant le mutisme de son grand-père, quant à ses origines italiennes et aux événements politico-économiques qui ont marqué l'Italie du XX<sup>e</sup> siècle, notamment le fascisme, dès les années 1920. Le père de l'auteure, curieux de connaître son histoire familiale, a toujours été confronté au refus paternel d'évoquer un passé très certainement douloureux. Après la mort de Sillio, en 1966, son fils choisit de mettre fin au silence, de balayer les tabous, afin de reconstituer l'histoire de son père et de comprendre ses

---

<sup>13</sup> Claudia Estellon, « Enfance d'une émigrée toscane », in *Racines italiennes, op. cit.*, p. 37-42.

<sup>14</sup> Murielle Mazzocchi, « Sillio. Histoire d'un émigré », in *Racines italiennes, op. cit.*, p. 53-59.

souffrances. Ces recherches amènent même le père de Murielle Mazzocchi à écrire un ouvrage retraçant l'histoire de Sillio Natali, originaire de Pistoia, en Toscane. L'auteure, quant à elle, fait également quelques recherches personnelles sur la vie de son grand-père. C'est le résultat de ces enquêtes minutieuses qu'elle partage à travers ce témoignage. L'histoire de Sillio est basée sur un malentendu. En effet, en 1922, tandis que l'un de ses camarades l'entraîne vers le « communisme-anarchisme » (p. 54), la tâche lui est confiée d'accompagner un prêtre fasciste vers une embuscade meurtrière, sans qu'il ne soit vraiment conscient de l'importance de ses actes. Après son mariage, il apprend qu'il est recherché par les troupes fascistes ce qui l'oblige à prendre la fuite. C'est en France, à Cagnes-sur-Mer, qu'il trouve refuge et apprend, peu après, le décès de sa femme. À Cagnes, il se remarie avec Paolina Brunelli, avec qui il a une fille, Odette. Lors d'un bref retour à Pistoia, les milices fascistes retrouvent la trace de Sillio qui, de retour à Cagnes, est confronté à un émissaire fasciste qu'il abat. Alors que Paolina est enceinte de leur deuxième enfant, Sillio est condamné à l'errance et ne peut s'établir auprès de son épouse. C'est ainsi qu'il se retrouve à Hyères, où il débute une nouvelle vie en compagnie de sa femme, sa fille aînée et leur deuxième enfant, Albin. Plus tard, Sillio est de nouveau confronté à une grave injustice. En effet, il est confondu avec son jeune frère Boris, « accusé d'activisme fasciste » (p. 56) et il est fait prisonnier à Toulon, puis transféré à Bandol. L'enfermement dure plus d'un an, période durant laquelle sont conçus Lidia et Romain. L'auteure raconte également le séjour linguistique, dû à son cursus en Langues Étrangères Appliquées, qu'elle a naturellement effectué à Pistoia. Elle a ainsi rencontré sa famille restée en Italie, découvert les lieux où avait grandi son grand-père, les villages d'origine de ses grands-parents et le parcours d'autres immigrants.

Arnaud Lucien, « Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon »<sup>15</sup> :

Ce récit n'est pas un témoignage familial, mais simplement la démonstration de l'intérêt que porte l'auteur à la population italienne de Serradifalco et à son histoire. Arnaud Lucien retrace le parcours de Carmelo Manta, originaire de Sicile. En 1939, Carmelo souhaite travailler la terre à Serradifalco, quand la guerre vient perturber ses projets. Après plusieurs années de mobilisation dans l'armée italienne, de combats, notamment en Tunisie, et quelques mois de détention, il ne retrouve son village natal qu'en 1946. Bouleversé par le cataclysme qu'il découvre après des années de guerre, il décide de quitter l'île pour rejoindre Marseille.

---

<sup>15</sup> Arnaud Lucien, « Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon », in *Racines italiennes, op. cit.*, p. 93-95.

Dans un premier temps, il travaille dans les mines de Gardanne, puis tombe malade. Il est ensuite embauché dans une fabrique d'aluminium. Au même moment, avec l'aide de son épouse, il décide d'ouvrir une pizzeria dans la commune. Deux ans après, il ouvre un second restaurant à Aix. Face à la réussite de leur compatriote, de nombreux habitants de Serradifalco, décident de se lancer eux aussi dans l'aventure française. En 1954, tandis que Carmelo obtient la naturalisation, il s'installe à Toulon où il crée de nouveaux établissements. L'histoire de Carmelo et la venue de nombreux Siciliens de ce petit village sont à l'origine d'une véritable amitié entre Italiens et Varois, qui se manifeste dès 1973 par la création d'associations et, en 1987, par la signature d'un « contrat d'amitié » (p. 95) entre les villes de Toulon et Serradifalco.

Annexe 11 : Présentation du recueil *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?* Isabelle Felici et Jean-Charles Vegliante, Université du Sud Toulon-Var, Université de la Sorbonne Nouvelle- Paris 3, Géhess Éditions, Collection témoin(s), 2009, et résumés des témoignages d'Italo-Varois

Cet ouvrage, dirigé par Madame Isabelle Felici et Monsieur Jean-Charles Vegliante, regroupe des témoignages relatifs à la transmission, ou non, de la langue italienne, dans des familles originaires de la péninsule. Tandis que certains auteurs n'ont aucune connaissance de la langue de leurs ancêtres, d'autres sont bilingues, voire trilingues. Certains ont été professionnellement et sentimentalement guidés par cette langue d'origine. D'autres la regrettent, la cherchent... C'est à travers une histoire familiale liée à l'immigration que les auteurs parlent de leurs connaissances, de leur ignorance, de leurs sentiments, face à une langue parfois étudiée, parfois maîtrisée, parfois oubliée.

Lorella Sini, « La langue à l'estomac »<sup>16</sup> :

Lorella Sini raconte l'ambiguïté linguistique et identitaire qui la caractérise. Née en Sardaigne, à Perfugas, tout comme ses parents et nombre de ses ascendants, l'italien, qu'elle considère comme sa langue maternelle, lui a été transmis dès sa naissance. Ses parents parlent également le sarde, mais ne le lui ont pas appris. Elle considère d'ailleurs ce dialecte comme la langue de l'« exclusion » (p. 47). En 1959, son père émigre en Corse, dans un premier temps, pour des raisons économiques. La famille s'installe ensuite à Toulon où l'auteure grandit. Tandis que la langue italienne semble parfois lui échapper, elle lui est à la fois très familière : « La langue que j'entendais autour de moi avait une tonalité familière et pourtant singulièrement étrange que je n'arrivais pas à m'approprier. Quand je parle italien, on me dit que j'ai un accent indéfinissable » (p. 49), et : « La langue de mon cœur, *la lingua del cuore* ne sera jamais la langue de mon corps. » (p. 50), écrit-elle. Elle semble également ignorer sa véritable identité : « Je ne suis ni pisane, ni toscane. Ni italienne, ni sarde. Ni toulonnaise, ni française... Constat, interrogation ou déni ? » (p. 50). Ce sont ces incertitudes linguistiques et identitaires, mêlées à l'histoire migratoire de ses parents, à ses souvenirs d'enfance, ainsi qu'à

---

<sup>16</sup> Lorella Sini, « La langue à l'estomac », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?* Université du Sud Toulon-Var, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Géhess Éditions, Toulon, 2009, p. 45-52.

la question de l'avenir de la langue au sein de sa famille, que l'auteure partage, de manière très authentique, dans ce témoignage.

Alain Andreucci, « J'ai dix ans »<sup>17</sup> :

Alain Andreucci raconte un bref épisode de son enfance, qui est le souvenir de ce que la langue italienne représente pour lui. Tandis que vers l'âge de dix, douze ans, il se rend régulièrement au Brusco avec ses parents, où vit sa tante maternelle, l'auteur retrace, dans un premier temps, le parcours en train et en bus qui les conduit, lui et sa famille, à destination. Dans un deuxième temps, Alain Andreucci décrit la maison de sa tante et définit la langue italienne qu'il entend comme « un patois du Nord qui loin du chant sans cesse hésite guttural entre raucité et férocité et larmes<sup>18</sup>. » Bien qu'il ne comprenne pas tous les propos des adultes, l'auteur devine les discussions qui rythment cette rencontre.

Corinne Battistoni-Van der Yeught, « Les grenouilles du fleuve »<sup>19</sup> :

À travers son témoignage, riche en émotions, Corinne Battistoni-Van der Yeught raconte le parcours migratoire de son grand-père paternel, Gino. En effet, après une enfance très pauvre et une vie pénible dans les campagnes d'Ombrie, Gino tente sa chance à l'étranger où il emmène une partie de sa famille, dans les années 1920. Il se rend en Belgique, dans un premier temps, où il travaille dans les mines puis, dans le département du Var pour la douceur de son climat. C'est à Toulon, puis à La Seyne-sur-Mer, qu'évoluent Gino, sa femme et leurs enfants. Dès son séjour en Belgique, la famille apprend le français, mais l'italien reste la langue maîtresse au sein du foyer. C'est au fur et à mesure qu'elle disparaît complètement dans le but d'une parfaite intégration, en cette période où les Italiens sont associés, souvent à tort, au fascisme de Mussolini. Les grands-parents ne transmettent donc pas leur langue natale à leur fils, le père de l'auteure, qui communique avec sa famille restée en Italie grâce seulement à quelques mots et expressions. Quant à l'auteure, amoureuse de la langue de ses ancêtres et de leur territoire, dont elle vante le patrimoine, ce sont quelques séjours en Italie

---

<sup>17</sup> Alain Andreucci, « J'ai dix ans », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 89-91.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 90.

<sup>19</sup> Corinne Battistoni-Van der Yeught, « Les grenouilles du fleuve », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 141-153.

avec ses parents, dans son enfance, qui l'incitent à étudier la langue italienne et qui déclenchent chez elle une véritable passion pour la culture de son pays d'origine. Très attachée à ses souvenirs d'enfance qu'elle qualifie d' « inoubliables » (p. 141), elle transmet la langue et la culture italienne à ses enfants, ainsi qu'à son mari, notamment à travers de nombreux séjours en territoire transalpin et espère que cet héritage, tant culturel que sentimental, perdurera indéfiniment.

Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau »<sup>20</sup> :

Tandis que Sabrina Urbani a raconté le parcours migratoire de ses ancêtres dans le premier recueil réalisé par Isabelle Felici, *Racines italiennes*, c'est de la langue et de la culture transalpine qu'elle parle dans *Enfants d'Italiens*. Après une brève présentation des régions d'origine de ses ascendants, le Piémont, pour son arrière-grand-père maternel, et l'Ombrie, pour ses deux grands-parents paternels, l'auteure explique qu'ils s'installent à Toulon, respectivement au début du XX<sup>e</sup> siècle et après la seconde guerre mondiale. Fiers de leur origine transalpine, ses parents lui transmettent la langue et la culture du pays d'origine depuis sa plus tendre enfance. Ses grands-parents paternels, garants de cet héritage, sont également très investis par cette mission. Naturellement, elle choisit d'étudier l'italien à l'école, dès la quatrième. Aujourd'hui, l'Italie et la langue italienne font partie intégrante de la vie de l'auteure, qui a grandi dans une famille unie autour de deux cultures.

Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines »<sup>21</sup> :

Ce témoignage retraçant l'exode de mon trisaïeul paternel, Achille Doneda, et celui de mon grand-père maternel, Vincenzo Giannone, est à l'origine de mon travail de thèse. En effet, découvrir avec plus d'exactitude l'histoire de mes ascendants, pour lesquels j'ai beaucoup d'admiration, m'a fortement incitée à m'intéresser au parcours des nombreux autres émigrés transalpins qui ont trouvé refuge dans ce chaleureux département du sud-est de la France. À travers ce bref récit, je raconte l'immigration vers le département du Var, pour des raisons économiques, d'Achille, originaire de Cisano di Bergamasco, dans la province de

---

<sup>20</sup> Sabrina Urbani, « De la flamme au flambeau », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 155-158.

<sup>21</sup> Cindy Doneda, « L'Italie dans mes veines », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 159-172.

Bergame, en Lombardie, de sa femme, Filomena Berta, née à Altare, petit village de la province de Savone et de leurs quatre enfants, Francesco, mon arrière-grand-père, Romolo, Iside et Remo, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Je retrace également un voyage que j'ai effectué avec mon père dans la région d'origine de nos ancêtres, à la découverte de la terre de nos aïeux. Dans un second temps, il s'agit du parcours de mon grand-père Vincenzo, venu dans le sud-est de la France durant la seconde guerre mondiale, au moment où le territoire est occupé par l'armée italienne. Après le récit de ses nombreuses péripéties, en cette période de conflit, je parle de sa rencontre, à Marseille, avec ma grand-mère, Aimée Duran, qu'il épouse, et de leur venue, accompagnés de leurs trois filles, dont ma mère, dans le département du Var. Ce témoignage est aussi une manière pour moi d'exprimer mon attachement à mes racines italiennes, à la langue et à la culture du pays qui ont toujours bercé mon enfance, qui guident chaque jour mon parcours universitaire et professionnel. Il est un hommage à mes ancêtres et l'expression de mon amour pour eux.

Adrien Vezzoso, « Mon *mazzolin di fiori* »<sup>22</sup> :

Adrien Vezzoso raconte l'immigration en France, et notamment dans le département du Var, de ses arrière-grands-parents, Fulvio et Irma Ricci, lors de la montée du fascisme de Mussolini en Italie, dans les années 1920. Tandis que certains de leur enfants naissent en Italie, dans la région de Modène, d'autres voient le jour en France, comme sa grand-mère, Alberte. Dans le Var, Fulvio exerce, dans un premier temps, le métier de charbonnier. Puis, il part travailler dans les mines du nord de la France où il devient gueule noire. Dès le retour de Fulvio et de sa famille dans le sud-est, durant les années 1930, ils rejoignent Marseille, dans un premier temps, où Fulvio exerce le métier de mineur, puis il devient puisatier pour la Société des Grands Travaux. Il continue à travailler dans cette société lorsque le reste de la famille rejoint La Seyne, puis Six-Fours. Fulvio et sa fille Alberte retournent en Italie lorsque cette dernière est âgée de treize ans. Elle n'a jamais rencontré sa famille restée en Italie et Fulvio ne les a pas vus depuis vingt ans. C'est le dernier voyage qu'effectue Fulvio dans son pays natal, puisqu'il décède d'un accident de travail peu après. L'auteur explique qu'au sein de cette famille unie, tous parlent un langage qui leur appartient. Un mélange de « mauvais italien », de « patois modénais », et d'un « français à peine maîtrisé » (p. 176). Il introduit et

---

<sup>22</sup> Adrien Vezzoso, « Mon *mazzolin di fiori* », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 173-181.

conclut son récit par son ressenti personnel quant à la langue et à la culture du pays d'origine de sa grand-mère. La langue italienne ne lui rappelle que quelques voyelles répétées en classe. Il associe également l'Italie au football et particulièrement à la coupe du monde de 2006, qu'ont remportée les Transalpins. Il évoque également quelques séjours linguistiques. Puis, il raconte la façon dont sa grand-mère fait les gnocchis, les récits qu'elle lui fait de son enfance, les chansons italiennes qu'elle fredonne sans erreur. Enfin, l'auteur explique qu'il ne ressent que très peu d'attachement pour le pays de ses ancêtres.

Emmanuelle Sola, « D'Emmanuel troisième à la famille Sola : l'itinéraire d'une smala italienne »<sup>23</sup> :

Emmanuelle Sola, à travers son récit, dévoile, dans un premier temps, sa méconnaissance quant au parcours de ses ancêtres italiens. Elle explique que le projet de réalisation de l'ouvrage *Enfants d'Italiens*, a été pour elle l'occasion de découvrir une partie de son histoire. Elle n'a pas choisi l'italien comme seconde langue au collège. Pourtant, elle semble très heureuse de s'intéresser à l'histoire de ses aïeux et trouve un lien évident entre leur chemin et le sien. En effet, avant de s'installer dans le Var, à Toulon précisément, les arrière-grands-parents de l'auteure, Carlo Giuseppe Sola et son épouse Flora Elisa Massenzana, émigrent en Amérique, où ils mènent une vie confortable durant quelques années, avec leur jeune fille, Luisia Maria, née outre-Atlantique. Ils décident ensuite de retrouver leur région d'origine, la Lombardie, où naît, en 1914, le petit Luis. Ils émigrent ensuite dans le Loir-et-Cher et ouvrent un hôtel-restaurant-épicerie-tabac avec l'argent économisé lors de leur séjour en Amérique. Leurs deux enfants grandissent dans un certain confort. L'auteure raconte l'histoire d'une famille très vite intégrée, dont tous les prénoms sont officiellement francisés en 1933. Luis, devenu Louis Sola, épouse une Stéphanoise, Suzanne Giraud, la grand-mère de l'auteure. Charles souffrant d'une maladie des poumons, la famille déménage sur la côte méditerranéenne et s'installe à Toulon. Tous exercent des métiers prometteurs et fructueux, qui leur permettent de vivre confortablement, malgré l'arrivée de la Seconde Guerre et la vente d'un certain nombre de leurs biens. Charles décède peu après la guerre et son épouse, ainsi que leur fille Louise, retournent en Italie, tandis que Suzanne et Louis restent à Toulon où grandissent leurs six enfants, dont Noël, le père de l'auteure. Les quatre filles suivent la même

---

<sup>23</sup> Emmanuelle Sola, « D'Emmanuel troisième à la famille Sola : l'itinéraire d'une smala italienne », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, op. cit., p. 233-240.

voie que leur mère, dans la fonction publique, tandis que les garçons se passionnent pour la course automobile. Noël rencontre ensuite Marie-Jeanne. Tous deux voient naître Clément, le frère d'Emmanuelle, en 1980, puis l'auteure, en 1987. Seuls le père, les oncles et les tantes de l'auteure parlent encore l'italien. Clément et Emmanuelle ne parlent que le français et ont quelques notions d'anglais. L'auteure semble regretter de ne pas connaître la langue de ses ancêtres, mais elle se rassure en pensant qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre une langue ou découvrir ses racines.

Annexe 12 : Présentation et résumé de l'œuvre d'Alexandre Briano,  
*La vie est un éclat de rire*, Tome I à III, Éditions Les Presses du Midi, 2005, 2006, 2007.

Alexandre Briano, Président du comité d'intérêt local du Mourillon de 1976 à 1988<sup>24</sup>, est aujourd'hui Président d'une association laïque aux activités culturelles et sportives dans un quartier de Toulon<sup>25</sup> et écrivain local<sup>26</sup>. « Toulonnais de naissance, l'auteur est issu d'une famille nombreuse d'émigrés italiens »<sup>27</sup>. Dans son œuvre en trois tomes, intitulée *La vie est un éclat de rire*, il raconte le parcours migratoire de ses ancêtres, du petit village de San Bartolomeo del Bosco, en Ligurie, vers le département du Var. Dans le premier ouvrage de cette trilogie familiale, qui se déroule dans le contexte économique et politique de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du début des années 1900, l'auteur nous fait partager le quotidien de ses arrière-grands-parents paternels et, plus particulièrement, celui de ses grands-parents, Carlo et Teresa. Fils de Mario, gérant de la ferme familiale et également rebouteux, Carlo décide, après quelques années au service de l'exploitation de ses parents, de quitter la ferme pour prendre son indépendance et dans l'espoir, un jour, de fonder une famille. Dans un premier temps, il trouve un emploi de cocher dans une entreprise de transport de Savone. Environ un an plus tard, il est embauché dans une usine sidérurgique de Savone, appartenant à la société française « Tardy et Benech », où il devient chauffeur-garnisseur des hauts-fourneaux. Il obtient par la suite un poste de lamineur dans la même usine. Au printemps 1886, environ un an après son évolution professionnelle, il rencontre Teresa Acquaronne, qu'il épouse quelques années plus tard.

---

<sup>24</sup> Alexandre Briano et son « *Amour de posidonie* », article paru dans le Var Matin, publié le 28 juillet 2010, [en ligne] :

<http://www.varmatin.com/article/toulon/alexandre-briano-et-son-%C2%AB-amour-de-posidonie-%C2%BB.257060.html>.

<sup>25</sup> Alexandre Briano, *La vie est un éclat de rire*, Tome III, Éditions Les Presses du Midi, 2007, quatrième de couverture.

<sup>26</sup> Il a notamment écrit, suite à la trilogie *La vie est un éclat de rire*, sa première œuvre : *Les travailleurs coloniaux : oubliés de l'histoire. 1916-1920 et 1939-1953*, Éditions Les Presses du Midi, 2008, *Un Amour de posidonie*, Éditions Les Presses du Midi, 2010, ou encore *La Grande Guerre. Les poilus*, Éditions Les Presses du Midi, 2012.

<sup>27</sup> Alexandre Briano, *La vie est un éclat de rire*, Tome I, Éditions Les Presses du Midi, 2005, quatrième de couverture.

Leur premier enfant est une petite fille, prénommée Marinin. En janvier 1891, né Giuseppe, surnommé Pipo<sup>28</sup>. Teresa ayant beaucoup de lait, la sage-femme lui conseille de nourrir un autre enfant, dont la mère ne peut assurer la pitance. Le petit Paolo, fils du docteur Marini, généraliste, est ainsi nourri par Teresa durant plusieurs mois. Il devient alors le frère de lait de Pipo. En 1893, naît la benjamine de la tribu Brien, Caterina, dite Rina. Après l'assassinat du roi Humbert par un anarchiste en 1900, la situation de répression en Italie inquiète Carlo qui, au même moment, saisit l'opportunité qui lui est offerte de partir travailler en France, plus exactement à La Seyne-sur-Mer, pour les Forges et Chantiers de la Méditerranée, société qui recherche des spécialistes de la sidérurgie. Le 21 mars 1902, Carlo, Teresa et leurs enfants, âgés respectivement de 13 ans, 11 ans et 9 ans, partent pour Toulon. Ils sont attendus par Lucia, la sœur de Teresa<sup>29</sup>, son mari Alfredo De Salvo et leur fils Joseph, surnommé Bouffagué, qui vivent à Toulon où ils tiennent une épicerie depuis déjà quelques années, et qui leur proposent l'hospitalité. C'est à partir de cette date que débute l'histoire des Brien à Toulon, une famille d'émigrés qui quitte son pays natal pour des raisons à la fois économiques et politiques. Tandis que Carlo travaille pour les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer, Marinin, sa fille, entre en apprentissage chez une modiste. Quant à Pipo, il débute également un apprentissage dans l'entreprise où travaille son cousin Bouffagué, en tant que tapissier-garnisseur. Teresa, elle, ne travaille que quelques temps dans une entreprise de nettoyage. Les Brien rencontrent de nombreux amis à Toulon, notamment Georges et Berthe, dont ils sont très proches. Pipo a pour copains Alphonse, Pierrot ou encore Eugène, d'origine génoise. Son meilleur ami se prénomme Alberto. Après de nombreuses aventures, professionnelles, amicales et amoureuses, la famille rentre au pays, suite au courrier envoyé en France par la Ilva, une société sidérurgique de Savone qui demande le retour de Carlo. Seul Pipo, qui souhaite alors poursuivre son apprentissage en tant que tapissier, reste à Toulon. Il ne rejoint les siens en Italie que fin 1908.

Le second tome de *La vie est un éclat de rire* retrace le parcours des Brien, de retour en Ligurie, au début du XX<sup>e</sup> siècle. La famille évolue dans un contexte économique et politique toujours très instable en Italie, entre les crises agraires, le manque de ressources minérales qui

---

<sup>28</sup> Lors de l'interview d'Alexandre Briano, durant la fête du livre de Toulon en 2012, on comprend que Pipo, l'un des principaux personnages de l'œuvre, est le père de l'auteur. [En ligne] : [http://www.youtube.com/watch?v=HN7e7MzA\\_nw](http://www.youtube.com/watch?v=HN7e7MzA_nw).

<sup>29</sup> Teresa a une deuxième sœur, prénommée Angela, restée en Italie.

freine le développement économique et industriel du pays, puis les guerres coloniales. Cela sans compter, plus tard, l'arrivée de la Grande Guerre. Tandis que Pipo est devenu un homme et qu'il s'est installé à son compte comme tapissier-vernisser, il épouse, le 12 septembre 1912, Rosa Parodi, dite Rosetta, la jeune sœur de ses deux entraîneurs de gymnastique et la fille de Lorenzo Parodi, ancien capitaine garibaldien, décédé en mars 1911. Cette dernière intègre ensuite l'entreprise de son époux en tant que couturière, métier auquel elle est solidement formée. En 1913, naît leur premier enfant, un garçon prénommé Carlo. Dans le même temps, le cousin Bouffagué, resté en France et marié à Émilie, devient également père d'Alfred, en 1910, de Blaise, en 1911 et de Colette en 1913. En mai 1915, Rosetta met au monde le deuxième enfant du couple, un garçon, prénommé Antonio. À la fin de ce même mois, après la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche-Hongrie, Pipo est mobilisé et, le 1<sup>er</sup> juin, il rejoint le 32<sup>e</sup> Régiment d'infanterie implanté à Savone. L'escadron se rendra ensuite dans le Trentin pour combattre. En février 1916, après quelques mois difficiles dans les montagnes italiennes, Pipo, atteint d'une broncho-pneumonie, obtient une permission. Il en profite pour rejoindre sa famille. Malheureusement, peu après son retour, le petit Carlo décède de la diphtérie. En août 1917, Pipo retourné au combat, une petite Angela-Florence naît au domicile des Brien. Pipo retrouve sa famille en 1918, après l'armistice signé le 3 novembre de la même année, suite à la victoire italienne sur l'Autriche-Hongrie, en Vénétie.

Après le conflit, Pipo reprend son activité de tapissier-garnisseur. La vie de la famille, comme celle de nombreux Italiens, se poursuit dans des conditions de pénurie alimentaire difficiles et dans une situation économique et sociale très fragile. De plus, de mauvaises nouvelles de Toulon arrivent au domicile des Brien. Bouffagué leur annonce le décès de son père Alfredo, en 1915, et celui de sa femme Émilie, emportée par la typhoïde. En décembre 1919, Rosetta met au monde une petite Paulina-Yolanda. La situation professionnelle de Pipo s'améliore peu à peu et en janvier 1922, naît un quatrième enfant au domicile des Brien, un garçon, prénommé Carlo-Francesco. En décembre 1923, Rosetta donne naissance à Giuseppe-Ambrosio. Mais, la montée au pouvoir de Benito Mussolini et son élection en 1924 ont une forte incidence sur la situation économique de nombreux Italiens. Pipo, antifasciste affirmé, perd beaucoup de ses clients. En 1928, le travail manque cruellement chez les Brien et l'idée de retourner en France prend de l'ampleur dans l'esprit du couple. Mais, la décision de Pipo et Rosetta de rejoindre Toulon se concrétise lorsque Giovanni, un de leurs cousins, est rendu mort à la famille, sans explications, par les autorités fascistes. Paolo Marini, le frère de lait de Pipo,

lui conseille alors de contacter son cousin, Antonio Marini, qui vit à Toulon, afin qu'il l'aide à obtenir son passeport pour l'hexagone. En octobre 1930, naît une petite Maria au domicile des Brien. Le départ de Pipo pour la France, accompagné de sa fille Florence, a lieu au début du mois de janvier 1931.

L'arrivée en France de Pipo et Florence puis, du reste de la famille en mars 1932, ouvre le dernier tome de la trilogie. À Toulon, les Brien rencontrent Lucia, la sœur de Teresa et tante de Pipo, que tous les enfants ainsi que Rosetta découvrent pour la première fois. Ils font également la connaissance des enfants de Bouffagué, Alfred, Blaise, Colette et la benjamine, Nelly, née d'un second mariage. Pipo poursuit son activité de tapissier-garnisseur dans la commune et se lie d'amitié avec un certain Morette, un français, coiffeur de métier, qui devient son co-équipier à la pétanque. Jean le glacier, un de leur voisin de nationalité italienne, devient également l'ami des Brien, sans oublier monsieur Rampin, un Parisien installé dans le département. Quant aux garçons, leur plus cher ami, corse d'origine, se prénomme Toussaint Grimaldi. Ils rencontrent aussi, entre autres, les fils Torticoli ou encore Maurice Boubenec. Installés au départ impasse Brémond, tous les membres de la famille Brien évoluent dans la vie toulonnaise, tant socialement que professionnellement. En mars 1933, naît un petit Émilien au domicile des Brien. Puis, en décembre 1934, Rosetta donne naissance à une petite fille, Miquela-Colette. La famille est alors au complet. Pipo tient à ce que tous les siens obtiennent le plus rapidement possible la nationalité française. Le premier à être naturalisé est Antoine, lorsqu'il entre, en 1935, dans la marine française, en intégrant le « 5<sup>e</sup> Dépôt des équipages de la flotte à Toulon » (T.III, p. 77). En 1936, après la victoire du Front populaire qui provoque d'importantes grèves, les Brien sont économiquement faibles. À la fin de ses études, qui se soldent par l'obtention du certificat, François Brien devient commis-livreur chez un quincailler toulonnais, monsieur Fournel. La même année, tandis que l'Espagne est en émoi, depuis l'attaque par le général Franco du gouvernement républicain, les Brien participent à l'action des brigades internationales, en hébergeant, régulièrement, des engagés volontaires pour la guerre civile d'Espagne.

À ce moment, l'Europe est totalement bouleversée par la présence au pouvoir d'Hitler, en Allemagne et de Mussolini, en Italie. En 1937, dans une ambiance déjà mouvementée, la famille apprend les décès successifs des grands-mères Brien et Parodi. En juillet 1938, Ambroise Brien quitte l'école pour débiter un apprentissage chez Georges Rayol, un

entrepreneur de maçonnerie toulonnais. L'année 1939 est une année importante chez les Brien. La famille déménage de l'impasse Brémond pour rejoindre un logement plus spacieux au boulevard Cunéo. Florence Brien se fiance avec Lucien Clément. Enfin, au mois d'août 1939, la tribu Brien obtient la naturalisation tant attendu par le chef de famille. Malheureusement, le début de la seconde guerre, dès le 1<sup>er</sup> septembre avec l'invasion de la Pologne par les Allemands, bouleverse considérablement la vie des Brien. Pipo intègre, quelques mois plus tard, le « 21<sup>e</sup> RIC, à la caserne de Grignan » (T. III, p. 159). L'évolution du conflit, notamment la déclaration de guerre de l'Italie à la France et à la Grande-Bretagne, agite la Provence. La situation de guerre, dans le port militaire de Toulon, inquiète Pipo qui décide d'envoyer sa famille dans une ferme, près de Puget-Ville. Au même moment, tandis qu'Antoine participe au conflit, puisqu'il a intégré la Marine nationale, François change d'emploi, il est embauché chez un tapissier, monsieur Gimelli, à La Garde. Il ne rejoint les siens que quelques jours plus tard. Après un court séjour à la campagne, les Brien rentrent à Toulon. Le conflit en cours aggrave la situation économique de la famille, le travail pour Pipo se faisant rare. Ambroise, lui, a rejoint François dans l'entreprise de tapisserie de La Garde. En avril 1941, Antoine épouse Marie-Lou, d'origine française, rencontrée quelques temps auparavant. En janvier 1942, François est convoqué « pour aller rejoindre les "Chantiers de Jeunesse" au groupement d'Avignon », pour accomplir « une espèce de service civil qui durait environ six mois. » (T. III, p. 193). C'est en Avignon qu'il rencontre son amie Fanchon.

Après le sabordage de la flotte de Toulon, le 27 novembre 1942, et l'occupation allemande, puis italienne, du territoire, l'ouvrage manque pour Pipo, mais également pour François et Ambroise. Tous les trois sont alors recrutés par la Van Wienem, une entreprise allemande, en tant que « charpentiers de marine ou manœuvres expérimentés » (T. III, p. 217), tandis qu'Antoine et sa femme sont temporairement bloqués à Alger. Quant à Blaise De Salvo, devenu second maître et parti aux Antilles avec son unité, la famille a peu de nouvelles de lui. Durant cette période, le manque de nourriture se fait cruellement sentir. C'est pourtant pendant ces années de conflit que Florence et Marie-Lou, fille et belle-fille Brien, assurent toutes deux la descendance. Le 24 novembre 1943, un premier bombardement touche la ville de Toulon. Peu après, Pipo décide de mettre à l'abri les siens. Rosetta et ses trois plus jeunes enfants, Ambroise, Émilien et Miquela, se rendent alors à Lorient, dans la Drôme, où ils restent plusieurs mois et font notamment la connaissance du jeune Pierre Désadrets. Par la suite, Pipo rejoint sa famille et trouve un emploi à Valence, dans une entreprise allemande. Après des

années de guerre, c'est en octobre 1944 que la famille Brien rentre à Toulon, ville totalement sinistrée. François, lui, s'est engagé au combat contre Hitler, tandis qu'Ambroise est depuis peu rentré du Vercors. Peu à peu, la vie des Brien reprend son cours. Pipo rouvre son atelier de tapisserie, tandis que ses trois fils aînés, sous les drapeaux, sont encore bien loin. En avril 1945, les Brien apprennent le décès au combat de Blaise De Salvo. Quelques mois après la fin du conflit, en octobre 1945, Florence donne naissance à son deuxième enfant, une petite Jeanne. Au début de l'année 1946, François revient à la vie civile, il s'installe en tant que menuisier-ébéniste dans les locaux de son père. Peu après, Ambroise est également libéré. Il intègre l'entreprise familiale, en tant que spécialiste de la literie. En mai 1946, Yolande épouse Armand Mazet, avec qui elle a entretenu des relations épistolaires durant le conflit. La famille Brien au complet reste définitivement dans le Var.

Annexe 13 : Présentation et résumé de l'ouvrage de Francis Pieraccini,  
*Ces Toscans-là, en Toscane et ailleurs...*, Géhess Éditions, Collection témoin(s),  
Toulon, 2008.

Dans son ouvrage, Francis Pieraccini s'appuie sur le métier de vannier pour raconter son histoire familiale, ainsi que la vie des Toscans de son village d'origine, situé entre Pistoia et Florence, et celle des Toscans installés dans l'ouest varois : « C'était l'époque où les fleurs quittaient la gare d'Ollioules par trains entiers. L'époque aussi, où les wagons frigorifiques n'existaient pas. Alors, les Toscans tressaient des paniers, les "banastes" qui conservaient les fleurs fraîches jusqu'au bout de leur long voyage, à Londres, Amsterdam, Hambourg ou même jusqu'en Russie<sup>30</sup>. » Après la présentation de ce métier, typiquement toscan, l'auteur promène le lecteur entre le parcours de ses grands-parents, celui de ses parents et les personnages toscans qui ont marqué son enfance ou qui lui ont été racontés. Il parle également des divers métiers caractéristiques de son village d'origine, des mœurs de l'époque, du « Badese », le dialecte parlé au sein de sa famille, et de la gastronomie italienne. Tandis que Francis Pieraccini navigue constamment entre les époques, l'entre-deux-guerres reste la principale période évoquée, puisque c'est à ce moment que ses parents émigrent dans le sud-est de la France, puis dans le département du Var.

L'auteur parle de manière récurrente de son père, Eugène, qu'il admire beaucoup. Il présente au lecteur un homme humain, honnête, juste, travailleur et bon. Un chapitre entier lui est alors consacré. Sa grand-mère paternelle, Geltrude, est aussi longuement évoquée et louée, ainsi que Francesco, son grand-père paternel, tailleur de pierres de métier. Il parle également de sa mère, Anna-Maria Buttelli, du cousin Honoré Donati, ou encore de l'oncle Pellegrin. À travers tous ces personnages, l'auteur retrace le parcours familial des Pieraccini. La famille est issue d'un village des Apennins toscans. Le clan paternel connaît un tragique destin. En effet, tandis que ses deux grands-pères exercent le métier de tailleurs de pierres, Francesco, son grand-père maternel, décède lors d'un accident de chantier. Carlo, époux de Geltrude, se retrouve avec les deux jambes broyées, il est par la suite amputé. Durant la Grande-Guerre, Geltrude et Carlo perdent leur fils Attilio, frère d'Eugène. Ce sont ensuite leurs cinq filles qui

---

<sup>30</sup> Sanary-sur-Mer, Francis Pieraccini raconte les Toscans de l'Ouest-Var, [en ligne] : <http://www.varmatin.com/article/sanary-sur-mer/sanary-sur-mer-francis-pieraccini-raconte-les-toscans-de-louest-var.41970.html>.

sont emportées par la grippe espagnole. Carlo ne supporte pas cette succession de drames et s'éteint peu de temps après.

Ces événements catastrophiques amènent Geltrude chez les Pieraccini, à Bandol. Bien avant de s'installer dans cette ville littorale du département du Var, et avant la Grande Guerre, Eugène et son frère cadet découvrent la Lorraine. Ils sont embauchés pour travailler dans les mines de fer des Forges et Aciéries François de Wendel, en Moselle. Les parents de l'auteur ainsi qu'un couple d'amis, les Borri, déménagent ensuite à Cagnes-sur-Mer où ils créent une entreprise de fabrication et de vente de glaces maisons. Finalement, suite à un accident qui les oblige à abandonner cette entreprise en plein essor, les Borri retournent en Italie, tandis que les Pieraccini s'installent à Bandol avec leurs deux enfants, Olga et Francis, nés au village toscan selon la coutume, durant cette période de mobilité (le 8 avril 1925 pour l'auteur). Eugène s'installe alors à son compte comme vannier, en parallèle de son métier de maçon. C'est là que l'auteur découvre tous les sillages du métier de vannier, ainsi que les mœurs de « ces gens-là ». Attilio, le petit frère de l'auteur, naît aussi au village d'origine, une fois les Pieraccini bien installés à Bandol. Parmi les personnages importants, citons également le cousin Honoré Donati, promoteur de la « canne à musique », installé à Carqueiranne, dans le Var, et Anselme Pezzulli, vannier à son compte à Bandol.

## Table des illustrations

Illustration 1 : Le port de Toulon à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle .....	67
Illustration 2 : La place Caramy et sa fontaine à Brignoles .....	138
Illustration 3 : La Grande Rue à Brignoles .....	142
Illustration 4 : Le château de Michel Pacha à Tamaris .....	161
Illustration 5 : Le casino de Tamaris .....	162
Illustration 6 : La chapelle de Tamaris .....	162
Illustration 7 : Les carrières gardéennes .....	184
Illustration 8 : Les pêcheurs toulonnais durant leur pause repas .....	193
Illustration 9 : Vue d'ensemble des chantiers navals et du couvent de la Présentation à La Seyne-sur-Mer (deuxième moitié du XIX <sup>e</sup> siècle) .....	207
Illustration 10 : Le cuirassé <i>La Gloire</i> .....	208
Illustration 11 : Le cuirassé <i>Duperré</i> en rade de Toulon .....	210
Illustration 12 : Le sous-marin <i>le Gymnote</i> .....	211
Illustration 13 : Le cuirassé <i>Le Voltaire</i> à La Seyne-sur-Mer .....	213
Illustration 14 : Le cuirassé <i>Le Paris</i> à La Seyne-sur-Mer .....	213
Illustration 15 : Les ateliers des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer suite aux bombardements de 1944 .....	216
Illustration 16 : Vue d'ensemble de Tamaris et du Grand Hôtel .....	219
Illustration 17 : La cordonnerie Pastorino à La Seyne-sur-Mer .....	220
Illustration 18 : Les poissonnières à La Seyne-sur-Mer .....	223
Illustration 19 : Georgette Baroni, une célèbre marchande de lait de La Seyne-sur-Mer .....	224

## Table des tableaux

Tableau 1 : Nombre d'Italiens présents dans le Var en 1901 et 1911 selon différentes sources .....	37
Tableau 2 : Nombre d'Italiens dans le Var selon le sexe et pourcentages de chaque catégorie dans la population italienne totale de 1861 à 1990 .....	53
Tableau 3 : Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1861 à 1911 .....	54
Tableau 4 : Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1921 à 1936 .....	56
Tableau 5 : Nombre et pourcentage d'Italiens dans le Var selon le sexe et différences hommes/femmes de 1946 à 1990 .....	57
Tableau 6 : Récapitulatif des données démographiques municipales et départementales de 1851 à 1921 .....	76
Tableau 7 : Récapitulatif des régions de provenance des Italiens de Toulon et pourcentage de chaque région dans la population italienne totale .....	83
Tableau 8 : Récapitulatif des données pour la partie ouest du centre ancien (localisations signalées sur le cadastre CN, présence italienne secondaire).....	88
Tableau 9 : Récapitulatif des données pour la partie est du centre ancien (localisations signalées sur les cadastres CL et CM, présence italienne importante).....	92
Tableau 10 : Récapitulatif des données pour le Pont du Las (localisations signalées sur le cadastre CX, présence italienne importante ou secondaire).....	96
Tableau 11 : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues non signalées sur le cadastre CX .....	97
Tableau 12 : Récapitulatif des données pour Saint-Jean du Var (localisations signalées sur le cadastre CH et quartier Sainte-Catherine, présence italienne importante ou diffuse) .....	100
Tableau 13 : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues non signalées sur le cadastre CH .....	101
Tableau 14 : Récapitulatif des données pour le Mourillon (localisations signalées sur le cadastre BV, présence italienne secondaire et diffuse) .....	103
Tableau 15 : Nombre d'Italiens présents dans quelques rues d'accueil non signalées sur le cadastre (BV).....	104

Tableau 16 : Nombre global d'Italiens dans les quartiers toulonnais à forte présence transalpine pour lesquels le nom des rues n'est pas indiqué .....	106
Tableau 17 : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1851 .....	112
Tableau 18 : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1872 (en comparaison à 1851) .....	113
Tableau 19 : Récapitulatif des données démographiques de La Seyne-sur-Mer et Toulon pour 1891 (en comparaison à 1872) .....	114
Tableau 20 : Évolution démographique italienne à La Seyne-sur-Mer, à Toulon et dans le Var de 1911 à 1921 .....	116
Tableau 21 : Pourcentage d'Italiens à La Seyne-sur-Mer selon le sexe en 1851, 1872 et 1881 .....	118
Tableau 22 : Récapitulatif du nombre d'habitants à Brignoles de 1851 à 1921, en comparaison aux villes de Toulon et de La Seyne-sur-Mer .....	128
Tableau 23 : Nombre d'Italiens à Brignoles de 1851 à 1901 par rapport au nombre total d'habitants .....	129
Tableau 24 : Nombre d'Italiens à La Garde de 1851 à 1896 par rapport au nombre total d'habitants .....	130
Tableau 25 : Nombre d'actifs étrangers et italiens dans le Var de 1926 à 1936 et pourcentage des Italiens actifs par rapport à la population étrangère active totale .....	149
Tableau 26 : Pourcentage des actifs de l'agriculture dans le total des actifs du département et pourcentage des Italiens dans l'agriculture selon Jacques Girault.....	156
Tableau 27 : Pourcentage du total des actifs dans le bâtiment en comparaison au pourcentage des Italiens dans ce secteur selon Jacques Girault .....	164
Tableau 28 : Nombre total d'entreprises de chaque branche dans les différentes villes étudiées .....	169
Tableau 29 : Nombre d'entrepreneurs en maçonnerie dans les villes étudiées en fonction de leurs origines .....	169
Tableau 30 : Nombre de plaquistes dans les villes étudiées en fonction de leurs origines....	172
Tableau 31 : Nombre d'électriciens dans les villes étudiées en fonction de leurs origines ...	174
Tableau 32 : Nombre de plombiers dans les villes étudiées en fonction de leurs origines....	176
Tableau 33 : Nombre total d'entrepreneurs du bâtiment selon leurs origines .....	178

Tableau 34 : Les principaux métiers des Italiens en 1851 et 1891 .....	192
Tableau 35 : Récapitulatif des principales professions italiennes en 1891 et 1901 .....	199
Tableau 36 : Récapitulatif des professions italiennes féminines classées parmi les dix principales en 1891 et 1901.....	203

## Table des graphiques

Graphique 1 : Évolution du nombre d'Italiens dans le Var de 1851 à 1990 .....	31
Graphique 2: Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1851 à 1911 ...	32
Graphique 3: Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1921 à 1936 ...	38
Graphique 4 : Évolution du nombre d'Italiens dans le département du Var de 1946 à 1990 ..	42
Graphique 5 : Évolution du nombre d'Italiens à Toulon de 1851 à 1921 par rapport à la population totale de la commune et au nombre d'Italiens du Var .....	70
Graphique 6 : Les origines régionales des Italiens de Toulon en 1851 et la proportion de chaque région dans la population transalpine totale.....	79
Graphique 7 : Les origines régionales des Italiens de Toulon en 1872 et la proportion de chaque région dans la population transalpine totale.....	79
Graphique 8 : Évolution démographique de la ville de La Seyne-sur-Mer de 1851 à 2012 (en comparaison à la ville de Toulon).....	109
Graphique 9 : Évolution du nombre d'Italiens à La Seyne-sur-Mer de 1851 à 1891 (en comparaison à la ville de Toulon).....	111
Graphique 11 : Les origines régionales des Italiens de Brignoles en 1851.....	134
Graphique 12 : Les origines régionales des Italiens de Brignoles en 1872.....	134
Graphique 13 : Les entrepreneurs du bâtiment à Toulon    Graphique 14 : Les entrepreneurs du bâtiment à La Seyne-sur-Mer.....	168
Graphique 15 : Les entrepreneurs du bâtiment à Brignoles..    Graphique 16 : Les entrepreneurs du bâtiment à La Garde.....	168
Graphique 17 : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1851 .....	180
Graphique 18 : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1872.....	180
Graphique 19 : Les principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1891 .....	181
Graphique 20 : Les dix principaux métiers exercés par les Italiens de Brignoles en 1901 ....	181
Graphique 21 : Les principaux métiers exercés à Toulon par la population italienne masculine en 1891 .....	194
Graphique 22 : Les principaux métiers exercés à Toulon par la population italienne féminine en 1891 .....	197

Graphique 23 : Les principaux métiers exercés par la population italienne masculine en 1901 .....	199
Graphique 24 : Les principaux métiers exercés par la population italienne féminine en 1901 .....	202

## Table des cartes

Carte 1 : Principales zones d'accueil de la population italienne du Var.....	61
Carte 2 : Région italienne du Piémont et localisation des villes de provenance des Italiens de La Seyne-sur-Mer.....	120
Carte 3 : Principales villes piémontaises de provenance des Italiens de La Seyne-sur-Mer...	120
Carte 4 : Localisation de Saint-Mandrier.....	122
Carte 5 : Principaux quartiers d'accueil des Italiens de La Seyne-sur-Mer (deuxième moitié du XIX <sup>e</sup> siècle).....	124
Carte 6 : Déplacement des Italiens vers les quartiers du centre ancien ou excentrés.....	125
Carte 7 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1851.....	137
Carte 8 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1872.....	139
Carte 9 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1891.....	141
Carte 10 : Répartition géographique des Italiens de Brignoles en 1901.....	143

## Résumé

Dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nombreux sont les Italiens qui ont immigré dans le département du Var, géographiquement proche de la péninsule. Pourtant, le Var n'a pas suscité le même intérêt chez les historiens de l'immigration que les départements limitrophes des Bouches-du-Rhône et des Alpes-Maritimes. Ce constat nous a menée à l'étude du phénomène migratoire transalpin dans le Var. Majoritairement élaborée à partir de sources de première main qui ont nécessité un important travail dans les Archives Départementales, cette thèse est caractéristique de la présence italienne dans le Var à la fois d'un point de vue démographique, socio-économique et mémoriel. En d'autres termes, elle révèle l'ampleur de l'exode italien dans le département, le profil des immigrés et leur répartition géographique sur le territoire. Ce travail montre également l'impact de l'arrivée massive des travailleurs transalpins sur l'économie varoise et définit les secteurs d'activités dans lesquels ils sont majoritairement embauchés. Enfin, il s'intéresse aux aspects socioculturels de l'immigration, traités notamment à l'aide de la reconstitution de la mémoire par des descendants d'Italiens établis dans le département du Var qui racontent l'histoire de leurs ancêtres. Il étudie alors le parcours migratoire des Transalpins du Var de manière individuelle et tente d'échapper aux clichés, notamment concernant le déracinement, l'adaptation, la discrimination ou encore la transmission des origines italiennes. Construite selon une démarche positiviste et constructive, cette étude prend en compte différents types de sources qui se complètent et qui donnent accès à l'immigration italienne de la manière la plus réaliste.

## **Abstract**

Since the second half of the nineteenth century, many Italians immigrated into the Var department, geographically very close to the Italian peninsula. Yet the Var area hasn't attracted the same interest of its neighbors, the departments of Bouches-du-Rhône and Alpes-Maritimes, among historians. This observation led us to study the transalpine immigration into the Var. Mostly developed from first-hand sources that did a lot of researching in the French Local Historical Archives, this thesis characterizes the Italian presence in the Var, both from a demographic, socio-economic and memorial point of view. In other words, it reveals the extent of the Italian exodus into the Var department, the profile of immigrants and their geographical distribution in the area. This work also shows the impact that the massive arrival of transalpine immigrants had on the Var economy and defines the sectors in which they were employed. Finally, it treats the cultural aspects with help from the memories of the Italian descendants settled in the Var who were able to tell the story of their ancestors. The study will also look into the emigrational path taken by the transalpine Var immigrants individually without going into all the usual clichés, concerning the uprooting, adaptation, discrimination, or lastly the transmission of Italian origins. This study has used a positive and constructive approach ; it has taken into account a lot of different sources which manages to tell the Italian immigration in the most realistic way.